A. 10-02

NAF 28604 (1)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome I

Manuscrit autographe

194 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

F. 1-2. Page de titre du Tome I des *Mémoires* établie par Brockhaus.
F. 3-4. Page de titre de la Préface, établie par Brockhaus.
F. 5-10. Préface. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 1-11).
F. 11-18. Chapitre I
    F. 11-12. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus
    F. 13-18. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 13-23).
F. 19-34. Chapitre II.
    F. 19-20. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 21-34. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 23-39).
F. 35-48. Chapitre III.
    F. 35-36. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 37-48. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 39-55).
F. 49-66. Chapitre IV.
    F. 49-50. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 51-66. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 55-81).
F. 67-82. Chapitre V.
    F. 67-68. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 69-82. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 81-99).
F. 83-94. Chapitre VI.
    F. 83-84. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 85-94. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 100-116).
F. 95-110. Chapitre VII.
    F. 95-96. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 97-110. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 116-135).
F. 111-126. Chapitre VIII.
    F. 111-112. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 113-126. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 136-167).
F. 127-142. Chapitre IX.
    F. 127-128. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 129-142. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 167-197).
F. 143-158. Chapitre X.
    F. 143-144. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 145-158. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 197-227).
F. 159-160. Note de Brockhaus marquant le début du Tome II dans les diverses éditions.
F. 161-162. Chapitre XI.
    F. 161-162. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 163-172. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 227-244).
F. 173-184. Chapitre XII.
    F. 173-174. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 175-184. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 244-260).
F. 185-194. Chapitre XIII.
    F. 185-186. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par Brockhaus.
    F. 187-194. Manuscrit autographe (cf. ëd. Bouquins, p. 260-274).

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Von Franz Jüriens i

Vol I

Original

1725- 1744

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Bd I 12

Préface

BnF MSS

Ms. S. 1 – 12

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Histoire de ma vie
jusqu'à l'an 1797

Neminem sapit qui sibi non sapit
Cic: ad Treb:

Preface

Je commence par déclarer à mon Lecteur que dans tout ce que j'ai fait de bon ou de mauvais dans toute ma vie, je suis sûr d'avoir mérité ou démérité, et que par conséquent je dois me croire libre. La doctrine des Stoïciens, et de toute autre secte sur la force du Destin est une chimere de l'imagination qui tient à l'athéïsme. Je suis non seulement monothéiste, mais Chrétien fortifié par la philosophie, qui n'a jamais rien gâté.

Je crois à l'existence d'un Dieu immatériel autant, et maître de toutes les formes; et ce qui me prouve que je n'en ai jamais douté, c'est que j'ai toujours compté sur sa providence, recourant à lui par le moyen de la priere dans toutes mes détresses; et me trouvant toujours exaucé. Le désespoir tue: la priere le fait disparoître; et a-près elle l'homme confie, et agit. Quels soyent les moyens, dont l'Etre des etres se sert pour détourner les malheurs imminens sur ceux qui implorent son secours, c'est une recherche au dessus du pouvoir de l'entendement de l'homme, qui dans le même instant qu'il contem-ple l'incompréhensibilité de la providence divine, se voit réduit à l'a-dorer. Notre ignorance devient notre seule ressource; et les vrais heu-reux sont ceux qui la chérissent. Il faut donc prier Dieu, et croire d'avoir obtenu la grace, même quand l'apparence nous dit que nous ne l'avons pas obtenu. Pour ce qui regarde la posture du corps dans laquelle il faut être quand on adresse des voeux au créateur, ni vues du

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Pétrarque nous l'indique

Con le ginocchia della mente inchine.

L'homme est libre ; mais il ne l'est pas s'il ne croit pas de l'être, car plus il suppose de force au Destin plus il se prive de celle que Dieu lui a donnée quand il l'a partagé de la raison. La raison est une parcelle de la divinité du Créateur. Si nous nous en servons pour être humbles, et justes, nous ne pouvons que plaire à celui qui nous en a fait le don. Dieu ne cesse d'être Dieu que pour ceux qui conçoivent possible son inexistence. Ils ne peuvent pas subir une plus grande punition.

Quoique l'homme soit libre, il ne faut cependant pas croire qu'il soit maître de faire tout ce qu'il veut. Il devient esclave lorsqu'il se détermine à agir quand une passion l'agite. Nisi paret imperat. Celui qui a la force de suspendre ses démarches jusqu'à l'arrivée du calme est le sage. Cet être est rare.

Le lecteur qui aime à penser verra dans ces mémoires que n'ayant jamais visé à un point fixe, le seul système que j'eus, si c'en est un, fut celui de me laisser aller où le vent qui soufflait me poussoit. Que de vicissitudes dans cette indépendance de méthode ! Mes infortunes également que mes bonheurs m'ont démontré que dans ce monde tout physique que moral le bien sort du mal, comme du bien le mal. Mes égaremens montreront aux personnes les chemins contraires, ou leur apprendront le grand art de revenir à cheval du forcé. Il ne s'agit que d'avoir du courage, car la force sans la constance ne sert à rien. J'ai eu très souvent le bonheur tomber sur moi en conséquence d'une démarche imprudente, qui auroit dû me mener au précipice ; et quoiqu'en me blâmant, j'ai remercié Dieu. J'ai aussi eu, tout au contraire, un malheur accablant sorti d'une conduite mesurée par la sagesse : cela m'a humilié ; mais sûr d'avoir eu raison, je m'en suis facilement consolé.

Malgré le fond de l'excellente morale, fruit nécessaire des divins principes enracinés dans mon cœur, je fus toute ma vie la victime des

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

mes sens; je me suis plu à m'égarer, et j'ai continuellement vecu dans l'erreur, n'ayant autre consolation que celle de savoir que j'y étois. Par cette raison j'espere, cher Lecteur, que bien loin de trouver dans mon histoire le caractere de l'impudente jactance, vous y trouverez celui qui convient à une confession generale, quoique dans le style de mes narrations vous ne me trouverez ni l'air d'un penitent, ni la contrainte de quelqu'un qui rougit rendant compte de ses fredaines. Ce sont des folies de jeunesse. Vous verrez que j'en vis, et si vous etes bon, vous en vivrez avec moi.

Vous vivrez quand vous saurez que souvent je ne me suis pas fait un scrupule de tromper des étourdis, des fripons, et des sots quand j'en ai eu besoin. Pour ce qui regarde les femmes, ce sont des tromperies reciproques qu'on ne met pas en ligne de compte, car quand l'amour s'en mêle, on est ordinairement la dupe de part et d'autre. Mais c'est bien different pour ce qui regarde les sots. Je me felicite toujours quand je me souviens de les avoir fait tomber dans mes filets, car ils sont insolens, et presomptueux jusqu'à défier l'esprit. On le venge quand on trompe un sot, et la victoire en vaut la peine, car il est cuirassé, et on ne sait par par où le prendre. Tromper un sot enfin est un exploit digne d'un homme d'esprit. Ce qui a mis dans mon sang, depuis que j'existe, une haine invincible contre cette engeance, c'est que je me trouve sot toutes les fois que je me trouve en societé avec eux. Il faut cependant les distinguer de ces hommes qu'on appelle bêtes, car n'étant bêtes que par défaut d'education, je les aime assez. J'en ai trouvé de fort honêtes, et qui dans le caractere de leur bêtise ont une sorte d'esprit. Ils ressemblent à des yeux qui sans la cataracte seroient fort beaux.

BnF MSS

Examinant, mon cher Lecteur, le caractere de cette preface, vous devinerez facilement mon but. Je l'ai faite parceque je veux que vous me connoissiez avant de me lire. Ce n'est qu'aux Cafés, et aux tables d'hôte qu'on converse avec des inconnus.

J'ai écrit mon histoire, et personne ne peut y trouver à redire; mais suis-je sage la donnant au public que je ne connois qu'à son grand dommage? Non. Je sais que je fais une folie; mais ayant besoin de m'occuper, et de vivre, pourquoi m'abstiendrois-je de la faire?

Expulit elleboro morbum, bilemque meraco.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

4 Un ancien me dit en ton d'instituteur : si tu n'as pas fait des choses dignes d'être écrites, écris en du moins qui soyent dignes d'être lues. C'est un precepte aussi beau qu'un diamant de premiere eau brillante en Angleterre, mais il m'est incompetant, car je n'écris ni l'histoire d'un illustre, ni un roman. Digne ou indigne, ma vie est ma matiere, ma matiere est ma vie. N'ayant faite sans avoir jamais eu que l'envie de l'écrire me viendroit, elle peut avoir un caractere interessant qu'elle n'auroit peut être pas, si je l'avoit faite avec intention de l'écrire dans mes vieux jours, et qui plus est de la publier.

Dans cette année 1797, à l'age de soixante et douze ans, ou je peux dire vixi, quoique je respire encore, je ne saurois me procurer un amusement plus agreable que celui de m'entretenir de mes propres affaires, et de donner un noble sujet de rire à la bonne compagnie qui m'écoute, qui m'a toujours donné des marques d'amitié, et que j'ai toujours frequenté. Pour bien écrire je n'ai besoin que de m'imaginer qu'elle me lira : Quicumque dixi, si placuerint, dictavit auditor. Pour ce qui regarde les profanes que je ne pourrai empecher de me lire, il me suffit de savoir que ce n'est pas pour eux que j'ai écrit.

Me rappellant les plaisirs que j'eus je me les renouvelle, et je vis des peines que j'ai enduré, et que je ne sens plus. Membre de l'univers, je parle à l'air, et je me figure de rendre compte de ma gestion, comme un maitre d'hotel le rend à son seigneur avant de disparoitre. Pour ce qui regarde mon avenir, je n'ai jamais voulu m'en inquiéter en qualité de philosophe, car je n'en sais rien; et en qualité de chretien la foi doit croire sans raisonner, et la plus pure garde un profond silence. Je sais que j'ai existé, et en étant sûr parceque j'ai senti, je sais aussi que je n'existerai plus quand j'aurai fini de sentir. S'il m'arrivera après ma mort de sentir encore, je ne douterai plus de rien; mais je donnerai un dementi à tous ceux qui viendront me dire que je suis mort.

Mon histoire, devant commencer par le fait le plus reculé que ma memoire puisse me rappeller, commencera à mon age de huit ans, et quatre mois. Avant cette epoque, s'il est vrai que vivere cogitare est, je ne vivois pas : je vegetois. La pensée de l'homme ne consiste tout que dans des comparaisons faites pour examiner des rapports, ne

peut pas preceder l'existence de sa memoire. L'organe qui lui est propre
ne se developpa dans ma tête que huit ans, et quatre mois après ma
naissance: ce fut dans ce moment là que mon ame commença à être
susceptible d'impressions. Comment une substance immaterielle qui ne
peut nec fungere nec tangi puisse l'être, il n'y a point d'homme qui soit
en état de l'expliquer.

Une philosophie consolante d'accord avec la religion montre que la dépendence de l'ame des sens, et des organes n'est que fortuite, et que parvenue, et qu'elle sera libre, et heureuse quand la mort du corps l'aura affranchie de leur pouvoir tyrannique. C'est fort beau; mais, religion à part, ce n'est pas sûr. Ne pouvant donc me trouver dans la certitude parfaite d'être immortel qui après avoir cessé de vivre, on me pardonnera, si je ne suis pas pressé de parvenir à connoitre cette vérité. Une connoissance qui coute la vie coute trop cher. En attendant j'adore Dieu me defendant toute action injuste, et abhorrant les hommes injustes, sans cependant leur faire du mal. Il me suffit de m'abstenir de leur faire du bien. Il ne faut pas nourrir les serpens.

Devant dire quelque chose aussi de mon tempérament, et de mon caractere, j'indulgent entre mes lecteurs ne sera ni le moins honête, ni le plus dépourvu d'esprit.

J'ai eu tous les quatre tempéraments: le pituiteux dans mon enfance; le sanguin dans ma jeunesse, puis le bilieux, et enfin le melancolique, qui apparemment ne me quittera plus. Conformant ma nourriture à ma constitution, j'ai toujours joui d'une bonne santé; et ayant appris que ce qui l'altere est toujours l'excès soit de nourriture, soit d'abstinence, je n'ai jamais eu autre medecin que moi même. Mais j'ai trouvé l'abstinence beaucoup plus dangereuse. Le trop donne une indigestion; mais le trop peu donne la mort.

Aujourd'hui, vieux comme je suis, j'ai besoin, malgré l'excellence de mon estomac, de ne manger qu'une fois par jour, mais ce qui me dédommage de cette privation est le doux sommeil, et la facilité avec la quelle je couche sur du papier mes raisonnemens sans avoir besoin ni de paradoxes, ni d'entortiller sophismes sur sophismes faits plus

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

pour me tromper moi même que mes Lecteurs, car je ne pourrois jamais me determiner à leur donner de la fausse monnoye, si je la connoissois pour fausse.

Le temperament sanguin me rendit tres sensible aux attraits de toute volupté, toujours joyeux, et empressé de passer d'une jouissance à l'autre, et ingenieux à en inventer. De là vint mon inclination à faire des nouvelles connoissances, autant que ma facilité à les rompre, quoique toujours avec connoissance de cause, et jamais par legereté. Ces defauts du temperament sont incorrigibles, parceque le temperament même est independant de nos forces; mais le caractere est autre chose. Ce qui le constitue est le coeur, et l'esprit; et le temperament y ayant tres peu d'influence, il s'ensuit qu'il depend de l'education, et qu'il est susceptible de corrections, et de reforme.

Je laisse à d'autres à decider si le mien est bon ou mauvais, mais tel qu'il est il se laisse facilement voir sur ma physionomie à tout connoisseur. Ce n'est que là que le caractere de l'homme est un objet de la vue, car c'est son siege. Observons que les hommes qui n'ont pas de physionomie, et dont le nombre est tres grand, n'ont pas non plus ce qu'on appelle un caractere: par consequent la diversité des physionomies sera egale à la diversité des caracteres.

Ayant reconnu que dans toute ma vie j'ai agi plus en force du sentiment, que de mes réflexions, j'ai decidé que ma conduite a plus dependu de mon caractere que de mon esprit après une longue guerre entr'eux, dans laquelle alternativement je ne me suis jamais trouvé ni assez d'esprit pour mon caractere, ni assez de caractere pour mon esprit. Brisons la dessus, car c'est le cas que si brevis esse volo obscurus fio. Je crois que sans blesser la modestie je peux m'approprier ces paroles de mon cher Virgile: Nec sum adeo informis: nuper me in littore vidi

Cum placidum ventis staret mare.

Cultiver les plaisirs de mes sens fut dans toute ma vie ma principale affaire: je n'en ai jamais eu de plus importante. Me sentant né pour le sexe different du mien, je l'ai toujours aimé, et je m'en suis fait aimer tant que j'ai pu. J'ai aussi aimé la bonne table avec transport, et passionément tous les objets faits pour exciter la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

curiosité.

J'eus des amis qui me firent du bien, et je fus assez heureux de pouvoir en toute occasion leur donner des marques de ma reconnoissance; et j'eus des détestables ennemis qui m'ont persecuté, et que je n'ai pas exterminé parce que je ne l'ai pas pu! Je ne leur aurois jamais pardonné, si je n'eusse oublié le mal qu'ils m'ont fait. L'homme qui oublie une injure ne l'a pas pardonnée; il l'a oubliée; car le pardon part d'un sentiment heroïque d'un coeur noble, et d'un esprit genereux, tandis que l'oubli vient d'une foiblesse de memoire, ou d'une douce nonchalance amie d'une ame pacifique, et souvent d'un besoin de calme, et de paix; car la haine, à la longue, tue le malheureux qui se plaît à la nourrir.

Si on m'appellera revenel on aura tort, car la force de mes vers ne m'a jamais arraché à mes devoirs, quand j'en ai eu. Par la même raison on n'aurait jamais dû appeller Homere irrogne: Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

J'ai aimé les mets au haut gout: le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain, l'Ogliapotrida, la morue de Terre-neuve bien gluante, le gibier au fumet qui confine, et les fromages dont la perfection se manifeste quand les petits êtres qui les habitent commencent à se rendre visibles. Pour ce qui regarde les femmes, j'ai toujours trouvé que celle que j'aimois sentoit bon, et plus sa transpiration étoit forte plus elle me semblait suave.

Quel gout depravé! Quelle honte de le le reconnoitre, et de ne pas en rougir! Ce critique m'excite à vire. En grace de mes gros gouts, je suis allez effronté pour me croire plus heureux qu'un autre, d'abord que je me trouve convaincu que mes gouts me rendent susceptible de plus de plaisir. Heureux ceux qui sans nuire à personne savent s'en procurer, et inventer les autres qui s'imaginent que le Grand-etre puisse jouir des douleurs, des peines, et des abstinences qu'ils lui offrent en sacrifice, et qu'il ne cherche que les extravagans qui se les procurent. Dieu ne peut exiger de ses créatures que l'exercice des vertus dont il a placé le germe dans leur ame, et il ne nous a rien donné qu'à dessein de nous rendre heureux: amour propre, ambition d'eloge, sentiment

— d'emulation, force, courage, et un pouvoir dont nulle tyrannie peut nous priver: c'est celui de nous tuer, si après un calcul juste, ou faux nous avons le malheur d'y trouver notre compte. C'est la plus forte preuve de notre liberté morale que le sophisme a tant combattu. Elle est cependant justement en horreur à la nature; et toutes les religions doivent la proscrire.

Un pretendu esprit fort me dit un jour, que je ne pouvois pas me dire philosophe, et admettre la révelation.

Si nous n'en doutons pas en physique, pourquoi ne l'admettrions nous pas en matiere de religion? Il ne s'agit que de la forme. L'esprit parle à l'esprit, et non pas aux oreilles. Les principes de tout ce que nous savons ne peuvent qu'avoir été revelés à ceux qui nous les communiquerent par le grand et supreme principe qui les contient tous. L'abeille qui fait sa ruche, l'hirondelle qui construit son nid, la fourmi qui fait sa cave, et l'araignée qui ourdit sa toile n'auroient jamais rien fait sans une revelation préalable eternelle. Ou nous devons croire que la chose est ainsi, ou convenir que la matiere pense. Pourquoi non, diroit Loke, si Dieu l'eut voulu? Mais nous n'osons pas faire tant d'honneur à la matiere. Venons nous donc à la révelation

Le grand philosophe, qui après avoir étudié la nature, eut pouvoir chanter victoire la reconnoissant pour Dieu mourut trop tôt. S'il eût vecu quelque tems d'avantage, il seroit allé beaucoup plus loin, et son voyage n'eût pas été long. Se trouvant dans son auteur, il n'auroit plus pu le nier: in eo movemur, et sumus. Il l'auroit trouvé inconcevable; et il ne s'en seroit pas inquieté. Dieu, grand principe de tous les principes, et qui n'eut jamais de principe, pouvoit il lui même se concevoir, si pour se concevoir il eut besoin de connoitre son propre principe? O heureuse ignorance! Spinosa, le vertueux Spinosa mourut avant de parvenir à la posseder. Il seroit mort savant, et en droit de pretendre à la récompense de ses vertus supposant son ame immortelle.

Ce n'est pas vrai qu'une prétention de récompense disconvienne à la veritable vertu, et qu'elle porte atteinte à la pureté, car, tout au contraire,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

elle sert à la soutenir, l'homme étant trop foible pour ne vouloir être vertueux que pour plaire uniquement à soi même. Je crois fabuleux cet Amphiaraus qui vit bonus esse quam videri malebat. Je crois enfin qu'il n'y a pas d'honete homme au monde sans quelqu'espece de pretention; et je vais parler de la mienne.

Je preten à l'amitié, à l'estime, et à la reconnoissance de mes Lecteurs. A leur reconnoissance, si la Lecture de mes memoires les aura instruits, et leur aura fait plaisir. A leur estime, s'ils m'en sont trouvé, me rendant justice, plus de qualités que de défauts; et à leur amitié d'abord qu'ils m'en auront trouvé digne par la franchise, et la bonne foi avec la quelle je me livre sans nul déguisement tel que je suis à leur jugement.

Ils trouveront que j'ai toujours aimé la verité avec tant de passion, que souvent j'ai commencé par mentir pour la faire entrer dans les testes qui n'en connoissoient pas les charmes. Ils ne me condamneront pas quand ils me verront vider la bourse de mes amis pour m'en servir à satisfaire à mes caprices. Ils avoient des projets chimeriques, et leur en faisant esperer la réussite, j'esperois en même tems de les guerir de leur folie les derobant. Je les trompois pour les faire devenir sages; et je ne me croyois pas coupable, car ce qui me feroit agir n'etoit pas un esprit d'avarice. J'employois à payer mes plaisirs des sommes destinées à pourvoir à des passions que la nature rend impossibles. Je me croirois coupable, si aujourd'hui je me trouvois riche. Je n'ai rien; j'ai tout jetté, et cela me console, et me justifie. C'étoit un argent destiné à les folies: j'en ai detourné l'usage le faisant servir aux miennes.

Si dans l'espoir que j'ai de plaire je me trompe, j'avoue que j'en serois fachè, mais non pas assez pour me repentir d'avoir écrit, car rien ne pourra faire que je ne me sois amusé. Quel ennui! Ce ne peut être que par oubli que les auteurs des peines de l'enfer ne l'y placerent.

J'avouerai cependant que je ne peut pas me défendre de la crainte du sifflet. Elle est trop naturelle pour que j'ose me vanter d'y être superieur; et je suis bien loin de me consoler esperant que quand mes

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

10 memoires paroitront je ne serai plus. Je ne peux me figurer sans hor=
reur de contracter quelqui obligation avec la mort que je deteste. Heureuse,
ou malheureuse, la vie est le seul tresor que l'homme possede, et ceux
qui ne l'aiment pas n'en sont pas dignes. On lui preferre l'honneur, pour=
ceque l'infamie la flettrit. Si dans l'alternative on se tue, la philosophie doit
se taire. O mort! Cruelle loi de la nature, que la raison doit reprouver,
car elle n'est faite que pour la detruire. Ciceron dit qu'elle nous delivre
des peines. Ce grand philosophe enregistre la depense, et ne met pas en ligne
de compte la recette. Je ne me souviens pas, si quand il écrivoit ses Tusculanes, la
Mallicle etoit morte. La mort est un monstre qui chasse du grand theatre un spec=
tateur attentif avant qu'une piece qui l'interesse infiniment finisse. Cette
seule raison doit suffire pour la detester.

Dans ces memoires on ne trouvera pas toutes mes aventures. J'ai omis celles
qui auroient deplu aux personnes qui y eussent part, car elles y feroient
mauvaise figure. Malgré cela on ne me trouvera pas fois que trop indiscret,
et j'en suis faché. Si avant ma mort je devians sage, et si je suis a tems,
je brulerai tout. Je n'en ai pas la force actuellement.

Ceux aux quels je paroitrai trop peintre là où je conte en detail certaines
aventures amoureuses auront tort à moins qu'ils ne se trouvent mau=
vais peintre. Je les prie de me pardonner, si ma vieille ame est reduite à
ne pouvoir plus jouir que par reminiscence. La vertu sautera tous les ta=
bleaux qui pourront l'alarmer; et je suis bien aise de lui donner cet
avis dans cette preface. Tant pis pour ceux qui ne la liront pas. La pre=
face est à un ouvrage ce que l'affiche est à une comedie. On doit la lire.

Je n'ai pas écrit ces memoires pour la jeunesse qui pour se garantir
des chutes a besoin de la passer dans l'ignorance; mais pour ceux qui
à force d'avoir vecu sont devenus insusceptibles de reduction, et qui à
force d'avoir demeuré dans le feu sont devenus Salamandres. Ces vrais
vertus n'étant pas habitudes, j'ose dire que les vrais vertueux sont les
heureux qui les exercent sans se donner la moindre peine. Ces gens là
n'ont point d'idée de l'intolerance. C'est pour eux que j'écrit.

J'ai écrit en françois, et non pas en italien parceque la langue
françoise est plus repandue que la mienne. Les pusistes qui trouvent

dans mon style des tournures de mon pays me critiqueront aussi vai- 11
son, si elles les empechent de me trouver clair, les Grecs goutteront Théo-
phraste malgrè ses phrases d'Crese, et les Romains leur Tite-Live,
malgrè sa patavinité. Si j'interesse, je peux, ce me semble, aspirer à
la même indulgence. Toute l'Italie goute Algarotti quoique son
style soit petri de galliscismes.

C'est pourtant digne d'observation qu'entre toutes les langues vi-
vantes, qui figurent dans la republique des Lettres, la françoise soit
la seule que les preiuges condamnerent à ne pas s'enrichir aux dé-
pens des autres, tandis que les autres, toutes plus riches qu'elle,
la pillerent, tant dans les parolles, que dans les manieres, d'abord
qu'elles connurent que par ces petits vols elles s'embellissoient.
Ceux qui la soumirent à cette loi connurent cependant de sa pau-
vreté. Ils virent qu'étant parvenue à posseder toutes les beautés
dont elle est susceptible, le moindre trait étranger l'enlaidirait.
Cette sentence peut avoir été prononcée par la prevention. Toute
la nation, du tems de Lulli, portoit le meme jugement sur sa mu-
sique, jusqu'à ce que Rameau vint pour la derober. Actuellement,
sous le gouvernement republicain, les eloquens orateurs, et les ra-
vissans écrivains ont deja convaincu toute l'Europe qu'ils l'eleve-
sont à ce haut degrè de beauté, et de force que jusqu'à present le
monde n'a apperçu dans aucune autre Langue. Dans le court espace
d'un lustre elle a deja gagné une centaine de mots étonnants ou par
leur douceur, ou par la majesté, ou par leur noble harmonie. Peut
on par exemple inventer rien de plus beau en matiere de langue qu'am-
bulance, franciade, monarchien, sansculotisme?! Vive la republique.
Il est impossible qu'un corps sans tête fasse des folies. (BnF MSS)
La devise que j'ai arboré justifie mes digressions, et les commen-
taires que je fais peut être trop souvent à mes exploits en tout
genre: neque quicquam sapit qui sibi non sapit. Par la meme raison
j'eus besoin de m'entendre louer en bonne compagnie:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

1re Excitat auditor studium, laudatagne virtus
Crescit, et immensum gloria calcar habet.

J'aurois volontiers deployé le fier axiome Nemo Laeditur nisi a seipso, si je n'eusse eu peur de choquer le nombre immense de ceux qui dans tout ce qui leur va de travers s'écrient ce n'est par ma faute. Il faut leur laisser cette petite consolation, car sans elle ils ~~[illegible]~~ se haïroient; et à la suite de cette haine vient le projet de se tuer.

Pour ce qui me regarde, me reconnoissant toujours pour la cause principale de tous les malheurs qui me sont arrivés, je me suis vu avec plaisir en état d'être l'écolier de moi même, et en devoir d'aimer mon precepteur.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Original

D W I
11

Chap. I

BnF
MSS

Ms S. 1 – 11

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Histoire

de Jacques Casanova de Seingalt venitien
ecrite par lui même à Dux
en Boheme

Neguicquam sapit qui sibi non sapit

Chapitre I.er

L'an 1725 D. Jacobe Casanova né à Saragosse capitale de l'Aragon, fils naturel de D. Francisco enleva du couvent D.a Anna Palafox le lendemain du jour qu'elle avoit fait ses voeux. Il étoit secretaire du roi D. Alphonse. Il se sauva avec elle à Rome où, après une année depuis son, le pape Martin III donna à D. Anna la dispense de ses voeux, et la benediction nuptiale à la recomandation de D. Jouan Casanova maitre du sacrè palais oncle de D. Jacobe. Nous les fruits de ce mariage moururent en bas âge excepté D. Jouan qui epouva en 1475 Léonore Albini dont il eut un fils nommé Marc-antoine.

L'an 1481 D. Jouan dut quiter Rome pour avoir tué un officier du roi de Naples. Il se sauva à Como avec sa femme, et son fils; puis il alla chercher fortune. Il mourut en voyage avec Christophe Colombo l'an 1493.

Marc-antoine devint bon poète dans le gout de Martial, et fut secretaire du cardinal Pompée Colonna. La satire contre Jules de Medicis, que nous lisons dans ses poésies, l'ayant obligé de quiter Rome, il retourna à Como, où il épousa Abondia Rezzonica.

Le même Jules de Medicis devenu pape Clement VII lui pardonna, et le fit retourner à Rome avec sa femme, où après qu'elle fut prise, et pillée par les impériaux l'an 1526, il mourut de la peste. Sans cela il seroit mort de misere, car les soldats

de Charles V lui avoient pris tout ce qu'il possedoit. Pierre Va=
lerien parle assez de lui dans son livre de inf: litt:

Trois mois après sa mort, la veuve accoucha de Jacques Casanova
qui mourut fort vieux en France Colonel dans l'armée que co=
mandoit Farnese contre Henri roi de Navarre, puis de France. Il
avoit laissé un fils à Parme qui épousa Therese Conti, de laquelle
il eut Jacques qui epousa Anne Roli l'an 1680. Jacques eut deux
fils, dont J. Baptiste aîné sortit de Parme l'an 1714, et on ne sait
pas ce qu'il est devenu. Le cadet Gaëtan Joseph Jacques quita aussi
sa famille l'an 1715 agé de dix neuf ans.

C'est tout ce que j'ai trouvé dans un capitulaire de mon pere.
J'ai su de la bouche de ma mere ce qui suit.

Gaetan Joseph Jacques quita sa famille épris des charmes d'une
actrice nommée Fragoletta qui jouoit les rolles de soubrette. Amou=
reux, et n'ayant pas de quoi vivre, il se determina à gagner
sa vie tirant parti de sa propre personne. Il s'adonna à la danse,
et cinq ans après, il joua la comedie se distinguant par ses moeurs
plus encore que par son talent.

Soit par inconstance, ou par des motifs de jalousie, il quitta la
Fragoletta, et il entra à Venise dans une troupe de comediens qui
jouoit sur le theatre de S. Samuel. Vis à vis de la maison où il
logeoit demeuroit un cordonnier nommé Jerome Farussi avec
Marzia sa femme, et Zanetta leur unique fille beauté parfaite
à l'age de seize ans. Le jeune comedien devint amoureux de cette
fille, sut la rendre sensible, et la disposer à se laisser enlever. Etant
comedien, il ne pouvoit pas esperer de l'obtenir du consentement de
Marzia sa mere, et encore moins de Jerome son pere, auquel un
comedien paroissoit un personage abominable. Les jeunes a=
mans pourvus de leur certificats necessaires, et accompagnés de deux
temoins allerent se presenter au patriarche de Venise qui les unit
en mariage. Marzia la mere de la fille fit les hauts cris; et le pere
mourut de chagrin. Le mis né de ce mariage au bout de neuf mois, le 2 du
mois d'Avril de l'an 17.2[illegible].

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

l'année suivante, ma mere me laissa entre les mains de la sienne qui lui avoit pardonné d'abord qu'elle sut que mon pere lui avoit promis de ne jamais la forcer à monter sur le théatre. C'est une promesse que tous les comediens font aux filles des bourgeois qu'ils épouvent, et qu'ils ne tiennent jamais parcequ'elles ne se soucient pas de les sommer de leur parole. Ma mere d'ailleurs fut fort heureuse d'avoir appris à jouer la comedie, car étant restée veuve neuf ans après avec six enfans, elle n'auroit pas eu le moyen de les élever.

J'avois donc un an quand mon pere me laissa à Venise pour aller jouer la comedie à Londres. Ce fut dans cette grande ville que ma mere monta sur le théatre pour la premiere fois, et ce fut là qu'elle accoucha l'année 1727 de mon frere François, celebre peintre de batailles qui vit à Vienne depuis l'an 1753, y exerçant son metier.

Ma mere retourna à Venise avec son mari vers la fin de l'an 1728, et puisqu'elle étoit devenue comedienne elle pouvoit à l'été. L'an 1730 elle accoucha de mon frere Jean, qui mourut à Dresde vers la fin de l'an 1793 au service de l'electeur en qualité de directeur de l'academie de peinture. Dans les trois années suivantes, elle accoucha de deux filles, dont l'une mourut en bas age, et l'autre fut mariée à Dresde, où dans cette année 1793 elle vit encore. J'eus un autre frere né posthume, qui se fit pretre, et mourut à Rome il y a quinze ans.

Venons actuellement au commencement de mon existence en qualité d'être pensant. Au commencement d'Août de l'année 1733, l'organe de ma memoire se developpa. J'avois donc huit ans, et quatre mois. Je ne me souviens de rien qui puisse m'être arrivé avant cette epoque. Voici le fait.

J'étois debout au coin d'une chambre, courbé vers le mur, soutenant ma tete, et tenant les yeux fixés sur le rang, qui suivoit par terre sortant copieusement de mon nez.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

4

Maria ma grande mere, dont j'etois le bien aimé, vint à moi, me lava le visage avec de l'eau fraiche, et à l'insu de toute la mai= son me fit monter avec elle dans une gondole, et me mena à Muran. C'est une ile tres peuplée distante de Venise une demie heure.

Descendant de gondole, nous entrons dans un taudis, ou nous trou= vons une vieille femme assise sur un grabat, tenant entre ses bras un chat noir, et en ayant cinq ou six autres autour d'elle. C'étoit une sorciere. Les deux vieilles femmes tinrent entr'elles un long dis= cours, dont j'ai dû etre le sujet. A la fin de leur dialogue en langue foulane la sorciere, après avoir reçu de ma grande mere un ducat d'argent, ouvrit une caisse, me prit entre ses bras, m'y mit dedans, et m'y enferma, me disant de n'avoir pas peur. C'étoit le moyen de me la faire avoir, si j'a= vois eu un peu d'esprit; mais j'étois hébété. Je me tenois tranquille, tenant mon mouchoir au nez parceque je saignois, tres indifferent au vacarme que j'entendois faire au dehors. J'entendois vire, pleurer tour à tour, crier, chanter, et frapper sur la caisse. Tout cela m'étoit egal. On me tire enfin dehors, mon sang s'etanche. Cette femme extraordi= naire, après m'avoir fait cent caresses, me deshabille, me met sur le lit, frote des drogues, en ramasse la fumée dans un drap, m'y emmail= lotte, me recite des conjurations, me demaillotte après, et me donne à manger cinq dragées tres agréables au gout. Elle me frotte tout de suite les temples, et la nuque avec un onguent qui exaloit une odeur suave, et elle me rhabille. Elle me dit que mon hémorragie iroit toujours en decadence, pourvu que je ne rendisse compte à personne de ce qu'elle m'avoit fait pour me guerir, et elle m'intime au contraire toute la perte de mon sang, et la mort si j'osois re= veler à quelqu'un ses mysteres. Après m'avoir ainsi instruit, elle m'annonce une charmante dame qui viendroit me faire une visite dans la nuit suivante, dont mon bonheur dépendoit, si je pouvois avoir la force de ne dire à personne d'avoir reçu cette visite.

Nous partimes, et nous retournames chez nous.

A peine couché, je me suis endormi sans même me souvenir de la belle visite que je devois recevoir; mais m'étant reveillé quelques heures après, j'ai vu, ou cru voir, descendre de la cheminée une femme éblouissante en grand panier, et vêtue d'une étoffe superbe,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

portant sur la tête une couronne parsemée de pierreries qui me semblaient étincellantes de feu. Elle vint à pas lents d'un air majestueux et doux s'asseoir sur mon lit. Elle tira de sa poche des petites boîtes, qu'elle ~~ouvrit, et~~ vida sur ma tête murmurant des mots. Après m'avoir tenu un long discours, au quel je n'ai rien compris, et m'avoir baisé, elle partit par où elle étoit venue, et je me suis rendormi.

Le lendemain, ma grande mere, d'abord qu'elle s'approcha de mon lit pour m'habiller, m'imposa silence. Elle m'intima la mort si j'osois redire ce qui devoit m'être arrivé dans la nuit. Cette sentence lancée par la seule femme qui avoit sur moi un ascendant absolu, et qui m'avoit accoutumé à obéir aveuglement à tous ses ordres, fut la cause que je me suis souvenu de la vision, et qu'en y opposant le sceau, je l'ai placée dans le plus secret recoin de ma memoire naissante. D'ailleurs je ne me sentois pas tenté de conter ce fait à quelqu'un. Je ne savois ni qu'on pouvoit le trouver intéressant, ni à qui en faire la narration. Ma maladie me rendoit moi-même indifférent; tout le monde me plaignant me laissoit tranquille: on croyoit mon existence passagere.

Mon pere, et ma mere ne me parloient jamais.

Après le voyage à Meran, et la visite nocturne de la fée, je saignois encore; mais toujours moins; et ma memoire peu à peu se developpoit. En moins d'un mois j'ai appris à lire. Il seroit ridicule d'attribuer ma guerison à ces deux extravagances; mais on auroit aussi tort de dire qu'elles ne purent pas y contribuer. Pour ce qui regarde l'apparition de la belle reine, je l'ai toujours cru un songe, à moins qu'on ne m'eut fait cette mascarade exprès; mais les remedes aux plus grandes maladies ne se trouvent pas toujours dans la pharmacie. Tous les jours quelque phenomene nous demontre notre ignorance. Je crois que c'est par cette raison qu'un n'est si savant qu'un savant qui ait un esprit entierement exempt de superstition. Il n'y a jamais eu au monde des sorciers; mais leur pouvoir a toujours existé par rapport à ceux aux

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

6 quels ils ont eu le talent de se faire croire tels.

Somnia, nocturnos Lemures, portentaque Thessala vides?

Plusieurs choses deviennent réelles qui n'existoient auparavant que dans l'imagination, et par conséquent plusieurs effets qu'on attribue à la foi peuvent n'être pas toujours miraculeux. Ils le sont pour ceux qui donnent à la foi une puissance sans bornes.

Le second fait dont je me souviens, et qui me regarde, m'arriva trois mois après mon voyage à Nevers, six semaines avant la mort de mon père. Je le communique au lecteur pour lui donner une idée de la façon dont mon caractère se développoit.

Un jour vers la moitié de novembre, je me suis trouvé avec mon frère François, plus jeune que moi de deux ans, dans la chambre de mon père, attentif à le regarder travailler en optique.

Ayant observé sur une table un gros crystal rond brillanté en facettes, je fus enchanté le mettant devant mes yeux de voir tous les objets multipliés. Me voyant inobservé j'ai saisi le moment de le mettre dans ma poche.

Trois ou quatre minutes après, mon père se leva pour aller prendre le crystal, et ne le trouvant pas il nous dit que l'un de nous deux devoit l'avoir pris. Mon frère l'assura qu'il n'en savoit rien, et quoique coupable, je lui ai dit la même chose. Il nous menaça de nous fouiller, et il promit les étrivières au menteur. ~~Nous menaçons de nous fouiller~~ Après avoir fait semblant de le chercher dans tous les coins de la chambre; ~~et~~, j'ai mis adroitement le crystal dans la poche de l'habit de mon frère. J'en fus d'abord fâché, car j'aurois pu faire semblant de le trouver quelque part; mais la mauvaise action étoit déjà faite. Mon père impatienté de nos vaines recherches, nous fouille, trouve le crystal dans la poche de l'innocent, et lui inflige la punition promise. Trois ou quatre ans après, j'eus la bêtise de me vanter à lui même de lui avoir joué ce tour. Il ne me l'a jamais pardonné, et il a saisi tous les occasions de se venger.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Dans une confession generale, ayant déclaré au confesseur ce crime avec toutes ses circonstances, j'ai gagnée une erudition qui me fit plaisir. C'étoit un jesuite. Il me dit, que m'appellant Jaques, j'avois verifié par cette action la signification de mon nom; car Jacob vouloit dire en langue hebraïque supplanteur. Par cette raison Dieu avoit changé le nom de l'ancien patriarche Jacob en celui d'Israel, qui veut dire voyant. Il avoit trompé son frere Esau.

Six semaines après cette aventure, mon pere fut attaqué d'un abcès dans l'interieur de la tête à l'oreille qui le conduisit au tombeau dans huit jours. Le medecin Zambelli, après avoir donné au patient des remedes opilatifs, crut de reparer sa faute par le Castoreum, qui le fit mourir en convulsion. L'apostheme creva par l'oreille une minute après sa mort: il partit après l'avoir tué, comme s'il n'eut eu plus rien à faire chez lui. Il avoit le bel age de trente six ans. Il mourut regretté du public, et de la noblesse principalement, qui le reconnoissoit pour superieur à son etat tant à l'egard de sa conduite, que de ses connoissances en mecanique. Deux jours avant son trepas, il voulut nous voir tous à son lit en presence de sa femme, et de messieurs Grimani nobles venitiens pour les engager à devenir nos protecteurs.

Après nous avoir donnée sa benediction, il obligea notre mere qui fondoit en larmes à lui jurer qu'elle n'eleveroit aucun de ses enfans pour le théatre, où il ne seroit jamais monté, si une malheureuse passion ne l'y eut forcé. Elle lui en fit le serment, et les trois patriciens lui engarantirent l'inviolabilité. Les combinaisons l'aiderent à lui tenir sa promesse.

Ma mere se trouvant grosse en six mois fut dispensée de jouer la comedie jusqu'après Paques. Belle, et jeune comme elle étoit, elle refusa sa main à tous ceux qui la presentoient. Ne perdant pas le courage, elle se crut suffisante à nous elever. Elle crut devoir s'occuper d'abord de moi, non par tout par predilection qui à cause de ma maladie, qui me rendoit tel

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

8 qu'on ne savoit que faire de moi. J'étois très foible, sans appetit, incapable de m'appliquer à rien, ayant l'air hebeté. Les physiciens disputoient entr'eux sur la cause de mon mal. Il paroît, disoient-ils, deux livres de sang par semaine, et il ne peut en avoir que seize à dix-huit. D'où peut donc dériver une sanguification si abondante? L'un disoit que tout mon chyle devenoit sang: un autre soutenoit que l'air que je respirois devoit à chaque respiration en augmenter une portion dans mes poumons, et que c'étoit par cette raison que je tenois la bouche toujours ouverte. C'est ce que j'ai su six ans après de Monsieur Bassegrand ami de mon père. Ce fut lui qui consulta à Padoue le fameux medecin Macop, qui lui donna son avis par écrit. Cet écrit, que je conserve, dit que notre sang est un fluide elastique, qui peut diminuer, et augmenter en épaisseur, jamais en quantité, et que mon hemorragie ne pouvoit dériver que de l'épaisseur de la masse. Elle se soulageoit naturellement pour se faciliter la circulation. Il disoit que je serois déjà mort, si la nature qui veut vivre, ne s'étoit aidée par elle même. Il concluoit que la cause de cette épaisseur ne pouvant se trouver que dans l'air que je respirois, on devoit m'en faire changer, ou se disposer à ma perte. Selon lui l'épaisseur de mon sang étoit la cause de la stupidité qui se laissoit voir sur ma physionomie.

Monsieur Basso donc, sublime genie, poete dans le plus lubrique de tous Gorgones, mais grand, et unique, fut la cause qu'on se determina à me mettre en pension à Padoue, dont quel par conséquent je dois la vie. Il est mort vingt ans après, le dernier de son ancienne famille patricienne; mais ses poèmes quoique sales ne laisseront jamais mourir son nom. Les inquisiteurs d'état ennemis par esprit de piété avoient contribué à sa celebrité. Persecutant ses ouvrages manuscrits, ils les firent devenir précieux: ils devoient savoir que spreta exolescunt.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

D'abord que l'oracle du professeur Macop fut approuvé, on fut M. l'abbé Grimani qui se chargea de me trouver une bonne pension à Padoue par le moyen d'un chimiste de sa connois= sance qui demeuroit dans la même ville. Il s'appelloit Otta= viani, et il étoit aussi antiquaire. En peu de jours la pension fut trouvée, et le 2 d'Avril 1734, jour dans lequel j'accomplissois ma neuvième année, on m'a conduit à Padoue dans un Burchiello par la Brenta. Nous nous sommes embarqués deux heures avant minuit après avoir soupé.

Le Burchiello peut être regardé comme une petite maison flottante. Il a une sale qui a un cabinet à chacun de ses deux bouts, et gîte pour les domestiques à proue, et à poupe: c'est un carré long à impériale; il est bordé de fenetres vitrées, a= vec des volets: on fait le petit voyage en huit heures. Ceux qui m'accompagnerent furent, outre ma mere, M. l'abbé Grimani, et M. Batto. Elle me prit à coucher avec elle dans la sale; et les deux amis coucherent dans le camerino.

D'abord qu'il fit jour, elle se leva; et ayant ouvert une fenetre, qui étoit vis à vis du lit, les rayons du Soleil naissant me frapperent au visage, me firent ouvrir les yeux. Le lit étoit bas. Je ne vo= yois pas la terre. Je ne voyois par la même fenetre que le som= met des arbres dont les bords de la riviere sont continuellement garnis. La barque alloit; mais d'un mouvement si egal que je ne pouvois pas le deviner: les arbres donc qui rapidement se dero= boient à ma vue causerent ma surprise. Ah! Ma chere mere! m'ecriai-je; qu'est ce que cela? Les arbres marchent.

Dans ce moment là les deux seigneurs entrerent, et me voyant stupefait me demanderent de quoi j'étois occupé. D'où vient, leur repondis-je, que les arbres marchent? Ils rirent; mais ma mere, après avoir fait un soupir, me dit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

10 d'un ton pitoyable c'est la barque qui marche, et non pas les arbres.
Habille toi.

J'ai dans l'instant conçu la raison du phenomene allant en avant avec ma raison naissante, et point du tout préoccupée. Il se peut donc, lui dis-je, que le Soleil ne marche pas non plus, et que ce soit nous qui roulons d'Occident en Orient. Ma bonne mere i écria à la bâtie, monsieur Grimani deplore mon imbecillité, et je reste consterné, affligé, et prêt à pleurer. Celui qui vient me rendre l'ame est M. Baffo. Il se jéte sur moi, il m'embrasse tendrement me disant tu as raison mon enfant. Le Soleil ne bouge pas, prens courage, raisonne toujours en conséquence, et laisse vive.

Ma mere lui demanda s'il étoit fou me donnant des leçons pareilles; mais le philosophe, sans pas seulement lui répondre, poursuivit à m'ebaucher une Theorie faite pour ma raison pure, et simple. Ce fut le premier vrai plaisir que j'ai gouté dans ma vie. Sans M. Baffo, ce moment là aut été suffisant pour avilir mon entendement: la Lacheté de la credulité s'y seroit introduite. La bâtie des deux autres assoit à coup sûr émoussé amoussé en moi le tranchant d'une faculté par la quelle je ne sai pas si je suis allé bien loin; mais je sai que c'est à elle seule que je dois tout le bonheur dont je jouis quand je me trouve ici à ôsi de moi même.

Nous arrivames de bonne heure à Padoue chez Ottaviani, dont la femme me fit beaucoup de caresses. J'ai vu cinq à six enfans, entre les quels une fille de huit ans qui s'appelloit Marie, et une autre de sept qui s'appelloit Rose jolie comme un ange. Marie dix ans après devint femme du courtier Colonda; et Rose quelques années après le devint du patricien Pierre Marcello qui eut d'elle un fils, et deux filles, dont l'une

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

fut epousée par M. Pierre Mocenigo, et l'autre par un noble de la famille Corraro, dont dans la suite le mariage fut declaré nul. Il m'arrivera de devoir parler de toutes ces personnes. Ottaviani nous mena d'abord à la maison où je devois rester en pension.

— C'étoit à cinquante pas de chez lui à S.te Marie d'Avance, paroisse de S.t Michel chez une vieille esclavone qui louoit son premier étage à madame Mida femme d'un colonel esclavon. On lui ouvrit ma petite mâle, lui donnant l'inventaire de tout ce qu'elle contenoit. Après cela on lui compta six ecquins pour six mois d'avance de ma pension. Elle devoit pour cette petite somme me nourrir, me tenir propre, et me faire instruire à l'école. On la laissa dire que ce n'étoit pas assez. On m'embrassa; on m'ordonna d'être toujours obéissant à ses ordres, et on me laissa là. Ce fut ainsi qu'on se debarassa de moi.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

1/2

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Originale

N° I

24

Chap. II.

BnF
MSS

Ms. F 12-36

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

2-1

Chapitre II

Ma grandmere vient me mettre en pension chez le docteur Gozzi. Ma premiere Rencontre connoissance.

L'esclavone me fit d'abord monter au grenier avec elle, où elle me montra mon lit au bout de quatre autres, dont trois appartenoient à trois garçons de mon age, qui dans ce moment là étoient à l'ecole, et le quatriéme à la servante, qui avoit ordre de nous faire prier Dieu, et devoit veiller pour nous empecher toutes les polissonneries habituelles des écoliers. Après cela elle me fit descendre au jardin, où elle me dit que je pouvois me promener jusqu'à l'heure du dîner.

Je ne me trouvois ni heureux ni malheureux; je ne disois rien; je n'avois ni crainte, ni espoir, ni aucune espece de curiosité; je n'étois ni gai, ni triste. La seule chose qui me choquoit étoit la personne de la maîtresse. Malgré que je n'eusse aucune idée decidée de beauté ni de laideur, sa figure son air, son ton, et son langage me rebutoient: ses traits hommasses me demontoient toutes les fois que j'devois les yeux à sa physionomie pour écouter ce qu'elle me disoit. Elle étoit grande, et grosse comme un soldat, à teint jaune, à cheveux noirs, aux sourcils longs, et épais. Elle avoit plusieurs longs poils de barbe au menton, un sein hideux à moitié decouvert, qui sillonnant lui descendoit jusqu'à la moitié de sa grande taille, et son age paroissoit de cinquante ans. La servante etoit une paysanne qui faisoit tout. Le jardin étoit un carré de trente à quarante pas, qui n'avoit de delectable que la couleur verte.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Vers midi j'ai vu venir à moi trois enfans, qui comme si nous avions été vieilles connoissances me dirent beaucoup de choses me supposant des prevention que je n'avois pas; je ne leur répondois rien; mais cela ne les deconcertoit pas: ils m'obligerent à partager leurs innocens plaisirs. Il s'agissoit de courir, de se porter sur les épaules, et de faire des culbutes. Je me mis laissé initier à tout cela d'assez bonne grace jusqu'au moment qu'on nous appella à dîner. Je m'assieds à table, et voyant devant moi une cuiller de bois, je la rejette, demandant mon couvert d'argent que je destinois en qualité de present de ma bonne grand-mere. La servante me dit que la maîtresse, voulant l'égalité, je devois me conformer à l'usage. Cela m'a déplu; mais je m'y suis soumis. Ayant appris que tout devoit être egal, j'ai mangé comme les autres la soupe dans le plat, sans me plaindre de la vîtesse avec la quelle mes camarades mangeoient, fort étonné qu'elle fût permise. Après la fort mauvaise soupe, on nous donna une petite portion de morue seche, puis une pomme, et le dîner finit là. Nous étions en quarême. Nous n'avions ni verres, ni gobelets; nous bumes tous dans le même pot de terre d'une infame boisson nommée grappia. C'étoit de l'eau dans laquelle on avoit fait bouillir des grappes dépouillées de raisins. Dans les jours suivans, je n'ai eu que de l'eau simple. Cette table m'a surpris, parceque je ne savois pas s'il m'étoit permis de la trouver mauvaise.

Après dîner, la servante me conduisit à l'école chez un jeune prêtre appellé le docteur Lozzi. L'esclavone avoit fait un accord de lui payer quarante sous par mois. C'est l'onzieme partie d'un zequin. Il s'agissoit de commencer par m'apprendre à écrire. Par cette raison on m'a mis avec les enfans de cinq ans qui d'abord se moquerent de moi.

Le souper fut, comme de raison, plus mauvais que le dîner. J'étois étonné qu'il ne me fut pas permis de m'en plaindre. On m'a couché dans un lit, où les trois insectes assez connus ne me laissèrent pas fermer les yeux. Outre cela des rats qui couroient par tout le grenier, et qui sautoient sur mon lit me faisoient une peur qui me glaçoit le sang. Voila par où j'ai commencé à devenir sensible au malheur apprenant à le souffrir en patience. Les insectes cependant qui me devoroient diminuoient la frayeur que les rats me causoient, et cette même frayeur à son tour me rendoit moins sensible aux morsures. Mon ame profitoit du combat de mes maux. La servante fut toujours sourde à mes cris.

A la premiere clarté du jour je me suis sorti de ce nid de vermines. Après m'être un peu plaint de toutes les peines que j'avois endurées, je lui ai demandé une chemise, les taches de punaises rendant celle que j'avois sur mon corps hideuse. Elle me répondit qu'on n'en changeoit que le dimanche, et elle vit quand je l'ai menacée de me plaindre à la maitresse. J'ai pleuré de chagrin pour la premiere fois, et de colere entendant mes camarades qui me battonoient. Ils étoient à ma même condition; mais ils y étoient accoutumés. C'est tout dire.

Accablé de tristesse, j'ai passé toute la matinée à l'école toujours endormi. Un de mes camarades en dit la raison au docteur, mais à dessein de me rendre ridicule. Le bon prêtre, que la providence eternelle m'avoit ménagé, me fit entrer avec lui dans un cabinet, où après m'avoir entendu, et un tout, fut ému voyant les ampoules dont ma peau innocente étoit couverte. Il mit cité son manteau, il me conduisit à ma pension, et il fit voir à la Lestrigone l'état dans lequel j'étois. Se montrant étonnée, elle rejeta la faute sur la servante. Elle dut convenir à la

curiosité que le prestre eut de voir mon lit, et je ne fus pas moins étonné que lui voyant la saleté de draps entre les quels j'avois passé la cruelle nuit. La maudite femme, rejettant toujours la faute sur la servante, l'assura qu'elle la chasseroit; mais la servante rentrant dans le moment, et ne pouvant pas souffrir la reprimande, lui dit en face que la faute étoit d'elle, decouvrant les lits de mes trois camarades, dont la malpropreté étoit egale à celle du mien. La maîtresse alors lui donna un soufflet au quel l'autre repondit par un plus fort prenant d'abord la fuite. Le docteur alors partit me laissant là, et lui disant qu'il ne m'admettroit à son école que quand elle m'y enverroit aussi propre que les autres écoliers. J'ai dû alors souffrir une très forte reprimande ~~[illegible]~~ qu'elle termina me disant qu'à une autre tracasserie pareille de me mettroit à la porte.

Je n'y comprenois rien; je ne savois que de naitre, je n'avois idée que de la maison où j'étois né, et élevé, où regnoit la propreté, et une honnête abondance; je me voyois maltraité, et grondé: il me semblait impossible d'être coupable. Elle me jéta au nez une chemise, et une heure après j'ai eu une nouvelle servante, qui changea les draps, et nous dina tous.

Mon maitre d'école prit un soin particulier de m'instruire. Il me fit asseoir à sa propre table, ou sans le convaincre que je meritois cette distinction je me mis appliqué à l'étude de toutes mes forces. Au bout d'un mois j'écrivois si bien qu'il me mit à la grammaire. La nouvelle vie que je menois, la faim qu'on ne me faisoit souffrir, et la bonne air de Padoue m'ont procuré une santé, dont je n'avois pas eu d'idée auparavant; mais cette même santé me rendoit encore plus dure la faim: elle étoit devenue canine. Je grandissois à vue d'oeil; je dormois neuf heures du sommeil le plus profond que nul mortel connoit, si non celui qu'il me paroissoit

toujours d'être assis à une grande table occupé à avaler mon cruel ragoût petit. Les rêves flatteurs sont plus mauvais que les désagréables.

Cette faim enragée m'auroit à la fin entièrement exterminé, si je n'avois pris le parti de voler, et d'engloutir tout ce que je trouvois de mangeable par tout, quand j'étois sûr de n'être pas vu. J'ai mangé en peu de jours une cinquantaine de harengs soréts, qui étoient dans une armoire de la cuisine, où je descendois la nuit à l'obscur, et toutes les ficelles qui étoient attachées au toit de la cheminée toutes crues défiant les indigestions; et tous les oeufs que je pouvois surprendre dans la basse cour à peine pondus étoient ainsi tout chauds ma nourriture exquise. J'allois voler des marrons jusque dans la cuisine du docteur mon maître. L'escalier soit que mettre à la porte des servantes. Malgré cela, l'occasion de voler ne se présentant pas toujours, j'étois maigre comme un squelette, véritable cadavre!

En quatre ou cinq mois mes progrès furent si rapides, que le docteur me créa décurion de l'école. Mon inspection étoit celle d'examiner les leçons de mes trente camarades, de corriger leurs fautes, et de les dénoncer au maître avec les épithètes de blâme, ou d'approbation qu'ils méritoient; mais ma rigueur ne dura pas long tems. Les paresseux trouvèrent facilement le secret de me flechir. Quand leur Latin étoit rempli de fautes, ils me gagnoient moyennant des côtelettes rôties, des poulets, et souvent me donnant de l'argent: mais je ne me suis pas contenté de mettre en contribution les ignorans: j'ai poussé l'avidité au point de devenir tyran. Je ~~refusois~~ mon approbation à ceux aussi qui la méritoient quand ils prétendoient de l'exempter de la contribution que j'exigeois. Ne pouvant plus souffrir mon injustice ils m'accusèrent au maître, qui ne

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

voyant convaincu d'extorsion me denit de ma charge. Mais ma des=
tinée alloit deja mettre fin à mon cruel noviciat.

Le docteur, me prenant un jour tête à tête dans son cabinet, me demanda si je voulois me prêter aux demarches qu'il me suggereroit pour sortir de la pension de l'esclavone, et entrer chez lui; et me trouvant enchanté de cette proposition, il me fit copier trois lettres que j'ai envoyées une à l'abbé Grimani, une autre à mon ami M. Batto, et la troisieme à ma bonne grand-mere. Ma mere n'étoit pas dans ce moment là à Venise; et mon senetre allant finir il n'y avoit pas de tems à perdre. Dans ces lettres je faisois la description de toutes mes souffrances, et j'annonçois ma mort, si on ne me tiroit pas des mains de l'esclavone me mettant chez mon maitre d'école qui étoit prêt à me prendre; mais qui vouloit deux sequins par mois.

M. Grimani, au lieu de me répondre, ordonna à son ami Otta=viani de me reprimander de ce que je m'étois laissé seduire; mais M. Batto alla parler à ma grand-mere qui ne savoit pas écrire, et m'écrivit que dans peu de jours je me trouverois plus heureux.

Huit jours après, j'ai vu cette excellente femme, qui m'a conta=rement aimé jusqu'à sa mort, paroitre devant moi precisement dans le moment que je m'étois assis à table pour dîner. Elle entra avec la maitresse. A son apparition je me suis jété à son cou ne pouvant pas retenir mes pleurs qu'elle accompagna d'abord de siens. Elle s'assit me prenant entre ses genoux. Devenu alors courageux, je lui ai detaillé toutes mes peines en presence de l'esclavone; et après lui avoir fait observer la table de gueux à laquelle je devois me nourir, je l'ai menée voir mon lit. J'ai fini par la prier de me conduire di=rectement avec elle après six mois que la faim me feroit changer. L'escla=vone intrepide ne dit autre chose si non qu'elle ne pouvoit pas faire d'avantage pour l'argent qu'on lui donnoit. Elle disoit vrai; mais qui l'obligeoit à tenir une pension pour devenir le bourreau des jeu=nes gens que l'avarice lui confioit, et qui avoient besoin d'être nourris?

Ma grand-mere fort paisiblement lui dit de mettre dans ma malle toutes mes hardes parcequ'elle alloit m'amener. Charmé de revoir mon couvert d'argent, je l'ai vite mis dans ma poche. Ma joie étoit inexprimable. J'ai pour la premiere fois senti la force du contentement qui oblige le coeur de celui qui le ressent à pardonner, et l'esprit à oublier tous les desagremens qui l'ont ammené.

Ma grand-mere me conduisit à l'auberge où elle logeoit, et où elle ne mangea presque rien dans l'étonnement que lui causoit la voracité avec laquelle je mangeois. Le docteur Gozzi qui elle fit avertir parut, et sa presence la prevint en sa faveur. C'étoit un beau prêtre de vingt six ans, rebondi, modeste, et reverentieux. Dans un quart d'heure ils convinrent de tout, et lui comptant vingt quatre sequins, elle reçut quitance d'une année payée d'avance; mais elle me garda trois jours pour m'habiller en abbé, et pour me faire faire une perruque, la malpropreté l'obligeant à me faire couper les cheveux.

Après ces trois jours, ce fut elle même qui voulut m'installer dans la maison du docteur pour me recomander à sa mere qui lui dit d'abord de m'envoyer, ou de m'acheter un lit; mais le docteur lui ayant dit que je pourrois coucher avec lui dans le sien qui étoit fort large, elle se montra fort reconnoissante à la bonté qu'il vouloit avoir. Elle partit, et nous l'accompagnames au Burchiello où elle retourna à Venise.

La famille du docteur Gozzi consistoit en sa mere qui avoit beaucoup de respect pour lui, parcequ'étant née paysanne elle ne se croyoit pas digne d'avoir un fils prêtre, et qui plus est docteur. Elle étoit laide, vieille, et acariatre. Le pere étoit cordonnier, qui travailloit toute la journée, ne parlant jamais à personne, pas même à table. Il ne devenoit sociable que les jours de fête qu'il passoit au cabaret avec ses amis, rentrant à minuit ivre à ne pouvoir pas se tenir debout, et chantant le Tasso: dans cet état il ne pouvoit pas se resoudre à se

coucher, et il devenoit brutal quand on vouloit le forcer.
Il n'avoit ni autre esprit, ni autre raison que celle que le vin lui
donnoit, au point qu'à jeun il se trouvoit hors d'état de traiter
de la moindre affaire de famille. Sa femme disoit qu'il ne l'au=
roit jamais epousée, si on n'eut pas eu soin de le faire bien de=
jeuner avant d'aller à l'eglise.

Le docteur Gozzi avoit aussi une soeur agée de treize ans
nommée Bettina, jolie, gaie, et grande lisseuse de romans.
Le pere, et la mere la grondoit toujours parcequ'elle se mon=
troit trop à la fenetre, et le docteur à cause de son penchant
à la lecture. Cette fille me plut d'abord sans que je sue pour=
quoi. Ce fut elle qui peu à peu jetta dans mon coeur les pre=
mieres étincelles d'une passion qui dans la suite devint ma do=
minante.

Six mois après mon entrée dans cette maison le docteur n'
eut plus d'écoliers. Ils deserterent tous parceque j'étois le seul
objet de ses attentions: et par cette raison il se determina à
instituer un petit collega prenant en pension des jeunes è=
coliers; mais deux ans s'ecoulerent avant que cela put se faire.
Dans ces deux ans il me communiqua tout ce qu'il savoit, qui à la
verité étoit peu de chose; mais aller pour m'initier dans tou=
tes les sciences. Il m'enseigna aussi à jouer du violon, chose dont
il m'arriva de devoir tirer parti dans une circonstance que
le Lecteur apprendra à sa place. Cet homme n'étant philoso=
phe en rien me fit apprendre la Logique de peripateticien, et
la cosmographie dans l'ancien systeme de Tolomée, dont je
me moquois continuellement l'impatientant par des theoremes,
aux quels il ne savoit que répondre. Ses moeurs d'ailleurs é=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

toient irreprochables, et en matiere de religion, malgrè qu'il ne fût pas bigot, il étoit tres severe: tout étant pour lui article de foi, rien ne devenoit difficile à sa conception. Le deluge avoit été universel, les hommes avant ce malheur vivoient mille ans, Dieu conversoit avec eux, Noè avoit fabriqué l'arche en cent ans, et la terre suspendue en l'air se tenoit fermeau centre de l'univers que Dieu avoit crée le tirant du rien. Quand je lui disois, et lui prouvois que l'existence du rien étoit absurde, il coupoit court me disant que j'étois un sot. Il aimoit le bon lit, la chopine de vin, et la gayeté en famille. Il n'aimoit ni les beaux esprits, ni les bons mots, ni la critique parcequ'elle devenoit facilement medisance, et il avoit de la pitie de ceux qui s'occupoient à lire des gazettes, qui selon lui mentoient toujours, et disoient toujours la même chose. Il disoit que rien n'incomodoit tant que l'incertitude, et par cette raison il condamnoit la curiosité parcequ'elle engendroit le doute.

Sa grande passion étoit la predication ayant en sa faveur la figure, et la voix: aussi son auditoire n'étoit composé que de femmes, dont cependant il étoit ennemi juré. Il ne les regardoit pas en face quand il étoit obligé à leur parler. Le peché de la chair étoit selon lui le plus grand de tous les autres, et il se fachoit quand je lui disois qu'il ne pouvoit être que le plus petit. Ses sermons étant patris de passages tirés d'auteurs grecs qu'il citoit en Latin, je lui ai dit un jour qu'il devoit les citer en italien, car le Latin n'etoit pas entendu plus que le grec par les femmes qui l'ecoutoient disant leur chapelet. Ma remontrance le facha, et dans la suite je n'ai plus osé lui en parler. Il me celebroit avec les amis comme un prodige parcequ'avois appris à lire le grec tout seul sans autre secours que celui de la grammaire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

M. Dans le careme de l'année 1736, ma mere lui écrivit qu'il lui feroit plaisir me conduisant à Venise pour trois ou quatre jours parceque devant aller à Petersbourg, elle desiroit de me voir avant son depart. Cette invitation le mit en devoir de penser, car il n'avoit jamais vu Venise, ni bonne compagnie, et il ne vouloit paroitre nouveau en rien. Nous partimes donc de Padoue accompagnés au Chiozzo par toute la famille.

Ma mere le reçut avec la plus noble aisance, mais étant belle comme le jour, mon pauvre maitre se trouva fort embarassé se trouvant obligé à dialoguer avec elle sans oser la regarder en face. S'en étant apperçue, elle prena à s'en divertir. Ce fut moi qui attira l'attention de toute la coterie, qui m'ayant connu presqu'imbecille étoit étonnée de me voir degourdi dans le court espace de deux ans. Le docteur jouissoit voyant qu'on lui en attribuoit tout le merite. La premiere chose qui choqua ma mere fut ma perruque blonde qui seoit sur mon visage brun, et qui faisoit le plus cruel desaccord avec mes sourcils, et mes yeux noirs. Le docteur interrogé par elle pourquoi il ne me faisoit pas coiffer en cheveux, repondit que moyennant la peine que sa soeur pouvoit beaucoup plus facilement me tenir propre. Après en avoir ri, on lui demanda si sa soeur étoit mariée, et les mieres redoublerent lorsque repondant pour lui j'ai dit que Betsabine étoit la plus jolie fille de notre rue à l'age de quatorze ans. Ma mere dit au docteur qu'elle vouloit faire à sa soeur un fort joli present; mais sous condition qu'elle me coifferoit en cheveux, et il le lui promit. Elle fit d'abord appeller un perruquier qui me porta une perruque de ma couleur.

Tout le monde s'étant mis à jouer, et le docteur étant devenu spectateur, je suis allé voir mes freres dans la chambre de ma grand-mere. François me fit voir de dessins d'architecture

voudroit
quelque
quart.
mais un
veau
tour=

marié
Mader
Ce
quart
de chez
mion
cho=
mon vi=
mais, A
rieme
grem=
mopre
et Cr
eBet=
me
ur
roit
un

chez=

me

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

que j'ai fait semblant de trouver passables, et Jean ne me fit rien voir : il me parut bête. Les autres étoient encore en jaquette. A souper, le docteur assis près de ma mere fut fort gauche : il n'auroit jamais prononcé un seul mot si un anglois homme de lettre ne lui eut adressé la parole en latin. Il lui repondit modestement qu'il n'entendoit pas la langue angloise, et voila un grand éclat de rire. M. Botta nous tira d'embarras nous informant que les anglois lisoient le latin suivant les lois qu'il faut observer pour lire de l'anglois, j'ai osé dire qu'ils avoient tort autant que nous l'avions lisant l'anglois comme il nous lisions du latin. L'anglois aussitrouvé ma raison sublime écrivit ce vieux distique, et me le donna à lire — Dicite grammatici cur masculla nomina currus,

Et cur femineum mentula nomen habet.

Après l'avoir lu tout haut, j'ai dit que pour le coup c'étoit du latin. Nous le savons, me dit ma mere, mais il faut l'expliquer. Je lui ai dit qu'au lieu de l'expliquer, c'étoit une question à la quelle je voulois repondre, et après y avoir un peu pensé j'ai écrit ce pentametre. — Dicta quod à domino nomina servus habet.

Ce fut mon premier exploit litteraire, et je peux dire que ce fut dans ce moment là qu'on sema dans mon ame l'amour de la gloire qui depend de la litterature, car les applaudissemens me mirent aux faites du bonheur. L'anglois etonné, après avoir dit que jamais garçon à l'age de onze ans en avoit fait autant, me fit present de la montre après m'avoir reçu à reprises. Ma mere ainsi demanda à M. Grimani ce que ces vers signifioient ; mais n'y comprenant pas plus qu'elle ce fut M. Botta qui lui dit tout à l'oreille. Surpris alors de ma science elle ne put s'empecher d'aller prendre une montre d'or, et de la presenter à mon maitre qui

14 ne sachant comment faire à lui marquer sa grande reconnais-
sance fit devenir la scene tres comique. Ma mere pour le dispen-
ser de tout compliment lui presenta sa figure: il s'agissoit de deux
baisers, dont rien n'est plus ~~simple~~ simple en bonne compagnie, ni moins
significatif; mais le pauvre homme se trouva decontenancé à
un point qu'il auroit voulu plutôt mourir que de lui donner.
Il se retira baissant la tete, et on le laissa en repos jusqu'au mo-
ment que nous allames nous coucher.

Il attendit à sparcher son coeur quand nous fumes seuls dans
notre chambre. Il me dit que c'étoit un dommage qu'il ne prêchât pas
publier à Padoue ni le ditique, ni ma réponse — Pourquoi? —
Parceque c'est une turpitude; mais elle est sublime. Allons nous
coucher, et n'en parlons plus. Ma reponse est prodigieuse parce-
que tu ne peux ni connoitre la matiere, ni savoir faire des vers.
Pource qui regarde la matiere je la connoissois par theorie ayant
deja lu Meursius en cachette precieusement parceque il me l'avoit de-
fendu; mais il avoit raison de s'etonner que j'eusse su faire un vers,
car lui même qui m'avoit enseigné la prosodie n'avoit jamais su en
faire un. Nemo dat quod non habet est un axiome faux en morale.

Quatre jours après au moment de notre depart ma mere me
donna un paquet, dans lequel il y avoit un present pour
Bettine, et l'abbé Grimani me donna quatre ecquins pour
m'acheter des livres. Huit jours après, ma mere partit pour
Petersbourg.

A Padoue mon bon maitre ne fit que parler de sa mere
tous les jours, et à tout propos pour trois ou quatre mois de
suite; mais Bettine s'affectionna singulierement à ma
personne quand elle trouva dans le paquet cinq aunes
de cendal noir qu'on appelle lustrin, et douze paires de gants.
Elle prit soin de mes cheveux de façon qu'en moins de six
mois j'ai quitté ma perruque. Elle venoit me peigner

tous les jours, et souvent lorsque j'étois encore au lit me disant qu'elle n'avoit pas le tems d'attendre que je m'habillasse. Elle me lavoit le visage, le cou, et la poitrine, et elle me faisoit des caresses enfantines qu'en devoir de juger innocentes, je me voulois du mal de ce qu'elles m'altéroient. Ayant trois ans moins qu'elle, il me semblait qu'elle ne pût pas m'aimer avec malice, et cela me mettoit de mauvaise humeur contre la mienne. Quand allée sur mon lit elle me disoit que j'engraissois, et que pour m'en convaincre elle s'en rendoit sûre par ses propres mains, elle me causoit la plus grande émotion. Je la laissois faire de peur qu'elle ne s'apperçut de ma sensibilité. Quand elle me disoit que j'avois la peau douce le chatouillement m'obligeoit à me retirer, et j'étois fâché contre moi même de ce que je n'osois pas lui en faire autant; mais enfin qu'elle ne pût pas deviner que j'en avois envie. Après m'avoir barbouillé, elle me donnoit les plus doux baisers m'appellant son cher enfant; mais malgré l'envie que j'en avois je n'osois pas les lui rendre. Quand enfin elle commença à mettre en ridicule ma timidité, je commençai aussi à les lui rendre, même mieux appliqués; mais je finissois d'abord que je me sentois excité à aller plus loin: je tournois alors ma tête de l'autre côté faisant semblant de chercher quelque chose, et elle partoit. Après son départ j'étois au desespoir de n'avoir pas suivi le penchant de ma nature, et étonné que Bettine put faire de moi sans conséquence tout ce qu'elle feroit fondis que je ne pouvois m'abstenir d'aller plus en avant qu'avec la plus grande peine. Je me promettois toujours de changer de conduite

Au commencement de l'automne le docteur reçut trois pensionnaires, et un d'eux agé de quinze ans nommé Cardiani me parut en moins d'un mois très bien avec Bettine.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

nb Cette observation me causa un sentiment, dont jusqu'à ce moment
là je n'avois jamais eu aucune idée; et dont je n'ai fait l'analise
que quelques années après. Ce ne fut ni jalousie, ni indignation,
mais un noble dedain qui ne me parut pas fait pour être rejeté,
car Candiani ignorant, grossier, sans esprit, sans education civile,
fils d'un fermier, et hors d'état de me tenir tête en rien, n'ayant
sur moi autre avantage que l'age de la puberté ne me paroissoit pas fait
pour m'être préferé: mon amour propre naissant me disoit
que je valois mieux que lui; j'ai conçu un sentiment de mépris mêlé d'orgueil
qui le declara contre Bettine que
j'aimois sans le savoir. Elle s'en apperçut à la façon dont je recevois
ses caresses quand elle venoit à mon lit pour me peigner: je repoussois
ses mains, je ne répondois pas à ses baisers; et piquée un jours de ce que
me demandant la raison de mon changement, je ne lui en ai allegué
aucune, elle me dit, avec l'air de me plaindre que j'étois jaloux de
Candiani. Ce reproche me parut une calomnie avilissante: je lui
ai dit que je croyois Candiani digne d'elle, comme elle de lui:
elle s'en alla en souriant; mais enfantant le projet unique
qui pouvoit la venger. Elle se trouva engagée à me rendre jaloux,
mais pour l'executer ayant besoin de me rendre amoureux, ce
fut ainsi qu'elle s'y prit.

Elle vint un matin à mon lit me portant des bas blancs tri-
cottés par elle; et après m'avoir coiffé, elle me dit qu'elle avoit
besoin de me les chausser pour voir leur defauts, et se regler
pour m'en faire d'autres. Le docteur étoit allé dire sa messe.
Me mettant les bas, elle me dit que j'avois les cuisses malpropres,
et tout de suite elle se mit en devoir de me les laver sans
m'en demander la permission. ~~Le courage de m'prendre ainsi~~

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Je fus heureux de pouvoir lui paroitre heureux, ne
m'imaginant pas d'ailleurs que ce qui est arrivé arriveroit.
Bettine assise sur mon lit pouvoit trop bien son zele pour la
propreté, et sa curiosité me causa une volupté qui
je me suis avisé de me reconnoitre pour coupable, et
possibilité de devenir plus grande. Me trouvant calme,
je me suis cru en devoir de lui demander pardon.
Bettine qui ne s'y attendoit pas, après y avoir un peu
pensé, me dit d'un ton d'indulgence que toute la faute
étoit d'elle; mais que cela ne lui arriveroit plus. Elle
me quita ainsi m'abandonnant à mes reflexions.
Elles furent cruelles. Il me sembloit de l'avoir des-
honorée; d'avoir trahi la confiance de sa famille, d'avoir
violé la loi de l'hospitalité, et d'avoir commis le plus
grand des crimes, crime que je ne pouvois reparer que
l'epouvant, si cependant elle pouvoit se résoudre à
prendre pour mari un imprudent comme moi indigne
d'elle.
A la suite de ces reflexions vint la plus sombre
tristesse, qui devenoit tous les jours plus forte, Bet-
tine ayant tout à fait cessé de venir à mon lit.
Dans les premiers huit jours ce parti qu'elle prit me parut
juste, et ma tristesse en peu de jours encore seroit de-
venue amour parfait, si les procedes de cette fille
vil à vil de Candiani n'eussent mis dans mon ame le

28.

poison de la jalousie. [illegible]
[illegible]
etant cependant très eloigné de la croire coupable
du même crime qu'elle avoit commis avec moi.
Convaincu dans quelques unes de mes reflexions, que
ce qu'elle avoit fait avec moi avoit été volontaire, je
n'imaginois qu'un fort repentir l'empechoit de re-
tourner à mon lit. et cette idée me flattoit, car elle
me la faisoit conjecturer [illegible] amoureuse. Dans cette
detreste de raisonnement je me suis determiné à l'en-
courager par écrit. Je lui ai écrit une courte lettre
faite pour lui mettre l'esprit en paix soit qu'elle se
crut coupable, soit qu'elle pût me soupçonner des senti-
mens contraires à ceux que son amour propre exi-
geoit. Ma Lettre me parut un chef d'oeuvre, et
plus que suffisante pour me faire adorer, et pour obte-
nir la preference sur Candiani qui me semblait un
vrai animal indigne de la faire balancer entre lui et
moi un seul moment. Elle me repondit de bouche une
dernie heure après [illegible] qu'elle
viendroit à mon lit le lendemain, et elle ne vint pas.
J'en fus outré; mais elle m'étonna à midi à table en
demandant si je voulois qu'elle m'habillat en fille pour
aller avec elle à un bal du medecin Olivo notre voisin
qui on devoit donner cinq ou six jours après. Toute la table
applaudit, et j'y ai consenti. Je voyois le moment dans le
quel une justification reciproque alloit nous rendre amis
intimes et à l'abri de toute surprise dependante
de la foiblesse des sens. Mais voila ce qui est

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

est arrivé de fatal pour mettre un obstacle à cette partie, et pour rg
faire naitre une veritable tragicomedie.

Un parrein du docteur Gozzi vieux, et à son aise, qui demeuroit à la campagne, croyant au bout d'une longue maladie sa mort imminente, lui envoya une voiture le priant d'aller d'abord avec son pere pour assister à sa mort, et recommander à Dieu son ame. Le vieux cordonnier vida d'abord une bouteille, s'habilla, partit avec son fils.

D'abord que j'ai vu cela, impatient d'attendre jusqu'à la nuit du bal, j'ai trouvé le moment de dire à Bettine que je laisserois ouverte la porte de ma chambre qui donnoit sur le corridor, et que je l'attendrois d'abord que tout le monde seroit couché. Elle me a. 1737 dit qu'elle n'y manqueroit pas. Elle dormoit dans un cabinet vis-à-vis de chambre qui une cloison separoit de celui où couchoit son pere: le docteur étoit absent, je dormois seul dans la grande chambre. Les trois pensionnaires demeuroient dans une sale près de la cave. Je n'avois aucun contretems à craindre. J'étois fort content de me voir parvenu au moment desiré.

A peine rentré dans ma chambre, j'ai fermé ma porte au verou, et j'ai ouvert celle qui donnoit sur le corridor de façon que Bettine n'avoit qu'à la pousser pour entrer. Après cela j'ai cherché ma chandelle sans me deshabiller.

On croit que dans les romans que nous lisons ces situations sont exagerées, et ce n'est pas vrai. Ce que l'Arioste dit de Roger qui attendoit Alcine est un beau portrait tiré d'après nature.

J'ai attendu jusqu'à minuit sans grande inquietude; mais lorsque j'ai vu passer deux, trois, et quatre heures sans la voir paroitre je devins furieux. La neige tomboit à gros flocons; mais je mourois plus encore de rage que de froid. Une heure avant jour, je me suis déterminé à descendre sans toutefois craignant de reveiller le chien pour aller me mettre au bas de l'escalier à quatre pas de la

porte qui auroit dû être ouverte, il Bettine en fuit sortie. Je l'ai trouvée fermée. On ne pouvoit la fermer que par de: dans: j'ai pensé qu'elle pouvoit s'être endormie; mais pour l'éveiller j'aurois dû frapper fort, et le chien auroit aboyé. De cette porte à celle de son cabinet il y avoit encore dix à douze pas. Accablé par le chagrin, et ne pouvant me déterminer à rien, je me mis assis sur le dernier degré. Vers la pointe du jour, transi, engourdi, grelottant, je me déterminai à retourner dans ma chambre, car la servante me trouvant là m'auroit cru de: venu fou.

Je me levai donc; mais dans le moment j'entens du bruit au dedans. Sûr que Bettine alloit paroître, je vais à la porte, elle s'ouvre; mais au lieu de Bettine, je vois Candiani, qui me lache un si fort coup de pied au ventre que je me trouve etendu, et enfoncé dans la neige. Après cela il va s'enfermer dans la sale, où il avoit son lit près de ceux des Geltrine se ca: marader.

Je me leve vite pour aller étrangler Bettine que dans ce moment là rien n'auroit pu garantir de ma fureur; mais voila la porte fermée. J'y donne un grand coup de pied, le chien jape, je remonte chez moi, je m'enferme, et je me couche pour recouvrer mon ame, et mon corps, car j'étois pire que mort.

Trompé, humilié, maltraité, devenu un objet de mepris devant Candiani heureux, et triomphant, j'ai passé trois heures à mi: diter les plus noirs projets de vengeance. Les empoisonner tous les deux me paroissoit peu de chose dans ce malheureux mo: ment. J'ai formé le lache projet d'aller d'abord à la campagne

pour informer le docteur de tout le fait. N'ayant que l'âge
de douze ans, mon esprit n'avoit pas encore gagné la froide fa=
culté de bâtir des projets de vengeance heroïque enfantés par
les sentimens factices de l'honneur. Je ne faisois que m'initier
dans les affaires de cette espece.

Me trouvant dans cette situation d'esprit, j'entens à la porte in=
térieure de ma chambre la voix rauque de la mere de
Bettine qui me prie de descendre parceque la fille se mouroit.
Machè qu'elle meure avant que je la tue, je me leve, je de=
cens, et je la vois dans le lit de son pere en convulsions effro=
yables entourée de toute la famille, qui tout à fait vêtue, se
tournoit à droite, et à gauche. Elle s'arrachoit, elle se cour=
broit donnant des coups de poings, et de pieds au hazard, et è=
chappant par des violentes secousses tantôt à l'un, et tantôt
à l'autre de ceux qui vouloient la tenir ferme.

Voyant ce tableau, et plein de l'histoire de la nuit je ne savois
que penser. Je ne connoissois ni la nature ni les ruses, et je m'è=
tonnois de me voir froid spectateur, et capable de me poseder de=
vant devant moi deux objets, dont j'avois intention de tuer l'un,
et de deshonorer l'autre. Au bout d'une heure Bettine s'endormit.

Une vieille femme, et le docteur Oliva arrivèrent dans le même
instant. La premiere dit que c'étoient des effets hysteriques; j
et le docteur dit qu'il n'y avoit pas question de matrice. Monsieur
na qu'on la laissât tranquille, et des bains froids. Je me moquois
d'eux sans rien dire, car je savois que la maladie de cette fille ne
pouvoit deriver que de ses travaux nocturnes, ou de la peur que
ma rencontre avec Candiani devoit lui avoir faite. Je me mis=
déterminé à différer ma vengeance jusqu'à l'arrivée du docteur.
J'étois fort loin de croire la maladie de Bettine feinte, car il me
paroissoit impossible qu'elle pût avoir tant de force.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

B2 Passant par le cabinet de Bettine pour retourner dans ma chambre, et voyant sur son lit ses poches, l'envie me vint d'y mettre la main. Je trouve un billet, je vois l'écriture de Candiani, je vais le lire dans ma chambre étonné de l'imprudence de cette fille, car sa mere même auroit pu le trouver, et ne sachant pas lire le donner au docteur son fils. J'ai cru alors qu'elle avoit perdu la tête. Mais que devins-je quand j'ai lu ces paroles. Puisque votre pere est parti, il est inutile que vous laissiez votre porte ouverte comme les autres fois. Sortant de table j'irai me mettre dans votre cabinet: vous m'y trouverez.

Après une courte reflexion, l'envie de rire me prit, et me trouvant dupe parfaite j'ai cru d'être guéri de l'amour. Candiani me parut digne de pardon et Bettine méprisable. Je me suis felicité d'avoir reçu une excellente leçon pour ma vie à venir. Je trouvois même que Bettine avoit eu raison de me preferer Candiani qui avoit quinze ans tandis que j'étois encore enfant. Me souvenant cependant du coup de pied qu'il m'avoit donné je n'ai pas cessé de lui en vouloir.

À midi; Nous étions à table dans la cuisine à cause du froid lorsque Bettine retomba en convulsions. Tout le monde accourut moi excepté. J'ai fini de dîner tranquillement, puis je suis allé à mes études. A l'heure de souper j'ai vu le lit de Bettine dans la cuisine à côté de celui de sa mere, et j'y fus indifferent comme au bruit qu'on fit toute la nuit, et à la confusion du lendemain quand les convulsions lui reprirent.

Vers le soir le docteur retourna avec son pere. Candiani qui craignoit ma vengeance vint me demander quelle étoit mon intention, mais il se trouva vite quand il me vit lui aller de ma pensée vant le canif à la main. Je n'ai pas eu un seul moment à conter au docteur la vilaine histoire: un projet de cette espece ne pouvoit exister dans mon caractere que dans un instant de colere. Fraici celerem tamen ut placabilis essem.

Le lendemain, la mere du docteur vint interrompre notre

façon pour dire à son fils après un long préambule qu'elle croyoit la maladie de Bettine effet d'un sort qui une sorcière qu'elle connois= soit devoit lui avoir jété — Cela peut être, ma chere mere; mais il ne faut pas se tromper. Quelle est cette sorciere? — C'est notre vieille servante; et je viens de m'en assurer — De quelle façon? — J'ai barré la porte de ma chambre avec deux marches à bas= que j'ai croisés qu'il lui falloit decroiser voulant y entrer; mais quand elle les vit, elle recula, et y entra par l'autre porte. C'est evident que n'étant pas sorciere elle les auroit decroisés — Ce n'est pas si evident, ma chere mere. Faites venir ici cette femme. Pourquoi, lui dit il, n'es tu pas entrée ce matin dans la chambre par la porte ordinaire? — Je ne sais pas ce que vous me demandez. — N'as tu pas vu sur la porte la croix de S. André? — Qu'est ce que cette croix? — Tu fais en vain l'ignorante, lui dit la mere. Où as tu couché l'autre jour? — Chez ma niece qui est accouchée — Point du tout. Tu es allée au sabat, car tu es sorciere; et tu as envo= olée ma fille.

A ces mots la pauvre femme lui cracha au nez, et le docteur cou= rut tenir sa mere qui avoit pris sa canne pour la sosser. Mais il dut courir après la servante qui descendoit l'escalier en criant pour sou= lever les voisins. Il l'appaisa lui donnant de l'argent, et il prit l'accoutrement de prêtre pour exorciser sa proie, et voir si elle avoit réellement le diable au corps. La nouveauté de ce mystere attiroit toute mon attention. Ils me semblaient tous tous un= peu Deciles. Je ne pouvois me figurer de diables dans le corps de Bettine sans rire. Lorsque nous approchames de son lit la respiration paroissoit lui man= quer, et les conjurations que lui fit son frere ne la lui rendirent pas. Le medecin Olivo survint lui demandant s'il étoit de trop, et le doc= teur lui dit que non s'il avoit de la foi. Le medecin alors s'en alla lui répondant qu'il n'en avoit que pour les miracles de l'evangile. Le docteur resta dans sa chambre, et étant resté seul avec Bettine je lui ai dit à l'oreille ces paroles: prenez courage,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

guerissez, et loyez l'ûre de ma discretion. Elle tourna la tête de l'autre côté sans me répondre, et elle passa le reste de la journée sans convulsions.

J'ai cru de l'avoir guerie, mais dans le jour suivant les convulsions lui allerent au cerveau. Elle prononçoit dans son delire des mots Latins et grecs, et pour lors on ne douta plus de la qualité de sa maladie. Sa mere sortit, et revint une heure après avec le plus fameux exorciste de Padoue. C'étoit un capucin fort laid qui s'appelloit le frere Prospero da Bovolenta.

Bettine à son apparition lui dit en éclatant de rire des injures ou reflexions, qui glacerent à tous les assistans, puisqu'il n'y avoit que le diable d'avec lui pour traiter ainsi un capucin; mais celui ci à son tour s'entendoit appeller ignorant, impertinent, et quand commença à donner des coups à Bettine avec un gros crucifix devant qui il battoit le diable. Il me s'arrêta que lorsqu'il la vit en position de lui jetter un pot de chambre à la tête, chose que j'aurois bien voulu voir. Si celui qui t'a chassé, lui dit elle, pour des grandes cet le diable frappe le avec le quel, lui dit elle, pour des grandes cet le diable frappe le avec le tienne âme que tu es; Arrête moi, arrête moi, coutor que tu dois me respecter; et va-t-en. J'ai vu alors le docteur rougir.

Mais le capucin, armé de pied en cap, après avoir lu un terrible exorcisme, sonna l'esprit malin de lui dire son nom — Je m'appelle Bettine — Non, car c'est le nom d'une fille baptisée — Mais je crois donc qu'un diable doit avoir un nom masculin! Sache, capucin ignorant, qu'un diable est un ange qui n'a aucun sexe. Mais puisque tu crois que celui qui te parle par ma bouche est un diable promets moi de me repondre la verité, et je te promets de me rendre à tes exorcismes — Oui: je te promets de te repondre la verité — Je crois tu plus avant que moi! — Non; mais je me crois plus puissant au nom de la très sainte Trinité, et en force de mon rosaire cracher — Si tu es donc plus puissant que moi de te dire la verité. Mais es vain de ta barbe: tu la peigneras dix fois par jour, et tu me voudrois par en couper la moitié pour me faire sortir de ce corps. Coupe la et je te jure d'en sortir — Pere du mensonge, je ne doublerai tes peines — Je t'en defie.

Bettine alors donna dans un tel eclat de rire que j'ai poussé ; mais le capucin qui me vit dit au docteur que je n'avois pas de foi, et de me faire sortir. Je mis parti lui disant qu'il avoit deviné ; mais je n'ai pas moins vu Bettine lui cracher sur la main quand il la lui presenta lui ordonnant de la lui boire.

Incroyable fille remplie de talent, qui confondit le capucin, qui n'étonna personne, puisqu'on attribua toutes ses paroles au diable. Je ne concevois pas quel pouvoit être son but.

Le capucin après avoir dîné avec nous, et avoir dit cent bêtises, rentra dans la chambre pour donner la benediction à la possedée, qui lui jetta à la tete un verre rempli d'une liqueur noire que l'apoticaire lui avoit envoyée, et Candiani qui étoit à côté du moine en reçut sa part, ce qui me fit le plus grand plaisir. Bettine avoit raison de saisir l'occasion qu'on attribuoit tout au diable. Le pere Ropero en partant dit au docteur, que la fille étoit sans doute possedée ; mais qu'il devoit chercher un autre exorciste, puisque ce n'étoit pas à lui que Dieu vouloit accorder la grace de la delivrer.

Après son depart Bettine passa six heures fort bien à guitarrer, et nous surprit tous venant se mettre à table avec nous pour souper. Après avoir assuré son pere, la mere, et son frere qu'elle se portoit bien, elle me dit qu'on donnoit le bal le lendemain, et qu'elle viendroit le matin pour me coiffer en fille. Je l'ai remercié lui disant qu'elle avoit été fort malade, et qu'elle devoit se menager. Elle alla se coucher, et nous retames à table ne parlant que d'elle.

En allant me coucher j'ai trouvé dans mon bonnet de nuit ce billet auquel j'ai répondu quand j'ai vu le docteur endormi. Ou viendrez au bal avec moi habillé en fille, ou je

36 vous ferai voir un spectacle qui vous fera pleurer.

Voici ma réponse. Je n'irai pas au bal, car je mis bien déter=
miné à éviter toutes les occasions de me trouver seul avec vous.
Pour ce qui regarde le triste spectacle que vous me menacez je
vous crois assez d'esprit pour me tenir parole; mais je vous prie
d'épargner mon coeur, car je vous aime comme il vous étoit ma
soeur. Je vous ai pardonné, chere Bettine, et je veux tout
oublier. Voici un billet que vous devez être enchantée
de revoir entre vos mains. Vous voyez ce que vous avez ris=
qué. Le Caillard dans votre poche sur votre lit. Cette restri=
tution doit vous convaincre de mon amitié.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Div I

22

Chap. III.

BnF MSS

p. 35 – 56.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

3

37/35

Chapitre III

Bettine amoureuse. Le père Mancia. La petite verole. Mon départ de Padoue.

Bettine devoit etre au desespoir ne sachant pas entre quelles mains son billet ~~etoient~~ étoit tombé, ainsi je ne pouvois lui donner une marque plus certaine de mon amitié que la tirant d'inquietude; mais ma generosité qui la delivra d'un chagrin dut lui en causer un autre plus fort. Elle se voyoit decouverte: le billet de Candiani demontroit qu'elle le recevoit toutes les nuits: ainsi la fable qu'elle avoit peut etre inventée pour m'en imposer, devenoit alors inefficace. J'ai voulu la soulager de cet embarras. Je suis allé le matin à son lit; et je lui ai remis ~~Les trois lettres~~ avec ma reponse. L'esprit de cette fille lui avoit gagné mon estime; je ne pouvois plus la mepriser. Je la regardois comme une créature seduite par son propre temperament. Elle aimoit l'homme; et elle n'etoit à plaindre qu'à cause des consequences. Croyant de voir la chose dans son vrai aspect, j'avois pris mon parti en garçon qui raisonnoit et non pas en amoureux. C'étoit à elle à rougir, et non pas à moi. Il ne me restoit autre curiosité que celle de savoir, si les Veltrins avoient aussi couché avec elle. C'etoient les deux camarades de Candiani.

Bettine affecta toute la journée une humeur fort enjouée. Le soir elle s'habilla pour aller au bal; mais tout d'un coup une indisposition vraie, ou feinte l'obligea d'aller se mettre au lit. Toute la maison en fut alarmée. Quant à moi, sachant tout, je m'attendois

à des nouvelles reçues toujours plus tristes. J'avois pris sur elle un tel ascendant que son amour propre se pouvoit pas souffrir. Malgré cependant une si belle école qui a precedé mon adolescence, j'ai poursuivi à être la dupe des femmes jusqu'à l'âge de soixante ans. Il y a ~~dix~~ douze ans que sous l'assistance de mon Genie tutelaire j'avois épousé à Vienne une jeune étourdie qui m'avoit rendu amoureux. Actuellement je me crois à l'abri de toutes les ~~[illegible]~~ folies de cette espece; mais helas. J'en suis fâché.

Le Lendemain toute la maison fut debout, parceque le démon qui possedoit Bettine s'étoit emparé de sa raison. Le docteur me dit que dans ces désordres il y avoit blasphemes, et qu'elle devoit donc être possedée, car il n'y avoit pas d'apparence qu'en qualité de folle elle eut tant maltraité le pere Prospero. Il se détermina à la mettre entre les mains du pere Marcia. C'étoit un fameux exorciste Jacobin, c'est à dire Dominicain, qui avoit la reputation de n'avoir jamais manqué aucune fille ensorcellée.

C'étoit un Dimanche. Bettine avoit bien dîné, et avoit été folle toute la journée. Vers minuit son pere arriva à la maison chantant le Matin, ivre à ne pas pouvoir se tenir de bout. Il alla au lit de sa fille, et après l'avoir tendrement embrassée il lui dit qu'elle n'étoit pas folle. Elle lui répondit qu'il n'étoit pas fou — Mais possedée, ma chere fille — Oui mon pere; et vous etes le seul qui peut me guerir — Eh bien! Je suis prêt.

Il parle alors en Théologien; il raisonne sur la force de la foi, et sur celle de la benediction paternelle; il jette son manteau; il prend un crucifix d'une main, il met l'autre sur la tête de sa fille, et il commence à parler au diable d'une façon que sa femme même toujours leste, vive, et sacrastre

doit arriver à gorge deployée. Les seuls qui ne virent pas étoient
Les deux acteurs, et c'étoit cela qui rendoit la scene plaisante.
J'admirois Bettine qui vieille du premier ordre avoit alors la
force de se maintenir dans le plus grand serieux. Le docteur
sourioit aussi, mais en disant que la force se terminoit, car
il lui sembloit que les dispositions de son pere étoient autant de
notations à la sainteté des exorcismes. L'exorciste enfin alla
se coucher en disant qu'il étoit sûr que le demon laisseroit la
fille tranquille toute la nuit.

Le lendemain, dans le moment que nous nous serions de
table voila le pere Marcia. Le docteur suivi de toute la
famille le conduisit au lit de la douleur. Tout occupé à re-
garder, et examiner ce moine, j'étois comme transporté hors
de moi même. Voici son portrait.

Sa taille étoit grande et majestueuse, son age à peu près
de trente ans, ses cheveux étoient blonds, ses yeux bleux,
ses traits de son visage étoient ceux d'Apollon de Belvedere,
avec la difference qu'ils n'indiquoient ni le triomphe ni la
prétention. Blanc à eblouir, il étoit pale, ce qui faisoit
briller d'avantage le carmin de ses levres, qui laissoient
voir ses belles dents. Il n'étoit ni maigre, ni gras, et la
finesse de sa physionomie en augmentoit la douceur. Sa ..
demarche étoit lente, son air timide, ce qui faisoit conjecturer
la plus grande modestie dans son esprit.

Bettine lorque nous entrames étoit, ou faisoit semblant
d'être endormie. Le pere Marcia commença par enjoi-
gner un gouillon, et l'arroser d'eau lustrale: elle ouvrit
les yeux, regarda le moine, et les referma dans l'instant:
puis elle les réouvrit, le regarda un peu mieux, se mit sur son
dos, laissa tomber ses bras, et avec sa tête joliment penchée se
livra à un sommeil, dont rien n'avoit la plus douce apparence.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

L'exorciste debout tira de sa poche son rituel, et l'étola qu'il mit sur son cou, et un reliquiaire qu'il plaça sur la poitrine de la dormie. Puis avec l'air d'un saint il nous pria de nous mettre tous à genoux pour prier Dieu qu'il lui fasse connoitre si la patiente étoit obsedée, ou affectée de maladie naturelle. Il nous laissa là une demie heure toujours lisant à voix basse. Bettine ~~abattue~~ Lise ne bougeoit pas.

Las, je crois, de jouer ce role, il pria le docteur de l'écouter à l'écart. Ils entrerent dans la chambre, d'où ils sortirent un quart d'heure après, excités par un grand éclat de rire de la folle qui d'abord qu'elle les vit reparoitre leur tourna le dos. Le pere Marcia fit un ouvrage, plongea, et replongea ~~la serpillera~~ l'asperges dans la benitier, nous arrosa genereusement tous, et partit.

Le docteur nous dit qu'il reviendroit le lendemain, et qu'il s'étoit engagé de la delivrer en trois heures si elle étoit possedée; mais qu'il ne promettoit rien si elle étoit folle: sa mere le dit ivre qu'il la delivreroit, et elle remercia Dieu de lui avoir fait la grace de voir un saint avant de mourir.

Rien n'étoit si joli que le desordre de Bettine le lendemain. Elle commença à tendre les progres les plus fous que poëte pût inventer, et elle ne les interrompit pas à l'apparition du charmant exorciste, qui après en avoir joui un quart d'heure s'arma de toutes pieces, et nous pria de sortir. Il fut d'abord obéi. La porte resta ouverte; mais c'est egal. Qui auroit osé y entrer? Nous n'entendimes durant l'espace de trois heures que le plus morne silence. A midi il appella, et nous entrames. Bettine étoit là triste, et fort tranquille, tandis que le moine plioit bagage. Il partit ~~en~~ disant qu'il apprendroit, et prioit le docteur de lui en donner des nouvelles. Bettine dina dans son lit, soupa à table, fut sage le lendemain,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

mais voila ce qui arriva pour me rendre sûr qu'elle n'étoit
ni folle ni possedée.

C'étoit l'avanteveille de la purification de Notre Dame;
le docteur étoit accoutumé de nous faire communier à la pa-
roisse; mais il nous conduisoit à confesse à S.t Augustin, eglise
desservie par les Jacobins de Padoue. Il nous dit à table de nous
y disposer pour le lendemain. La mere dit vous devriez tous
aller vous confesser au pere Marcia pour avoir l'absolution
d'un si saint homme. Le compt d'y aller aussi. Candiani, Ab
Feltrin ~~d'y conduisant~~ y allez; je n'airien dit.

Ce projet m'a deplu; mais j'ai dissimulé, bien determiné à
empecher son execution. Je croyois au recau de la confession,
et je n'étois pas capable d'en faire une fausse; mais n'ayant
que j'étois le maitre de choisir mon confesseur, je n'aurois cer-
tainement jamais eu la bêtise d'aller dire au pere Marcia
ce qui m'étoit arrivé avec une fille qu'il auroit d'abord de-
viné que ce ne pouvoit être que Bettine. J'étois sûr que Can-
diani lui diroit tout, et j'en étois fort faché.

Le lendemain de bonne heure elle vint à mon lit pour
me porter un petit collet, et elle me glissa cette lettre.

« Hâtez ma vie; mais respectez mon honneur, et une ombre
« de paix à laquelle j'aspire. Aucun de vous ne doit aller
« demain à confesse chez le pere Marcia. Vous etes le seul qui
« pouvez faire avorter ce dessein, et vous n'avez pas besoin que
« je vous en suggere le moyen. Je verrai s'il est vrai que vous
« ayez de l'amitié pour moi.

Il est incroyable comme cette pauvre fille me fit pitié à
la lecture de ce billet. Malgré cela je lui ai repondu ainsi.

« Je conçois que malgré toutes les inviolables loix de la con-
« fession, le projet de votre mere doit vous inquieter; mais

» je ne conçois pas comment pour faire avorter ce projet vous
» pouviez compter sur moi plutôt que sur Candiani, qui s'en
» est declaré approbateur. Tout ce que je peux vous promettre
» c'est que je ne lirai pas de la partie ; mais je ne peux rien
» ~~parler~~ sur votre amant. C'est à vous à lui parler.

Voici la reponse qu'elle me donna. » Je n'ai plus parlé à
» Candiani depuis la fatale nuit qui m'a rendue malheu=
» reuse ; et je ne lui parlerai plus quand même en lui parlant
» je pourrois redevenir heureuse. C'est à vous seul que je
» veux devoir ma vie, et mon bonheur

Cette fille me paroissoit plus etonnante que toutes celles,
dont les romans que j'avois lus m'avoient representé
les merveilles. Il me semblait de me voir jouer par elle
avec une effronterie sans exemple. Je voyois qu'elle vou=
loit me remettre dans les chaines ; et malgré que je ne m'en
soucias pas, je me mis cependant determine à faire l'sac=
tion generreuse, dont elle me croyoit uniquement capable.
Elle se trompoit sur le succès ; mais dans quelle école avoit
elle appris à si bien connoitre le coeur humain ? En lisant
des romans. Il se peut que la lecture de plusieurs soit la
cause de la perte d'une grande quantité de filles ; mais
il est certain que la lecture des bons livres apprend la gen=
tillesse, et l'exercice des vertus sociales.

Determiné donc à avoir pour cette fille toute la complai=
sance dont elle me croyoit capable, j'ai dit au docteur dans le
moment que nous allions nous coucher, que ma conscience m'obli=
geoit à le prier de me dispenser d'aller me confesser au
pere Maria, et que je desirois de n'etre pas en cela different
de mes camarades. Il me repondit qu'il penetroit mes raisons,
et qu'il nous conduiroit tout à S.t Antoine. Je lui ai baisé la main.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

La chose fut faite ainsi, et j'ai vu Bettine à midi venir à table avec la satisfaction peinte sur sa figure.

Une angoisse ouverte m'obligeait à rester au lit, et le docteur étant allé à l'église avec tous mes camarades, Bettine étant restée seule à la maison, elle vint s'asseoir sur mon lit. Je m'y attendois. J'ai alors vu le moment de la grande explication, qui dans le fond ne me déplaisoit pas.

Elle débuta par me demander si j'étois fâché de l'occasion qu'elle saisissoit de me parler. Non, lui répondis-je, car vous me pouvez celle de vous dire que les sentimens que j'ai pour vous n'étant que ceux de l'amitié vous devez être sûre que pour l'avenir le cas que je puisse vous inquiéter n'arrivera jamais. Ainsi vous ferez tout ce que vous voudrez. Pour me régler avec vous, il faudroit que je fusse amoureux de vous; et je ne le suis plus. Vous avez étouffé le germe d'une telle passion dans un instant. A peine rentré dans ma chambre après le coup de pied que Cardiani m'a donné, je vous ai haye, puis méprisée, puis vous m'êtes devenue indifférente, et enfin l'indifference a disparu lorsque j'ai vu de quoi votre esprit est capable. Je suis devenu votre ami, je pardonne à vos faiblesses, et m'étant accoutumé à vous considérer telle que vous êtes, j'ai conçu pour vous l'estime la plus singulière par rapport à votre esprit. J'en ai été la dupe; mais n'importe: il existe, il est surprenant, divin, je l'admire, je le dis: me, et il me semble que l'hommage que je lui dois et celui de rouvir pour l'objet qui le possede l'amitié la plus pure. Payez moi de la même monnoye. Vérité, ô vérité, et point de détours. Finissez donc toutes les niaiseries, car vous avez déjà gagné sur moi tout ce que vous pouviez prétendre. La seule pensée d'amour me rebute, car je ne peux aimer que sûr d'être aimé

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

uniquement. Vous etes la maitresse d'attribuer ma
à mon age; mais la chose ne peut pas etre autrement. Vous m'
avez ecrit que vous ne parleriez plus à Cardiani, et si je suis la cause
de cette rupture croyez que j'en suis faché. Votre honneur exige que
vous taschiez de vous raccomoder; et je dois me garder à l'avenir de
lui causer le moindre ombrage. Songez aussi que si vous l'avez
rendu amoureux le seduisant de la même façon, dont vous vous
etes servie vis à vis de moi, vous avez doublement fort, car il se
peut que s'il vous aime vous l'ayez rendu malheureux.

Tout ce que vous m'avez dit, me repondit Bettine, est fondé sur
le faux. Je n'aime pas Cardiani, et je ne l'ai jamais aimé.
Je l'ai hay, et je le hais, parceque il a merité ma haine, et je vous
en convaincrai, malgré que l'apparence me condamne. Pour
ce qui regarde la seduction, je vous prie de m'epargner ce vil
reproche. Songez vous aussi que si vous ne m'avez pas seduite
d'avance, je n'aurois jamais fait ce dont je me suis bien repentie
par des raisons que vous ignorez, et que je vais vous apprendre.
La honte que j'ai comise n'etoit grande que parceque je n'ai pas
prevu le tort qu'elle pouvoit me faire dans la tete sans expe-
rience d'un ingrat comme vous capable de me la reprocher.

Bettine pleuroit. Ce qu'elle venoit de me dire etoit vraisem-
blable, et flatteur; mais j'avois trop vu. Outre cela, a dont
elle m'avoit fait voir son esprit capable me rendoit sur qu'elle
avoit pu m'en imposer, et que sa demarche n'etoit que l'effet
de son amour propre qui ne la laissoit pas souffrir en paix
une victoire de ma part qui l'humilioit trop.

Irrevocable dans mon idée, je lui ai repondu que je croyois
tout ce qu'elle venoit de me dire sur l'etat de son coeur avant
la badinage qui m'avoit fait devenir amoureux d'elle, et par
consequent je lui ai promis de lui epargner pour l'avenir le titre
de seductrice. Mais convenez, lui dis-je, que la violence de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

votre feu ne fut que momentanée, et qu'il n'a fallu qu'un leger souffle pour l'éteindre. Votre vertu qui ne s'est ecartée de son devoir qu'une seule heure, et qui a repris tout d'un coup l'empire sur vos sens qui s'étoient egarés merite quelque eloge. Vous qui m'adoriez devinter dans un moment invisible à toutes mes peines que je ne marquois pas de vous faire connoître: il me reste à savoir comment cette vertu pouvoit vous être si chere, tandis que Cardiani ne cessoit de lui faire faire naufrage toutes les nuits entre ses bras.

Voici, me dit elle alors (en me regardant de cet air qu'on a quand on est certain de la victoire) où je vous voulois. Voici ce que je ne pouvois pas vous faire savoir, et ce que je n'ai jamais pu vous dire, car vous vous êtes refusé au rendez vous que je vous ai demandé qu'au seul dessein de vous faire connoître la verité.

Cardiani, poursuivit elle à me dire, m'a fait une declaration d'amour huit jours après qu'il est entré chez nous. Il me demanda mon consentement pour me faire demander en mariage par son propre pere d'abord qu'il auroit achevé ses études. Je lui ai repondu que je ne le connoissois pas encore bien, que je n'avois pas de volonté là dessus; et je l'ai prié de ne me parler plus de cela. Il fit semblant d'être devenu tranquille; mais peu de temps je me suis apperçue, ~~qu'il me faisoit la cour~~ après, qu'il ne l'étoit pas un jour qu'il me pria d'aller quelque fois le peigner. Quand je lui ai repondu que je n'en avois pas le tems il me dit que vous étiez plus heureux que lui. Je me suis moquée de ce reproche, et de ses soupçons, car toute la raison savoit que j'avois soin de vous.

Ce fut quinze jours après que je lui ai refusé le plaisir d'aller le peigner qu'il m'est arrivé de parler avec vous une heure dans ce badinage que vous savez, et qui, comme de raison fit naître

un feu qui vous donna des idées que vous ne connoissiez pas auparavant.
Quant à moi, je me trouvois fort contente; je vous aimois, et m'étoit abandonnée à des desirs naturels à ma passion, nul remords ne pouvoit m'inquieter. Il me tardoit de me voir avec vous la lendemain; mais le même jour après souper le premier moment de mes peines arriva. Cardiani glissa entre mes mains ce billet, et cette lettre, que dans la suite j'ai cachés dans un trou de mur avec intention de vous les faire voir à tous les deux.

Battine alors me remit la lettre, et le billet. Voici le billet.

» On recevra moi ce soir plus tard que cette nuit dans votre cabinet,
» en laissant entrebaillée la porte qui donne dans la cour ~~entrebaillée~~, ouver=
» sez à vous tirer d'affaire demain vis à vis du docteur au quel
» je remettrai la lettre dont vous voyez la copie ci jointe.

La lettre contenoit le recit d'un delateur infame et ravagé, qui effectivement pouvoit avoir des suites tres fâcheuses. Il disoit au docteur que la soeur passoit avec moi les matinées dans un commerce criminel, lorsqu'il alloit dire la messe, et il lui promettoit de lui donner la preuve des plus éclaircissemens qu'il ne pouvoit pas en douter.

Après avoir fait la reflexion, poursuivit Battine, que le cas exigeoit, je me suis déterminée à écouter ce monstre. J'ai laissé la porte entrouverte, et je l'ai attendu ayant mis dans ma poche un stylet de mon pere. Je l'ai attendu à la porte pour qu'il ne parle là, mon cabinet n'étant separé de celui où couche mon pere que d'une cloison. Le moindre bruit auroit pu l'éveiller.

A ma premiere question sur la calomnie que contenoit la lettre qu'il me menaçoit de donner à mon frere, il me repondit que ce n'étoit pas une calomnie, car il avoit vu lui même tout l'entretien que nous avions eu le matin par un trou qu'il avoit fait ~~lui même~~ dans le plancher du grenier perpendiculaire à notre lit, où il alloit se mettre d'abord que j'entrois chez vous. Il conclut qu'il alloit découvrir tout à mon frere, et à ma mere si je m'obstinois à lui refuser les mêmes complaisances qu'il étoit sûr que j'avois pour vous. Après lui avoir dit dans ma juste colere les injures les plus atroces, et l'avoir appellé lache espion, et calomniateur, car il ne pouvoit avoir vu que des enfantillages, j'ai fini par lui jurer qu'il se flattoit en vain de me reduire par

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

des menaces à avoir pour lui les mêmes complaisances. Il se mit alors à me demander mille pardons, et à me représenter que je ne devois attribuer qu'à ma rigueur sa démarche, à laquelle il ne se seroit jamais déterminé sans la passion que je lui avois inspirée, et qui le rendoit malheureux. Il convint que sa lettre pouvoit être calomnieuse, et qu'il en avoit agi en traître, et il m'assura qu'il n'employeroit jamais la force pour obtenir des faveurs qu'il ne vouloit devoir qu'à la constance de son amour. Je me suis crue obligée à lui dire que je pourois l'aimer dans la suite, et à lui promettre que je n'irois plus à votre lit lorsque le docteur n'y seroit pas; et je l'ai renvoyé content sans qu'il ait osé me demander un seul baiser lorsque je lui ai promis que nous pourrions nous parler quelqu'autre fois dans le même endroit.

Je suis allée me coucher au désespoir songeant que je ne pourois plus ni vous voir lorsque mon frere n'y seroit pas, ni vous en faire savoir la raison par rapport aux conséquences. Trois semaines s'écoulerent ainsi, et ce que j'ai souffert est inexprimable, car vous ne manquiez pas de me presser, et je me voyois toujours obligée à vous manquer. Je croi=rois même le moment dans lequel je me serois trouvée seule avec vous, car j'étois sûre que je n'aurois pas pu m'empêcher de vous découvrir la raison de la différence de mes procédés. A=jouter que je me voyois obligée au moins une fois par semaine à me rendre à la porte de l'allée pour parler au coquin, et modérer par des paroles son impatience.

Je me suis enfin déterminée à finir mon martire quand je me suis vue menacée par vous aussi. Je vous ai proposé d'aller au bal habillé en fille; j'allois vous découvrir toute l'intrigue, et vous laisser le soin d'y remedier. Cette partie de bal devoit déplaire à Candiani; mais mon parti étoit pris. Vous savez de quelle espece fut le contretemps. Le départ de mon frere avec mon pere vous inspira à tous les deux la même pensée. Je vous ai promis d'aller dans votre chambre avant de recevoir le billet de Candiani qui ne me demandoit pas de rendez-vous; mais qui m'avertissoit qu'il alloit se mettre dans mon cabinet. Je n'ai eu ni le tems de lui dire que j'avois des raisons pour lui défendre d'y aller, ni celui de vous avertir que je n'irois chez vous qu'après minuit comme

j'avois pensé de faire, car après une heure de bavardage j'eus soin de renvoyer ce malheureux dans sa chambre; mais le projet qu'il avoit enfanté, et qu'il se croit en devoir de me communiquer demandoit un tems beaucoup plus long. Il ne m'a pas été possible de le faire partir. J'ai dû l'écouter, et le souffrir toute la nuit. Ses plaintes, et ses exagerations sur son malheureux sort soient pareil. Il se plaignoit de ce que je ne voulois pas consentir à un projet, que, si je l'avois aimé j'aurois dû approuver. Il s'agissoit de m'enfuire avec lui la semaine sainte pour aller à Ferrare, où il a un oncle qui nous auroit accueillis, et auroit facilement fait entendre raison à son pere pour être dans la suite heureux toute notre vie. Les objections de ma part, ses réponses, les détails, les explications pour l'applanissement des difficultés auroient rempli toute la nuit. Mon cœur saignoit pendant à vous jurais je n'ai rien à me reprocher; et il n'est rien aussi que qui puisse me rendre indigne de votre estime. Le seul moyen que vous puissiez avoir pour me la refuser est celui de croire que tout ce que je viens de vous dire est un conte; mais vous vous tromperez, et vous serez injuste. Si j'avois pu me résoudre à des sacrifices qui ne sont dus qu'à l'amour, j'aurois pu faire sortir de mon cabinet ce traître une heure après qu'il y étoit entré; mais j'aurois préféré la mort à cet affreux expédient. Pouvois-je deviner que vous étiez dehors exposé au vent, et à la neige? Nous étions tous les deux à plaindre; mais moi plus que vous. Tout cela étoit écrit dans le ciel pour me faire perdre la santé, et la raison que je ne possede plus que par intervalles sans être jamais sûre que mes conceptions ne me représentent. Je prétends que je sois ensorcelée, et que des démons se soyent emparés de moi. Je ne sais rien de tout cela; mais si c'est vrai, me voila la plus misérable de toutes les filles.

A ce point elle se tut en laissant un libre cours à ses larmes, et à ses gémissemens. L'histoire qu'elle m'avoit débitée étoit possible,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

mais elle n'étoit pas croyable.

Forsa eroit vrai, mais non pas croyable

A qui deliroit mon fol ignore

et je possedois mon bon sens. Ce qui causoit alors mon emotion etoient ses pleurs, dont la realité ne me laissoit pas lieu de douter. Je les attribuois à la force de son amour propre. J'avois besoin de conviction pour ceder; et pour convaincre il ne faut pas le vrai semblable mais l'evident. Je ne pouvois ajouter foi ni à la moderation de Candiani, ni à la patience de Bettine, ni à l'emploi de cet heure dans un seul propos. Malgré cela je ressentois une espece de plaisir à prendre pour argent comptant toute la fausse monnoye qu'elle m'avoit debitée.

Après avoir essuyé ses larmes, elle fixa ses beaux yeux dans les miens, croyant d'y discerner les marques visibles de sa victoire; mais je l'ai étonnée — car touchant un article que par artifice elle avoit negligée dans son apologie. La rethorique n'employe les secrets de la nature que comme les peintres qui veulent l'imiter. Tout ce qui est donné de plus beau est faux.

L'esprit delié de cette fille, qui ne s'étoit pas raffiné par l'étude, pretendoit à l'avantage d'être supposé sur et sur art: il le savoit, et il se servoit de cette connoissance pour en tirer parti; mais cet esprit m'avoit donné une trop grande idée de son habileté.

Et quoi? lui dis-je, ma chere Bettine; tout votre recit m'a attendri; mais comment voulez vous que je croye naturelles vos contritions, la belle folie de votre raison egarée, et les symptomes d'exorcisme que vous avez laissé voir trop à propos dans le cours de votre narration? Très sérieusement vous dites que vos crimes, malgré que vous ayez des doutes?

A ces mots elle se tint muette cinq ou six minutes en me regardant fixement; puis en baissant les yeux elle se mit à pleurer ne disant de tems en tems autre chose que pauvre malheureuse! Cette situation à la fin me devenant genante, je lui ai demandé ce que je pouvois faire pour elle. Elle me répondit d'un ton triste que si mon coeur ne me disoit rien, elle ne savoit pas ce qu'elle pouvoit exiger de moi. Je croyois, me dit elle, de pouvoir regagner sur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

votre coeur des droits que j'ai perdus. Je ne vous intéresse plus. Poursuivez à me traiter durement, et à supposer fictions des maux réels, dont vous êtes la cause, et que vous augmenterez maintenant. Vous vous en repentirez trop tard, et dans votre repentir vous ne vous trouverez pas heureux.

Elle alloit partir; mais la croyant capable de tout elle me fit peur. Je l'ai rappellée pour lui dire que le seul moyen qu'elle pouvoit avoir pour regagner ma tendresse étoit celui de passer un mois sans convulsions, et sans avoir besoin qu'on aille chercher le beau pere Marcia. Tout cela, me repondit elle ne dépend pas de moi; mais que voulez vous dire par cette epithete de beau que vous donnez au Jacobin? Supposeriez vous?..... — Point du tout, point du tout; je ne suppose rien, car j'aurois besoin d'être jaloux pour supposer quelque chose; mais je vous dirai que la preference que vos diables donnent aux exorcismes de ce beau moine sur ceux du vilain capucin est sujette à des commentaires qui ne vous font pas d'honneur. Restez vous d'ailleurs comme il vous plaira.

Elle partit; et un quart d'heure après tout le monde rentra. Après souper, la servante me dit sans que je l'interroge que Bettine étoit couchée avec des forts frissons après avoir fait transporter son lit dans la cuisine près de celui de sa mere. Cette fievre pouvoit être naturelle; mais j'en doutois. J'étois sûr qu'elle ne servoit jamais déterminée à se bien porter, car elle m'auroit fourni par là un trop fort argument pour la croire fausse aussi dans la pretendue innocence de ses entretiens avec Candiani. Je regardois aussi comme un artifice celui d'avoir fait transporter son lit dans la cuisine.

Le lendemain, le medecin Oliva lui ayant trouvé une forte fievre, dit au docteur qu'elle lui causeroit des vapeurs, mais qu'il n'craindroit de la fievre, et non pas des diables. Bettine effectivement delira toute la journée; mais le docteur

devenue de l'avis du medecin l'alla dire sa mere, et l'envoya par chercher le jacobin. La fievre fut encore plus forte le troi= sieme jour, et destacher sur la peau fivent rougeurs la petite verole qui se declara le quatrieme. On a d'abord envoyé loger ailleurs Cordiani, et les deux Bettine qui ne l'avoient pas eue, et n'etant pas dans le cas de la craindre, j'ai mis table à tout. La pau= vre Bettine fut tellement couverte de cette peste que le sixieme jour on ne voyoit plus sa peau sur tout son corps nulle part. Ses yeux se fermerent, on dut lui couper tous les cheveux, et on des= espera de sa vie lorsqu'on vit qu'elle en avoit la bouche, et le gosier si plein qu'on ne pouvoit plus lui introduire dans l'oesophage que quelques gouttes de miel. On n'appercevoit plus dans elle autre mouvement que celui de la respiration. Sa mere ne s'eloi= gnoit jamais de son lit, et on me trouva admirable lorsque j'ai porté moi du même lit ma table avec mes cahiers. Cette fille étoit devenue quelque chose d'affreux: sa tête etoit d'un tiers plus grosse: on ne lui voyoit plus de nez, et on craignoit pour ses yeux quand meme elle en echapperoit. Ce qui m'incommodoit extremement, et que j'ai voulu conta= meant souffrir, fut la puante transpiration.

Le neuvieme jour le curé vint lui donner l'absolution, et les saintes huiles, puis il dit qu'il la laissoit entre les mains de Dieu. Dans une heure il fit les dialogues de la mere de Bettine avec le docteur me feroient rire. Elle vouloit sa= voir si le diable qui la possedoit pouvoit alors lui faire faire des folies, et ce que ce diable deviendroit si elle venoit à mourir, car elle ne le croyoit pas assez bete pour rester dans un corps si degoutant. Elle lui demandoit s'il pouvoit s'emparer de l'ame de la pauvre fille. Le pauvre docteur theologien ubiquiste repondoit à toutes ces questions des choses qui n'arrivent pas l'ombre du bon sens, et qui embar= rassoient toujours plus la pauvre femme.

Le dixieme, et onzieme jour l'on craignit à tout moment de la perdre. Tous les boutons pouris devenus noirs rentroient, et laisse=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

foient l'air : personne n'y resistoit excepté moi que l'etat 50 45
de cette pauvre créature dasloit. Ce fut donc cet état epou=
vantable qui elle m'inspira toute la tendresse que je lui ai temoignée
après sa guerison.

Le treizieme jour, lorsqu'elle n'eut plus de fievre, elle commen=
ça à avoir un mouvement d'agitation à cause d'une demangeaison
insoutenable, et qu'aucun remede n'auroit pu mieux calmer
que ces puissantes paroles que je lui disois à tout moment : sou=
venez vous Bettine que vous allez guerir ; mais que si vous osez
vous grater vous resterez si laide que personne ne vous aimera plus.
On peut defier tous les physiciens de l'univers de trouver un frein
plus puissant que celui ci contre la demangeaison d'une fille qui
vait d'avoir été belle, et qui se voit dans le risque de devenir
laide par sa faute si elle se gratte.

Elle ouvrit enfin ses beaux yeux, on la changea de lit, et
on la transporta dans sa chambre. Un abcès qui lui avoit cou=
vert la tête jusqu'à l'epaule. Elle m'inocula de huit à dix
boutons, dont trois m'ont laissé la marque ineffaçable sur la fi=
gure : ils me firent l'honneur près de Bettine qui reconnut alors
que je mentois uniquement à tendresse. Sa peau resta toute
couverte de taches rouges qui ne disparurent qu'au bout d'un an.
Elle m'a aimé dans la suite sans aucune fiction, et je l'ai aimée
sans jamais m'emparer d'une fleur que la destinée avoit reservée à l'Hymenée. Mais quel pitoyable
par le prejugé avoit reservée à l'Hymenée ! Ce fut deux ans après qu'elle devint epouse d'un
Hymenée ! Ce fut deux ans après qu'elle devint epouse d'un
cordonnier nommé Pigozzo infame coquin qui la rendit pauvre
et malheureuse. Le docteur son frere dut prendre soin d'elle.
Quinze ans après il la conduisit avec lui à S. George de la
Vallée, dont il fut elu archiprêtre. Etant allé la voir il y a
dix huit ans, j'ai trouvé Bettine vieille, malade, et mourante.
Elle expira sous mes yeux l'an 1776 vingt quatre heures
après mon arrivée chez elle. Je parlerai de cette mort à sa place.

La mere arriva dans ce terme là de Petersbourg, où l'impe=
ratrice Anne Ivanowna ne trouva par la comédie italienne
assez amusante. Toute la troupe etoit deja de retour en Italie,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

51 et ma mere avoit fait le voyage avec Carlin Bertinazzi Alle=
quin, qui mourut à Paris l'année 1783. A peine arrivée à
Padoue elle envoya avertir de son arrivée le docteur Gozzi
qui me conduisit d'abord à l'auberge où elle logeoit avec
son compagnon de voyage. Nous y dinames, et avant de quit=
ter elle lui fit present d'une fourrure, et elle me donna une
peau de loup cervier pour que j'en fisse present à Bettine. Six
mois après elle me fit aller à Venise pour me voir encore
une fois avant de partir pour Dresde où elle avoit été en=
gagée pour toute la vie au service de l'electeur de Saxe Au=
guste III roi de Pologne. Elle conduisit avec elle mon
frere Jean qui avoit alors huit ans, et qui en partant pleuroit
comme un desespéré, ce qui me fit conjecturer beaucoup de
~~Softise~~ dans son caractere, car dans ce depart il n'y avoit
rien de tragique. Il fut le seul qui dut toute sa fortune à
notre mere, dont cependant il n'etoit pas le bien aimé.

Après cette epoque j'ai passé encore un an à Padoue étudiant
les droits, dont je suis devenu docteur à l'âge de seize ans, a=
yant eu dans le civil le point de Rectorementis, et dans le
canon utrum Hebrei possint construere novas Sinagogas.
Ma vocation étoit celle d'étudier la medicine pour en
exercer le metier pour lequel je me sentois un grand penchant,
mais on ne m'écouta pas: on voulut que je m'appliquasse à l'é=
tude des Lois pour les quelles je me sentois une aversion invin=
cible. On pretendoit que je ne pouvois faire ma fortune que de=
venant avocat, et ce qui est vrai, avocat ecclesiastique, par=
ce qu'on trouvoit que j'avois le don de la parole. Si on y avoit
bien pensé on m'auroit contenté en me laissant devenir me=
decin, où le charlatanisme fait encore plus d'effet que dans
le metier d'avocat. Mais je n'ai fait ni l'un ni l'autre,
et cela ne pouvoit pas etre autrement. Il appert que
ce soit par cette raison que je n'ai jamais voulu ni me servir
d'avocats quand il m'est arrivé d'avoir des pretentions
à emoler au barreau, ni appeller des medecins quand j'ai eu

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

des maladies. La chicane ruine beaucoup plus de familles qu'elle n'en contente; et ceux qui meurent très jeunes par les medecins sont beaucoup plus nombreux que ceux qui guerissent. Le resultat est que le monde seroit beaucoup moins malheureux sans ces deux engeances.

Le devoir d'aller à l'université qu'on appelle le Bo pour aller ecouter les leçons des professeurs m'avoit mis dans la necessité de sortir tout seul, et j'en étois charmé, car avant ce moment là je ne m'étois jamais reconnu pour homme libre. Voulant jouir en plein de la liberté, dont je me croyois en possession, j'ai fait toutes les mauvaises connoissances possibles avec les plus fameux écoliers. Les plus fameux devoient être les plus libertins, joueurs, coureurs de mauvais lieux, ivrognes, debauchés, bourreaux d'honnêtes filles violens, faux, et incapables de nourrir le moindre sentiment de vertu. Ce fut en compagnie de gens de cette espece que j'ai commencé à connoître le monde en l'étudiant sur le plus livre de l'experience.

La theorie des mœurs n'est d'autre utilité à la vie de l'homme que de celle qui resulte à celui qui avant de tirer un livre en parcourt l'index: quand il l'a lu il ne trouve informé que de la matiere. Telle est l'école de la morale que nous donnent les sermons, les preceptes, et les histoires que nous content ceux qui nous elevent. Nous accoutons tout avec attention; mais lorsque le cas nous arrive de mettre à profit les avis qu'on nous a donné, il nous vient en vie de voir si la chose va comme elle nous a été predite: nous y lisons, et nous nous trouvons punis par le repentir. Ce qui nous dedommage un peu c'est que dans ces moments là nous nous reconnoissons pour savans, et pour posseurs du droit d'instruire les autres. Ceux que nous endoctrinons ne font ni plus ni moins de ce que nous avons fait, d'où il resulte que le monde reste toujours là, ou va de mal en pire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

SB 55

Etat parentum pejor avis tulit nos nequiores mox daturos
progeniem vitiosiorem.

[illegible]

Dans le privilege donc que le docteur Gozzi m'accorde
de sortir tout seul, j'ai trouvé la connoissance de plusieurs
verités, qui avant ce moment ne seulement m'étoient
inconnues, mais dont je ne supposois pas l'existence. A mon
apparition les plus aguerris s'emparerent de moi, et me
sonderent. Me trouvant nouveau en tout ils se determine=
rent à m'instruire me faisant tomber dans tous les pan=
neaux. Ils me firent jouer, et après m'avoir gagné le
peu d'argent que j'avois, ils me firent perdre sur ma pa=
role, et ils m'apprirent à faire des mauvaises affaires
pour payer. J'ai commencé à apprendre ce que c'étoit
que d'avoir des chagrins. J'ai appris à me mefier de tous
ceux qui louent en face, et à ne point du tout compter
sur les offres de ceux qui flattent. J'ai appris à évi=
ter les chercheurs de querelle, dont il faut fuir la
société, ou être à tout moment sur les bords du precipice.
Pour ce qui regarde les femmes libertines de mêtier je ne
suis pas tombé dans leurs filets parceque je n'en voyois
pas une seule si jolie que Bettine; mais je n'ai pas pu me
defendre du desir de cette espece de gloire qui derive d'un cou=
rage dependant du mepris de la vie.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Les ecoliers de Padoue jouissoient dans ce tems là de grands privileges. C'étoient des abus que l'ancienneté avoit rendus legaux: c'est le caractere primitif de presque tous les privileges. Ils different des prerogatives. Le fait est que les ecoliers pouvoient tenir leurs privileges en force comme étoient des crimes. On ne punissoit pas à la rigueur les coupables, parceque la raison d'état ne vouloit pas qu'on diminuât par la ~~rigueur~~ severité l'affluence des ecoliers qui accouroient de toute l'Europe à cette celebre université. La maxime du gouvernement venitien étoit de payer à tres cher prix des professeurs d'un grand nom, et de laisser vivre ceux qui vouloient acquitter leurs leçons dans la plus grande liberté. Les ecoliers ne dependoient que d'un chef ecolier qu'on appelloit Syndic. C'étoit un gentilhomme etranger qui devoit tenir un état, et répondre au gouvernement de la conduite des ecoliers. Il devoit livrer à la justice lorsqu'ils violoient les loix, et les ecoliers se soumettoient à ses sentences, parceque quand il avoient une apparence de raison il les defendoit tous. Il ne vouloient par exemple pas souffrir que les commissaires aux fermes visitassent leurs malles, et les douaniers n'auroient jamais osé arrêter un ecolier: ils portoient toutes les armes defendues qu'ils vouloient; ils trompoient impunement des filles de famille que leurs peres ne savoient pas tenir en reserve: ils inquietoient souvent le repos public par des impertinences nocturnes: c'étoit une jeunesse effrenée qui ne demandoit qu'à satisfaire

ses caprices, l'amusera, et rira.

Il est arrivé dans ce tems là qu'un Ibire entra dans un caffé où il y avoit deux ecoliers. Un de ceux ci lui ordonna de sortir, le Ibire le mepriza, l'écolier lui lacha un coup de pistolet, et le manqua, mais le Ibire riposta, et blessa l'ecolier, puis le tua. Les ecoliers s'assemblerent au Bo, et allerent diviser en plusieurs pelotons chercher des Ibires pour venger l'affront reçu et les massacrer; mais dans une rencontre deux ecoliers resterent morts. Tout le corps des ecoliers s'unit alors, et jurerent de ne jamais mettre bas les armes que lorsqu'il n'y auroit plus de Ibires à Padoue. Le gouvernement s'en mêla, et le Syndic s'engagea de faire mettre bas les armes aux ecoliers moyennant une satisfaction, puisque les Ibires avoient tort. Le Ibire qui avoit blessé l'ecolier fut pendu, et la paix fut faite; mais dans les huit jours avant qu'on fasse cette paix tous les ecoliers allant par Padoue divisés en patrouilles je n'ai pas voulu être moins brave que les autres, et j'ai laissé que le docteur Leur dise. Armé de pistolets, et de carabine je suis allé tous les jours avec mes compagnons chercher l'ennemi. Je fus très mortifié que la compagnie dont j'etois membre ne rencontra jamais aucun Ibire. Le docteur à la fin de cette guerre se moqua de moi; mais Battine adoucit mon courage.

~~Cette dernière entre Ibire, et écolier me donna une idée de la guerre, et me rendit convaincu que si j'en avois eu bonne volonté je n'aurois pas manqué de trouver~~

~~l'ennemi, mais je n'ai jamais eu la bonne~~

Dans ce nouveau train de vie, ne voulant pas paroître

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

moins riche que mes nouveaux amis, je me mis bientôt à faire des dépenses que je ne pouvois pas soutenir. J'ai vendu ou engagé tout ce que j'avois, et j'ai fait des dettes que je ne pouvois pas payer. Ce furent mes premiers chagrins, et les plus cuisans qu'un jeune homme puisse ressentir.

J'ai écrit à ma bonne grand-mere pour lui demander du secours; mais au lieu de me l'envoyer, elle vint elle même à Padoue remercier le docteur Forti, et Bettine, et me conduisit à Venise le 1 d'août 1733.

Le docteur au moment de mon depart me fit present en versant des larmes de ce qu'il avoit de plus cher. Il me mit au cou une relique je ne me souviens plus de quel saint, que j'aurois peut etre encore si elle n'avoit pas été liée on or. Le miracle qu'elle fit fut de me servir dans un urgent besoin. Quelques fois que je suis retourné à Padoue pour affaire, j'ai logé chez lui; mais toujours affligé de voir près de Bettine le coquin qui devoit l'épouser, et pour lequel elle ne ~~devoit pas avoir été faite~~ me paroissoit pas faite. J'étois fachée de la lui avoir épargnée. C'étoit un préjugé que j'avois, mais duquel je n'ai pas fait à me défaire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Ad I
30

Chap. IV.

BnF MSS

p. 57—86.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

4.

Chapitre IV

Le patriarche de Venise me donne les ordres mineurs.
Ma connoissance avec le senateur Malipiero, avec
Mr Lorenzo Tiner, avec la niece du curé, avec Madame
Orio, avec Nanette, et Marton, avec la Cavanacchie.
Je deviens predicateur. Mon aventure à Pasean
avec Lucie. Rendez vous au troisieme etage.

Il sient de Padoue, où il a fait ses etudes étoit la formule
avec laquelle on m'annonçoit par tout, et qui à peine pro=
noncée m'attiroit la taciturne observation de mes egaux en
condition, et en age, les compliments des peres de famille,
et les caresses des vieilles femmes, dont plusieurs qui n'é=
toient pas vieilles vouloient passer pour telles pour pouvoir
decemment m'embrasser. Le curé de S.t Samuel nommé
Moselle après m'avoir installé à son eglise me presenta à
monseigneur Correr patriarche de Venise, qui m'a tonsuré,
et quatre mois après par grace speciale il m'a conferé les
quatre ordres mineurs. La consolation de ma grand-mere
etoit extreme. On me trouva d'abord des connoissances pour
poursuivre mes études, et M. Batto a choisi l'abbé Schiavo
pour m'apprendre à écrire purement en italien, et sur tout
la langue de la poésie pour laquelle j'avois un penchant decidé.
Je me suis trouvé parfaitement bien logé avec mon frere
François qu'on avoit mis à etudier l'architecture théatrale.
Ma sœur, et mon frere le posthume demeuroient avec ma
grand-mere dans une autre maison à elle appartenante, et
dans laquelle elle vouloit mourir parceque son mari y étoit
mort. Celle que j'habitois etoit la meme où j'avois perdu mon
pere, dont ma mere poursuivoit à payer le loyer : elle étoit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

grande, et tres bien meublée.

Quoique l'abbé de Grimani dût etre mon principal protecteur, je ne le voyois cependant que tres rarement. Celui auquel je me suis attaché fut M. de Malipiero auquel le curé Moretto m'a d'abord presenté. C'étoit un senateur qui à l'age de soixante et dix ans, ne voulant plus se mêler d'affaires d'état, menoit une vie heureuse dans son palais, mangeant bien, et ayant tous les soirs une assemblée tres choisie de dames qui avoient toutes soin de lui. C'étoit un homme d'esprit qui savoient tout ce qui arrivoit de nouveau dans la ville. Ce vieux seigneur étoit garçon, et riche mais trois ou quatre fois par an sujet à des attaques de goute tres douloureuse qui à chaque allant le saisissoient parfois tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, de sorte qu'il étoit estropié dans toute sa personne. Sa seule tête, ses poumons, et son estomac avoient été respectés. Il étoit beau, gourmet, friand: il avoit l'esprit fin; il possedoit la grande science du monde, l'eloquence des vanitiens, et cette sagacité qui veille à un senateur qui ne s'interesse qu'à près avoir passé quarante ans à gouverner la republique, et qui n'a cessé de faire la cour au beau sexe qu'après avoir enfin eu maitresses, et s'etre reconnu degu de la pretention de plus plaire à aucune. Cet homme presque perclus ne paroissoit pas l'etre quand il étoit assis, quand il parloit, et quand il étoit à table. Il ne mangeoit qu'une fois par jour, et tout seul parceque n'ayant plus de dents il employoit le double de temps qu'un autre auroit employé en mangeant comme lui, et il ne souffroit ni se hater par complaisance vers ses convives, ni les voir employés à attendre qu'il mache avec ses bonnes gencives ce qu'il vouloit avaler. Par cette seule raison il souffroit le desagrement de manger tout seul, ce qui deplaisoit beaucoup à son excellent cuisinier.

La premiere fois que le curé me fit l'honneur de me presenter à Son Excellence, je me mis tres respectueusement opposé

à cette raison que tout le monde trouvoit sans replique. Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à inviter à sa table ceux qui par nature mangeoient comme deux — Où sont ils ? — L'affaire est delicate. V. E. doit essayer de connoitre, et après les avoir trouvés tels que vous les desirez, savoir aussi vous les conserver sans leur en dire la raison; car il n'y a au monde personne de bien elevé qui voulut qu'on dise qu'il n'a l'honneur de manger avec V. E. que parcequ'il mange le double d'un autre.

Comprenant toute la force de mes paroles S. E. dit au curé de me conduire à dîner le lendemain. Ayant trouvé que si je donnois le precepte bien, je donnois l'exemple encore mieux, il me fit son commensal quotidien.

Ce senateur qui avoit renoncé à tout excepté qu'à lui même, nourrissoit malgré son age et la goutte un penchant amoureux. Il aimait Thecla fille du comedien Imer qui demeuroit dans une maison voisine de son palais, dont les fenetres étoient vis à vis de l'appartement où il couchoit. Cette fille agée alors de dix sept ans, jolie, bizarre, coquette, qui apprenoit sous la musique pour aller l'exercer sur les Théatres, qui se laissoit continuellement voir à ses fenetres, et dont les charmes avoient déjà enivré le vieillard, lui étoit cruelle. Elle venoit presque tous les jours lui faire une belle visite, mais toujours accompagnée de sa mere, vieille actrice qui s'étoit retirée du théatre pour faire le salut de son ame, et qui avoit, comme de raison, formé le projet d'allier Dieu avec le diable. Elle conduisoit la fille à la messe tous les jours, elle vouloit qu'elle allat à confesse tous les dimanches; mais l'après dîner elle la menoit chez le vieillard amoureux, dont la fureur dominante il tomboit m'épouventoit quand elle lui refusoit un baiser, lui alleguant en raison qu'ayant fait ses dévotions le matin, elle ne pouvoit pas condescendre à offenser le même Dieu qu'elle avoit mangé, et qu'elle avoit peut

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

60 être encore dans son estomac. Quel tableau pour moi
agé alors de quinze ans, que le vieillard admettoit uniquement à
être temoin silentieux de ces scenes! La scelerate mere applaudissoit
la resistence de sa fille, et croit sermonner le voluptueux, qui à son
tour n'osoit pas refuter ses maximes trop ou point du tout chre=
tiennes, et qui devoit résister à la tentation de lui jéter à la figure ce qui lui
seroit tombé entre les mains: ~~par la fenêtre~~.
Il ne savoit que lui dire. La colere prenoit la place de la conscien=
cience; et après qu'elles étoient parties, il se soulageoit avec moi
par des reflexions philosophiques. Obligé à lui répondre, et ne
sachant que lui dire, je lui ai un jour suggeré le mariage. Il
m'a etonné me répondant qu'elle ne vouloit pas devenir sa
femme — Pourquoi? — Parcequ'elle ne veut pas encourir la
haine de sa famille — Offrez lui une grosse somme; un état
— Elle ne voudroit pas, à ce qu'elle dit, commettre un peché mortel
pour devenir reine du monde — Il faut la violer, ou la chasser, la
bannir de chez vous — Je ne peux l'un; et je ne peux pas me
déterminer à l'autre — Mauvais — Cela arrivera, si je ne
vais pas auparavant — Votre Excellence est à plaindre —
Vas tu jamais chez elle? — Non, car je pourrois en deve=
nir amoureux; et si elle étoit ici à vis de moi telle que je la vois
ici, je deviendrois malheureux — Tu as raison
Après avoir été pensionnaire de ces lieux, et honoré de ces fa=
veurs je suis devenu le favori de ce seigneur. Il m'admit
à l'assemblée du soir, composée, comme j'en ai déjà rendu
compte, de femmes surannées, et d'hommes d'esprit. Il me dit
que c'étoit là que j'apprendrois une science beaucoup plus grande
que la philosophie de Gassendi que j'étudiois alors par ordre
dre à la place de la peripatéticienne dont il se moquoit. Il me
donna des preceptes, dont il me démontra l'observance necessaire

pour intervenir à son assemblée qui s'étonnerait d'y voir admis un garçon de mon age. Il m'ordonna de ne jamais parler que pour répondre à des interrogations de fait, et sur tout de ne dire jamais mon avis sur aucune matiere, car à l'age de quinze ans il ne m'étoit pas permis d'en avoir un. Fidelement soumis à ses ordres, je ne fus gagné son estime, et en peu de jours je fus de-venu l'enfant de la maison de toutes les dames qui alloient chez lui. En qualité de jeune abbé sans consequence, elles vouloient que je les accompagnasse lorsqu'elles alloient voir leurs filles, ou leurs nieces aux parloirs des couvents où elles etoient en pension: j'al-lois chez elles à toutes les heures, on ne m'annonçoit pas; on me gron-doit quand je laissois passer une semaine sans me faire voir; et quand j'allois dans l'appartement des filles, je les entendois se sauver; mais elles s'appelloient d'abord qu'elles voyoient que ce n'étoit que moi. Je trouvois leur confiance charmante.

M. de Malipieu s'amusoit avant dîner à m'interroger sur les ser-vices que me prouvoit l'accueil que me feroient les respectables dames que j'avois connues chez lui, me disant avant que je lui repondisse qu'elles etoient la sagesse même, et que tout le monde me jugeroit un coquin si je disois d'elles quelque chose de contraire à la bonne re-putation dont elles jouissoient dans le monde. Il m'inculquoit par là le sage precepte de la discretion. Ce fut chez lui que j'ai connu madame Manzoni femme d'un notaire public dont j'aurai occasion de parler. Cette digne dame m'inspira le plus grand attachement. Elle me donna des leçons, et des conseils très sages que si j'avois suivis, ma vie n'auroit pas été orageuse, et par conséquent je ne l'aurois pas aujourd'hui trouvée digne d'être écrite.

Mme de Bellegarde connoissance avec des femmes qu'on appelle comme il faut me donnerent l'envie de plaire par la figure, et par l'élegance de me mettre; mais mon curé y trouva à redire, d'ac-cord en cela avec ma bonne grand-mere. Un jour me prenant à part

62 il me dit avec des paroles mielleuses que dans l'état que j'avois embrassé
je devois penser à plaire à Dieu par l'esprit, et non pas aux hommes par
la figure: il condamna ma frisure trop étudiée, et l'odeur délicate de
ma pomade: il me dit que le diable m'avoit pris par les cheveux,
que j'étois excommunié si je poursuivois à les cultiver me citant les paroles
d'un concile oecumenique Clericus qui nutrit comam anathema sit.
Je lui ai répondu lui citant l'exemple de cent abbés qu'on ne regardoit
pas comme excommuniés, et qu'on laissoit tranquilles, qui mettoient de
la poudre trois fois plus que moi qui n'en mettois qu'une ombre, et qui se
servoient d'une pomade ambrée qui faisoit mourir les femmes en couche,
tandis que la mienne qui sentoit le jasmin m'attiroit les compliments
de toutes les compagnies où j'allois. J'ai fini par lui dire que si j'a=
vois voulu puer je me serois fait capucin; et qu'en cela j'étois fort
faché de ne pas pouvoir lui obéir.

Trois ou quatre jours après, il persuada ma grand-mere de le laisser
entrer dans ma chambre de si grand matin que je dormois encore.
Elle m'a juré après que si elle avoit su ce qu'il alloit faire elle ne
lui auroit pas ouvert la porte. Le fier prêtre qui m'aimoit s'approcha doucement
de moi, et avec des bons ciseaux il me coupa impitoyablement
tous mes cheveux de devant d'une oreille à l'autre. Monsieur
François qui étoit dans l'autre chambre l'a vu, et l'a laissé faire.
Il en fut même charmé, car portant ~~il portoit~~ perruque, il étoit jaloux
de la beauté de mes cheveux. Il a été toute sa vie envieux, combinant
cependant jamais par comment l'envie avec l'amitié: son vice
doit être aujourd'hui mort de vieillesse, comme tous les miens.
Je me suis réveillé que l'ouvrage étoit déjà fini. Après le fait la cure
perdit comme si de rien n'étoit. Mes deux mains furent celles qui me
firent connoître toute l'horreur de cette exécution inouie.
Quelle colere! Quelle indignation! Quels projets de vengeance d'abord
qu'un miroir à la main j'ai vu l'état dans le quel m'avoit mis ce
prêtre audacieux! Ma grande mere accourut à mes cris; mon frere
vint. La vieille femme me calma un peu convenant que le curé avoit
outrepassé les bornes de la correction permise.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Déterminé à me venger je me mis habillé en ruminant cent noirs projets. Il me semblait d'avoir droit de me venger au sang à l'abri de toutes les lois. Les théâtres étant ouverts, je mis sorti en masque, et je mis allé chez l'avocat Carrara que j'avois connu chez M. Malipiero pour savoir si je pouvois attaquer le curé en justice. Il me dit qu'on avoit il n'y avoit pas longtems ruiné une famille à cause que le chef avoit coupé la moustache d'un marchand esclavon, ce qui est beaucoup moins qu'un soufflet tout entier; et qu'ainsi je n'avois qu'à ordonner si je voulois intimer d'abord au curé une extrajudiciaire qui le feroit trembler. Je lui ai dit de la faire, et de me l'avoit pas vu à dîner dire le soir à M. Malipiero par quelle raison il ne ~~me venoit pas~~ ~~voulait~~. Il étoit evident que je ne pouvois plus sortir sans mascarade que tant que mes cheveux ne seroient pas revenus.

Je suis allé dîner fort mal avec mon frere" l'obligation dans laquelle ce malheur me mettoit de devoir me priver de la table delicate à laquelle M. Malipiero m'avoit accoutumé n'étoit pas la moindre peine que je devois endurer à cause de l'action de ce dont j'étois le fidèle violent curé. La rage qui m'obsedoit étoit telle que je versois des larmes. J'étois au desespoir que cet affront eut à voir en soi un caractere comique qui me donnoit un ridicule, que je regardois comme plus deshonorant qu'un crime. M'étant mis au lit de bonne heure, un bon sommeil de dix heures me rendit moins ardent; mais non pas moins decidé à me venger par le fer comme auparavant.

Je m'habillois donc pour aller lire l'extrajudiciaire chez M. Carrara, lorsque j'ai vu devant moi un habile tailleur que j'avois connu chez Madame Contarini. Il me dit que M. Malipiero l'envoyoit pour qu'il me raccommodat les cheveux de façon que je puisse sortir, car il desiroit que j'allasse dîner avec lui dans le même jour. Après avoir considéré le degat, il me dit, se mettant à rire que je n'avois qu'à le laisser faire, et m'assurant qu'il me mettra en état de sortir frisé avec encore plus d'elegance qu'auparavant. Cet habile garçon me rendit tous les cheveux du devant egaux aux corps, et m'accommoda en vergette si bien que je me suis trouvé content, satisfait, et vengé.

J'ai dans l'instant oublié l'injure, je suis allé dire à l'avocat que je ne voulois plus me venger, et j'ai volé chez M. Malipiero où le hazard fit que je trouvai le curé, auquel malgré ma joye j'ai lancé un coup d'oeil foudroyant. On ne parla pas de l'affaire, M. Malipiero observa tout, et le curé partit certainement repentit de ce qu'il avoit fait, car ma sœur étoit si recherchée qu'elle meritoit tout de bon l'excommunication.

Après le départ de mon cher parein j'en ai pas dissimulé avec M. Malipiero: je lui ai dit en clairs termes que je me chercherois une autre eglise, car je ne voulois absolument plus être membre de celle d'un homme capable de pareils excès. Le sage vieillard me dit que j'avois raison. C'étoit le moyen de me faire faire tout ce qu'on vouloit. Le soir toute l'assemblée, qui avoit déjà su l'histoire, me fit compliment m'assurant que rien n'étoit plus joli que ma sœur. J'étois le plus content de tous les garçons, et encore plus content de ce qu'il y avoit déjà quinze jours que l'affaire étoit arrivée, et que M. Malipiero ne me parloit jamais de retourner à l'eglise. Ma seule grand-mere m'ennuyoit me disant toujours que je devois y retourner.

Mais lorsque je croyois que ce seigneur ne m'en parleroit plus, je fus très surpris de l'entendre me dire que le cas se presentoit que je pourois retourner à l'eglise ayant du curé même une très ample satisfaction. Cependant c'est à moi à choisir l'orateur qui en fera le panegirique le quatrième Dimanche de ce mois qui tombe precisement le lendemain du jour de Noël. Or c'est toi que je vais lui proposer, et je suis sûr qu'il n'osera pas le refuser. Que dis tu de ce triomphe? Te semblet il beau? A cette proposition ma surprise fut extrême; car il ne m'étoit jamais passé par la tête ni de devenir predicateur, ni d'être capable de composer un sermon, et de le debiter. Je lui ai dit que j'étois sûr qu'il badinoit; mais d'abord qu'il m'assura qu'il parloit tout de bon, il n'eut besoin que d'une minute pour me persuader, et me rendre certain que j'étois né pour devenir le plus célèbre predicateur du siecle d'abord que je serois devenu gras, car dans ce tems là j'étois fort maigre. Je ne doutois ni de ma voix ni de mon action, et pour ce qui

regardoit la composition je me mis facilement senti avec 55 de force pour
produire un chef d'oeuvre.

Je lui ai dit que j'etois prêt, et qu'il me tardoit d'être chez moi pour
commencer à écrire le panegirique. Sans être théologien, lui dis-je,
je connois la matière. Je dirai des choses surprenantes, et toutes neuves.
Le lendemain il me dit que le curé avoit été enchanté de son choix,
et plus encore de ma bonne volonté à accepter cette sainte commission,
mais qu'il exigeoit que je lui montrasse ma composition d'abord que
je l'aurois achevée, car la matière étoit du ressort de la plus sublime
Théologie il ne pouvoit me permettre de monter en chaire qu'étant sûr
que je n'aurois pas dit des hérésies. J'y ai consenti, et dans le courant
de la semaine j'ai composé, ainsi en mets mon panegirique. Je le
conserve, et qui plus est je le trouve excellent.

Ma pauvre grand-mere ne faisoit que pleurer de consolation voyant
son petit fils devenu prêtre. Elle voulut que je le lui lisse, elle l'écouta
en disant son chapelet, et elle le trouva fort beau. M. Malipiero, qui n'
écoutoit pas disant le chapelet, me dit qu'il ne plaisoit pas au curé. J'avois
pris mon thème d'Horace Flaccus, vis non responderé favoren spe-
rabun meritis. Je déplorois la méchanceté, et l'ingratitude du
genre humain qui avoit fait manquer le projet que la divine sagesse
avoit enfanté pour le rédimer. Il n'auroit pas voulu que j'eusse
pris mon thème d'un ethnique; mais il étoit enchanté que mon sermon
ne fût pas entrelardé de citations latines.

Je vais chez le curé pour le lire: il n'y étoit pas, et devant
l'attendre je vis devenu amoureux d'Angela sa nièce, qui brodoit
au tambour, qui me dit qu'elle avoit envie de me connoître, et qui
ayant envie de rire voulut que je lui contasse l'histoire de mon Toupet que
son sacré oncle m'avoit coupé. Cet amour me fut fatal; il fut cause
de deux autres, qui furent cause de plusieurs autres cause qui aboutirent
à la fin à me faire renoncer à l'état d'ecclesiastique. Mais allons
tout doucement.

Le curé en arrivant ne me parut pas faché de me voir entretenir
par sa nièce qui avoit mon même age. Après avoir lu mon sermon

Il me dit que c'étoit une fort jolie diatribe academique; mais qu'elle ne pouvoit pas convenir à la chaire. Je vous en donnerai un, me dit il, de ma façon, que personne ne connoit. Vous l'apprendrez par coeur, et je vous permets de dire qu'il est de vous — Je vous remercie Très reverend. Je veux donner du mien ou rien — Mais vous ne debiterez pas celui ci dans mon eglise — Vous parlerez de cela à M. Malipiero. En attendant je vais porter ma composition à la censure; puis à Monseigneur patriarche, et si on n'en veut pas je la ferai imprimer — Venez ici jeune homme. Le patriarche sera de mon avis.

Le soir j'ai conté en pleine assemblée à M. Malipiero mon altercation avec le curé. On m'a fait lire mon panegirique, qui a obtenu tous les suffrages. On loua ma modestie en ce que je ne citois aucun saint pere qui etant jeune je ne pouvois pas connoitre, et les femmes me trouverent admirable en ceci qu'il n'y avoit autre passage latin que le texte d'Horace qui quoique grand libertin disoit cependant de très bonnes choses. Une niece du patriarche qui étoit là me promit de prevenir son oncle auquel j'etois determiné à reclamer. M. Malipiero me dit d'aller conferer avec lui le lendemain matin avant toute autre demarche.

J'ai obéi; et il envoya chercher le curé qui vint d'abord. Après l'avoir laissé parler tant qu'il voulut, je l'ai convaincu en lui disant qu'ou le patriarche approuveroit mon sermon, et je le reciterai sans qu'il risquerien; ou il le desapprouvera, et je flechirai — N'y allez pas, me dit il, et je l'approuve: je vous demande seulement de changer le texte, car Horace etoit un scelerat — Pourquoi citer vous Seneque, Origene, Tertullien, Boece qui etoient tous heretiques doivent vous paroitre plus abominables qu'Horace, qui enfin ne pouvoit pas être chretien?

Mais enfin j'ai cedé pour faire plaisir à M. Malipiero, et j'y ai mis le texte que le curé a voulu malgré qu'il ne quadrat pas avec mon sermon. Je le lui ai donné pour avoir un pretexte

Mart le prendre le Lendemain de parler à la niece.

Mais ce qui me divertit fut le docteur Gosti. Je lui ai envoyé mon sermon par vanité. Il me le renvoya le desapprouvant, et me demandant si j'etois devenu fou. Il me disoit que si on me permettoit de le reciter en chaire je me deshonorerois avec celui qui m'avoit elevé.

J'ai recité mon sermon dans l'eglise de St Samuel ayant un auditoire des plus choisis. Après m'avoir beaucoup applaudi la prediction qu'on me fit fut generale. J'etois destiné à devenir le premier predicateur du siecle, puisqu'à l'age de quinze ans personne n'avoit jamais si bien joué ce role.

Dans la bourse, où la coutume est de donner l'aumone au predicateur, le sacristain qui la vida trouva à peu près cinquante cequins, et des billets amoureux qui scandaliserent les bigots. Un billet anonime, dont j'ai eu de connoitre la personne qui me l'avoit écrit, me fit faire un faux pas, dont je crois de devoir faire grace au Lecteur. Cette riche moisson dans le grand besoin d'argent que j'avois, me fit tout de bon penser à devenir predicateur, et j'ai expliqué ma vocation au curé à qui demandoit son secours. Par ce moyen je me mis en possession d'aller tous les jours chez lui, où je devenois toujours plus amoureux d'Angela qui vouloit bien que je l'aimasse, mais qui exerçant la vertu d'un dragon etoit obstinée à ne m'accorder la moindre faveur. Elle vouloit que je quittasse l'estat d'ecclesiastique, et devenir ma femme. Je ne pouvois pas m'y resoudre; mais esperant de la faire changer d'avis je poursuivois. Son oncle m'avoit donné la comission de composer un panegirique a S. Joseph pour que je le recitasse le 19 de Mars. 1741 Je l'ai fait, et le curé même en parloit avec enthousiasme; mais ~~il etoit~~ c'etoit decidé que je ne devois avoir preché sur la terre qu'une seule fois. Voici cette histoire miserable; mais trop vraie qu'on a la barbarie de trouver comique.

68 40 J'ai eu de n'avoir pas besoin de me donner beaucoup de peine pour apprendre mon sermon par coeur. J'en etois l'auteur, je savois de le savoir; et le malheur de l'oublier ne me sembloit pas dans l'ordre des choses possibles. Je pouvois oublier une phrase; mais je devois être le maitre d'en substituer une autre, et tout comme je ne voyois jamais court quand je parlois à une compagnie d'honnetes gens, je ne trouvois pas vraisemblable qu'il put m'arriver de rester muet vis à vis d'un auditoire, ou je ne connoissois personne qui pût me rendre timide, et me faire perdre la faculté de raisonner. Je me divertissois donc à mon ordinaire me contentant de relire voir, et matin ma composition pour la bien imprimer dans ma memoire, dont je n'avois jamais eu raison de me plaindre.

Le jour donc du 19 de Mars, dans lequel je devois quatre heures après midi monter en chaire pour reciter mon sermon, je n'ai pas eu le courage de me priver du plaisir de diner avec le comte de Mont Real qui logeoit chez moi, et qui avoit invité le patricien Borromi qui après Pques devoit epouser la comtesse Lucie sa fille.

J'étois encore à table avec toute la belle compagnie, lorsque un clerc vint m'avertir qu'on m'attendoit à la sacristie. Avec l'estomac plein et la tete alterée, je pars, je cours à l'eglise, je monte en chaire. Je dis tres bien l'exorde, et je prens haleine. Mais à peine prononçais ces cent premieres paroles de la narration, je ne sai plus ni ce que je dis, ni ce que je dois dire, et voulant poursuivre à force je bats la campagne, et ce qui achève de me perdre est un bruit sourd de l'auditoire inquiet qui s'étoit trop apperçu de ma deroute. Je vois plusieurs sortir de l'eglise, il me semble d'entendre rire, je perds la tête, et l'espoir de me tirer d'affaire. Je peux assurer mon lecteur que je n'ai jamais eu si j'ai fait semblant de tomber en defaillance, ou si j'y suis tombé tout de bon. Tout ce que je sais est que je me suis laissé tomber sur le plancher de la chaire en donnant un grand coup de tete contre le mur de sorte qu'il me l'eut fendue. Deux clercs sont venus me prendre pour me reconduire à la sacristie, ou sans dire le mot à personne j'ai pris mon manteau et mon chapeau, et je suis allé chez moi. Enfermé dans ma chambre je me suis mis en habit court tandis que les abbés le portant

à la campagne, et après avoir mis dans un portemanteau mon ne-
cessaire je suis allé demander de l'argent à ma grand-mere,
et je suis allé à Padoue prendre mes lettres. J'y suis arrivé à minuit,
où je me suis d'abord couché avec mon bon docteur Gozzi, auquel je
ne me suis pas soucié de faire la narration de mon desastre. Après
avoir fait tout ce que je devois pour mon doctorat pour l'année suivante je suis retourné à Venise après Pâques, où j'ai trouvé mon
malheur oublié; mais il n'y a plus eu question de me faire prêcher.
On a eu beau m'encourager. J'ai entièrement renoncé à ce métier.

La veille de l'Ascension le mari de Madame Marzoni me présenta
à une jeune courtisane qui faisoit alors à Venise le plus grand bruit. On l'
appelloit la Cavamacchie, ce qui veut dire dégraisseuse, parceque son pere
avoit fait le metier de dégraisseur. Elle avoit voulu se faire appeller
Preati, parceque tel étoit son nom de famille; mais ses amis l'appelloient
Juliette, c'étoit son nom de baptême, et assez joli pour prêter à faire l'histoire.

La renommée de cette fille venoit de ce que le marquis Sanvitali favorisé
parmesan lui avoit donné cent mille écus pour mix de ses faveurs. On
ne parloit à Venise que de sa beauté. Ceux qui pouvoient parvenir à lui
parler se croyoient heureux, et très heureux ceux qui étoient admis
à la coterie. Comme je devrai plusieurs fois parler d'elle dans ces
mémoires, le lecteur aura pour agréable d'apprendre en peu de mots son histoire.

Dans l'année 1735 Juliette agée de quatorze ans porta un habit
de soie à un noble vénitien nommé Marco Muazzo. Ce noble
l'ayant trouvée charmante malgré sa guenille, alla la voir chez
son pere même avec un célebre avocat nommé Baltien Uccelli.
Cet Uccelli étonné plus encore de l'esprit romanesque, et folâtre de cette
fille que de sa beauté, et de sa belle taille, la mit dans un appartement
bien meublé, lui donna un maitre de musique, et en fit sa maitresse.
Dans le tems de la foire il la conduisit avec lui sur le liston, où elle
étonna tous les amateurs. Au bout de six mois de tems elle se crut devenue assez
musicienne pour s'engager avec un entrepreneur, qui la prit pour la
conduire à Vienne jouer un rôle de contralto dans un opera de Metastasio.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

L'avocat alors crut de devoir la quitter la cedant à un riche juif,
qui après lui avoir donné des diamans la quitta aussi. A Vienne, ses
charmes lui procurerent l'applaudissement qu'elle ne pouvoit pas es-
perer de son talent trop au dessous du mediocre. La foule d'adora-
teurs qui alloient sacrifier à l'idole, et qui se renouvelloit de semaine
en semaine, fit déterminer l'auguste Marie Therese à detruire ce
nouveau culte. Elle fit ordonner à la nouvelle divinité de sortir
d'abord de la capitale de l'Autriche. Ce fut le comte Bonifazio Spada
qui la reconduisit à Venise, d'où elle partit pour aller chanter
à Parme. Ce fut là qu'elle fit devenir amoureux le comte Jacques
Sanvitali; mais sans consequence, puisque la marquise qui n'
entendoit pas raillerie lui donna un soufflet dans sa propre loge
à un certain propos dans lequel la virtueuse lui parut insolente.
Cet affront degouta Juliette du theatre au point qu'elle y re-
nonça pour toujours. Elle retourna à sa patrie. Riche de la repu-
tation d'avoir été spoliata de Vienne elle ne pouvoit manquer
de faire fortune. C'etoit devenu un titre. Quand on vou-
loit dire du mal d'une chanteuse, ou danseuse, on disoit qu'elle
avoit été à Vienne où on l'avoit meprisée au point que l'impera-
trice n'avoit pas cru qu'elle valut la peine d'être chassée.
Monsieur Steffano Quarini du Papozze devint d'abord son amant
en titre, et trois mois après gueri d'abord que la marquis 1740
de Sanvitali se declara son amant dans le printems de l'année .
Il debuta par lui donner 100 ducats. Pour empecher le monde d'attri-
buer à foiblesse le don d'une somme si exorbitante, il dit qu'elle
étoit à peine suffisante pour venger la virtueuse d'un soufflet que
sa femme lui avoit donné. Juliette cependant n'a jamais voulu
l'avouer, et elle eut raison; rendant hommage à l'heroïsme du
marquis elle se seroit trouvée deshonorée. Le soufflet auroit fle-
tri des charmes qu'elle etoit glorieuse de voir le monde convaincu
de leur valeur intrinseque.

Dans l'année suivante 1741
Quelque mois après [illegible] M. Manzoni me presenta à

cette Irine comme un jeune abbé qui commençoit à se faire un nom.

Elle logeoit à S. Paternion aux pieds du pont dans une maison qui appar=tenoit à M. Liäi. Je l'ai vue en compagnie de six ou sept courtisanes aguerris. Elle étoit negligeamment assise sur un sopha près de M. Querini. Sa personne m'a surpris; elle me fit d'un ton de princesse, me regar=dant comme si j'avois été à vendre qu'elle n'étoit pas fachée d'avoir fait ma connoissance. D'abord qu'elle me fit asseoir, j'ai commencé aussi à l'examiner tout à mon aise. La chambre n'étoit pas gran=de; mais il n'y avoit pas moins vingt bougies.

Juliette étoit une belle personne de la grande taille agée de dix=huit ans, dont la blancheur eblouissante, l'incarnat des joues, le vermillon des levres, le noir, et la ligne courbe, et tres etroite de ses sourcils me parurent artificiels. Deux beaux rateliers de dents faisoient qu'on ne remarquat pas que sa bouche fût trop grande. Aussi avoit elle soin de la tenir toujours riante. Sa gorge n'étoit qu'une belle, et ample table sur laquelle un fichu placé avec art vouloit faire imaginer que les mets qu'on y devine se trouvoient; mais je n'y ai pas consenti. Malgré les bagues, et les bracelets je me suis apperçu que ses mains étoient trop larges, et trop charnues; et en depit du soin qu'elle avoit de ne pas montrer ses pieds, une pan=toufle qui grilloit au bas de sa robe m'instruisit qu'ils étoient aussi grands qu'elle: proportion desagréable qui deplait non seulement aux chinois, et aux espagnols; mais à tous les connoisseurs. On veut qu'une grande femme ait les pieds petits: c'étoit le gout de Monsieur d'Holopherne, qui sans cela n'auroit pas trouvé chez sa belle madame Judith. Et sandalia ejus, dit le saint Esprit, rapuerunt oculos ejus. Dans mon examen reflechi, la com=parant aux $\frac{m}{100}$ ducats que la parmesan lui avoit donné, je m'étonnois de moi même qui n'avois pas donné un sequin pour parcourir toutes les autres beautés quas intrarebat stola.

Un quart d'heure après mon arrivée, le murmure de l'eau frappée par les rames d'une gondole qui abordoit, annonça le prodigue marquis. Nous nous levames, et M. Querini quita vite sa place rougissant un peu. M. de Sanvitali plus vieux que jeune,

et qui avoit voyagé, prit place près d'elle mais non pas sur le sopha, ce qui obligea la belle à se tourner. Ce fut alors que j'ai pu la voir en face. Je l'ai trouvée plus belle qu'en profil. En quatre ou cinq fois que je lui ai fait ma cour, je me suis trouvé en état de dire à l'assemblée de M. de Malipiero qu'elle ne pouvoit plaire qu'à des gourmands usés, car elle ne possédoit ni les beautés de la simple nature, ni l'esprit de la société, ni un talent marqué, ni les manières aisées. Ma décision plut à toute l'assemblée; mais M. Malipiero me dit à l'oreille en riant que Juliette seroit certainement informée du portrait que je venois de faire, et qu'elle deviendroit mon ennemie. Il devina

Je trouvois cette célèbre fille singulière en ce qu'elle ne m'adressoit que très rarement la parole, et en ce qu'elle ne me regardoit jamais qu'en approchant à la vue myope une lentille concave, ou en retirant ses paupières, comme si elle n'eut pas voulu me rendre digne de voir entièrement ses yeux, dont la beauté étoit incontestable. Ils étoient bleus, fendus à merveille, à fleur de tête, et enluminés par un iris inconcevable que la nature ne donne quelque fois qu'à la jeunesse; et qui disparoit ordinairement vers les quarante ans après avoir fait des miracles. Le défunt roi de Prusse l'a conservé jusqu'à sa mort.

Juliette eut le portrait que j'avois fait d'elle chez M. Malipiero. L'indiscret avoit été le rationaire Xavier Cordantini. Elle dit à ma présence à M. Manzoni qu'un grand connoisseur lui avoit trouvé des défauts qui la déclaroient manvaise; mais elle ne les spécifia pas. Je me mis appercu qu'elle tiroit un mot de bricole, et je m'attendois à l'entendre dire. Elle me le fit cependant attendre une bonne heure. On vint sur le propos d'un concert que le comédien Imer avoit donné, ou sa fille Thérèse avoit brillé. Elle me demanda d'emblée ce que M. Malipiero lui avoit dit d'elle: je lui ai répondu qu'il lui donnoit de l'éducation — Elle est capable, me répondit elle, car il a beaucoup d'esprit; mais je voudrois savoir ce qu'il fait de vous — Tout ce qu'il peut — On m'a dit, qu'il vous trouve un peu bête.

Les rieurs, comme de raison, furent pour elle. Ne sachant que répondre, j'ai marqué de rougir, et je me suis parti un quart d'heure après sûr de ne plus remettre les pieds chez elle. La narration de cette rupture amusa beaucoup mon vieux ranatteur le lendemain à dîner.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

J'ai passé l'été en allant filer le parfait amour avec Angela à l'école, où elle alloit apprendre à broder. Son avarice à m'accorder des faveurs m'irritoit; et mon amour m'étoit déjà devenu un tourment. Avec un grand instinct j'avois besoin d'une fille dans le goût de Bettine qui animât à amortir le feu de l'amour sans l'éteindre. Mais je me suis bientôt défait de ce goût frivole. Ayant moi même une espece de virginité j'avois la plus grande vénération pour celle d'une fille. Je la regardois comme le Palladium de Cecrops. Je ne voulois pas des femmes mariées. Quelle sottise! J'étois assez dupe pour être jaloux de leurs maris. Angela étoit négative au suprême degré sans cependant être coquette. Elle me cachoit: je maigrissois. Les discours pathétiques, et plaintifs que je tenois au tambour où elle brodoit avec deux de ses camarades qui étoient sœurs faisoient plus d'effet sur elles que sur son cœur trop esclave de la maxime qui m'emportionnoit. Si j'en avois eu d'yeux que pour elle je me serois apperçu que ces deux sœurs avoient plus de charmes qu'elle; mais elle m'avoit obstiné. Elle me disoit qu'elle étoit prête à devenir ma femme, et elle croyoit que je ne pouvois pas desirer d'avantage. Elle m'allumoit grand à titre d'extreme faveur elle me disoit que l'abstinence la feroit souffrir autant que moi.

Au commencement de l'automne, une lettre de la comtesse de Montréal m'appella à sa campagne dans le Trioul à une lieue qui lui appartenoit appellée Paséan. Elle devoit avoir Lillante compagnie avec elle de sa fille devenue dame vénitienne, qui avoit esprit, et beauté, et un œil si beau qu'il la dédommageoit de l'autre qui une taie rendoit affreux.

Ayant trouvé à Paséan la gaieté il ne me fut pas difficile de l'augmenter oubliant pour quelque tems la cruelle Angela. On m'a donné une chambre rez de chaussée attenante au jardin, où je me suis trouvé bien logé sans me soucier de savoir de qui j'étois voisin. Le lendemain à mon réveil mes yeux furent agréablement surpris par le charmant objet qui s'approchoit de mon lit pour me servir du caffé. C'étoit une fille toute jeune, mais formée comme le sont les filles de ville qui ont dix sept ans: elle n'en avoit que quatorze. Blanche de peau, noire de yeux, et de cheveux, echevelée, et couverte de sa seule chemise

et d'un jupon lacé de travers, qui laissoit voir une la moitié de sa jambe
elle me regardoit d'un air libre, et serein comme si j'avois été sa vieille
connoissance. Elle me demanda si j'avois été content de mon lit — Oui.
Je suis sûr que c'est vous qui l'avez fait. Qui etes vous? — Je suis Lucie fille
du concierge, je n'ai ni frere, ni sœurs, et j'ai quatorze ans. Je suis bien
aise que vous n'ayez pas un valet, car je vous servirai moi même, et
je suis sûre que vous serez content.

Enchanté de ce début, je me mets sur mon séant, elle me passe
ma robe de chambre en me disant cent choses que je ne comprenois pas.
Je prens mon caffé interdit autant qu'elle étoit à son aise; ebloui
d'une beauté à la quelle il étoit impossible d'être indifferent. Elle
s'étoit assise sur le pied de mon lit, me justifiant la liberté qu'elle
prenoit que par un vis qui disoit tout. Son pere, et sa mere en=
trerent que j'avois encore la tasse à la bouche. Lucie se bouge
pas: elle les regarde ayant un air de se parrainer du poste dont
elle avoit pris possession. Ils la grondent avec douceur, me deman=
dant excuse pour elle.

Ces bonnes gens me disent cent honnetetés; et Lucie part pour
ses affaires. Ils m'en font l'éloge: c'est leur enfant unique, chers,
La consolation de leur vieillesse. Lucie leur est obéissante; elle
craint Dieu, elle est vaine comme un poisson; elle n'a qu'un
defaut — Quel est il? — Elle est trop jeune — Charmant defaut.
Dans moins d'une heure je me trouve convaincu que je parlois
à la probité, à la verité, aux vertus sociales, et aux vrais honneurs.
Voila Lucie qui rentre toute riante, debarbouillée, coiffée à sa
grise, chaussée, vetue, et qui après m'avoir fait une reverence de
village va donner des baisers à sa mere, puis va s'asseoir sur les ge=
noux de son pere; je lui dis de s'asseoir sur le lit, mais elle me
dit que tant d'honneur ne lui convient pas quand elle est vetue.
L'idée simple, innocente et touchante qu'elle me trouve dans cette
reponse, me fait rire. J'examine si elle étoit alors plus jolie qu'
une demi heure auparavant, et je decide pour l'auparavant. Je

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

la mettant au dessus, non seulement d'Angela, mais de Bettine aussi.

Le traiteur vient, l'Lorette famille i en va, je m'habille, je monte, et je passe la journée très gayement comme on la passe à la campagne en compagnie choisie. Le lendemain à peine reveillé je pense, et voila Lucie qui regnoit devant moi la même que la veille surprenante dans ses raisonnemens, et dans ses manieres. Tout dans elle brilloit sous le charmant vernis de la candeur, et de l'innocence. Je ne pouvois pas concevoir comment étant âgée, et Lorette, et jouant du tout bête elle ~~[illegible]~~ ignoroit qu'elle ne pouvoit s'exposer ainsi à mes yeux sans crainte de m'enflammer. Il faut, me disois-je, que n'attachant aucune importance à certains badinages, elle ne voit pas ce qu'ils ont répréhensible. Je me decide à la convaincre que je lui rendois justice. Je me sers par conséquent à vis des parens, car je les suppose aussi innocens qu'elle. Je ne crains pas non plus d'être le premier à allarmer sa belle innocence, et à introduire dans son ame la ténébreuse lumiere de la malice. Me voulant enfin ni être la dupe du sentiment, ni en agir contre, j'ai voulu m'éclaircir. J'allonge sans façon une main libertine sur elle, et par un mouvement qui semble involontaire elle recule, elle rougit, sa gaieté disparoit, et elle se tourne feignant semblant de chercher, elle ne savoit pas quoi, jusqu'à ce qu'elle se trouve delivrée de son trouble. Cela s'est fait dans une minute. Elle s'approche de nouveau, me disant que la honte de s'être laissée connoître malicieuse, et la peur d'avoir mal interprettée une action, qui de ma part auroit pu ou être innocente ou du bel usage. Elle rioit déja. J'ai vu dans son ame tout ce que je viens d'écrire, et je me suis hâté de la rassurer. Voyant que je risquois trop par l'action, je me suis proposé d'employer la matinée du lendemain à la faire parler.

Après avoir pris mon caffé je l'interrompis sur un propos qu'elle me tenoit pour lui dire qu'il feroit froid, et qu'elle se sortiroit pas si elle ne vouloit pas se mettre près de moi sous la couverture — Vous inconsidérez-je? — Non, mais je pense que la mere pourroit entrer.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

— Elle ne pensera pas à mal ici — Viens. Mais tu sais que nous sommes — certainement, car je ne suis pas bête; mais vous êtes sage, et qui plus est prêtre — Viens donc; mais fermez moi auparavant la porte — Non non; car on penseroit que j'ai je ne sais quoi à craindre.

Elle vint donc à la place que je lui ai fait me faisant un long conte auquel je n'ai rien compris, car dans cette position, ne pouvant pas me rendre aux mouvemens de la nature, j'étois le plus embarrassé de tous les hommes. L'intrépidité de Lucie, qui certainement n'étoit pas feinte, m'en imposoit au point, que j'avois honte à lui faire voir clair. Elle me dit enfin que quinze heures venoient de sonner, et que si le vieux comte Antonio descendoit, et nous voyoit là comme nous étions il disoit des plaisanteries qui l'ennuyeroient. C'est un homme, me dit elle, que quand je le vois je me sauve. Je m'en vais parceque je ne suis pas curieuse de vous voir sortir du lit.

Je suis resté là plus d'un quart d'heure immobile, et à faire pitié, car j'étois vraiment en état de violence. Les raisonnemens dans les quels je l'ai engagée à revenir le lendemain, sans la faire entrer dans mon lit, finirent de me convaincre qu'elle étoit à juste titre l'idole de ses parens, et que la liberté de son esprit, et la conduite sans gêne ne venoient que de son innocence, et de la pureté de son âme. Sa naïveté, sa vivacité, sa curiosité, son frequent rougir lorsqu'elle me disoit des choses qui m'excitoient à rire, et dans les quelles elle n'entendoit pas finesse, tout me faisoit connoître que c'étoit un ange incarné qui ne pouvoit manquer de devenir la victime du premier libertin qui l'entreprendroit. Je me sentois bien sûr que ce ne seroit pas moi. La seule pensée me faisoit frémir. Mon amour propre même garantissoit l'honneur de Lucie à ses parens. Honnêtes qui me l'abandonnoient ainsi, fondés sur la bonne opinion qu'ils avoient de mes mœurs. Il me sembloit que je deviendrois le plus malheureux des hommes en trahissant la confiance qu'ils avoient en moi. J'ai donc pris le parti de souffrir, et sûr

d'obtenir toujours la victoire je me suis déterminé à combattre, content que sa presence fût la seule récompense de mes désirs. Je n'avois pas encore appris l'axiome que tant que le combat dure, la victoire est toujours incertaine.

Je lui ai dit qu'elle me feroit plaisir à venir de meilleure heure, et à me reveiller même si je dormois, car moins je dormois mieux je me portois ~~me portoit toujours mieux~~. Ainsi les deux heures de discours devinrent trois qui paroient comme un eclair. Lorsque sa mere qui la cherchoit la trouvoit assise sur mon lit, elle n'avoit plus rien à lui dire, admirant la bonté que j'avois de la souffrir. Lucie me donnoit cent baisers. Cette trop bonne femme me prioit de lui donner des leçons de sagesse, et de lui cultiver l'esprit. Après son départ Lucie ne croyoit pas d'être plus libre. La compagnie de cet ange me feroit souffrir les peines de l'enfer. Dans la tentation continuelle où j'étois d'inonder de baisers sa physionomie, lorsqu'en riant elle la mettoit à deux doigts de la mienne me disant qu'elle devinoit d'être ma sœur, je me gardois bien de prendre sa main entre les miennes; n'osant baiser que je lui avois donné avoit fait sauter en l'air l'édifice, car je me retrouvois devenu une vraie paille. Je m'étonnois toujours quand elle partoit, d'avoir obtenu la victoire; mais insatiable de lauriers il me tardoit de voir le retour du lendemain pour renouveller le doux, et dangereux combat. Ce sont les petits désirs qui rendent un jeune homme hardi; les grands l'hebètent.

Au bout de dix à douze jours, me trouvant dans la necessité de finir, ou de devenir scelerat, j'ai choisi de finir parceque rien ne m'avoit d'obtenir le salaire dû à ma scelerate dans le consentement de l'objet qui me l'auroit fait commettre. Lucie devenue dragon lorsque je l'avois mise dans le cas de devoir se défendre, la porte de la chambre étant ouverte, m'auroit exposé à la honte, et au triste repentir. Cette idée m'effrayoit. Il falloit finir, et je ne savois comment m'y prendre. Je ne pouvois plus resister à une fille, qui à la pointe du jour n'ayant au dessus de la chemise qu'un jupon, couroit avec la gayeté dans l'ame sur moi me demandant comment j'avois dormi, et me mettant les pouces sur les levres. Je retirois ma tête, et en riant elle me reprochoit ma peur tandis qu'elle n'en avoit pas. Je lui répondois très ridicu-

Lorsque qu'elle se trompoit, si elle croyoit que j'eusse peur d'elle qui n'
de deux ans
etoit qu'une enfant. Elle me repondoit que la difference n'é=
toit rien.

N'en pouvant donc plus, et devenant tous les jours plus amoureux,
precisement à cause du specifique des ecoliers qui desarme en épui=
sant dans le moment la puissance, mais qui irritant la nature l'excite
à la vengeance qu'elle exerce en redoublant les desirs du tyran qui l'a
domptée, j'ai passé toute la nuit avec le phantôme de Lucie devant mon
esprit triste d'avoir decidé de la voir le matin pour la derniere fois. Le
voyque, unique, immarcable. ~~Comme je remarque j'en avois retour~~
~~j'ai passé la nuit en jouissant d'elle en imagination lorsque~~
~~j'avois devant~~ individuellement que la raison. J'ai cru que
Lucie non seulement se preteroit à l'execution de mon projet; mais de
qu'elle concevroit de moi la plus haute estime pour toute la vie de sa vie.

La voila à la premiere barre du jour flamboyante, radieuse, riante,
echevelée courant à moi à bras ouverts; mais devenant tout d'un coup
triste parce qu'elle m'appercoit pale, defait, et affligé. Qu'avez vous donc,
me dit elle, — Je n'ai pas pu dormir — Pourquoi? — Parceque je ne
suis determiné à vous communiquer un projet triste pour moi; mais qui
me gagnera toute votre estime — S'il doit vous concilier mon estime, il
doit au contraire, vous rendre gai. Dites moi pourquoi — m'ayant tutoyée
Lyer, vous me parlez aujourd'hui comme à une demoiselle. Que vous
ai-je fait? monsieur l'abbé. Je m'en vais chercher votre caffé, et vous
me direz tout après l'avoir pris. Il me tarde de vous entendre.

Elle va, elle revient, je le prens, je suis serieux, elle me dit des rayades
qui me font rire, elle s'en rejouit; elle remet tout à sa place, elle va fermer
la porte parceque il faisoit du vent, et ne voulant pas perdre un seul mot
de ce que j'allois lui dire, elle me dit de lui faire un peu de place. De la
lui fais sans rien craindre, parceque je me croyois egal à un mot.

Après lui avoir fait une fidele narration de l'état dans lequel les charmes
m'avoient mis, et des peines que j'avois soutenues pour avoir voulu resister
au penchant de lui donner des marques evidentes de ma tendresse, je
lui representé que ne pouvant plus endurer les tourmens que la pre=
sence causoit à mon ame amoureuse, je me voyois reduit à devoir

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

la prier de ne plus le montrer à mes yeux. L'ample matière, la 79
vérité de ma passion, le désir qu'elle conçût que l'expédient que j'avois
choisi étoit le plus grand effort d'un amour parfait me fournirent une
éloquence sublime. Je lui ai peint les conséquences affreuses qui pour-
roient nous rendre malheureux, si nous allions agir autrement de ce
que la vertu, et la mienne m'avoient contraint à lui proposer.

À la fin de mon sermon, elle essuya mes larmes avec le devant de sa che-
mise, sans songer que par cet acte charitable elle offroit à mes yeux
deux rochers faits pour faire faire naufrage au pilote le plus expert.

Après un moment de scène muette, elle me dit d'un ton triste que mes
pleurs l'affligeoient; et qu'elle n'auroit jamais pu deviner de pouvoir
me donner motif d'en verser. Tout votre discours, me dit-elle, m'a fait
voir que vous m'aimez beaucoup; mais je ne sais pas pourquoi vous
puissiez en être tant alarmé, tandis que votre amour me fait un
plaisir infini. Vous me bannissez de votre présence parceque votre
amour vous fait peur. Que feriez vous, si vous me haïssiez? Suis-je
coupable parce que je vous ai rendu amoureux? Si c'est un crime
je vous assure que, n'ayant pas eu l'intention de le commettre, vous ne
pouvez pas en conséquence m'en punir. Il est cependant vrai que j'en suis
un peu bien aise. Pour ce qui regarde les risques qu'on court quand on aime,
et que je connois très bien, nous sommes les maîtres de les défier. Je m'é-
tonne que quoiqu'ignorante cela ne me paroisse pas difficile, tandis que
vous, qui, à ce que tout le monde dit, avez tant d'esprit, craignez. Ce qui
me surprend est que l'amour, n'étant pas une maladie, il ait pu vous
rendre malade, tandis que l'effet qu'il fait sur moi est tout à fait le
contraire. Seroit il possible que je me trompasse, et que ce que je vois pour
vous ne fût pas de l'amour? Vous m'avez vue il gaie en arrivant pour-
ce que j'ai reçu à vous toute la ~~sainte~~ sainte nuit; mais cela ne m'a pas empê-
ché de dormir, excepté que je me suis réveillée cinq à six fois pour savoir
si c'étoit vraiment vous que j'avois entre mes bras. D'abord que je voyois
que ce n'étoit pas vous, je me rendormois pour rattraper mon rêve, et j'y
réussissois. N'avois-je pas raison ce matin d'être gaie? Mon cher abbé, si
l'amour est un tourment pour vous, j'en suis fâchée. Seroit il possible
que vous fussiez né pour ne pas aimer? Je ferai tout ce que vous m'ordon-
nerez, excepté que, quand même votre guérison en dépendroit, je ne

pourrai jamais cesser de vous aimer. Si cependant pour guerir vous avez besoin de ne m'aimer plus, dans ce cas faites tout ce que vous pourrez, car je vous aime mieux vivant sans amour que mort par amour. Voyez seulement si vous pouvez trouver un autre expedient, car celui que vous m'avez communiqué m'afflige. Pensez. Il repugne qu'il ne soit pas si unique qu'il vous semble. Suggerez m'en un autre. Fiez vous à Lucie.

Ce discours vrai, rayé, naturel me fit voir combien l'eloquence de la nature est superieure à celle de l'esprit philosophique. J'ai serré pour la premiere fois entre mes bras cette fille celeste, lui disant: oui, ma chere Lucie; tu peux porter au mal qui me devore le plus puissant dérivatif: laisse moi baiser mille fois ta langue, et ta bouche divine qui m'a dit que je suis heureux.

Nous passames alors une bonne heure dans le plus eloquent silence, excepté que Lucia s'écrioit de tems en tems Ah mon Dieu! est il vraique je ne reve pas! Je l'ai malgré la respectée dans l'essentiel, et precisement parce qu'elle ne m'opposoit la moindre resistence. C'étoit mon ciel, me dit elle tout d'un coup: mon coeur commence à me parler. Elle sauta du lit, elle le secoua de cote, et alla s'asseoir sur le pied. Un instant après, la mere entre, et referme la porte disant que j'avois raison car le vent étoit fort. Elle me fait compliment sur mes belles couleurs disant à la fille d'aller s'habiller pour aller à la messe. Elle revint une heure après me dire que le prodige qu'elle avoit fait la rendoit mille fois plus doit glorieuse, car la sainté qu'on me croyoit la rendoit mille fois plus certaine de mon amour que l'état pitoyable dans lequel elle m'avoit trouvé le matin. Si ton pensoit bonheur, me dit elle, ne dépend que de moi, fais le. Je n'ai rien à te refuser.

Elle me laissa alors; et malgré que mes sens flottassent encore dans l'ivresse, je n'ai pas manqué de reflechir que je me trouvois au bord du precipice; et que j'avois besoin d'une grande force pour m'empecher d'y tomber.

Ayant passé tout le mois de Septembre à cette campagne je me suis trouvé onze nuit de suite en possession de Lucie qui ûtre du bon sommeil de la mere vint les passer entre mes bras. Ce qui nous rendoient inséparables etoit une abstinence, à laquelle elle fit tout ce qu'elle put pour me faire renoncer. Elle ne pouvoit gouter la douceur du fruit defendu qu'en me le faisant devorer. Elle tenta cent fois de me tromper me disant que je l'avois déja cueilli, mais Battine m'avoit trop bien instruit pour qu'on put m'en

imposer. Je suis parti de Paris en l'assurant d'y retourner au printems ; mais en la laissant dans une situation d'esprit qui doit être la cause de son malheur. Malheur que je me suis bien reproché en Hollande vingt fois après, et que je me reprocherai jusqu'à la mort.

Trois ou quatre jours après mon retour à Venise, j'ai repris toutes mes habitudes redevenant amoureux d'Angela, espérant de pouvoir au moins à ce où j'étois pour elle avec Lucie. Une crainte que je ne trouve pas aujourd'hui dans ma nature, une terreur panique des conséquences fatales à ma vie à venir m'empêchoit de jouir. Je ne sais pas si j'ai jamais été parfaitement l'homme de l'homme ; mais je sais que les sentiments que je chérissois dans ma première jeunesse étoient beaucoup plus délicats que ceux auxquels je me suis habitué à force de vices. Une mauvaise philosophie diminue trop le nombre de ce qu'on appelle préjugés.

Les deux sœurs qui travailloient au tambour avec Angela étoient ses amies intimes, elle a part de tous ses secrets. Je l'ai vu qu'après avoir fait connoissance avec elles qu'elles condamnoient la sévérité excessive de leur amie. N'étant pas assez fat pour croire que ces filles en écoutant mes plaintes pussent devenir amoureuses de moi, non seulement je ne me gardois pas d'aller ; mais je leur confiois mes peines lorsqu'Angela n'y étoit pas. Je leur parlois souvent avec un feu de beaucoup supérieur à celui qui m'animoit lorsque je parlois à la cruelle qui l'obsédoit. La véritable amante a toujours peur que l'objet qu'il aime la croye exagérateur ; et la crainte de dire trop le fait dire moins de ce qui en est.

La maîtresse de cette école vieille, et dévote qui dans le commencement se montroit indifférente à l'amitié que je montrois d'avoir pour Angela, prit enfin en mauvaise part la fréquence de mes visites, et en avertit le curé Morello son oncle, qui me dit un jour avec douceur que je devois fréquenter un peu moins cette maison, car mon assiduité pouvoit être mal interprétée, et préjudiciable à l'honneur de la nièce. Ce fut pour moi un coup de foudre ; mais recevant son avis de sang froid, je lui ai dit que j'irois parler ailleurs à Dieu que je parlois chez la brodeuse.

Trois ou quatre jours après je lui ai fait une visite de politesse sans m'arrêter un seul moment au tambour ; mais j'ai tout de même

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

glissé entre les mains de l'aînée des deux sœurs qui s'appelloit Na=
nette une lettre dans laquelle il y en avoit une pour ma chere
Angela, où je lui rendois compte de la raison qui m'avoit obligé à
suspendre mes visites, de la priois de penser au moyen qui pourroit
me procurer la satisfaction de l'entretenir de ma passion, j'écrivois
à Nanette que j'irois le lendemain prendre la reponse qu'elle
trouveroit facilement le moyen de me remettre.

Cette fille fit très bien ma commission, et deux jours après elle
me remit la reponse dans le moment que je sortois de la salle sans
que personne pût l'observer.

Angela dans un court billet, car elle n'aimoit pas à écrire, me
me disant
promettoit une constance éternelle ~~elle me disoit~~ de tacher de
faire tout ce que je trouverois dans la lettre que Nanette m'écrivoit.
Voici la traduction de la lettre de Nanette que j'ai conservée comme
toutes les autres qu'on trouvera dans ces memoires.

» Il n'y a rien au monde, monsieur l'abbé, que je ne voye prête
» à faire pour ma chere amie. Elle vient chez nous tous les jours
» de fête, elle y soupe, et y couche. Je vous suggere un moyen de faire
» connoissance avec madame Orio notre tante; mais si vous n'a=
» illez à vous introduire je vous avertis de ne pas montrer d'avoir
» du gout pour Angela, car notre tante trouveroit mauvais que vous
» visitiez dans la maison pour vous faciliter le moyen de lui parler à
» quelqu'un qui ne lui appartient pas. Voici donc le moyen que je
» vous indique, et auquel je prêterai la main toutes que je pourrai.
» Madame Orio quoique femme de condition n'est pas riche, et par
» conséquent elle desire d'être inscrite dans la liste des femmes nobles
» qui aspirent aux graces de la confraternité du S. Sacrement,
» dont M. Malipiero est president. Dimanche parlez Angela lui
» dit que vous possedez l'affection de ce seigneur, et que le vrai
» moyen de parvenir à obtenir son suffrage, ~~est~~ seroit celui de vous en=
» gager à le lui demander. Elle lui dit follement que vous etes

; amoureux de moi, que vous n'alliez chez la brodeuse que
; pour pouvoir me parler, et que par conséquent je pouvois vous enga=
; ger à vous intéresser pour elle. Ma tante répondit que vous étoit
; prêtre il n'y avoit rien à craindre, et que je pouvois vous écrire de
,, parler chez elle; mais je n'y ai pas consenti. Le procureur Rosa,
,, qui est l'ame de ma tante dit que j'avois raison, et qu'il ne me con=
,, venoit pas de vous écrire; mais que c'étoit elle même qui devoit
,, vous prier d'aller lui parler pour une affaire de conséquence.
,, Il dit que s'il étoit vrai que vous eussiez du goût pour moi vous
,, ne manqueriez pas d'y aller, et il la persuada à vous écrire le
,, billet que vous trouverez chez vous. Si vous voulez trouver chez vous
,, Angela différez à venir jusqu'après demain dimanche. Si vous pou=
,, vez obtenir de M. Malipiero la grace que ma tante desire, vous de=
,, viendrez l'enfant de la maison. Vous pardonnerez, si je vous
,, traiterai mal, car j'ai dit que je ne vous aimois pas. Vous ferez
,, bien à conter fleurette à ma tante même qui a soixante ans. M.
,, Rosa n'en sera pas jaloux, et vous vous rendrez cher à toute la mai=
,, son. Je vous menagerai l'occasion de parler à Angela tête à tête.
,, Je ferai tout pour vous convaincre de mon amitié. Adieu.

J'ai trouvé ce projet parfaitement bien filé. J'ai reçu le soir le billet de Madame Orio, je suis allé chez elle comme Nanette m'avoit instruit; elle me pria de m'intéresser pour elle, elle me remit tous les certificats qui pouvoient m'être nécessaires. Je m'y suis engagé. Je n'ai presque pas parlé à Angela: j'ai enjolé Nanette qui m'a traité fort mal, et je me suis gagné l'amitié du vieux procureur Rosa qui dans la suite me fut utile. (BnF MSS)

Sans autre moyen d'obtenir de M. Malipiero cette grace j'ai vu que je devois raconter à Therese Imer, qui tiroit parti de tout à la satisfaction du vieillard toujours amoureux d'elle. Je lui ai donc fait une visite inattendue entrant même dans sa chambre sans me faire annoncer. Je l'ai trouvée seule avec le medecin Doro, qui fit d'abord semblant de n'être chez elle qu'en conséquence de son

metier. Il ecrivit alors un recipe, lui toucha le pouls, et il s'en alla.

Le medecin Doro passoit pour etre amoureux d'elle, et M. Malipiero qui en étoit jaloux lui avoit defendu de le recevoir, et elle le lui avoit promis. Therese savoit que je n'ignorois pas cela, et elle dut être fachée que j'eusse decouvert qu'elle se moquoit de la parole qu'elle avoit donnée ~~à M. Malipiero~~ au vieillard. Elle devoit aussi craindre mon indiscretion. C'étoit le moment dans lequel je pouvois esperer d'obtenir d'elle tout ce que je desirerois.

Je lui ai dit en peu de mots quelle étoit l'affaire qui me conduisoit chez elle, et en même tems je l'ai assurée qu'elle ne devoit jamais me croire capable d'une noirceur. Therese après m'avoir assuré qu'elle ne demandoit pas mieux que de saisir l'occasion de me convaincre du desir qu'elle avoit de m'obliger, elle me demanda tous les certificats de la Dame pour laquelle elle devoit s'interesser. La meme tems elle me montra ceux d'une autre dame pour laquelle elle avoit promis de parler; mais elle me promit de me la sacrifier, et elle tint parole. Le lendemain par plein fond, j'ai eu le decret signé par son Excellence en qualité de President de la Fraterne des pauvres. Madame Orio fut d'abord inscrite pour les graces qu'on tiroit au sort deux fois par an.

Nanette, et la soeur Marton etoient orphelines filles d'une soeur de Madame Orio, qui pour tout bien n'avoit que la maison où elle habitoit, dont elle louoit le premier etage, et une pension de son frere qui étoit secretaire du conseil des dix. Elle n'avoit chez elle que ses deux charmantes niaces, dont l'une avoit seize ans, l'autre quinze. A la place de domestique elle avoit une portense d'eau qui pour quatre livres par mois alloit tous les jours lui faire le service de toute la maison. Le seul ami qu'elle avoit etoit le procureur Rosa qui avoit comme elle l'age de soixante ans, et qui n'attendoit que la mort de sa femme pour l'epouser. Nanette, et Marton dormoient ensemble au troisieme etage dans un large lit, ou Angela couchoit aussi avec elles

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

tous les jours de fête. Les jours ouvriers elles alloient toutes à l'école chez la brodeuse

D'abord que je me suis vu possesseur du decret que Madame Orio delivroit, j'ai fait une courte visite à la brodeuse pour donner à Nanette un billet dans lequel je lui donnois la belle nouvelle que j'avois obtenu la grace, et que j'irois porter le decret a sa fenetre le surlendemain qui etoit un jour de fete. Je lui fesois les plus grandes invitations pour qu'elle me menageat un entretien tete à tete avec Angela. Nanette, attentive à mon arrivée le surlendemain, me donna un billet me disant de bouche de trouver le moyen de le lire avant de sortir de la maison. J'entre, et je vois Angela avec madame Orio, le vieux procureur, et Marton. Comme il me fardoit de lire le billet, je refuse une chaise, et je presente à la veuve ses certificats, et le decret d'admission aux graces: je me lui demande autre recompense que l'honneur de lui baiser la main — Ah! Abbé de mon coeur vous m'embrasserez, et on n'y trouvera rien à redire puisque j'ai trente ans plus que vous. Elle devoit dire quarante cinq. Je lui donne les deux baisers, et elle me dit d'aller embrasser ses nieces aussi qui se trouverent dans l'instant. La seule Angela resta deffiant mon audace. La veuve me prie de m'asseoir — Madame je ne peux pas — Pourquoi donc? Quel malheur! — Madame je reviendrai — Point du tout — J'ai un pressant besoin — J'entens. Nanette va la haut avec l'abbé, et montre lui — Ma tante, vous me dispenserez — Ah! La baguenaude. Marton va y toi meme — Ma tante, faites vous obéir de Nanette — Helas! madame, ces demoiselles ont raison, je m'en vois. — Point du tout; mes nieces sont des betes à quatre pates. M. Rosa vous conduira

Il me prend par la main, et il mene au troisieme où il falloit, et il me laisse là. Voici le billet de Nanette.

" Ma tante vous prie à souper, mais vous vous dispenserez.

» Vous partirez lorsque nous nous mettrons à table, et Marton ira vous
» éclairer jusqu'à la porte de la rue qu'elle ouvrira; mais vous ne sor-
» tirez pas. Elle la fermera, et remontera. Tout le monde croira que
» vous êtes parti. Vous remonterez à l'obscur l'escalier, et puis les deux
» autres jusqu'au troisième etage. Les escaliers sont bons. Vous nous attendrez
» là toutes les trois. Nous viendrons après le depart de M. Rosa, et après que
» nous aurons mis notre Sainte au lit. Il nous tiendra qu'à Angela de vous
» accorder, même toute la nuit, la tête à tête que vous desirez, et que je vous
» souhaite très heureux.

Quelle joie! Quelle reconnoissance au hazard qui me feroit lire ce billet precisement dans l'endroit où je devois attendre à l'obscur l'objet de ma flamme! Sûr que je m'y trouverois sans la moindre difficulté, et ne prevoyant aucun contretems je descens chez madame Orio plein de mon bonheur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

X

Ad I
26

chap. V.

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

5.

Chapitre V

Nuit facheuse. Je deviens amoureux de deux soeurs, j'oublie Angela, Bal chez moi, Juliette humiliée. Mon retour à Passean. Lucie malheureuse. Le foudre tonnable.

Madame Orio, après m'avoir fait un long remercimens me dit que pour l'avenir je devois jouir de tous les droits d'ami de la maison. Nous passames quatre heures à rire, et à faire des riches. J'ai si bien fait mes excuses pour ne pas rester à souper qu'elle dut les approuver. Marton alloit m'éclairer; mais un ordre absolu qu'elle donna à Nanette, qu'elle croyoit ma favorite, l'obligea à me précéder, le chandelier à la main. La fine matoise descendit vite vite, ouvrit la porte, la referma d'un grand coup, éteignit la chandelle, et remonta en courant me laissant là, et restant chez la tante qui la reprimanda très fort sur son vilain procedé avec moi. Je remontai à tâtons à l'endroit concerté, me jetant sur un canapé comme un homme qui attend le moment de son bonheur à l'insu de ses ennemis.

Après avoir parlé une heure dans les plus douces reveries, j'entens ouvrir la porte de la rue, puis la fermer à la clef à double tour, et dix minutes après je vois les deux soeurs suivies d'Angela. Je ne pensai qu'à elle, et je passai deux heures entières à ne parler qu'avec elle. Minuit sonne: on me plaint de ce que je n'avois pas soupé; mais le ton de commisération me choque: je me jugeai qu'au sein du bonheur je ne pouvois me sentir incommodé par aucun besoin. On me dit que je fus en prison, puisque la clef de la grande porte étoit sous le chevet de madame, qui ne l'ouvroit qu'à la pointe du jour pour aller à la première messe. Je m'étonne qu'on croye que a puisse me paroître une triste nouvelle: je me rejouis, au contraire, d'avoir devant moi cinq heures, et d'être sûr que je les passerois avec l'objet de mon adoration. Une heure après, Nanette rit sous cape. Angela voulut savoir de quoi elle rit; elle lui répond à l'oreille; Marton rit aussi: je les prie de me dire de quoi elles rioient; et Nanette enfin d'un air mutin me dit qu'elle n'avoit point d'autre chambre, et qu'à la fin de celle là nous resterions dans les ténèbres. Cette nouvelle me comble de joie; mais je la dissimule. Je leur dis que

j'étois fachè pour elle. Je leur propose d'aller se coucher, et de dormir tran=
quillement, les assurant de mon respect; mais cette proposition les fait
rire — Que feront nous à l'obscur? — Nous causerons.

Nous etions quatre; il y avoit trois heures que nous parlions, et j'étois
le ~~protagoniste~~ heros de la piece. L'amour est grand poete: sa matiere est inepuisable;
mais, ii la fin à la quelle il vise n'arrive jamais, il moisonne comme la
pâte chez le boulanger. Ma chere Angela ecoutoit; et n'étant pas
grande amie de la parole, répondoit peu: elle n'avoit pas l'esprit brillant:
elle se piquoit plutôt de faire parade de bon sens. Pour affoiblir mes
arguments, elle ne crachoit souvent qu'un proverbe, comme les romains
lançoient la catapulte. Elle se retiroit, ou avec la plus desagréable
douceur elle repoussoit mes pauvres mains toutes les fois que l'a=
mour les appellait à son secours. Malgré cela je poursuivois à par=
ler, et gesticuler sans perdre courage. Je me trouvois un desavoir lorsque
je m'apperceuois que mes arguments trop subtils au lieu de la con=
vaincre l'étourdissoient, et au lieu d'attendrir son coeur l'ébranloient.
J'étois tout étonné de voir sur les physionomies de Nanette, et de
Marton l'impression resultante des traits que je lançois en droite
ligne à Angela. Cette courbe metaphysique me sembloit hors de
nature: ç'auroit dû être un angle. Malheureusement j'etudiois alors
la géometrie. Malgré la saison je suois à grosses gouttes. Nanette se
leva pour porter dehors la chandele, qui incommodoit à notre presence
nous auroit inspectés.

A la premiere apparition des ténébres mes bras s'eleverent na=
turellement pour se saisir de l'objet necessaire à la situation actuelle
de mon ame; et je vis de ce qu'Angela avoit saisi l'instant d'avance
pour s'assurer de n'être pas prise. J'ai employé une heure à dire
tout ce que l'amour pouvoit inventer de plus gai pour la persuader
à venir se remettre sur la meme siege. Il me paroissoit impossible
que cela pût être tout de bon. Ce badinage, lui dis-je à la fin,
est trop long: il est contre nature: je ne peux pas courir après vous,
et je m'étonne de vous entendre rire; dans une conduite si etrange
il semble que vous vous moquez de moi. Venez donc vous asseoir.
Devant vous parler sans vous voir, au moins mes mains doivent m'
assurer que je ne parle pas à l'air. Si vous vous moquez de moi,
vous devez sentir que vous m'insultez, et l'amour, je crois, ne doit
pas être mis à l'epreuve de l'insulte — eh bien! Calmez vous.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Je vous ecoute sans perdre un seul de vos mots; mais vous devez aussi
sentir qu'honnetement je ne peux pas à l'obscur me mettre auprès de vous.
— Vous pretendez donc que je me tienne ici comme — ça jusqu'à l'aube?
— Jettez vous sur le lit, et dormez. — Je vous admire que vous trou-
viez cela possible, et combinable avec mon jeu. Allons: Je veux m'ima-
giner de jouer à Colin maillard.

Je me leve alors; et je la cherche en vain par toute la chambre
en long, et en large. Je me saisis de quelqu'un; mais c'est toujours Na-
nette, ou Marton, qui par effet d'amour propre se nomment dans l'
instant. Dans le même instant, dit D. Quichotte, je me crois en devoir
de lacher prise. L'amour, et le préjugé m'empechent de connoitre
la vilerie de ce respect. Je n'avois pas encore lu les anecdotes de
Louis XIII roi de France; mais j'avois la Boccace. Je poursuis à la chercher.
Je lui reproche sa dureté, je lui remontre qu'elle doit à la fin se laisser
trouver, et elle me repond alors qu'elle doit avoir la meme difficulté
que moi à me trouver. La chambre n'etoit pas grande, et je com-
mence à enrager de ce que je ne pouvois jamais l'attraper.
Plus ennuyé que fatigué, je m'assieds, et je passe une heure à leur
conter l'histoire de Roger lorsqu'Angelique lui avoit dit pour moyen sur la
la bague enchantée que trop bonnement le chevalier amoureux lui
avoit remise — Così dicendo, intorno a la fontana
Brancolando n'andava come cieco.
O quante volte abbraccio l'aria vana
Sperando la donzella abbracciar seco.

Angela ne connoissoit pas l'Arioste; mais Nanette l'avoit lu
plusieurs fois. Elle se mit à défendre Angelique, et à accuser la bon-
homie de Roger qui étant sage n'auroit jamais dû confier la bague
à la coquette. Nanette me enchanta; mais j'étois alors trop bête pour
faire des reflexions convenables à un retour sur moi meme.
Je n'avois plus qu'une seule heure devant moi, et il me falloit pas
attendre le jour, car Madame Orio seroit plutôt morte que tentée de
manquer sa messe. J'ai passé cette dernière heure à parler tout seul
à Angela pour la persuader, et puis pour la convaincre qu'elle devoit
venir s'asseoir près de moi. Mon ame a passé par toutes les couleurs
dans un creuset, dont le lecteur ne peut pas avoir une idée claire, à
moins qu'il ne se soit trouvé en pareil cas. Après avoir employé toute
les raison excogitable, j'ai employé les prieres, puis (infandum) les

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

larmes. Mais quand je les ai reconnues pour inutiles, la sensation qui s'empara de moi fut la juste indignation qui anoblit la colere. Je savois parvenu à battre le fier monstre qui avoit pu me tenir cinq heures entieres dans la plus cruelle de toutes les détresses, si je ne l'eusse pas trouvé dans l'obscurité. Je lui ai dit toutes les injures qu'un amour mepris peut suggerer à un entendement irrité. Je lui ai lancé des malédictions fanatiques: je lui ai juré que tout mon amour s'étoit changé en haine, finissant par l'avertir de se garder de moi, car certainement je la tuerois lorqu'elle s'offriroit à mes yeux.

Mes invectives finirent avec la sombre nuit. A l'apparition des premiers rayons de l'Aurore, et au bruit que firent la grosse clef, et le verou, lorsque madame Orio ouvrit la porte pour aller mettre son asne dans le repos quotidien qui lui étoit necessaire, je me suis disposé à partir prenant mon manteau, et mon chapeau. Mais je ne saurois peindre à mon bon Lecteur la consternation de mon ame, quand glissant mes yeux sur la figure de ces trois filles, je les ai vues fondre en larmes. Honteux, et desesperé, jusqu'à me tuer, je me suis assis de nouveau. Je songeois que ma brutalité avoit mis en pleurs ces trois belles ames. Je n'ai pas pu parler. Le sentiment m'étranglait; les larmes vinrent à mon secours et je m'y suis livré avec volupté. Nanette se leva me disant que la porte ne pouvoit pas tarder a rentrer. J'ai vite essuyé mes yeux, et sans les regarder, ni leur dire mot, je suis parti, allant d'abord me mettre au lit, où je n'ai jamais pu dormir.

A midi St. Maldpiero, me voyant extremement changé, m'en demanda la raison, et ayant besoin de soulager mon ame, je lui ai dit tout. Le sage vieillard n'a pas vu par des reflexions très sensées il me mit de beaume dans l'ame. Il le voyoit dans mon même car il avoit de l'horreur. Mais il dut rire, et moi aussi quand il me vit manger avec un appetit canin. Je n'avois pas soupé; mais il me felicita sur mon heureuse constitution.

Determiné à ne plus aller chez madame Orio, j'ai tenu dans ces jours là une conclusion de metaphysique dans laquelle j'ai soutenu que tout être, dont on ne pouvoit avoir qu'une idée abstraite ne pouvoit exister qu'abstraitement. J'avois raison; mais on mit facilement ma these en aspect d'impieté, et on m'a condamné à chanter la palinodie. Je suis allé à Padoue où on m'a promu au doctorat

Voir Nanette et Roquejure.

A mon retour à Venise, j'ai reçu un billet de M. Rosa qui me prioit de la part de Madame Orio d'aller la voir. J'y suis allé le soir sûr de ne pas y trouver Angela, à laquelle je ne voulois plus penser. Nanette, et Marton par leur gaieté dissipèrent la honte que j'avois de paroître devant elles au bout de deux mois; mais ma conclusion, et mon docte fort fut de valoir mes excuses avec madame Orio, qui n'avoit à me dire autre chose si non que se plaindre que je n'allois plus chez elle. Nanette à mon départ me remit une Lettre qui en contenoit une d'Angela. » Si vous avez le courage, me disoit celle-ci, de passer encore une nuit, avec moi vous n'aurez pas raison de vous plaindre, car je vous » aime. Je voudrois de votre bouche même, si vous aviez » poursuivi à m'aimer, si j'avois consenti à me rendre mépriable. » Voici la Lettre de Nanette, qui seule avoit de l'esprit » M. Rosa » s'étant engagé à vous faire retourner chez nous, j'prepare cette » Lettre pour vous faire savoir qu'Angela est au desespoir de vous » avoir perdu. La nuit que vous avez passé avec nous fut cruelle, » j'en convien; mais il me semble qu'elle ne devoit pas vous faire » prendre le parti de ne plus venir voir au moins madame Orio. » Je vous conseille, si vous aimez encore Angela, de courir le risque » encore d'une nuit. Elle se justifiera peut être, et vous en serez » content. Venez donc. Adieu.

Ces deux Lettres me firent plaisir. Je me voyois sûr de me venger d'Angela par le plus marqué de tous les mepris. J'y suis allé le premier jour de fête ayant deux ma proche deux bouteilles de vin de Chypre, et une langue fumée, et je fus surpris de ne pas voir la cruelle. Zuanetto tomber le propos sur elle. Nanette dit qu'elle lui avoit dit le matin à la messe qu'elle ne pouvoit venir qu'à l'heure de souper. Je n'en ai donc pas douté, et je n'ai pas accepté l'invitation que Madame Orio m'a prié de rester. Un peu avant l'heure, j'ai fait semblant de partir comme la premiere fois, et je suis allé me mettre dans l'endroit convenu. Il me tardoit de jouer le charmant rôle que j'avois déja premedité. J'étois sûr que quand même Angela n'auroit déterminée à changer de système elle ne m'accorderoit que des petites faveurs, et je ne m'en soucierois plus. Je ne me sentois plus dominé que par un fort désir de vengeance.

Trois quarts d'heure après j'entens fermer la porte de la rue, et dix minutes après j'entens monter l'escalier, et je vois devant moi Nanette, et Marton. Où est donc Angela? dit-je à Nanette — Il faut qu'elle n'ait pu ni venir ni nous le faire dire. Elle doit cependant être sûre que vous êtes ici — Elle croit de m'avoir attrapé; et effectivement je ne m'y attendois pas; vous la connoissez actuellement. Elle se moque de moi; et elle triomphe. Elle s'est servie de vous pour me faire donner dans le panneau; St. elle y a gagné, car si elle avoit tenue, c'est moi qui me serois moqué d'elle — Oh! pour cela, je vous le permets que j'en doute — N'en doutez pas, ma chere Nanette; et vous en serez convaincue par la Bellemit que nous passerons sans elle — C'est à dire qu'en homme d'esprit vous saurez vous ménager à un pis aller; mais vous vous coucherez ici, et nous irons dormir sur le canapé dans l'autre chambre — Pas vous s'empêcherai pas; mais vous me jouerez un tour sanglant; et d'ailleurs je ne me coucherois pas — Quoi! Vous auriez la force de passer sept heures avec nous? Je suis sûre que lorsque vous ne saurez plus que dire vous vous endormirez — Nous verrons. En attendant voici une longue, et voici du Cypre. Aurez vous la cruauté de me laisser manger seul? Avez vous du pain — Oui; et nous ne serons pas cruelles. Nous soupserons une seconde fois — C'est de vous que je devrois être amoureux. Dites moi, belle Nanette, si vous me rendriez malheureux comme Angela — Vous semble-t-il de pouvoir me faire cette question? Elle est d'un fat. Goutez que je peux vous répondre, est que je n'en sais rien.

Elles mirent vite trois couverts; elles portèrent du pain, du fromage parmesan, et de l'eau, et riant de la chose, elle mangerent, et burent avec moi du Chypre, qui, n'y étant point accoutumées, leur monta à la tête. Leur gayeté devint delicieuse. J'étois surpris en les examinant de n'avoir pas avant ce moment là reconnu tout leur mérite.

Après le petit souper, assis au milieu d'elles, prenant leurs

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

main, et les les leur baisant je leur ai demandé si elles[72] étoient mes véritables amies, et si elles approuvoient la façon in: digne dont Angela m'avoit traité. Elles me répondirent d'accord que je leur avois fait verser des larmes. Laissez donc, leur dis-je, que j'aie pour vous la tendresse d'un vrai frere, et partager la comme si vous étiez mes soeurs: donnons nous en de gage dans l'innocence de nos coeurs: embrassons nous, et jurons nous une fidelité éternelle.

Les premiers baisers que je leur ai donnés ne sortirent ni d'un desir amoureux, ni d'un projet tendant à les seduire, et de leur côté, elles ne jurerent quelques jours après qu'elles ne me les rendirent que pour m'assurer qu'elles partageoient mes honnêtes sentimens de fraternité; mais ces baisers innocens ne tarderent pas à de: venir enflammés, et à mettre en tout les trois un incendie, dont nous dumes être fort surpris, car nous les suspendimes nous en: traversant après tous étonnés, et fort serieux. Les deux sœurs baisserent sous un prétexte, et je restai absorbé dans la ré: flexion. Ce n'est pas étonnant que le feu que ces baisers avoient allumé dans mon sang, et qui serpentoit dans tous mes membres m'ait rendu dans l'instant invinciblement amoureux de ces deux filles. Elles étoient toutes les deux plus jolies qu'Angela, et Nanette par l'es: prit, comme Marton par son caractere doux, et naïf lui étoient in: finiment superieures: je me suis trouvé fort surpris de n'avoir pas reconnu leur merite avant ce moment là; mais ces filles étant nobles, et fort honêtes, le hazard qui les avoit mises entre mes mains ne devoit pas leur devenir fatal. Je ne pouvois pas sans fatuité croire qu'elles m'aimoient; mais je pouvois supposer que les baisers avoient fait sur elles le même effet qu'ils avoient fait sur moi. Dans cette supposition j'ai vu avec evidence qu'employant des ruses, et des fourberies, dont elles ne pouvoient pas connoitre la force, il ne me seroit pas difficile, dans le courant de la longue nuit que je devois passer avec elles, de les faire

consentir à des complaisances, dont les suites pouvoient devenir très decisives. Cette pensée me fit horreur. Je me suis imposé une loi severe, et je n'ai pas douté de la force qui m'étoit necessaire pour l'observer.

Les voyant reparoitre portant sur leur physionomie le caractere de la securité, et du contentement, je me suis dit dans l'instant donné le même vernis bien determiné à ne plus m'exposer au feu des baisers.

Nous parlames une heure à parler d'Angela. Je leur ai dit que je me sentois determiné à ne plus la voir, puisque j'étois convaincu qu'elle ne m'aimoit pas. Elle vous aime, me dit la naïve Marton, et j'en suis sûre; mais si vous ne pouvez pas à l'epouser, vous ferez fort bien à rompre avec elle tout à fait, car elle est decidé à ne vous accorder par un seul baiser tant que vous ne serez que son amoureux: il faut donc la quitter, ou vous disposer à ne la trouver complaisante en rien — Vous avez comme un ange; mais comment pouvez vous être sûre qu'elle m'aime? — Très sûre. Dans l'amitié fraternelle que nous nous sommes promis je peux sincerement vous le dire. Quand Angela couche avec nous, elle m'appelle, me couvant de baisers, son cher abbé.

Nanette alors, eclatant de rire, lui mit une main sur la bouche; mais cette naïveté me mit tellement en feu, que j'ai eu la plus grande des peines à conserver ma contenence. Marton dit à Nanette qu'il étoit impossible, ayant beaucoup d'esprit, que j'ignorasse ce que deux filles bonnes amies faisoient quand elles couchoient ensemble — Sans doute, lui ajoutai-je, personne n'ignore ces bagatelles, et je ne crois pas, ma chere Nanette, que vous ayez trouvée dans cette confidence amicale rien d'une sœur trop indiscrete — A present c'est fait; mais ce sont des choses qu'on ne dit pas. Si Angela le savoit....! — Elle verroit au desespoir, je le sais bien; mais Marton m'a donnée une telle marque

d'amitié, que je lui serai reconnoissant jusqu'à la mort. C'est fait. La discrette Angela ; je ne lui parlerai plus. C'est une ame fausse, elle vise à mon precipice — Mais elle n'a pas tort, si elle vous aime, de vous delirer pour mari — D'accord ; mais employant ce moyen, elle ne pense qu'à son propre interest, et sachant ce que je souffre, elle ne peut proceder ainsi que ne m'aimant pas. En attendant par une fausse imagination monsieur elle soulage ses devis soutaux avec cette charmante Marton qui veut bien lui servir de mari. Les eclats de rire de Nanette redoublerent alors ; mais je n'ai pas quité mon air serieux, ni changé de style avec Marton faisant les plus pompeux eloges à sa belle sincerité

Ce propos me faisant le plus grand plaisir, j'ai dit à Marton qu'Angela à son tour devoit lui servir de mari, et pour lors elle me dit en riant qu'elle n'étoit mari que de Nanette, et Nanette dut en convenir. Mais comment nommera-t-elle son mari, lui dis-je, dans ses transports — Personne n'en sait rien — Vous aimez donc quelqu'un ; dis-je à Nanette — C'est vrai ; mais personne ne saura jamais mon secret.

Je me vis alors flatté que Nanette en secret pouvoit etre la rivale d'Angela. Mais avec ces jolis propos j'ai perdu l'envie ~~de passer la nuit~~ de passer la nuit sans rien faire avec ses deux filles qui étoient faites pour l'amour. Je leur ai dit que j'étois bien heureux de n'avoir pour elles que des sentimens d'amitié, car sans cela je me trouverois fort embarassé à passer la nuit avec elles sans devoir de leur donner des marques de ma tendresse, et d'en recevoir, car, leur dis-je d'un air tres froid, vous êtes l'une et l'autre jolies à ravir, et faites pour faire tourner la tête à tout homme que vous mettrez à même de vous connoître à fond.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Après avoir parlé ainsi, j'ai fait semblant d'avoir envie de dormir. Ne faites pas de façon, me dit Nanette, mettez vous au lit: nous irons dormir dans l'autre chambre sur le canapé. — Je me croirois, faisant cela, le plus lache des hommes. Couvons: l'envie de dormir me passera. Je suis seulement fachè à cause de vous. C'est vous qui devez vous coucher; et c'est moi qu'irai dans l'autre chambre. Si vous me craignez enfermez vous; mais vous auriez tort car je ne vous aime qu'avec des entrailles de frere — Nous ne fe= vous jamais cela, me dit Nanette: Laissez vous persuader: cou= chez vous ici — Habillè, je ne peux pas dormir — Deshabil= lez vous. Nous ne vous regarderons pas — Je ne crains pas cela; mais je ne pourois jamais m'endormir vous voyant obligée à veiller à cause de moi — Nous nous coucherons ainsi, me dit Morton, mais sans nous deshabiller — ~~Je~~ ~~vous assure que quoique vous deshabillerez,~~ ~~je ne jouirai pas à vos yeux de mes droits~~ ~~Vous~~ ~~Vous me direz vous, belle Nanette~~ ~~Je me couche=~~ ~~rai aussi malgré vous pour faire~~ ~~pouvoir vous donner une preuve plus évidente~~ ~~de ma confiance respectueuse~~ ~~Après cet aveu~~ ~~Celui qui devait vous~~ ~~également de vous déshabiller~~ ~~Morton dit qu'~~ ~~il fallait éteindre la chandelle, et Nanette qui ne voulait~~ ~~dire qu'il était bien inutile d'accident, répondit~~ ~~il fut sans réplique~~

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

— C'est une mefiance qui insulte ma probité. Dites moi, Nanette, si vous me croyez honête homme — Oui certainement — Fort bien. Vous devez m'en convaincre. Vous devez vous coucher toutes les deux à mes côtés tout à fait deshabillées, et compter sur la parole d'honneur que je vous donne que je ne vous toucherai pas. Vous êtes deux, et je suis un: que pouvez vous craindre? Ne serez vous pas les maitresses de sortir du lit, si je cesse d'être sage? Bref: si vous ne me promettez pas de me donner cette marque de confiance du moins quand vous me verrez endormi, je n'irai pas me coucher.

J'ai alors cessé de parler feignant semblant de m'endormir; elles se parlerent tout bas; puis Marton me dit d'aller me coucher, et qu'elles en feroient de même quand elles me verroient endormi. Nanette me le promit aussi, et pour lors je leur ai tourné le dos, et après m'être entierement deshabillé, je me suis mis au lit, et je leur ai souhaité la bonne nuit. J'ai d'abord fait semblant de dormir, mais un quart d'heure après, je me suis endormi tout de bon. Je ne me suis reveillé que quand elles vinrent se coucher; mais je me suis d'abord tourné pour reprendre mon sommeil, et je n'ai commencé à agir que quand je me suis vu le maitre de les croire endormies. Si elles ne dormoient pas, il me seroit qu'à elles d'en faire semblant. Elles m'avoient tourné le dos, et nous étions à l'obscur. J'ai commencé par celle vers la quelle j'étois tourné ne sachant pas si c'étoit Nanette ou Marton. Je l'ai trouvée accroupie, et enveloppée dans sa chemise, mais ne bougeant rien, et n'avançant l'entreprise qu'aux parties plus petits elle se trouva convaincue que le meilleur parti qu'elle put prendre étoit celui de faire semblant de dormir, et de ne

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

78 laisser faire. Peu à peu je l'ai developpée; peu à peu elle se deplo=
ya, et peu à peu par des mouvemens suivis, et tres lents, mais mer=
veilleusement bien d'après nature, elle se mit dans une position,
dont elle n'auroit pu m'en offrir une autre plus agréable que se
trahissant. J'ai entamé l'ouvrage, mais pour le rendre parfait
j'avois besoin qu'elle s'y prêtat de façon à ne plus pouvoir le de=
savouer, et la nature enfin l'obligea à s'y déterminer. J'ai trou=
vé la premiere exemple de doute, et ne pouvant pas douter non
plus de la douleur qu'on avoit dû endurer j'en fus surpris. En
devoir de respecter religieusement un prejugé ou quel je de=
vois une jouissance dont je goutois la douceur pour la pre=
miere fois de ma vie, j'ai laissé la victime tranquille, et je me
suis tourné de l'autre coté pour en agir de même avec la
soeur qui devoit compter sur toute ma réconnoissance.
Je l'ai trouvée immobile dans la posture qu'on peut avoir quand
on est couché sur le dos dormant profondement, et sans aucune
crainte. Avec les plus grands menagemens, et toute l'appa=
rence de crainte de la reveiller j'ai commencé par flatter son
sein m'assurant qu'elle ~~elle~~ étoit toute neuve comme sa sour:
et je n'ai differé à la traiter de même que jusqu'au moment
qu'affectant un mouvement tres naturel, et sans lequel
il m'auroit été impossible de couronner l'oeuvre, elle m'aida
à triompher; mais dans le moment de la crise, elle n'eut
pas la force de poursuivre la fiction. Elle se demasqua me
serrant tres étroitement entre ses bras, et collant sa bouche
sur la mienne. Après le fait, je me lui dis, que vous
etes Nanette — Oui; et je m'appelle heureuse, comme ma
soeur, si vous etes honête, et constant — Jusqu'à la mort,
mes anges, tout ce que nous avons fait fait l'ouvrage de l'
amour; et qu'il n'y ait plus question d'Angela.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Je l'ai alors prié de se lever pour aller allumer des
bougies, et ce fut Marton qui eut cette complaisance. Quand
j'ai eu Nanette entre mes bras animée par le feu de l'
amour, et Marton qui tenait une bougie nous regardoit,
et paroissoit nous accuser d'ingratitude de ce que nous ne
lui disions rien, tandis qu'ayant été la première à se rendre
à mes caresses elle avoit encouragé la sœur à l'imiter,
j'ai senti tout mon bonheur. Levons nous, leur dis-je, pour
nous jurer une amitié éternelle, et pour nous rafraichir.
Nous fimes tous les trois dans un baquet plein d'eau
une toilette de mon invention qui nous fit rire, et qui re-
nouvella tous nos désirs; puis dans le costume de l'âge
d'or nous mangeames le reste de la langue, et vidames
l'autre bouteille. Après nous être dit cent choses, que dans
l'ivresse de nos sens il n'est permis d'interpreter qu'à l'a-
mour, nous nous recouchames, et nous passames dans
des debats toujours diversifiés tout le reste de la nuit.
Ce fut Nanette qui en fit la clôture. Madame Orio étant
allée à la messe j'ai dû les quitter abregeant tous les pro-
pos. Après leur avoir juré que je ne pensois plus à Angela,
je suis allé chez moi m'ensevelir dans le sommeil jusqu'à deux heures de
M. de Malipiero me trouva l'air joyeux, et les yeux cernés;
et j'ai laissé qu'il s'imaginat tout ce qu'il voulut; mais je ne
lui ai rien dit. Je suis allé chez madame Orio le lendemain,
et Angela n'y étant pas j'y ai soupé, puis je suis parti avec M.
Rosa. Nanette trouva le moment de me remettre une lettre, et
un paquet. Le paquet contenoit un morceau de pate sur la
quelle étoit l'empreinte d'une clef, et la lettre me disoit de
faire faire la clef, et d'aller passer les nuits avec elles quand j'en
aurois envie. Elle me rendoit compte outre cela qu'Angela étoit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

allée passer avec elle la nuit du lendemain, et que dans les habitudes où elles étoient elle avoit deviné tout ce qui étoit arrivé, et qu'elles en étoient convenues lui reprochant qu'elle en avoit été la cause. Elle leur avoit dit les injures les plus grossieres, et elle avoit juré de ne plus remettre les pieds chez elle. Elles ne s'en associerent pas.

Quelques jours après la fortune nous délivra d'Angela. Elle est allée demeurer à Vicence avec son pere qui y fait occupé pour deux ans à peindre à fresco des appartements. De cette façon je suis restée tranquille possesseur de ces deux anges ou je passois au moins la nuit deux fois par semaine y allant toujours attendu avec la clef qu'elles surent me procurer.

Vers la fin du carnaval Monsieur Manzoni me dit que la cé-lebre Julietta vouloit me parler; et qu'elle avoit été toujours fâchée de ne plus me voir. Alors curieux de savoir ce qu'elle avoit à me dire, j'y fus avec lui. Après m'avoir reçu avec politesse, elle me dit qu'elle avoit su que j'avois chez moi une belle sale, et qu'elle desiroit que je lui donnasse un bal à ses dépens. J'y ai d'abord consenti. Elle me donna 24 ecquins, et elle envoya ses domestiques garnir de lustres ma sale, et mes chambres, je ne devois penser qu'à l'orkestre, et au souper. Monsieur de San-Vitali étoit déja parti, et le gouvernement de Parme lui avoit donné un econome. Je l'ai vu dix ans après à Versailles décoré des ordres du roi en qualité de grand ecuyer de la fille aînée de Louis XV duchesse de Parme, qui comme toutes les princesses de France ne pouvoit pas se soustrir en Italie.

Mon bal fut en ordre. Il n'y avoit que la cohorte de Julietta, et dans une petite chambre Madame Orio avec ses deux nieces, et le pro-curateur Rosa qu'en qualité de personnes sans conséquence elle m'avoit permis de faire venir.

Après le souper, tandis qu'on dansoit des menuets, la belle me prend à part, et me dit mener moi vite dans votre chambre, car il m'est venue une idée plaisante, et nous virons.

Ma chambre étoit au troisieme étage, et nous y allons.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Je vois qu'elle ferme d'abord la porte au verou, je ne
savois que penser. Je veux, me dit elle, que vous m'ha-
billiez completement en abbé avec un de vos habits,
et je vous habillerai en femme avec ma robe. Nous
descendrons deguisés ainsi, et nous donnerons les con-
tredances. Allons vite, mon cher ami, commençons
par nous coiffer.

Sûr d'une bonne fortune, et charmé de la rare
aventure je lui arrange vite les longs cheveux en rond,
et après je laisse qu'elle me fasse un chignon qu'elle
met fort bien sous son propre bonnet. Elle me met
du rouge, et des mouches, je m'en complais, je lui
laisse voir en honnête garçon mon contentement, et
elle m'accorde de bonne grace un doux baiser sous
condition que je ne prétendrois pas d'avantage: je lui
réponds que tout ne pouvoit dependre que d'elle. Je l'
avertis en attendant que je l'adorois.

Je mets sur le lit une chemise, un petit collet, des
calçons, des bas noirs, et un habit complet. En devoir
~~d'a~~ de laisser tomber ses jupes, elle se passe adroitement
des calçons, et elle dit qu'ils vont bien, mais quand elle
veut se passer mes culottes elle les trouve trop étroites
à la ceinture, et dans le haut des cuisses. Il n'y a pas
de remede, il faut decoudre par derriere, et s'il le faut
couper l'étoffe. Je me charge de tout cela; je m'assis sur
le pied du lit, et elle se met devant moi me tournant le dos.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

mais il lui semble que je veuille trop voir, que je m'y prenne mal, que j'aille trop lentement, et que je touche où il n'étoit pas necessaire que je touchasse: elle s'impatiente, elle me laisse, elle declare, et s'arange elle même ses culottes. Je lui mets bas, ensuite, puis je lui passe la chemise, et lui arrangeant la jabot, et le petit collet, elle trouve mes mains trop curieuses, car sa poitrine n'étoit pas garnie. Elle me donne soufflet: elle m'appelle mal honnête, mais je la laisse dire, je ne voulois pas qu'elle me prit pour dupe, et d'ailleurs c'étoit une femme qu'on avoit payé cent mille écus, et qui devoit interesser un peintre. La voila enfin habillée, et voila mon tour.

J'ôte vite mes culottes malgré qu'elle voulut que je les gardasse; elle doit elle même me passer sa chemise, puis une jupe; mais tout d'un coup, devenue coquette, elle se fache de ce que je ne lui cache pas le trop visible effet de ses charmes, et elle se refuse à un soulagement qui dans un instant m'auroit calmé. Je veux lui donner un baiser, elle ne veut pas; à mon tour je m'impatiente, et malgré elle les laborieuses de ma incontinence paroissent sur la chemise. Elle me dit des injures, je lui réponds, et je lui démontre son tort; mais tout est inutile; elle est fachée; elle dut cependant achever son ouvrage en finissant de m'habiller.

C'est evident qu'une honête femme qui se seroit exposée vis à vis de moi à une pareille aventure auroit eu des intentions tendres, et ne se seroit pas dementie dans le moment qu'elle m'auroit vu les partager; mais les femmes de l'espece de Juliette sont dominées par un maudit esprit qui les rend ennemies d'elles mêmes. Juliette se trouva attrapée quand elle vit que je n'étois pas timide. Ma facilité lui passut un marque de respect. Elle auroit voulu me voir voleur de quelques faveurs qu'elle m'auroit accordées, faisant semblant de ne pas s'en appercevoir. J'aurois trop flatté sa vanité.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

~~elle tenait sur le pied de mon lit, j'en dis de même de~~
~~mon bas de culotte en même temps qu'elle me disait~~
~~d'avoir à la contenir, et pour l'en convaincre j'allonge~~
~~un coup sur la chemise, et je ne tuai pas un elle~~
~~c'était à peine dans l'instant en tout beaucoup, mais~~
~~pas un total retour sur elle, pas un mouvement pour~~
~~être insultante d'un esprit aussi de [illegible] qui a~~
~~tué tomber les pensées de cette espèce, elle m'avait~~
~~dit d'un air [illegible] que je tuais aussi que j'en~~
~~et disant cela elle attendit une réponse~~
~~pénible. Indigné par ce procédé, je me posai, je~~
~~me donne, et je me punis de prendre jusqu'à~~
~~redonner en établissant tuer à mes pieds et dont~~
~~elle s'était rendue indigne. Après cela je tuai~~
~~Celle qu'affectivement elle regrettait par dessus elle~~
~~dut retrouver si elle voulait que je les donne, et pour les~~
~~j'ai vu qu'elle aussi pu encore facilement trouver,~~
~~mais je n'ai pas demandé je les ai accordés, et sans~~
~~finir des [illegible] Je tuai chemin marchant~~
~~dette est la satisfaction de voir que les mêmes m'ai-~~
~~laient bien.~~

Séparés ainsi, nous descendîmes à la salle où on chan-
geait de maison général nous mit d'abord de bonne
humeur. Tout le monde me approuvait la bonne for-
tune que je n'avois pas eue; mais j'étois bien aise de
la laisser croire. Je me mis à la contredanse avec
mon abbé que j'étois fort fâché de trouver charmant.
Juliette dont le courant de la nuit me traita si bien

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

que la croyant repentie de son vilain procedé je me mis re=
penti aussi du mien; mais ce fut un sentiment de foiblesse,
dont le ciel dut me punir.

Après la contredanse tout le monde masculin se crut au=
torisé à prendre des libertés avec Juliette devenue abbé, et
à mon tour je me mis emparé avec les filles qui avoient
craint de passer pour Têtes à aller se faire approcher à mes
manieres. M. Querini fut aussi tot pour me demander si
j'avois des culottes, et je l'ai vu pâlir quand je lui ai dit que
j'avois été obligé de les ceder à l'abbé. Il alla s'asseoir
dans un coin de la sale, et il ne voulut plus danser.

Toute la compagnie enfin remarquant que j'avois
une chemise de femme ne douta pas de la beauté de
mon aventure excepté Henriette, et Marton qui ne pou=
voient pas me croire capable d'une infidelité. Juliette
s'apperçut qu'elle avoit fait une grande etourderie;
mais il n'y avoit plus de remede.

D'abord que nous retournames dans ma chambre
pour nous deshabiller, la croyant repentie, et ayant d'
ailleurs pris du gout pour elle, j'ai eu de pouvoir l'
embrasser, et en même tems lui prendre une main pour
la convaincre que j'étois prêt à lui donner toute la satis=
faction qu'elle meritoit; mais elle me rangea un si violent
soufflet que peu s'en fallut que je ne le lui rendisse.
Je me mis alors deshabillé sans la regarder, et elle en fit
autant. Nous descendimes ensemble; mais malgré l'eau
fraiche avec laquelle je me suis lavé le visage toute
la compagnie peut voir sur ma figure la marque de la

grosse main qui l'avoit frappée.

Avant de l'en aller, elle me dit tête à tête du ton le plus ferme que il j'avois envie de me faire jeter par la fenetre je n'avois qu'à aller chez elle, et qu'elle me feroit arranger ici ce qui étoit arrivé entre nous devenoit public.

Je ne lui ai donné motif de faire ni l'un ni l'autre, mais je n'ai pas pu empecher qu'on conte que nous avions troqué nos chemises. Personne ne m'ayant plus vu chez elle, tout le monde crut qu'elle dut donner cette satisfaction à M. Querini. Le Lecteur verra dans six ans d'ici à quelle occasion cette celebre fille dut faire semblant d'avoir oubliée toute cette histoire.

J'ai passé le quarême tres heureux avec ma deux anges, à l'assemblée chez M. de Malipiero, et à étudier la physique experimentale au couvent de la Salute.

Après Pâques devant tenir parole à la comtesse de Monreal, et impatient de revoir ma chere Lucie je suis allé à Passan. J'y ai trouvé une compagnie tout à fait differente de celle qui s'y étoit trouvée dans l'automne passé. Le comte Daniel qui étoit l'aîné de la famille avoit épousé une comtesse Gozzi, et une jeune riche fermier qui avoit épousé une fillette de la vieille comtesse y étoit admis avec sa femme, et sa belle soeur. Le souper me parut fort long. On m'avoit logé dans la même chambre, et il me tardoit de voir Lucie avec laquelle j'étois bien decidé de ne plus faire l'enfant.

Ne l'ayant pas vue avant de me coucher, je l'attendois

sans faute le matin à mon reveil; mais au lieu d'elle je vois une vilaine servante paysanne. Je lui demande des nouvelles de la famille, et je n'apprens rien, car elle ne parloit que patois. C'est la langue du païs.

Cela m'inquiete. Qu'a-t donc devenue Lucie? A-t-on découvert notre commerce? Est elle malade? Est elle morte? Je me tais, et je m'habille. Si on lui a defendu de me voir, je me vengerai, car d'une façon ou de l'autre je trouverai le moyen de la voir, et pour esprit de vengeance j'exercerai avec elle ce que l'honneur malgré l'amour m'a empeché de faire.

Mais voila le concierge qui entre d'un air triste. Je lui demande d'abord comment se portoient sa femme, et la fille, et au nom de cette derniere il pleure — Est elle morte? — Plut à Dieu qu'elle fut morte. Est elle morte! — Elle s'est enfuie avec l'aigle — Qu'a-t-elle fait! — Elle s'est enfuie avec le cocher de Monsieur le comte Daniel, et nous ne savons pas où.

Sa femme arrive, et entendant ce discours, sa douleur se renouvelle, et elle se pame. Le concierge me voyant sincerement allarmé à son affliction, me dit qu'il n'y avoit que huit jours que ce malheur lui étoit arrivé. Je connois l'aigle, lui dis-je,

C'est un coquin abbre. Vous l'a-t-il demandée en mariage ?— Non ; car il étoit certain que nous ne la lui aurions pas accordée — Je m'étonne de Lucie — Il l'a seduite, et nous ne conçumes qu'après la fuite d'où venoit la grosseur de son ventre — Il y avoit donc long-temps qu'ils se voyoient ?— Elle l'a connu un mois à peu près après votre départ. Il faut qu'il l'ait ensorcelée, car c'étoit une colombe, et vous pouvez m'en croire, en vendre bon témoignage. — Et personne ne sait où ils sont ?— Personne. Dieu sait ce que cette pauvre fille sera d'elle.

Si affligé que ces honnêtes gens, j'ai eu le bon appétit pour digérer ma tristesse. J'ai passé deux heures en réflexions de bon, et de mauvais aloi qui commençoient toutes par des Si. Si j'étois arrivé là, comme je l'espérois, tout juste auparavant, la rendre folle m'auroit tout contée, et j'aurois empêché ce malheur. Si j'avois procédé avec elle comme j'ai fait avec Manette, et Morton, elle ne la seroit pas trouvée quand je l'ai quittée dans un état de violence, qui doit avoir été la principale cause qu'elle s'est abandonnée aux désirs du scélérat. Si elle ne m'avoit pas connu avant le carnaval, son ame encore pure ne l'auroit pas accusé. J'étois au désespoir de devoir me reconnoître pour agent de l'infâme séducteur. J'avois travaillé pour lui.

Quel fior che intatto io mi avea serbato
Per non turbar, ohimè, l'amico cato,
Ohimè il bel fior colui m'à colto, e guasto.

C'est sûr que si j'avois eu quelque probabilité à trouver, je serois parti sur l'heure. Avant que le désastre de Lucie me fut connu, j'étois vain, et glorieux d'avoir eu la vertu de la laisser intacte, et je me trouvois alors repentir, et honteux de ma sotte épargne. Je me suis promis une conduite plus sage dans la suite sur l'article d'épargner, et je me dois l'état

qu'en peu de tems Lucie dans la misere, et peut être dans l'
opprobre devoit en se souvenant de moi me detester, et me
~~Lair~~ Laïr comme premiere cause de ses malheurs. Ce fatal eve=
nement m'a fait embrasser un nouveau système que dans la
suite j'ai poussé trop loin

J'ai rejoint la bruyante compagnie au jardin qui m'a si bien ac=
cueilli que j'ai fait la gayeté de la table. Mon affliction etoit
si grande que je devois la sauter a pieds joints ou partir. Ce
qui m'a donné un tres fort relief dans sa figure, et encore plus
le caractere tout a fait nouveau pour moi de la nouvelle
mariée. Sa soeur étoit plus jolie qu'elle; mais les orteils com=
mençoient a m'allumer. J'y voyois trop de besogne.

Cette nouvelle mariée agée de dix sept a vingt ans attiroit
sur elle l'attention de toute la compagnie à cause de ses ma=
nieres empruntées. Parleuse, surchargée de maximes, dont elle
croyoit de devoir faire parade, devote, et honneuse de son mari,
elle ne cachoit pas la peine qu'il lui faisoit quand il se montroit en=
chanté de sa soeur qui a table etoit toujours vis à vis d'elle et ne=
cessoit par lui. Ce mari etoit un etourdi qui peut être aimoit
beaucoup sa femme; mais qui en grace du bon ton se croyoit en
devoir de se montrer indifférent, et qui par vanité se plaisoit à
lui donner des motifs de jalousie. Elle à son tour auroit peur de
passer pour bete ne le relevoit pas. La bonne compagnie la agi=
noit precisement parce qu'elle couroit y paroitre faite. Quand
je debitois des sornettes elle m'ecoutoit attentivement, et pour
ne pas passer pour bête elle rioit hors de propos. Elle me ren=
dit enfin si curieux d'elle que je me suis determiné à l'entrepren=
dre. Mes attentions, mes ingenies, mes soins grands, et petits
firent connoitre à tous pas plus tard que le troisieme jour que
j'avois jetté un devolu sur elle. Ils en amerrtinent en pu=
blic le mari qui ne sentant l'intrepide se moquoit quand il lui
disoient que j'étois redoutable. Je contrefaisois le modeste, et
souvent l'insoucieux. Pour lui, consequent dans son role, il m'
excitoit à cajoler sa femme qui à son tour jouoit fort mal la dissinvolta.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

La cinquieme, ou sixieme jour, je promenant avec moi au jardin, elle eut la bêtise de m'expliquer les justes raisons de son inquiétude, et le tort que son mari avoit de lui en donner des motifs. Je lui ai répondu en fort d'ami que le seul moyen qu'elle pouvoit employer pour le corriger en peu de temps étoit celui de faire semblant de ne pas voir les petitesses qu'il feroit à sa sœur, et à son tour de se montrer amoureuse de moi. Pour l'engager à prendre ce parti, je lui ai dit qu'il étoit difficile, et qu'il falloit avoir beaucoup d'esprit pour jouer cette scène si faux. Elle m'assura qu'elle le joueroit à merveille; mais elle le joua si mal que la compagnie s'apperçut que le projet étoit de mon cru.

Quand je me trouvois avec elle dans les allées du jardin, sûr que personne ne nous voyoit, et que je voulois la mettre tout de bon à son rôle, elle devenoit sérieuse après s'être imposé, elle employoit enfin l'imprudent moyen de s'éloigner de moi en courant, et en rejoignant les autres qui pour lors se moquoient de moi en m'appellant mauvais chanteur. Je lui reprochois en vain après cet faits le triomphe mal entendu qu'elle procuroit à son mari: je lui voyois son esprit, et je déplorois son éducation. Je lui disois pour l'appaiser que mes manières avec une femme d'esprit comme elle étoient celles de la bonne compagnie. Mais au bout de dix à douze jours elle me désespera en disant qu'étant prêtre je devois savoir que dans la matière de l'amour le moindre attouchement étoit un péché mortel, que Dieu voyoit tout, et qu'elle ne vouloit ni damner son ame, ni se voir exposée à la honte de devoir dire à son confesseur qu'elle étoit descendue à faire des abominations avec un prêtre. Je lui ai dit que je n'étois pas prêtre, mais elle me fermera en me demandant si je convenois que ce que je voulois entreprendre fut péché. N'osant pas en encourager d'en disconvenir, j'ai vu que je devois finir

Etant devenu froid avec elle, et le vieux comte disant en pleine table que ma froideur devoit de ce que c'étoit une affaire faite, je n'ai pas manqué de représenter à la dame ce que sa conduite fesoit juger à ceux qui connoissoient le monde; mais cela fut egal. Voici le curieux incident qui fit le dénouement de la piece.

Le jour de l'Ascension nous allames tous faire une visite à Madame Bergali celebre dans le Parnasse italien. Devant retourner à Passeau, la fermiere vouloit se mettre dans la voiture à quatre places où son mari s'étoit deja mis avec la soeur, tandis que j'etois tout seul dans une caleche à deux roues. J'avois du goût à me placer auprès de cette mefiance; et la compagnie lui remontra qu'elle ne pouvoit pas me faire cet affront. Pour lors elle vint, et ayant dit au postillon que je voulois aller dans la plus courte, il se sépara de toutes les autres voitures, prenant le chemin du bois de Caprini. Le ciel étoit beau mais en moins d'une demie heure il s'eleva un orage de l'espece de ceux qui s'elevent en Italie, qui durent une demie heure, qui ont l'air de vouloir bouleverser la terre, et les elemens, et qui finissent en rien; le ciel retournant serein, et l'air restant rafraichi, de sorte qu'ordinairement ils font plus de bien que de mal.

Ah! Mon Dieu! dit la fermiere, Nous allons essuyer un orage! — Oui; et malgré que la caleche soit ouverte, la pluie abimera votre habit; j'en suis fachè — Patience l'habit, mais je crains le tonnere — Bouchez vos oreilles — Et la foudre?! — Postillon: allons nous mettre à couvert quelque part — Il n'y a des maisons, me repondit il, qu'à une demie heure d'ici; et dans une demie heure il n'y aura plus d'orage.

Disant cela il poursuit tranquillement son chemin, et voila les eclairs qui se succedent, le tonnere qui gronde, et la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

pauvre femme qui tremble. La pluie commence.
J'ôte mon manteau pour l'employer à nous couvrir plus
devant tous les deux ; et après qu'un grand eclair a annoncé
la foudre, nous la voyons eclater à cent pas devant nous. Les che=
veux se cambrent, et ma pauvre dame est prise par des
convulsions spasmodiques. Elle se jette sur moi, me serre étroi=
tement entre ses bras. Je m'incline pour ramasser le mon=
teau qui étoit tombé à nos pieds, et en le ramassant je prens ici
jupet avec. Dans le moment qu'elle veut les rabâiller, une
nouvelle foudre eclate, et la frayeur l'empêche de se mouvoir.
Voulant remettre le manteau sur elle, je me l'approche, et elle
tombe positivement sur moi qui rapidement la place à califourchon.
Sa position ne pouvant pas être plus heureuse, je ne pense pas de
rien, je m'y adapte dans un instant ressentant semblant d'arran=
ger dans la ceinture de mes culottes ma montre. Comprenant
que si elle ne m'en empêchoit pas bien vite, elle ne pouvoit
plus se defendre, elle fait un effort, mais je lui dis que si elle
ne fait pas semblant d'être evanouie, le postillon se tour=
neroit et verroit tout. En disant ces paroles, je laisse qu'elle
m'appelle impie tant qu'elle veut, je la serre au croupion, et
je remporte la plus complete victoire que jamais habile liba=
tateur ait remportée.

La pluie à verse, et le vent contre étant très fort, elle se
voit reduite à me dire sérieusement que je la perdois d'hon=
neur puisque le postillon devoit la voir — Je le vois, lui dis-je,
et il ne pense pas à se tourner ; et quand même, le manteau
nous couvre entièrement tous les deux : soyez sage, et ne=
mez vous comme evanouie, car en vérité je ne vous lache pas.
Elle se persuade, me demandant comment je pouvois de=
fier la foudre avec une pareille scélératesse : je lui réponds que
la foudre étoit d'accord avec moi, elle est tentée de croire que
c'est vrai, elle n'a presque plus de peur, et ayant vu, et senti
mon extase, elle me demande si j'avois fini. Je lui dis que non,
puisque je voulois son contentement jusqu'à la fin de l'orage.
Convenez ou je laisse tomber le manteau — Vous êtes un

homme affreux qui m'avait rendu malheureuse pour tout le reste de mes jours. Etes vous contente à présent? — Non — Que voulez vous? — Un deluge de baisers — Que je suis malheureuse! Eh bien. Tenez — Dites que vous me pardonnez. Convenez que je vous fais plaisir — Oui. Vous le voyez. Je vous pardonne.

Je l'ai alors essuyée; et l'ayant priée d'avoir la même bonne= Foi à avec moi, je lui ai ou la bouche sèche — Dites moi que vous m'aimez, lui dis-je — Non, car vous etes un athée, et l'enfer vous attend.

L'ayant alors remise à sa place, et voyant le beau tems je l'ai assurée que le postillon ne s'étoit jamais trompé. En badinant sur l'aventure, et lui baisant la main, je lui ai dit que j'étois sûr de l'avoir guerie de la peur du tonnere, mais qu'elle ne reverleroit ja= mais à personne le secret qui avoit opéré la guerison. Elle me= pondit qu'elle étoit pour le moins tres sûre que jamais femme n'a= voit été guerie par un pareil remede — Cela, lui dis-je, doit être arrivé dans mille ans un million de fois. Je vous dirai même que montant dans la calèche j'y ai compté dessus, car je ne connois= soit autre moyen que celui ci pour parvenir à vous posseder. Considerez vous. Sachez qu'il n'y a pas au monde de femme heureu= qui dans votre cas autorise à vouloir — Je le crois; mais pour l'avenir je ne voyagerai qu'avec mon mari — Vous ferez mal car votre mari n'aura pas l'esprit de vous considerer comme j'ai fait — C'est bien vrai. Je suis avec vous de singulier car= rosse; mais voyez sûr que je ne voyagerai plus avec vous.

Avec des si beaux dialogues nous arrivames à Paris où avant tout les autres je pensai à chercher une ecu trouver dans la chambre tandis que je chercherois pour le donner au postillon. Il vint — Je cherche un ecu — Voilà le votre bien — Tiens. Voilà un ecu. Mais voyez discret.

Nd I
20

Chap. VI.

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Chapitre VI

6.

Mort de ma grand-mere. Ses conséquences.
Je perds la grace de M. Malipiero. Je n'ai
plus de maison. La Tintoretta. On me met
dans un séminaire. On me chasse. On me
met dans un fort.

À souper on ne parla que de l'orage; et le fermier qui connoissoit la maladie de sa femme me dit qu'il étoit bien sûr que je ne voyagerois plus avec elle. Ni moi avec lui, repartit elle, car c'est un impie qui conjuroit la foudre par des buffonneries.

Cette femme eut le talent de m'éviter si bien que je ne me vis plus trois fois à tête avec elle.

À mon retour à Venise j'ai dû suspendre mes habitudes à cause de la derniere maladie de ma bonne grand-mere que j'ai quittée que lorsque je l'ai vue expirer. Elle ne put me rendre baiser, car elle m'a donné de son vivant tout ce qu'elle avoit. Elle mourut des suites qui m'oblige-gerient à prendre un nouveau système de vie. Un mois après j'ai reçu une lettre de ma mere qui me disoit que n'y ayant plus d'apparence qu'elle puisse retourner à Venise, elle l'avoit déterminée à quitter la maison qu'elle y tenoit. Elle me disoit qu'elle avoit communiqué ses intentions à l'abbé Grimani, dont je devois suivre les instructions. Il devoit être lui qui après avoir vendu tous les meubles auroit soin de me mettre dans une bonne pension, également qui me feroit, et ma sœur. Je me suis affiché chez M. Grimani pour l'assurer qu'il me trouveroit toujours soumis à ses ordres. Le loyer de la maison étoit payé jusqu'à la fin de l'année.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Quand j'ai su qu'à la fin de l'année je n'aurai plus de maison, et qu'on vendroit tous les meubles, je ne me suis plus gêné dans mes besoins. J'avois déjà vendu du linge, des tapisseries, et des porcelaines: ce fut mon affaire de vendre des miroirs, et des lits. Je savois qu'on le trouveroit mauvais, mais c'étoit l'héritage de mon père sur le quel ma mère n'avoit rien à prétendre je me regardois comme maître. Pour ce qui regardoit mes frères, nous aurions toujours le temps de nous parler.

Quatre mois après j'ai reçu une lettre de ma mère datée de Varsovie qui en contenoit une autre. Voici la traduction de celle de ma mère» J'ai connu, mon cher fils, ici un savant
" moine Minime Calabrois, dont les grandes qualités me
" faisoient penser à vous toutes les fois qu'il m'honoroit d'une
" visite. Je lui ai dit, il y a un an, que j'avois un fils acheminé
" pour l'état d'ecclesiastique, que je n'avois pas la force
" d'entretenir. Il me répondit que ce fils deviendroit le mien,
" si je pouvois obtenir de la reine sa nomination à un evêché
" dans son pais. L'affaire, me dit il, seroit faite si elle vouloit
" avoir la bonté de le recommander à sa fille reine de Naples.
" Pleine de confiance en Dieu je me mis jettée aux pieds de
" S. M., et j'ai trouvé grace. Elle écrivit à sa fille, et elle l'a
" fait élire par notre seigneur le Pape à l'evêché de Isarto:
" Isaro. En conséquence de la parole il vous prendra avec lui
" à la moitié de l'année prochaine, car pour aller en Calabre
" il doit passer par Venise. Il vous l'écrit lui même, regar:
" dez le donc d'abord, encouragez moi votre regard, et je le lui mettrai.
" Il vous acheminera aux plus grandes dignités de l'eglise.
" Il vous acheminera aux plus grandes dignités de l'eglise.
" Imaginez vous ma consolation quand je vous verrai dans
" vingt ou trente ans d'ici devenu un saint évêque.
" En attendant son arrivée l'abbé Grimani aura soin de
" vous. Je vous donne ma bénédiction, et je suis etc:

La lettre de l'evêque qui étoit en latin, me disoit la même chose. Elle étoit pleine d'onction. Il m'avertissoit qu'il ne s'arreteroit à Venise que trois jours. J'ai répondu en conséquence.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Ces deux Lettres me rendirent fanatique. Bien Venise.
Rempli de certitude que j'allois au devant de la plus heureuse
fortune qui devoit m'attendre au bout de ma carriere, il me
tardoit d'y entrer; et je me felicitois de ne me sentir dans mon
coeur aucun regret de tout ce que j'allois quitter en m'eloi=
gnant de ma patrie. Les amitiés sont finies, me disois-je, et ce qui
m'interessera à l'avenir ne sera que grand et solide. M.
Grimani, après m'avoir fait les plus grands compliments sur mon
sort m'assura qu'il me trouveroit une pension où j'entrerai au
commencement de l'année suivante, ~~en attendant~~ ~~au palais~~ dois l'evêque.
M. Malipiero qui dans son espece étoit un sage, et qui me voy=
oit à Venise engouffré dans les vains plaisirs fut charmé de
me voir au moment d'aller accomplir ma destinée ailleurs,
et de voir l'elancement de mon ame dans la vive promptitude
avec laquelle je me soumettois à ce que la combinaison me
presentoit. Il me fit alors une leçon que je n'ai jamais oubliée.
Il me dit que le fameux precepte des stoïciens sequere Deum
ne vouloit dire autre chose sinon abandonne toi à ce que le sort
te presente, lorsque tu ne te sens pas une forte repugnance
à le suivre. C'étoit, me disoit il, le demon de Socrate sepe
revocans raro impellens, et c'étoit de là que venoit le fata
viam invenient des mêmes stoïciens. C'est en cela que la
science de M. Malipiero consistoit, étant savant sans avoir fa=
mais étudié autre livre que celui de la nature morale. Mais
dans les maximes de cette même école il m'est arrivé un
mois après une affaire qui m'a produit sa disgrace, et qui
ne m'a rien appris

M. Malipiero croyoit de connoître sur la physionomie des jeu=
nes gens des signes qui indiquoient l'empire absolu que la fortune
exerceroit sur eux. Lorsqu'il croyoit cela il se les attachoit pour
les instruire à seconder la fortune avec la sage conduite, con=
il disoit avec un grand sens que la medecine entre les mains de
l'imprudent étoit un poison, comme le poison ~~étoit~~ devenoit une mede=
cine entre les mains du sage.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Il avoit donc trois favoris pour les quels il feroit tout ce qui de=
pendoit de lui en ce qui regardoit leur education. C'étoit Therese
Simer, dont les vicissitudes furent innombrables, et dont mes lecteurs
en verront partie dans ces memoires. J'étois le second, dont ils
jugeront ce qu'ils voudront; et le troisieme étoit une fille du bour=
carol Gardela, qui avoit trois ans moins que moi, et qui en jolis por=
toit sur la physionomie un caractere frapant. Pour la mettre sur le
trotoir le speculatif vieillard lui feroit apprendre à danser; car il
est, disoit il, impossible que la bille entre dans la blouse tout
que personne ne la pousse. Cette Gardela est celle que sous le nom
d'Agata Grilla à Stutgard. Ce fut la premiere maîtresse fixée
du duc de Wirtemberg l'an 1757. Elle étoit charmante. Je l'ai
laissée à Venise, où elle est morte il y a deux ou trois ans.
de l'Agata s'est empoisonné peu de tems après. Son mari Michel
Un jour, après nous avoir fait dîner avec lui tous les trois, il
nous laissa comme il feroit toujours pour aller faire la sieste
la petite Gardella, devant aller prendre sa leçon, me laissa seul
avec Therese, qui, malgré que je ne lui eusse jamais conté
fleurette, ne laissoit pas de me plaire. Etant assis l'un après
de l'autre, devant une petite table, le dos tourné à la porte
de la chambre, où nous supposions que notre patron dormoit,
il nous vint envie à un certain moment, dans l'innocente gaieté
de notre nature, de confronter les differences qui paroient
extre nos configurations. Nous étions au plus interessant de l'
examen, lorsqu'un violent coup de canne tomba sur mon cou,
suivi par un autre, qui auroit été suivi par d'autres, si ne ra=
pidement je ne me fusse soustrait à la grele prenant d'abord
la porte. Je suis allé chez moi sans manteau, et sans chapeau.
Un quart d'heure après j'ai reçu le tout avec un billet de la
vieille gouvernante du senateur qui m'avertissoit de ne plus
oser mettre les pieds dans le palais de son excellence.

Ce fut à lui même que dans la minute j'ai repondu en
ces termes. Vous m'avez battu étant en colere, et pour cette
raison vous ne pouvez pas vous vanter de m'avoir donné une
leçon. Je ne veux donc avoir rien appris. Je ne peux vous par=
donner qu'oubliant que vous etes un sage; et je vous oublie=
rai jamais.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Le seigneur eut peut être raison ; mais avec toute sa puis-
donce il s'est mal reglé, car tous ses domestiques ont deviné par
quelle raison il m'avoit exilé, et par consequent toute la ville
a vû de l'histoire. Il n'a osé faire le moindre reproche à
Mlle rose, comme elle m'a dit quelque tems après ; mais, comme
de raison, elle n'a pas osé demander ma grace.

Le tems dans lequel notre maison devoit se vider approchant,
j'ai vu devant moi un beau matin un homme à peu près
de quarante ans en perruque noire, et manteau d'ecarlate, à
teint roti du soleil, qui me donna un billet de M. Grimani dans
lequel il m'ordonnoit de lui laisser en liberté tous les meubles
de la maison après les lui avoir consignés selon l'inventaire
qu'il portoit, et dont je devois avoir le semblable. D'abord donc
j'allé prendre le mien, je lui ai fait voir tous les meu-
bles que l'ecriture indiquoit lorsqu'ils y etoient, lui disant quand
ils n'y etoient pas, que je savois ce que j'en avois fait. Le bouton,
prenant un ton de maitre, me dit qu'il vouloit savoir ce que
j'en avois fait, et pour lors je lui ai repondu que j'en avois
pas des comptes à lui rendre, et entendant sa voix qui i'ele-
voit je l'ai conseillé à s'en aller d'une façon qu'il a vu que
je savois que chez moi j'etois le plus fort.

Me voyant obligé à informer M. Grimani de ce fait, j'y fus à
son lever ; mais j'y ai trouvé mon homme qui l'avoit deja in-
formé de tout. J'ai dû soufrir une forte reprimande. Il me
demanda compte tout de suite des meubles qui manquoient.
Je lui ai repondu que je les avois vendus pour ne pas faire
des dettes. Après m'avoir dit que j'etois un coquin, que je
n'en etois pas le maitre, qu'il savoit ce qu'il feroit, il m'or-
donna de sortir de chez lui dans l'instant.

Outré de colere, je vais chercher un juif pour lui vendre
tous ceux qui restoient ; mais voulant rentrer chez moi, je
trouve à ma porte un huissier qui me remet un comande-
ment. Je le lis, et je le trouve fait à l'instance d'Antoine Raz-
zetta. C'etoit l'homme à teint roti. Le scellé etoit à toutes

le portier. Je ne peux entrer par même dans ma chambre. Le huissier étoit parti, et il avoit laissé un garde. Je parts, et je vais chez M. Rosa, qui après avoir lu l'ordre, me dit que le lendemain matin le scellé seroit levé, et qu'en attendant il alloit faire citer Razzetta devant l'avogador. Pour cette nuit, me dit il, vous irez dormir chez quelqu'ami. C'est une violence; mais il vous la payera chere — Il agit ainsi par ordre de M. Grimani — Ce sont ses affaires.

Je fus alle dormir avec mes anges.

Le lendemain matin, le scellé fut levé, et je fus rentré chez moi, et Razzetta n'ayant point paru, Rosa en mon nom l'a cité pour le lendemain la penale pour le faire declarer de prise de corps le jour suivant s'il ne comparoissoit pas. Un laquais de M. Grimani vint le troisieme jour de tres bonne heure me porter un billet de la main dans lequel il m'ordonnoit d'aller chez lui lui parler; et j'y fus.

A mon apparition il me demanda d'un ton brusque ce que je pretendois faire — Me mettre à l'abri de la violence sous la protection des lois, me defendant d'un homme avec lequel je n'ai rien à faire, et qui m'a forcé à aller passer la nuit dans un mauvais lieu — Dans un mauvais lieu? — Certainement. Pourquoi m'a-t-on empeché d'aller chez moi? — Vous y etes à present. Mais aller de suite dire à votre procureur de suspendre toute procedure. Razzetta n'a rien fait que par mon ordre. Vous allez peut être avez une chambre à S. S. Ermitorme dans une maison qui m'appartient, dont le premier etage est occupé par la Mattonetta dont vous louerez notre premiere danseuse. Faites y porter vos hardes et vos livres, et venez diner tous les jours avec moi. J'ai mis votre frere dans une bonne maison, et votre sœur dans une autre, ainsi tout est fini.

Monsieur Rosa, auquel je suis d'abord allé rendre compte de tout, me conseilla de faire tout ce que l'abbé Grimani vouloit; et j'ai suivi son conseil. C'étoit une satisfaction, et l'admission à sa table m'honoroit. Outre cela j'étois curieux de mon nouveau logement chez la Mattonetta dont on parloit beaucoup à cause d'un prince de Waldeck qui depensoit beaucoup pour elle. L'evegue devoit arriver dans l'été,

je n'avois qu'encore six mois à attendre à Venise ce
prelat qui devoit m'acheminer peut etre au pontificat.
Mes chateaux en Espagne. Après avoir dîné le
meme jour chez M. Grimani sans jamais dire le mot à Razetta
qui etoit à mon coté je suis allé pour la derniere fois à ma belle
maison à S. Samuel d'où j'ai fait transporter dans un bateau
à mon nouveau logement tout ce que j'ai jugé m'appartenir.

Mademoiselle Nintonetta que je ne connoissois pas, mais
dont je connoissois les talens, et le caractere etoit mediocre
danseuse; mais fille d'esprit qui n'etoit nullement laide. Le
prince de Waldeck, qui depensoit beaucoup pour elle, ne
pechoit pas de conserver son ancien protecteur. C'etoit un
noble venitien de la famille Lin aujourd'hui eteinte, agé de
soixante ans, qui etoit chez elle dans toutes les heures du jour.
Ce fut ce seigneur qui me connoissoit, qui entra dans ma
chambre vers de chaussée au commencement de la nuit pour
me complimenter de la part de mademoiselle, et me dire
qu'elle etoit enchantée de m'avoir chez elle si je lui ferois un
grand plaisir d'intervenir à son assemblée. J'ai repondu à
M. Lin que je ne savois pas d'etre chez elle, que M. Grimani
ne m'avoit pas averti que la chambre que j'occupois lui appar-
BnF MSS
roit, que sans cela je lui aurois rendu mes devoirs même
avant de faire porter mon petit equipage. Après cette excuse
nous montames au premier. Il me presenta, et la connoissance fut faite.

Elle me reçut en m'accueillant ôtant son gant pour me donner la main à baiser, et m'ayant dit mon nom à cinq ou six étrangers qui étoient là, elle me les nomma un à un; puis elle me fit asseoir à son côté. Elle étoit vénitienne, et trouvant ridicule qu'elle me parlât français que je ne comprenois pas je l'ai priée de parler le langage de notre pays. S'étonnant beaucoup que je ne parlasse pas français, elle me dit d'un air mortifié, que je figurerois donc mal chez elle, où elle ne recevoit que des étrangers. Je lui ai promis de l'apprendre.

Le matador arriva une heure après. Ce généreux prince me parla fort bien italien, et fut avec moi très gracieux dans tout le carnaval du carneval. Vers la fin il me donna une tabatière d'or en récompense d'une très mauvaise chanson que j'ai fait imprimer à l'honneur de la Signora Marguerita Grisellini dette La Tintoretta. Grisellini étoit son nom de famille. On l'appelloit Tintoretta parceque son père avoit été teinturier. Ce Grisellini, dont le comte Joseph Brigido fit la fortune étoit son frère. S'il vit encore il passe une heureuse vieillesse dans la belle capitale de la Lombardie

La Tintoretta avoit des qualités pour rendre amoureux des hommes raisonnables beaucoup plus que Juliette. Elle aimoit la poésie, et j'en serois devenu amoureux sans l'évêque que j'attendois. Elle étoit amoureuse d'un jeune médecin nommé Righelini rempli de mérite mort à la fleur de son âge que je regrette encore. Je parlerai de lui dans douze ans d'ici

Vers la fin du carnaval ma mère ayant écrit à l'abbé Grimani qu'il étoit heureux que l'évêque me trouvât logé avec une douceur il se détermina à me loger avec décence, et dignité. Il consulta avec le curé Morello, et trouvant avec lui sur l'endroit qui me seroit le plus convenable, ils décidèrent que rien n'étoit plus beau que me mettre dans un séminaire. Ils firent tout à mon insu, et le curé fut chargé de m'en donner la nouvelle, et de me persuader à y aller volontiers, et de bon cœur.

Je me suis mis à rire lorsque j'ai entendu le curé se servir d'un style fait pour calmer, et pour donner la pilule.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Je lui ai dit que j'etois prêt à aller par tout où il trouveroient bon que j'allasse. Leur idée etoit folle, car à l'age de dix sept ans, et tel que j'etois on ne devoit jamais penser à me mettre dans un seminaire; mais toujours Socratique ne me sentant aucune aversion non seulement j'y ai consenti; mais la chose me paroissant plaisante il me tardoit d'y être. J'ai dit à Monsieur Grimani que j'etois prêt à tout pourvu que Rolletta n'eut pas à s'en mêler. Il me le promit; mais il ne me tint pas parole après le seminaire. Je n'ai jamais su decider si cet abbé Grimani etoit bon prestre qui il etoit bete, ou si la betise etoit un defaut de la bonté. Mais tous les freres etoient de la même sorte. Le plus mauvais tour que la fortune puisse jouer à un jeune homme qui a dessein est celui de le mettre dans la dependance d'un riche. Après m'avoir fait habiller en seminariste le curé me conduisit à S.t Cipsien de Murano pour me presenter au recteur.

L'eglise patriarcale de S.t Cipsien est desservie par des moines Camaldules. C'est un ordre institué par le bienheureux Romuald. On me fit voir dans trois chambres au moins cent cinquante seminaristes, dix à douze ecoles, le refectoire, le dortoire, les jardins pour la promenade aux heures de recreation, et on me fit envisager dans ce lieu la vie la plus heureuse que jeune homme put desirer au point qu'à l'arrivée de l'eveque que je la regreterois. Dans le meme tems ils avoient l'air de m'encourager me disant que je ne resterois là que tout au plus cinq à six mois. Leur eloquence me fit rire.

Je lui ai dit que j'etois prêt à aller par tout où il trouveroient bon que j'allasse. Leur idée etoit folle, car à l'age de dix sept ans, et tel que j'etois on ne devoit jamais penser à me mettre dans un seminaire; mais toujours Socratique ne me sentant aucune aversion non seulement j'y ai consenti; mais la chose me paroissant plaisante il me tardoit d'y être. J'ai dit à Monsieur Grimani que j'etois prêt à tout pourvu que Rolletta n'eut pas à s'en mêler. Il me le promit; mais il ne me tint pas parole après le seminaire. Je n'ai jamais su decider si cet abbé Grimani etoit bon prestre qui il etoit bete, ou si la betise etoit un defaut de la bonté. Mais tous les freres etoient de la même sorte. Le plus mauvais tour que la fortune puisse jouer à un jeune homme qui a dessein est celui de le mettre dans la dependance d'un riche. Après m'avoir fait habiller en seminariste le curé me conduisit à S.t Cipsien de Murano pour me presenter au recteur.

L'eglise patriarcale de S.t Cipsien est desservie par des moines Camaldules. C'est un ordre institué par le bienheureux Romuald. Le recteur me reçut avec une bonne mine noble et prevenante. Le recteur me reçut avec une bonne mine noble et prevenante. Le recteur me reçut avec une bonne mine noble et prevenante. Au discours plein d'onction qu'il me fit je me rendre affabilité. Au discours plein d'onction qu'il me fit je me rendre affabilité. Au discours plein d'onction qu'il me fit je me rendre affabilité. Je vis apperçu qu'il croyoit qu'on me mettoit au seminaire pour me punir, ou pour le moins pour m'empecher de poursuivre me punir, ou pour le moins pour m'empecher de poursuivre me punir, ou pour le moins pour m'empecher de poursuivre à mener une vie scandaleuse — Je ne peux pas croire, mon tres à mener une vie scandaleuse — Je ne peux pas croire, mon tres à mener une vie scandaleuse — Je ne peux pas croire, mon tres reverend, qu'on pretende de me punir — Non non: mon cher fils. reverend, qu'on pretende de me punir — Non non: mon cher fils. reverend, qu'on pretende de me punir — Non non: mon cher fils. Je voulois vous dire que vous vous trouverez tres content chez nous. Je voulois vous dire que vous vous trouverez tres content chez nous. Je voulois vous dire que vous vous trouverez tres content chez nous. On me fit voir dans trois chambres au moins cent cinquante On me fit voir dans trois chambres au moins cent cinquante On me fit voir dans trois chambres au moins cent cinquante seminaristes, dix à douze ecoles, le refectoire, le dortoire, les seminaristes, dix à douze ecoles, le refectoire, le dortoire, les seminaristes, dix à douze ecoles, le refectoire, le dortoire, les jardins pour la promenade aux heures de recreation, et jardins pour la promenade aux heures de recreation, et jardins pour la promenade aux heures de recreation, et on me fit envisager dans ce lieu la vie la plus heureuse que on me fit envisager dans ce lieu la vie la plus heureuse que on me fit envisager dans ce lieu la vie la plus heureuse que jeune homme put desirer au point qu'à l'arrivée de l'eve- jeune homme put desirer au point qu'à l'arrivée de l'eve- jeune homme put desirer au point qu'à l'arrivée de l'eve- que je la regreterois. Dans le meme tems ils avoient l'air que je la regreterois. Dans le meme tems ils avoient l'air que je la regreterois. Dans le meme tems ils avoient l'air de m'encourager me disant que je ne resterois là que tout de m'encourager me disant que je ne resterois là que tout de m'encourager me disant que je ne resterois là que tout au plus cinq à six mois. Leur eloquence me fit rire. au plus cinq à six mois. Leur eloquence me fit rire. au plus cinq à six mois. Leur eloquence me fit rire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

 J'y suis entré au commencement de Mars. J'avois passé la nuit entre mes deux femmes, qui comme madame Rio, et Mlle Rosine pouvoient pas se persuader qu'un garçon de mon humeur pût avoir tant de docilité. Elles arrosèrent le lit de leurs larmes mêlées avec les miennes.

La veille de ce jour j'ai porté à Madame Manzoni en dépôt sacré tous mes papiers. C'étoit un gros paquet que j'ai retiré des mains de cette respectable femme quinze ans après. Elle vit encore âgée de quatre vingt dix ans et bien portante. Rien de tout son coeur de la petite qu'on avoit de me mettre au collège, elle me soutint que je n'y resterois qu'un mois tout au plus — Vous vous trompez madame: j'y vais avec plaisir, et j'y attendrai l'évêque — Vous ne connoissez ni vous même, ni l'évêque avec quel vous ne resterez pas non plus.

Le curé m'accompagna au séminaire; mais à la moitié du voyage il fit arrêter la gondole à S. Michel à cause d'un commencement qui me prit qui paroissoit me suffoquer. Le frère apothicaire me rendit la santé avec l'eau de Melisse. C'étoit l'effet des efforts amoureux que j'avois fait toute la nuit avec mes deux anges, que je croignois d'avoir entre mes bras pour la dernière fois. Je ne sais pas si le lecteur sait ce que c'est qu'un amant qui prenant congé de l'objet qu'il aime craint de ne plus le revoir. Il fait le dernier compliment, et croit l'avoir fait il ne revient pas que ç'ait été le dernier, et il le renouvelle jusqu'à ce qu'il voit son arme distillée en sang.

Le curé m'a laissé entre les mains du recteur. On avoit déjà porté ma malle et mon lit dans le dortoire, où j'entrois pour y laisser mon manteau, et mon chapeau. On ne me mit pas dans la classe des adultes parceque malgré ma taille je n'en avois pas l'âge. J'avois la vanité de conserver encore mon poil follet: c'étoit un duvet que je cherchois parceque il ne laissoit pas douter de ma jeunesse. C'étoit un ridicule;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

mais quel est l'âge dans lequel l'homme cesse d'en avoir ? 90 175

On se defait plus facilement des vices. La tyrannie n'a pas exercé sur moi son empire jusqu'à m'obliger de me soustraire. Ce ne fut qu'en cela que je l'ai trouvée tolerante.

Dans quelle ecole, me demanda le recteur, voulez vous être mis?

— Dans la dogmatique, mon très reverend pere; je veux apprendre l'histoire de l'eglise — Je vais vous conduire chez le pere examinateur.

— Je suis docteur, et je ne veux pas subir un examen — Il est necessaire, mon cher fils. Venez

Ceci me parut une insulte. Je me sentis transporté outre. Je ne sus le champ determiné à une singuliere vengeance, dont l'idée me combla de joie. J'ai si mal repondu à toutes les questions que l'examinateur me fit en latin, dirent tout de solecismes qu'il me fit obligé à m'envoyer à la classe inferieure de la grammaire, où à ma grande satisfaction je me suis vu camarade de dix huit à vingt garçons de neuf à dix ans qui quand ils surent que j'étois docteur ne feroient que rire accipiamus pecuniam et mittamus animum in patriam nostram

A l'heure de la recréation, mes camarades de dortoire qui étoient tous au moins à l'école de philosophie, me regardoient avec mepris, et comme ils parloient entr'eux de leurs theses sublimes, ils se moquoient de moi de ce que j'avois l'air d'ecouter avec attention leurs disputes, qui devoient être pour moi des enigmes. J'étois bien loin de la pensée de me decouvrir; mais trois jours après un evenement inespéré me devoila.

Le pere Barbarigo Somasque du couvent de la Salute de Venise, qui m'avoit eu entre ses ecoliers de Physique, étoit venu faire une visite au recteur, me vit au sortir de la messe, et me fit mille complimens. La premiere chose qu'il me demanda fut à quelle science je m'occupois, et il crut que je badinois quand je lui ai repondu que j'étois à la grammaire. Le recteur arriva alors, et nous allames tous à nos classes. Une heure après voila le recteur qui vient m'appeller de hors. Pourquoi, me dit il, avez vous fait l'ignorant à l'examen? — Pourquoi avez vous eu l'injustice de m'y soumettre?

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Il me conduisit alors ayant l'air un peu faché à l'école de dogmatique, ou mes camarades de dortoir furent étonnés de me voir. L'après dîner à la récréation ils devinrent tous mes amis, me firent cercle, et me mirent de bonne humeur.

Un beau séminariste âgé de quinze ans, qui aujourd'hui à moins qu'il ne soit mort, est evêque, fut celui dont la figure, et le talent me frappèrent. Il m'inspira l'amitié la plus forte, et dans les heures de récréation, au lieu de jouer aux quilles, ce n'étoit qu'avec lui que je me promenois. Nous parlions poesie. Les plus belles odes d'Horace faisoient nos delices. Nous professions l'Iriolte au Tasse, et Petrarque étoit l'objet de notre admiration, comme Gallioni, et Muratori qui l'avoient critiqué l'étoient de notre mepris. Nous devinmes en quatre jours si tendres amis que nous etions jaloux l'un de l'autre. Nous boudions lorsque l'un de nous quittoit l'autre pour se promener avec un troisieme.

Un moine laïque survelloit à notre dortoire. Son inspection etoit d'en conserver la police. Toute la chambrée après souper precedée par ce moine qu'on appelle prefet alloit au dortoire; chacun s'approchoit de son lit, et après avoir fait sa prière à voix basse, se deshabilloit, et se couchoit tranquillement. Lorsque le prefet nous voyoit tous couchés, il se couchoit aussi. Une grande lanterne eclairoit ce lieu qui etoit un carré long de quatre vingt pas, large de dix. Les lits etoient placés à egales distances. A la hauteur de chaque lit il y avoit un escabeau en pied, un siege, et la mâle du séminariste. A un bout du dortoire il y avoit le lavoir d'un côté, et de l'autre le cabinet qu'on appelle la garderobe. A l'autre bout près de la porte il y avoit le lit du prefet. Le lit de mon ami etoit de l'autre côté de la salle vis à vis du mien. La grande lanterne se trouvoit entre nous deux.

La principale affaire qui appartenoit à la surveillance du prefet etoit celle de bien voir qu'un séminariste n'allat se coucher avec

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

un autre. On ne supposoit jamais cette visite innocente: c'étoit un crime capital, car le lit d'un seminariste n'est fait que pour qu'il y dorme, et non pas pour qu'il y converse avec un camarade. Deux camarades donc ne peuvent enfreindre cette loi que par des raisons illicites, en laissant d'ailleurs les maîtres de faire subir ce qu'ils veulent, et tant pis pour eux s'ils se maltraitent. Les communautés de garçons en Allemagne où les directeurs se donnent des soins pour empêcher les manustupations, sont celles où elles règnent d'avantage. Les auteurs de ces reglemens furent des sots ignorans qui ne connoissoient ni la nature ni la morale; car la nature exige pour la propre conservation ce soulagement dans l'homme sain qui n'a pas l'adiutorium de la femme, et la morale se trouve attaquée par l'axiome nitimur in vetitum. La défense l'excite. Malheureux la république dont le législateur fut pas philosophe. Ce que dit Tissot n'est en partie vrai que lorsque le jeune homme se manustupre sans que la nature l'appelle; mais cela n'arrivera jamais à un séclier à moins qu'on ne l'avise de défendre la chose, car dans ce cas il l'exécute pour avoir le plaisir de désobéir, plaisir naturel à tout les hommes depuis Eve et Adam, et qu'on embrasse toutes les fois que l'occasion se présente. Les rapsodies des couvens de filles montrent dans cette matière beaucoup plus de sagesse que les hommes. Elles savent par expérience qu'il n'y a pas de fille qui ne commence à se manustuprer à l'âge de sept ans, et elles ne l'auroient pas de leur défendre cette puerilité, quoiqu'elle puisse engendrer des maux dans la suite, mais en moindre quantité à cause de la ténuité de l'excrétion.

Ce fut dans le huitième ou neuvième jour de mon séjour dans le seminaire que j'ai senti quelqu'un venir se coucher près de moi. Il me serre d'abord la main me disant son nom et il me fait rire. Je ne pouvois pas le voir car la lanterne étoit éteinte. C'étoit l'abbé mon ami qui ayant vu le dortoire obscur eut la lubie de me faire une visite. Après en avoir ri, je l'ai prié de s'en aller, car le préfet le veilleur, et voyant le dortoire obscur, se leveroit pour rallumer la lampe, et nous serions tous les deux accusés d'avoir

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

1130 consommé le plus ancien de tous les crimes, à ce que plusieurs prétendent. Dans le moment que je lui donnois ce bon conseil, nous entendons marcher; et l'abbé s'échappe; mais un moment après j'entends un grand coup suivi de la voix rauque du préfet qui dit scélérat à demain à demain. Après avoir rallumé la lanterne il retourna dans son lit.

Le lendemain, avant le son de la cloche qui ordonne de se lever, voici la recteur qui entre avec le préfet, accompagné de tous, de la sacristie; Vous n'ignorez pas le désordre arrivé cette nuit. Deux de vous doivent être coupables, et je veux leur pardonner, et pour ménager leur honneur faire qu'ils ne soient pas connus. Vous viendrez tous vous confesser à moi aujourd'hui avant la récréation.

Il s'en alla. Nous nous habillâmes, et après dîner nous allâmes tous nous confesser à lui: nous fûmes ensuite au jardin, où l'abbé me dit qu'ils avaient eu le malheur de donner dans la pâte, il avoit cru de devoir le pousser par terre. Moyennant cela fait, il avoit eu le temps de se coucher. Et actuellement, lui dis-je, il avoit eu le temps de se coucher. Et actuellement, lui dis-je, vous êtes sûr de votre pardon, car franchement vous avez commis la vente au recteur — Vous badinez. Je ne lui aurois rien dit quand même la visite innocente que je vous ai faite auroit été criminelle — Vous avez donc fait une confession subreptice, car vous êtes coupable de désobéissance — Cela se peut; mais tout doit aller sur son compte, car il nous a forcé — Mon cher ami; vous raisonnez fort juste, et actuellement le vénérandissime doit avoir appris que notre chambre est plus savante que lui.

Cette affaire n'auroit eu aucune suite, si trois ou quatre nuits après il ne me fut venu la caprice de rendre à mon ami sa visite. Une heure après minuit, ayant eu besoin d'aller à la garde-robe, et entendant à mon retour le ronflement du préfet, j'ai vîte étouffé le lumignon de la lampe, et je suis entré dans le lit de mon ami. Il me reconnut d'abord, et nous rîmes; mais nous tenant tous les deux attentifs au ronflement de notre gardien. D'abord qu'il cessa de ronfler, voyant le danger, je sors de son lit, ne perdant pas un seul instant, et je n'employe qu'un moment pour entrer dans le mien: mais à peine y fus-je, que voilà deux fortes surprises. La première est que je me trouve près de quelqu'un; la seconde que je vois le préfet debout en chemise, une

bougie à la main allant lentement, et regardant à droite, et à gauche les lits des seminaristes. Je concevois que le prefet avec un briquet à poudre devoit avoir allumé une bougie dans un instant. mais comment concevoir le fait que je voyois? Le seminariste couché dans mon lit, le dos tourné vers moi dormoit. Je pensai le premier instant: Flechi de faire semblant de dormir aussi. A la seconde ou troisième secousse du prefet, je fais semblant de me reveiller; l'autre se reveille tout de bon. Etonné de me voir dans mon lit, il fait des excuses. Je me suis trompé, me dit il, venant de la garderobe à l'obscur; mais le lit etoit vide. Cela se peut, lui dis-je, car j'ai été à la garderobe aussi. Mais, dit le prefet, comment avez vous pu vous coucher sans vous dire trouvant votre place occupée? Et étant à l'obscur, comment avez vous pu ne pas vous apercevoir de vous être au moins trompé de lit? — Je ne pouvois pas me tromper, car à tâton j'ai trouvé le pied de fut du crucifix, que voila; et pour ce qui regarde l'écolier couché je ne m'en suis pas apperçu — Ce n'est pas vraisemblable.

Dans ce même moment il va à la lampe, et voyant le lumignon écrasé: elle ne s'est pas éteinte, dit il, naturellement. La lumignon est noyé; et a ne peut être qu'un de vous deux, qui l'ait étouffé. Je l'expreï allant à la garderobe. Nous verrons cela demain. L'autre camarade est allé dans son lit qui étoit à mon coté; et le premier, après avoir rallumé la lampe retourna dans le sien. Après cette scene qui a reveillé toute la chambrée, j'ai dormi jusqu'à l'apparition du recteur, qui à la pointe du jour entra d'un air feroce avec le prefet.

Après avoir examiné le local, et avoir fait un long interrogatoire à l'écolier qu'on trouva dans mon lit, qui naturellement devoit être jugé le plus coupable, et à moi qui ne pouvois jamais être convaincu du crime, il se retira nous ordonnant à tous de nous habiller pour aller à la messe. D'abord que nous fumes prêts il rentra, et adressant la parole à l'écolier mon voisin, et à moi. Vous êtes, nous dit il avec douceur, tous les deux convaincus d'un accord scandaleux, car vous ne pouvez avoir été que d'accord pour éteindre la lampe. Je veux croire la cause de tout ce desordre, si non innocente, du moins non procedante que de legerété; mais la chambrée scandalisée, la discipline outragée, et la police de ce lieu exigent une reparation. Allez de vos.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

IBR 130

Nous obéimes ; mais à peine fumes nous entre les deux portes de
dortoire que quatre domestiques se saisirent de nous, nous lierent les
bras par derriere, nous reconduisirent dedans, et nous firent mettre
à genoux devant le grand Crucifix. A la presence alors de tous
nos camarades le recteur nous fit un petit sermon, après lequel il
dit aux satellites qui étoient derriere nous d'executer son ordre.

J'ai alors senti pleuvoir sur mon dos sept à huit coups de corde ou
de baton, que j'ai pris, comme mon 1er compagnon, sans prononcer le
moindre mot de plainte. D'abord qu'on m'a delié, j'ai demandé
au recteur, si je pouvois écrire deux lignes au pied du Crucifix. Il
me fit d'abord porter encre et papier, et voici ce que j'ai écrit.

Je jure par ce Dieu que je n'ai jamais porté au seminaire qu'on
a trouvé dans mon lit. Mon innocence par conséquent exige
que je proteste, et que j'appelle de cette infame violence à Mon
seigneur patriarche.

Le compagnon de mon supplice signa ma protestation ; et j'ai
demandé à l'assemblée s'il y avoit quelqu'un qui pût dire le con-
traire de ce que j'avois juré par écrit. Tous les seminaristes alors d'
un cri general dirent qu'on ne nous avoit jamais vus porter aucun
ble, et qu'on ne pouvoit pas savoir qui avoit éteint la lampe. Le
recteur sortit sifflé, hué, interdit ; mais il nous envoya par
moins en prison au cinquieme étage du couvent, séparés
l'un de l'autre. Une heure après on m'a monté mon
lit, et fouetté mes hardes ; et à dîner, et à souper pour les
jours. Le quatrieme jour, j'ai eu devant moi le curé Zorzetto
avec ordre de me conduire à Venise. Je lui ai demandé s'il
étoit informé de mon affaire ; il me répondit qu'il venoit de
parler avec l'autre seminariste, qu'il avoit tout, et qu'il nous
croyoit innocens ; mais qu'il ne savoit qu'y faire. Le recteur, me
dit il, ne veut pas avoir tort.

J'ai alors jetté bas mon accoutrement de séminariste ; m'ha-
billant comme l'on va par Venise, et nous montâmes dans
la gondole de M. Guimani où il étoit venu, tandis qu'on
chargeoit sur un bateau mon lit, et mon mâle. Le batelier

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

eut ordre du curé de porter tout au palais Grimani.
Chemin faisant il me dit que M. Grimani lui avoit ordonné, me
descendant à Venise, de m'avertir que si j'osois aller au palais Gri-
mani, les domestiques avoient ordre de me chasser.
Il m'a descendu aux jésuites, où je suis resté sans boire, et ne pos-
sédant autre chose que ce que j'avois sur moi.
Je suis allé dîner chez Madame Manzoni, qui vit de voir sa prophétie
avérée. Je suis allé après dîner chez M. Rosa pour agir par les
voyes juridiques contre la tyrannie. Il me promit de me porter
une extrajudiciaire chez madame Orio, où je suis allé d'abord
pour l'attendre, et pour m'égayer voyant la surprise de mes
deux anges. Elle fut au dessus de l'expression. Ce qui m'étoit
arrivé les étonna. M. Rosa vint, et me fit lire l'écriture qu'
il n'avoit pas eu le temps de faire mettre en acte de retraire.
Il m'assura que j'aurois le lendemain. Je suis allé voyer
avec mon frere François qui étoit en pension chez le peintre Guardi:
la tyrannie l'opprimoit comme moi; mais je l'ai assuré que
je l'en délivrerois. Vers minuit je suis allé chez madame Orio
au troisième étage, où mes petites femmes m'ont que je ne leur man-
querois pas, m'attendoient. Pour cette nuit là, je l'avoue à ma
honte, le chagrin fit du tort à l'amour, malgré les quinze
jours que j'avois passés dans l'abstinence. Je me voyois dans
le cas de devoir penser, et le proverbe C'est non coupable
inconstestable
mais je leur ai promis qu'elles me trouveroient tout différent
dans la nuit suivante.

Ayant passé toute la matinée dans la bibliotheque de S. Marc
pour n'avoir ni ou aller, et n'ayant pas le sou, j'en suis sorti à
midi pour aller dîner chez madame Manzoni, lorsqu'un ob-
dot m'approcha pour me dire d'aller parler à quelqu'un qui
m'attendoit dans une gondole qu'il me montra à cinq
la petite place. Je lui ai répondu que la personne qui vou-
loit me parler n'avoit qu'à sortir; mais m'ayant dit tout
bas qu'il avoit là un compagnon fait pour m'y faire aller

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

pour forme, sans hesiter un seul moment j'y suis allé. J'abhorrois l'eclat, et la honte de la publicité. J'aurois pu resister, et on ne m'auroit pas arreté, car les soldats etoient desarmés, et une pareille façon d'arreter quelqu'un n'est pas permise à Venise. Mais je n'y ai pas pensé. Le requete deum i'en mêla. Je ne me sentois aucune repugnance à y aller. Outre cela il y a des moments dans lesquels l'homme meme brave, ou ne l'est pas ou ne veut pas l'être.

Je monte en gondole; on tire le rideau, et je vois Razetta avec un officier. Les deux soldats vont s'asseoir à la proue; je reconnois la gondole de M. Grimani. Elle se detache du rivage, et elle s'achemine vers le Lido. On ne me dit pas le mot, et je garde le même silence. Au bout d'une demie heure la gondole arrive à la petite porte du Fort S. André qui est à l'embouchure de la mer Adriatique, là ou le Bucentaure s'arrête quand le doge va le jour de l'Ascension epouser la mer.

La sentinelle appelle le caporal, qui nous laisse descendre.

L'officier qui m'accompagnoit me presente au Major, lui remettant une lettre. Après l'avoir lue, il ordonne à M. Zen son adjudant de me consigner au corps de garde, et de me laisser là. Un quart d'heure après je les ai vu partir, et j'ai revu l'adjudant Zen, qui me donna trois livres et demie, me disant que j'en aurois autant tous les huit jours. Cela feroit dix sous par jour: c'etoit positivement la paye d'un soldat. Je ne me suis senti aucun mouvement de colere mais une grande indignation. Vers le soir je me suis fait acheter quelque chose à manger pour ne pas mourir d'inanition; puis étendu sur des planches j'ai passé la nuit sans dormir en compagnie de plusieurs soldats esclavons qui ne finissoient que chanter, manger de l'ail, fumer du tabac qui infectoit l'air, et boire du vin qu'on appelle esclavon. C'est comme de l'encre; les esclavons seuls peuvent le boire.

Le lendemain de très bonne heure, le major Pelodoro, c'est soit son nom, me fit monter chez lui, et me dit qu'en me faisant

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

passer la nuit au corps de garde il n'avoit fait qu'obéir à l'ordre qu'il avoit reçu du Président de guerre qu'on appelle à Venise le Sage à l'Ecriture. Actuellement, M. l'abbé, je n'ai autre ordre que celui de vous tenir dans le fort aux arrêts, et de répondre de votre personne. Je vous donne pour prison toute la forteresse. Vous avez une bonne chambre, où on a mis hyer votre lit, et votre mâle. Promener vous où il vous plaira, et souvenez vous, que si vous vous echapez, vous leverez la cause de mon prejudice. Je suis faché qu'on m'ait ordonné de ne vous donner que dix sous par jour; mais il vous est des amis à Venise qui soyent en état de vous donner de l'argent, écrivez, et fiez vous à moi pour ce qui regarde la sûreté de vos lettres. Aller vous coucher si vous en avez besoin.

On m'a conduit dans ma chambre qui étoit belle, et au premier etage avec deux fenêtres qui me procuroient une vue superbe j'ai vu mon lit fait, et mon male, dont j'avois les clefs, et qu'on n'avoit pas forcé. Le major avoit eu l'attention de me faire mettre sur une table tout le necessaire pour écrire. Un soldat esclavon vint me dire poliment qu'il me serviroit, et que je le payerois quand je pourrois, car tout le monde savoit que je n'avois que dix sous. Après avoir mangé une bonne soupe, je me suis enfermé, puis je me suis mis au lit, où j'ai dormi extrêmement heureux. A mon reveil le major me fit inviter à souper. J'ai vu que cela n'alloit pas si mal.

Je monte chez cet homme que je trouve en grande compagnie. Après m'avoir presenté à son epouse, il me nomme ma toutes les autres personnes qui étoient là. Plusieurs officiers militaires excepté deux, dont l'un étoit l'aumonier du fort, et l'autre un musicien de l'eglise de S. Marc nommé Paolo Vida, dont la femme étoit soeur du major, encore jeune, que le mari jaloux faisoit habiter dans le fort à cause qu'il en étoit jaloux, car à Venise les jaloux se trouvent tous mal logés. Les autres femmes qui étoient là n'étoient ni belles ni laides, ni jeunes ni vieilles; mais leur air de bonté me les rendit toutes intéressantes.

Gai comme j'étois par caractere, cette honête compagnie à table me mit facilement de bonne humeur. Tout le monde s'étant demontré curieux de savoir l'histoire qui avoit obligé M. Grimaldi à me faire mettre là dedans, j'ai fait une narration detaillée et fidele de tout ce qui m'étoit arrivé depuis la mort de ma bonne grand-mere. Cette narration m'a fait passer trois heures sans aigreur, et souvent plaisamment sur certaines circonstances qui autrement auroient deplu, de façon que toute la compagnie alla se coucher m'assurant de la plus tendre amitié, et m'offrant ses services.

C'est un bonheur constant que j'ai eu jusqu'à l'age de cinquante ans quand je me suis trouvé dans l'oppression. D'abord que j'ai trouvé des honetes gens curieux de l'histoire du malheur qui m'accabloit, et que je la leur contois, je leur ai toujours inspiré toute l'amitié qui m'étoit necessaire pour me les rendre favorables et utiles. L'artifice que j'ai employé pour cela fut celui de conter la chose avec verité sans omettre certaines circonstances qu'on ne peut dire sans avoir du courage. Secret unique que tous les hommes ne savent pas mettre en usage; par-ce que la plus grande partie du genre humain est composée de poltrons. Je sais par experience que la verité est un talisman dont les charmes sont immarcables pourvu qu'on ne la prodigue pas à des coquins. Je crois qu'un coupable qui ose la dire à un juge integre, est presque plus fortement qu'un innocent qui la refuse. Bien entendu que le narrateur doit être jeune, ou pour le moins non vieux, car l'homme vieux a pour ennemie toute la nature.

Le major Cadine beaucoup sur la visite faite, et rendue au lit au seminariste; mais l'ennuyoit, et les femmes le grondoient. Il me conseilla d'ecrire au Sage à l'ecriture toute mon histoire, m'assurant qu'il se feroit s'engageant de la lui remettre, et m'assurant qu'il seroit droit mon protecteur. Toutes les femmes m'encouragerent à suivre le conseil du major

BV I

27

Chap. VII

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Chapitre VII

Mon court arrêt dans le fort S. André. Ma premiere mal-
adie galante. Plaisir d'une vengeance. Belle preuve
d'un alibi. Arrêt du comte Bonafede. Mon
elargissement. Arrivée de l'eveque. Je quitte Venise.

Ce fort, où la Republique ne tenoit ordinairement
qu'une garnison de cent esclavons invalides, étoit
alors peuplé de deux mille albanois. On les nommoit
cimariotes. Le president de la guerre, qu'on appelle à
Venise le Sage à l'ecriture les avoit fait venir du Le-
vant à l'occasion d'une promotion. On voulut que
les officiers se trouvassent à portée de faire valoir leur
merite, et de le voir recompensé. Ils étoient tous na-
tifs de cette partie de l'Epire qu'on nomme Albanie,
et qui appartient à la Republique. Il y avoit alors
vingt cinq ans qu'ils s'étoient distingués à la derniere
guerre que la republique eut contre les turcs. Ce
fut pour moi un spectacle aussi nouveau que sur-
prenant de voir dix-huit à vingt officiers tous vieux, et
tous bien portans couverts de cicatrices la figure, et la
poitrine que par luxe ils portoient decouverte. Le lieu-
tenant colonel avoit positivement un quart de tête
de moins. On ne lui voyoit ni une oreille, ni sourcil,
ni la machoire. Il parloit cependant, et il mangeoit
tres bien: il étoit fort gai, et il avoit avec lui toute sa

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

famille composée de deux jolies filles que leur costume rendoit encore plus intéressantes, et de sept garçons tous soldats. Cet homme qui avoit une taille de six pieds, et qui étoit beau, étoit si laid dans sa figure à cause de son horrible cicatrice, qu'il faisoit peur. Malgré cela je l'ai d'abord aimé, et j'aurois beaucoup conversé avec lui s'il eut pu s'empecher de manger de l'ail en aussi grande quantité que je mangeois du pain. Il en portoit toujours au moins vingt gousses dans sa poche, comme un de nous porteroit des drogées. Peut on douter que l'ail ne soit un poison? La seule qualité medicinale qu'il a c'est qu'il donne de l'appetit aux animaux degoutés

Cet homme ne savoit pas écrire; mais il n'en étoit pas moins, car à l'exception du prestre, et d'un chirurgien, personne dans le regiment ne possedoit ce talent. Tous, officiers, et soldats avoient la bourse pleine d'or, et au moins la moitié étoient mariés. Aussi ai-je vu cinq à six centaines, et une grande quantité d'enfans. Ce spectacle qui se presentoit à ma vue pour la premiere fois m'a occupé, et interessé. Heureux jeunesse! Je ne la regrette que parce qu'elle me donnoit du nouveau: par cette même raison je deteste ma vieillesse, où je ne trouve du nouveau que dans la gazette, dont dans ce tems là je mepriois avec plaisir l'existence, et dans des faits epouventables qui m'obligent à prevoir.

La premiere chose que j'ai fait fut de tirer hors de ma malle tout ce que j'avois d'habits ecclesiastiques. J'ai impitoyablement tout vendu à un juif. Ma seconde operation fut celle d'envoyer à M. Rosa tous les billets que j'avois des effets que j'avois mis en gage: je lui ai ordonné de les

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

faire vendre tout, et de m'envoyer le surplus. Moyennant
ces deux operations je me suis trouvé en état de ceder à mon valet
les maudits dix sous par jours qu'on me donnoit. Un autre valet,
qui avoit été perruquier, avoit soin de ma chevelure que la discipline
du seminaire m'avoit obligé à negliger. Je me promenois par
les casernes cherchant quelqu'objet fait pour me plaire. La maison
du Major pour le sentiment, et la caserne du palais pour un
peu d'amour à l'alsacienne étoient mes seuls refuges. Quant
à: sûr que son colonel seroit nommé brigadier, il demandoit le regi-
ment de preference à un concurrant qui lui feroit craindre
d'echouer. Je lui ai fait un court placét; mais si rigoureux,
que le Sage, après lui avoir demandé qui en étoit l'auteur,
lui promit ce qu'il demandoit. Il retourna au fort si joyeux
que me servant contre son sein il me dit qu'il m'en avoit toute
l'obligation. Après m'avoir donné à dîner en famille, où les
mets à l'ail m'ont brulé l'âme, il me fit present de deux
bouteilles, et de deux livres de tabac Virginie exquis.
L'effet de mon placét fit croire à tous les autres officiers qu'ils
ne parviendroient à rien sans le secours de ma plume; et je
ne l'ai refusé à personne ce qui me suscita des querelles, car
je servois en même tems le rival de celui que j'avois servi d'a-
vance, et qui m'avoit payé. Me voyant devenu maître de
trente à quarante ecquins je ne craignois plus la misere.
Mais voici un lugubre accident qui me fit passer six semaines
fort triste.

Le 1er d'avril, fatal jour de mon entrée dans ce monde, j'ai
vu devant moi sortant de mon lit une belle grecque qui me
dit que son mari enseigne avoit tout le merite possible pour
devenir lieutenant, et qu'il le deviendroit si son capitaine

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

ne s'étoit declaré son ennemi parcequ'elle ne ~~vouloit~~ voulait pas avoir pour lui
certaines complaisances que son honneur ne lui permet d'avoir que pour
son mari. Elle m'offre des certificats, elle me prie de lui faire un
placet qu'elle iroit en personne presenter au sage, et elle conclut par
me dire qu'étant pauvre elle ne pouvoit recompenser ma peine
que de son coeur. Après lui avoir repondu que son coeur n'étoit
fait que pour recompenser des delits, je procede avec elle comme
un homme qui aspiroit à être recompensé d'avance, et je ne
trouve que cette resistence qu'une femme porte ne fait que par
maniere d'acquit. Après le fait je lui dis de revenir vers midi pour
recevoir le placet, et elle est exacte. Elle ne trouve par mauvais de
me payer une seconde fois, et vers le soir sous le pretexte de certaines
corrections elle vient me recompenser encore. Mais la rusée =
main de l'exploit au lieu de me trouver recompensé, je me vis
trouvé puni, et dans la necessité de me mettre entre les mains
d'un spagyrique qui en six semaines me remit en parfaite santé.
Cette femme, quand je fus aller tête pour tête reprocher sa vilaine
action, me repondit en riant qu'elle ne m'avoit donné que ce qu'elle
avoit, et que c'étoit à moi à me tenir sur mes gardes. Mais
mon Lecteur ne sauroit se figurer ni le chagrin, ni la honte que
ce malheur me causa. Je me regardois comme un homme degradé.
Voici à cause de cet événement un trait qui peut donner une
idée aux curieux de mon étourderie.

Madame Vida, soeur du Major, dont le mari étoit jaloux,
me confia un beau matin, se trouvant avec moi tête à tête, son
seulement le tourment que causoit à son ame la jalousie de son
homme; mais aussi la cruauté qu'il avoit de la laisser con =
cher seule depuis quatre ans malgré qu'elle fut à la fleur de
son age. Dieu sait, m'ajouta-t-elle, qu'il ne parvienne pas à
savoir que vous avez passé une heure avec moi, car il me desespereroit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Confidence pour confidence, je lui ai dit, pensant par le sentiment,
que si la grecque ne m'avoit mis dans un état d'opprobre elle
feroit mon bonheur me choisissant comme un instrument de sa
vengeance. A ces mots que j'ai proferé de la meilleure foi
du monde, et il ne peut même en forme de compliment,
elle se leva, et ardente de colere, elle me dit toutes les injures
qu'une femme outragée auroit pu lancer contre un vieux
qui se seroit oublié. Tout étonné, et concevant fort bien
que je pouvois lui avoir manqué, je lui ai fait la reverence.
Elle m'ordonna de ne plus aller chez elle, me disant que j'étois
un fort indigne de parler à une femme de bien. Je lui ai dit
en partant qu'une femme de bien devoit être plus reservée qui
elle ne l'est article. J'ai aussi cru dans la suite qu'elle ne se
seroit pas fachée, si ne portant bien, je me fusse mis tout
autrement pour la considerer.

Un autre contretems, qui me fit bien maudire la grecque,
fut une visite de mes anges avec leur tante, et M. Rosa dans
le jour de l'Ascension, le fort étant le lieu où l'on voit depuis
près la belle fonction. Je leur ai donné à dîner, et tenu com-
pagnie toute la journée. Ce fut dans la solitude d'une case
mate qu'elles me saluerent au cou croyant que je leur don-
nerois à la hâte un bon certificat de ma constance, mais
helas! Je ne leur ai donné que des baisers à foison, tellement
blanc de craindre que quelqu'un n'entrât.

Ayant écrit à ma mere dans quel endroit on me tenoit jus-
qu'à l'arrivée de l'evêque, elle me repondit qu'elle avoit
écrit à M. Grimani de façon qu'elle étoit sûre qu'il me fe-
roit mettre en liberté dans peu, et pour ce qui regardoit les
meubles que Razetta avoit vendus, elle me disoit que M.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Grimani ~~avoit vendu, elle me doit payé~~ s'étoit engagé à faire le patrimoine à mon frere le posthume.

Ce fut un imposture. Ce patrimoine fut fait treize ans après, mais fictice, et par un stellionat. Je parlerai à sa place de ce malheureux frere qui mourut miserable à Rome il a 20 ans.

A la moitié du mois de Juin, les cinq vaisseaux furent sous voyés au Levant, le Fort resta avec cent invalides de garnison, et m'ennuyant dans la Citadelle, je brulois de colere. La chaleur étant forte, j'ai écrit à M. Grimani de m'envoyer deux habits d'été, lui disant où ils devoient être si Ralletta ne les avoit pas vendus. Je fus étonné de voir cet homme huit jours après entrer dans la chambre du Major en compagnie d'un autre qu'il lui presenta lui disant que c'étoit le seigneur Petrillo celebre favori de la Czarine de toutes les Russies qui venoit alors de Petersbourg. Je le connoissois de nom mais au lieu de celebre il devoit dire infame, et au lieu de favori il devoit dire bouffon. Le major leur dit de s'asseoir, et en même tems Ralletta, ayant mis des mains du bagage de M. Grimani un paquet, il me le donna me disant voila les guenilles que je te porte — Le jour viendra, lui repondis-je, que je te porterai un Rigano. C'est le nom de l'habit que portent les galeriens.

A ces mots l'affronteur osa lever sa canne; mais le major le petrifia lui demandant s'il avoit envie d'aller parler au corps de garde. Petrillo, qui n'avoit jamais parlé, me dit alors qu'il étoit fachè de ne m'avoir pas trouvé à Venise, car je l'aurois conduit au bordel. Nous y aurions trouvé la femme, lui repondis-je. Je me connois en physionomies, me

repliqua-t-il. Tu seras pendu. Pour lors le major se leva, leur disant qu'il avoit des affaires à terminer, et ils partirent. Il m'assura qu'il iroit le lendemain porter ses plaintes al Sa: vio alla scrittura. Mais après cette scène j'ai sérieusement pensé à exécuter un projet de vengeance.

Mont le Fort S. André étoit entouré d'eau, et il n'y avoit pas de sentinelle qui put voir mes fenêtres. Un ba: teau donc sous ma fenêtre dans lequel j'aurois pu me descendre aurois pu me mettre à l'eau pendant la nuit, et me reconduire au Fort avant qu'il fût jour; et après que j'aurois fait mon coup. Il s'agissoit de trouver un batelier qui pour gagner de l'argent eut le courage de risquer d'aller aux galeres.

Entre plusieurs qui venoit porter des provisions, un grec: pelloit Blaise fixa mon attention. Quand je lui ai fait ma proposition lui promettant un sequin il me promit une reponse dans le jour suivant. Il me dit qu'il étoit prêt. Il avoit voulu s'informer si j'étois prisonnier de con: sequence. La femme du major lui avoit dit que je n'étois detenu que pour des fredaines. Nous établimes qu'il revoit au commencement de la nuit sous ma fenetre avec son bateau, ayant un mat assez long pour que je pusse m'y prendre, et me glisser dedans. BnF MSS

Il fut exact. Le tems étoit couvert, la marée haute, et le vent étant contraire j'ai vogué avec lui. Je suis descendu à la nage des esclavons au Sepulcre, lui ordonnant de m'attendre. J'étois enveloppé dans un caput de matelot. Je suis allé tout droit à S.t Augustin à la rue Bernard, me faisant conduire à la porte de la maison de Rafetta par le garçon du cafe.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Sûr de ne pas le trouver à la maison à cette heure là, j'ai sonné, et j'ai entendu, et connu la voix de ma sœur qui me dit que si je voulois le trouver je devois y aller le matin. Je suis alors allé m'asseoir au pied du pont pour voir de quel côté il en= troit dans la rue. Je l'ai vu venir une heure avant midi un quart d'heure
du côté de la place S. Paul. N'ayant pas besoin d'en savoir
davantage, je suis allé rejoindre mon bateau, et je suis retour= né au Fort rentrant par la même fenetre sans la moindre difficulté. A cinq heures du matin tout le monde m'a vu me promener par le Fort.

Voici toutes les mesures, et les precautions que j'ai prises pour assouvir ma haine contre le bourreau, et pour me mettre dans la certitude de prouver l'alibi s'il m'arrivoit de le tuer comme j'en avois l'envie.

Le jour precedent la nuit concertée avec Blaise, je me suis promené avec le jeune Alvise son fils de l'adjudant qui n'avoit que douze ans; mais qui m'amusoit beaucoup par ses finesses prisonnieres. Dans la suite il devint fameux jusqu'à ce que le gouvernement l'a envoyé demeurer à Corfou il y a vingt ans. Je parlerai de lui dans l'année 1771.

Me promenant donc avec ce garçon, j'ai fait semblant de me donner une entorse sautant à bas d'un bastion. Je me suis fait porter dans ma chambre par deux soldats, et le chirurgien du Fort me soupçonnant une luxation me condamna au lit après m'avoir appliqué à la che= ville des serviettes imbibées d'eau camphrée. Tout le monde vint me voir, et j'ai voulu que mon soldat me

serve de garde couchant dans ma chambre. C'étoit un homme qui un seul verre d'eau de vie suffisoit à le rouler, et à me le faire dormir comme un loir. D'abord que je l'ai vu endormi, j'ai renvoyé le chirurgien, et l'aumonier qui habitoit dans une chambre au dessus de la mienne. C'étoit une heure et demie avant minuit quand je me mis descendre dans le bateau.

A peine arrivé à Venise j'ai dejeuné un peu dans mon bateau, et je suis allé m'asseoir sur le seuil de l'avant dernière porte de la rue du coté de la place S. Paul. Un petit canal étroit qui étoit à l'entrée de la rue me parut fait exprès pour y jetter dedans mon ennemi. Ce canal n'est plus visible aujourd'hui. On l'a comblé quelques années après.

Un quart d'heure avant minuit je l'ai vu venir à pas lents, et posés. Le bout de la rue à pas rapides me tenant à côté du mur pour l'obliger à me faire place; et je lui lance le premier coup à la tete, le second au bras, et le troisieme plus allongé le force à tomber dans le canal criant fort, et me nommant. Dans le même moment un fustan tenant une lanterne à la main sort d'une maison à ma main gauche; je lui donne un coup sur la main de la lanterne, il la laisse là, il se lance dans la rue, et après avoir jetté mon bâton, je traverse la place comme un oiseau, et je passe le pont. Tandis que le monde couroit au coin de la place où le fait étoit arrivé. J'ai passé le canal à S.t Thomas, et en peu de minutes je me suis mis dans mon

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Bateau. Le vent étoit très fort, mais m'étant en faveur j'ai mis la voile, et j'ai pris le large. Minuit sonnoit dans le moment que j'entrois dans ma chambre par la fenetre. Je me déshabille dans un instant, et à cri perçans je reveille mon valet, et je lui ordonne d'aller chez le chirurgien me restant mourir d'une colique. L'aumonier reveillé par mes cris descend, et me trouve en convulsion. Sûr que le Diacorde me guerissoit, il va en chercher, et il me l'apporte; mais au lieu de le prendre je le cache pendant qu'il alloit chercher de l'eau. Après une demie heure de grimaces, je dis que je me porte bien, et je renvoie tout le monde qui partit me souhaitant un bon sommeil. Après avoir très bien dormi, je suis resté au lit à cause de ma prétendue entorce. Le major avant de partir pour Venise vint me voir, et me dire que la colique que j'avois eu venoit d'un melon que j'avois mangé [illegible].

Une heure après midi j'ai reçu le meme major. J'ai une grande nouvelle à vous donner, me dit il d'un air riant. Razetta fut batonné, la nuit passée, et jetté dans un canal. — On ne l'a pas assomné ? — Non; mais tant mieux pour vous, car votre affaire seroit beaucoup plus mauvaise; on est sûr que c'est vous qui avez commis ce crime — Je suis bien aise qu'on le croye, car cela me venge en partie; mais il sera difficile qu'on le prouve — Vous avez raison. Razetta en attendant dit qu'il vous a reconnu, et le fera voir. Patilli aussi, auquel vous avez fracassé la main où il tenoit sa lanterne. Razetta n'a que le nez cassé, trois dents de moins, et des contusions au bras droit. On vous a dénoncé à l'avogador. D'abord que M. Erizzani sut le fait, il écrivit au Sage se plaignant qu'il vous ait mis

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

en liberté sans l'avertir, et je fus arrivé au bureau de la guerre
précisement dans le moment qu'il lisoit la lettre. J'ai assuré S.
Excellence que c'etoit un faux rapport parceque je venois de
vous laisser au lit dans l'impuissance de vous mouvoir à cause d'
une entorse; outre cela je lui ai dit qu'à minuit vous vous ser=
tiez trouvé d'une colique — Et ce qui il fut étonné à minuit
— C'est ce que la dénonciation dit, le Sage écrivit d'abord
à M. Grimani qui il lui contoit que vous n'étiez pas sorti du
lit; mais que la partie plaignante pouvoit envoyer des com=
missaires pour verifier le fait. Attendez vous donc donc trois
ou quatre jours à des interrogatoires — Je répondrai que
je suis faché d'être innocent.

Trois jours après un commissaire vint avec un scribe de l'a=
vogarie, et le procès fut d'abord fini. Mont le Fort connoissoit mon
entorse, et le chapelain, le chirurgien, le soldat, et plusieurs au=
tres qui n'en savoient rien jurerent qu'à minuit je croyois mon=
rir d'une colique. D'abord que mon alibi fut trouvé incontes=
table, l'avogador au referatur condamna Rizzetta, et le
crocheteur à payer les frais sans préjudicier à mes droits.
J'ai alors, par le conseil du major, présenté au Sage un
placet dans lequel je lui demandois mon élargissement, et j'ai
averti de ma démarche M. Grimani. Huit jours après, le
major me dit que j'étois libre, et que ce seroit lui même qui
me présenteroit à M. Grimani. Ce fut à table, et dans un
moment de gayeté qu'il me donna cette nouvelle. Je ne
l'ai pas crue, et voulant faire semblant de la croire je lui ai
répondu que j'aimois mieux la raison que la ville de Venise,
et que pour l'en convaincre je resterai dans le fort encore huit
jours, s'il vouloit me loger. On me prit au mot avec des cris de joye.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Quand, deux heures après, il me confirma la nouvelle, et que je n'ai pu plus en douter, je me suis repenti du bien présent de huit jours que je lui avois fait; mais je n'ai pas eu le courage de me dédire. Ces démonstrations de contentement de la part de sa femme furent telles que ma retractation m'auroit rendu méprisable. Cette femme ignoroit que je lui devois tout, et elle avoit peur que je ne le devinasse par. Mais voici le dernier evenement qui m'occupa dans ce fort; et que je ne dois pas ~~taire~~ taire son silence.

Un officier en uniforme nationale entra dans la chambre du major suivi d'un homme qui montroit l'age de soixante ans portant épée. L'officier remit au major une lettre cachetée au bureau de la guerre qu'il lut, et à laquelle il repondit sur le champ, et l'officier partit tout seul.

Le major dit alors à ce monsieur, le qualifiant de comte qu'il le devoit aux arrets par ordre supreme, et que sa prison étoit tout le fort. L'autre voulut alors lui remettre son épée, mais il la retira noblement, et il le conduisit à la chambre qu'il lui destinoit. Une heure après, un domestique à livrée vint porter au lieutenant un lit, et une malle, et le lendemain matin le même domestique vint me prier au nom de son maitre d'aller déjeuner avec lui. J'y fus; et voila ce qu'il me dit au premier abord.

Monsieur l'abbé: on a fort parlé à Venise de la bravoure avec laquelle vous avez prouvé la realité d'un alibi incro= yable que vous ne deviez pas être surpris de l'envie que j'avois de vous connoitre — lorsque l'alibi est réel, monsieur le comte, il n'y a pas de bravoure à le demontrer. Ceux qui en doutent, permettez que je vous dise qu'ils me font un mauvais compli= ment, car..... — N'en parlons donc plus: et excusez. Mais puisque nous sommes devenus camarades, j'espere que vous m'accorderez votre amitié Déjeunons.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Après le dejeuner, et avoir vu de ma bouche qui j'étois, il 1749
crut de me devoir la meme politesse. Je suis, me dit il, comte de
Bonafede. Etant jeune, j'ai servi sous le prince Eugene; puis j'ai
quitté le service militaire pour m'attacher au civil en Autriche,
puis en Baviere à cause d'un duel. Ce fut à Munick que j'ai
enlevée une fille de condition que j'ai conduite ici, où je l'ai epou-
sée. J'y suis depuis vingt ans; j'ai six enfans, et toute la ville me con-
sole. Il y a huit jours que j'ai envoyé mon laquais à la poste
de Flandre pour retirer mes lettres, et on les lui a refusées pour-
ce qu'il n'avoit pas assez d'argent pour en payer le port. J'y suis
allé en personne, et j'ai dit en vain que je payerois dans l'ordinaire
suivant. On me les a refusées. Je suis monté chez le baron de
Taxis qui preside à cette poste pour me plaindre de l'insulte;
mais il m'a repondu grossierement que ses commis ne font rien
que par ordre, et que quand j'en payerai le port j'aurois mes
lettres. Etant chez lui, je me suis gardé maître de mon premier mou-
vement; et je suis parti; mais un quart d'heure après, je lui ai
écrit un billet dans lequel je m'appellois insulté, et je lui deman-
dois satisfaction l'avertissant que je marcherois avec mon epée, et
qu'il me la donneroit par tout où je le trouverois. Je ne l'ai trouvé
nulle part; mais hyer le secretaire des inquisiteurs d'état me
dit tête à tête que je devois oublier l'impolitesse du baron, et aller
avec un officier qui étoit là dehors me constituer prisonnier dans
ce fort, m'assurant qu'il n'en y resteroit que huit jours. J'aurai
donc le vrai plaisir de les passer avec vous.
Je lui ai repondu que depuis vingt quatre heures j'étois libre;
mais que pour lui donner une marque de reconnoissance à la
confidence qu'il venoit de me faire j'aurois l'honneur moi même
de lui tenir compagnie. M'étant deja engagé avec le major,
c'étoit un mensonge officieux que la politesse approuve.

150 148

Bonjour

L'après dîner, étant avec lui sur le Marchio du fort, je lui fis observer une gondole à deux rameurs qui s'acheminoit à la petite porte. Après y avoir adressé la lunette d'approche, il me dit que sa femme venoit le voir avec sa fille. Nous allames à leur rencontre.

J'ai vu une dame qui pouvoit avoir mérité d'être enlevée, et une grande fille de quatorze à seize ans, qui me parut une beauté d'une nouvelle espece. D'un blond cendré, des grands yeux bleus, nez aquilin, et belle bouche entr'ouverte, éblouissante qui comme par occasion laissoit voir les bords de deux rateliers nacrés comme on peint, si l'incarnat n'eut empeché d'en voir toute la blancheur. Sa taille à force d'être fine paroissoit faible, et son cors très large en haut laissoit voir une table magnifique; où on ne voyoit que deux petits boutons de rose isolés. [illegible] c'étoit un nouveau genre de luxe étalé pour la maigreur. Extasié dans la contemplation de cette charmante poitrine tout à fait demeublée, mes yeux insatiables ne pouvoient s'en détacher. Mon ame tout dans l'instant tout ce qu'on lui devoit. J'ai élevé les yeux au visage de la demoiselle, qui avec son air riant paroissoit me dire vous verrez ici dans une année ou deux tout ce que vous imaginez.

Elle étoit élegamment parée à la mode de ce tems là, en grand panier, et dans le costume des filles nobles qui n'ont pas encore atteint l'age de la puberté; mais la jeune comtesse y étoit déjà. Je n'avois jamais regardé la poitrine d'une fille de condition avec moins de menagement: il me sembloit qu'il m'étoit plus que permis de regarder un endroit où il n'y avoit rien, et qui en faisoit pompe.

Les discours en allemand entre madame, Monsieur ayant cessé, mon tour vint. Il me presenta dans les termes les plus

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

flatteurs, et on me dit tout ce qu'on peut dire de plus gracieux. Le major se croyant en devoir de conduire la comtesse voir le Fort, j'ai tiré bon parti de l'infériorité de mon rang. J'ai donné le bras à la demoiselle que la mere servie par le major precedoit. La comte resta dans sa chambre.

Ne sachant servir la dame qui à la vieille mode de Venise, ma demoiselle me trouva gauche. J'ai cru de la servir tres noblement lui mettant ma main sous l'aisselle. Elle se retira vitement tres fort. Sa mere se tourne pour savoir de quoi elle riott, et je crois interdit l'entendant lui répondre que je l'avois chatouillée au gousset. Voila, me dit elle, de quelle façon un monsieur poli donne le bras.

Disant cela, elle passa la main sous mon bras droit que j'ai encore mal arrondi, faisant tout mon possible de reprendre contenance. La jeune comtesse croyant alors d'avoir à faire au plus sot de tous les novices, forma le projet de se divertir me mettant en cendre.

Elle commença par m'apprendre qu'arrondissant mon bras ainsi, je l'éloignois de ma taille de façon que je me trouvois hors de devoir. Je lui avoue que je ne savois pas dessiner, et je lui demande si elle s'y connoissoit. Elle me dit qu'elle apprenoit, et qu'elle me montreroit quand j'irai la voir. L'Adam, et l'Eva du chevalier Liberi qu'elle avoit copié, et que les professeurs avoient trouvé beaux sans cependant savoir qu'ils étoient d'elle — Pourquoi vous cacher ? — C'est que ces deux figures sont trop nues — Je ne suis pas curieux de votre Adam ; mais beaucoup de votre Eve. Elle m'intéressera, et je vous garderai le secret.

Sa mere alors se tourna de nouveau à cause de son rire. Je fesois le nigaud. Ce fut dans le moment qu'elle voulut

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

15R — m'apprendre à donner le bras que j'ai enfanté ce projet voyant le grand parti que je pourrois en tirer. Me trouvant si neuf, elle eut pouvoir me dire que son Adam étoit beaucoup plus beau que son Eve, car elle n'y avoit mis aucun muscle, tandis qu'on n'en voyoit pas sur la femme. C'est, me dit elle, une figure sur la quelle on ne voit rien — Mais c'est positivement ce rien qui m'intéressera — Croyez moi que l'Adam vous plaira d'avantage.

Ce propos m'avoit si fort altéré que j'étois devenu indecent; et dans l'impuissance de me cacher, car la chaleur étant forte mes culotes étoient de toile. J'avois peur de faire rire madame, et le major, qui marchant dix pas devant nous pouvoient se tourner et me voir.

Un faux pas qu'elle fit ayant fait descendre du talon le quartier d'un de ses souliers, elle allongea le pied me priant de le lui relever. Je me mis mis à l'ouvrage me mettant à genoux devant elle. Elle avoit un grand panier, et point de jupon, et ne s'en souciant pas elle releva un peu sa robe; mais c'en fut assez pour que rien ne pût m'empecher de voir ce qui manqua de me faire tomber mort. Elle me demanda, quand je me fus relevé, si je me trouvois mal.

Sortant d'une casemate, sa coëffe s'étant derangée, elle me pria de la lui raccommoder inclinant sa tête. Il me fut a- lors impossible de me cacher. Elle me tira de peine me de- mandant si le cordon de ma montre étoit un present de quel- que belle; je lui ai repondu en begayant que c'étoit ma sœur qui me l'avoit donné; et pour lors elle crut de me convaincre de son innocence me demandant si je lui permettois de le voir de près. Je lui ai repondu qu'il etoit caché au gousset, et c'étoit vrai. Ne le croyant pas, elle voulut le tirer dehors; mais n'en

pouvant plus j'ai appuyé ma main sur la sienne de façon
qu'elle se crut en devoir de cesser d'insister, et de finir. Elle dut
m'en vouloir, car decelant son jeu j'avois manqué de discretion.
Elle devint serieuse, et n'osant plus ni rire ni me parler nous al:
lames dans la guerite où le major montroit à sa mere le dejet
du corps du Marechal de Schoulembourg qu'on devoit la jus:
qu'à ce qu'on lui eut fait un mausolée. Mais ce que j'avois
fait m'avoit mis dans un tel état de honte que je me haysois,
et je ne doutois pas non seulement de sa haine; mais de son
plus haut mepris. Il me semblois d'etre le premier cou:
pable qui avoit allarmé sa vertu, et je ne me serois refusé
à rien si on m'eut indiqué le moyen de lui faire une
reparation. Elle étoit ma delicatesse à l'age que j'avois
alors, fondée cependant sur l'opinion que j'avois de la
personne que j'avois offensée, et dans laquelle je pouvois
me tromper. Cette bonne foi de ma part diminua toujours
dans la suite jusqu'à ce qu'elle parvint à un tel degré de
foiblesse qu'il ne m'en reste aujourd'hui que l'ombre. Mal:
gré cela je ne me crois pas plus mechant que mes egaux en
age, et en experience

Nous retournames chez le comte, et nous passames le reste
de la journée tristement. A l'entrée de la nuit, les dames
partirent. J'ai du promettre à la comtesse mere de lui
faire une visite au pont de Barbe Zuttard, où elle me dit
qu'elle demeuroit.

Cette demoiselle, que je croyois d'avoir insultée, me laissa une
si forte impression que j'ai passé sept jours dans la plus grande
impatience. Il ne me tardoit de la voir que pour obtenir mon
pardon après l'avoir convaincue de mon repentir.

Le lendemain j'ai vu chez le comte son fils aîné. Il étoit laid,
mais je lui ai trouvé l'air noble, et l'esprit moderne. Vingt

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

cinq ans après, je l'ai trouvé à Madrid garçon dans les gardes du corps de S. M. C. Il avoit reçu vingt ans simple garde pour parvenir à ce grade. Je parlerai de lui quand je serai là. Il m'a toujours cru que je ne l'avois jamais connu, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Sa bonne avoit besoin de ce mensonge: il me fit pitié.

Le comte sortit du bord le matin de l'huitième jour, et j'en suis sorti le soir, donnant rendez-vous au Major à un Caffé de la place S.t Marc, d'où nous devions aller ensemble chez M. Grimani. A peine arrivé à Venise je suis allé souper chez madame Orio, et j'ai passé la nuit avec mes anges qui espéroient que mon evêque mourroit en voyage.

Quand j'ai pris congé de la femme du major, femme aimable, et dont la mémoire m'est toujours chere, elle me remercia de tout ce que j'avois fait pour trouver mon alibi; mais remercier moi aussi, me dit elle, que j'aie eu le talent de vous bien connoitre. Mon mari n'a tout su qu'après.

Le lendemain à midi je fus chez l'abbé Grimani avec le major. Il me reçut ayant l'air d'un coupable. Sa sottise m'étonna quand il me dit que je devois pardonner à Razetta, et à Pastrini qui s'étoient mêmis. Il me dit que, l'amirée de l'evêque étant imminente, il avoit ordonné qu'on me donnât une chambre, et que je pourrois manger à sa table. Après cela je suis allé avec lui faire ma reverence à M. Valaresso, homme d'esprit qui, son ministre étant fini, n'étoit plus Sage. Le major étant parti, il me pria de lui avouer que c'étoit moi même qui avois battonné Razetta, et sans detour j'en suis convenu, et je l'ai assuré en contant toute l'histoire. Il me fléchit que ne pouvant pas l'avoir battonné à mi-nuit, les sbires étoient trompés dans leur delation; mais que je n'avois pas

besoin de cela pour prouver l'alibi, car mon entorce qui passoit pour
réelle m'auroit suffi.

Mais voila enfin le moment où je vais voir la déesse de mes pen-
sées, de laquelle je voulois absolument obtenir ma grace, ou mou-
rir à ses pieds.

Je trouve sans difficulté sa maison; le comte n'y étoit pas. Madame
me reçoit me disant des paroles très obligeantes; mais sa personne
m'étonne tellement que je ne sais que lui répondre.

Allant voir un ange, j'ai cru que j'entrerois dans un recoin du
Paradis, et je me vois dans un salon où il n'y avoit que trois ou qua-
tre sieges de bois pourri, et une vieille table sale. On n'y voyoit
guere, car les volets étoient clos. Ç'auroit pu être pour em-
pecher la chaleur d'entrer; mais point du tout: c'étoit pourqu'
on ne vît que les fenêtres n'avoient pas des vitres. J'ai cependant
vu que la dame qui me recevoit étoit enveloppée dans une robe
toute en lambeaux, et que sa chemise étoit sale. Me voyant dit:
fait, elle me quitta, me disant qu'elle alloit m'envoyer sa fille.

Elle se présente un moment après d'un air noble, et facile
me disant qu'elle m'attendoit avec impatience; mais par à
cette Lettre là dans laquelle elle n'étoit habituée à recevoir
personne.

Je ne savois que lui répondre car elle me paroissoit une
autre. Son misérable déshabillé me la faisant paroître quasi
laide, il m'arriva que je ne me trouvai plus coupable de rien.
Je m'étonne de l'effet qu'elle avoit fait sur moi au fort, et elle
me semble presqu'heureuse de ce que la surprise lui avoit attiré
de ma part une action qui bien loin de l'avoir offensée devoit
l'avoir flattée. Voyant sur ma physionomie tous les mouve-
mens de mon ame, elle me laissa voir sur la sienne non pas
le dépit; mais une mortification qui me fit pitié. Si elle avoit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

su, ou osè philosopher elle auroit eu droit de mepriser en moi un homme qu'elle n'avoit interessè que par sa parure, ou par l'opinion qu'elle lui avoit fait concevoir de sa noblesse, ou de sa fortune.

Elle se mit cependant à l'entreprise de me remonter me parlant sincerement. Si elle eut pu reüssir à mettre en jeu le sentiment, elle se seroit sûre de le faire devenir son avocat.

Je vous vois surpris, monsieur l'abbé, et je n'en ignore pas la raison. Vous vous attendiez à trouver la magnificence, et ne trouvant qu'une triste apparence de misere, les bras vous tombevent. Le gouvernement ne donne à mon pere que de tres petits appointemens, et nous sommes neuf. Etant obligés d'aller à l'eglise dans les jours de fête, et devant avoir les dehors que notre condition exige, nous sommes souvent forcés à rester sans manger pour retirer la robe, et le cendal que le besoin nous a forcés à mettre en gage. Nous les y remettons le lendemain. Si le curé ne nous voyoit pas à la messe, il rayeroit nos noms du registre de ceux qui participent aux aumones de la confraternité des pauvres. Ce sont ces aumones qui nous soutiennent.

Quel recit! elle devina. Le sentiment s'est emparé de moi; mais pour me rendre honteux beaucoup plus qu'emu. N'étant point riche, et ne me sentant plus amoureux, je me devins, après avoir exalé un gros soupir, plus froid que glace.

Je lui ai cependant repondu honêtement, lui parlant raison avec douceur, et un air d'interêt. Je lui ai dit que si j'étois riche, je la convaincrois facilement qu'elle n'avoit pas induit de ses malheurs un homme insensible, et mon depart étant

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

imminent je lui ai demontrè l'inutilitè de mon amitiè: j'ai
fini par le 1st lieu commun, dont on se sert pour consoler toute fille
opprimeè par le besoin, même honnête. Je lui ai predit des bon:
heurs imaginaires dependans de la force immanquable de ses
charmes. Cela, me répondit elle d'un ton reflechi, peut arriver,
pourvu que celui qui les trouvera puissans sache qu'ils sont in:
separables de mes sentimens, et que s'y conformant il me ren:
de la justice qui m'est due. Je n'aspire qu'à un noeud legitime
sans pretendre ni à noblesse, ni à richesse: je suis delaissée sur
l'une, et en état de me passer de l'autre, car il y a long tems
qu'on m'a accoutumée à l'indigence, et même à me passer du
necessaire, ce qui n'est pas comprehensible. Mais allons voir
mes derniers — Vous avez bien de la bonté, mademoiselle.

Helas! Je ne m'en souvenois plus, et son Eve ne pouvoit
plus m'interesser. Je l'ai suivie.

J'entre dans une chambre, où je vois une table, une chaise,
un petit miroir, et un lit retroussé, où on ne voyoit que le
dessous de la paillasse. On vouloit par là laisser le spectateur mai:
tre de s'imaginer qu'il y avoit des draps; mais ce qui m'a donné
le coup de grace fut une puanteur qui n'étoit pas de vieille date:
me voila aneanti. Jamais amoureux ne se trouva gueri plus
rapidement. Je me trouve uniquement occupé par l'envie de m'=
enaller pour ne plus retourner, et faché de ne pas pouvoir lais:
ser sur la table une poignée de cequins: je me serois trouvé
quite en conscience du prix de ma rançon.

Elle m'a montré ses derriers, et me semblant beaux je les
lui ai loués sans m'arrêter sur son Eve ni badiner sur son Adam,
comme j'aurois fait ayant l'esprit dans une differente assiette. Je
lui ai demandé par maniere d'acquit pourquoi, ayant tant de
talent, elle n'en tiroit pas parti apprenant à peindre en portelle.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

158 Je le voudrois bien, me repondit elle; mais la seule boite de cou:
leurs coute deux ecquins — Me pardonnerez vous, si j'ose vous en
donner six ? — Helas! Je les accepte; je vous suis reconnoissante,
et je me crois heureux d'avoir contracté cette obligation
avec vous.

Ne pouvant pas retenir ses larmes, elle se tourna pour m'
empecher de les voir. Je lui ai mis cette sur la table la som:
me; et ce fut pour politesse, et pour lui épargner une certaine
humiliation que j'ai placé sur ses larmes un baiser qu'il n'a de:
pendu que d'elle de croire rendre. J'ai deviné qu'elle attribue à
respect ma moderation. Prenant congé d'elle, je lui ai promis de
retourner un autre jour pour rendre mes devoirs à M. son
pere; mais je ne lui ai pas tenu parole. Le lecteur verra
à sa place dans quelle situation je l'ai revue dix ans après.

Que de reflexions sortant de cette maison! Quelle école! Devant
à la realité, et à l'imagination, j'ai donné la preference à celle ci,
puisque la premiere en depend. Le fond de l'amour, comme
je l'ai appris après, est une curiosité, qui jointe au panchant, que
la nature a besoin de nous donner pour se conserver, fait tout.
La femme est comme un livre qui bon ou mauvais doit com:
mencer à plaire par le frontispice: s'il n'est pas interessant il ne
fait pas venir l'envie de le lire, et cette envie est egale en force
à l'interest qu'il inspire. Le frontispice de la femme va aussi
du haut en bas comme celui d'un livre, et ses pieds, qui'inte:
ressent tant des hommes faits comme moi, donnent le même
interest que donne à un homme de lettres l'édition de l'ouvrage.
La plus grande partie des hommes ne prend pas garde aux beaux
pieds d'une femme, et la plus grande partie des lecteurs ne
se soucie pas de l'édition. Ainsi les femmes n'ont point tort d'=
être tant soigneuses de leur figure, et de leurs ajustemens, car ce

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

n'est que par là qu'elles peuvent faire naître la curiosité de les lire dans ceux qui à leur naissance la nature n'a pas declaré pour dignes d'être nés aveugles. Or tout comme ceux qui ont lu beaucoup de livres sont très curieux de lire les nouveaux fussent ils mauvais, il arrive qu'un homme qui a aimé beaucoup de femmes toutes belles, paroissent enfin à être curieux de laides lorsqu'il les trouve neuves. Il voit une femme fardée: le fard lui saute aux yeux; mais cela ne le rebute pas. Sa passion devenue vice lui suggere un argument tout en faveur du faux frontispice. Il se peut, se dit il, que le livre ne soit pas si mauvais; et il se peut qu'il n'ait pas besoin de ce ridicule artifice. Il tente de le parcourir, il veut le feuilleter; mais point du tout; le livre vivant s'oppose; il veut être lu en regle; et l'ingromane devient victime de la coquetterie, qui est le monstre pervers curieux de tous ceux qui font le métier d'aimer.

Homme d'esprit, qui as lu ces dernieres vingt lignes, qu'Apollon fit sortir de ma plume, permets moi de te dire que si elles ne servent à rien pour te desabuser tu as perdu; c'est à dire que tu seras la victime du beau sexe jusqu'au dernier moment de ta vie. Si cela ne te deplait pas, je t'en fais mon compliment.

Vers le soir j'ai fait une visite à Madame Orio pour avertir mes femmes qu'étant logé chez M. Grimani je ne pouvois pas commencer par decoucher. Le vieux Rosa me dit qu'on ne pouvoit que de la bravoure de mon alibi, et que cette celebrité ne pouvant deriver que de la certitude où on étoit de ma fuite, je devois craindre une vengeance dans le même goût de la part de Razetta. Partant, je devois me tenir sur mes gardes principalement la nuit. J'avois eu trop tort de mepriser l'avis du sage vieillard. Je ne marchois qu'en compagnie,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

 ou en gondole. Madame Manzoni m'en fit compliment. La justice, me dirait elle avoit dû m'aborder; mais l'opinion generale savoit à quoi se tenir, et Razzetta ne pouvoit pas m'avoir pardonné.

Trois ou quatre jours après, M. Grimani m'annonça l'arrivée de l'eveque. Il logeoit à son couvent des Minimes à S.t François de Paule. Il me conduisit lui même chez ce prelat comme un bijoux qu'il cherissoit, et qu'il n'y avoit que lui qui pût le monter.

J'ai vu un beau moine avec la croix d'eveque sur sa poitrine, qui m'avoit paru le pere Marcia, s'il n'avoit eu l'air plus robuste, et moins reservé. Il avoit l'age de trente quatre ans, et il étoit eveque par la grace de Dieu, du Saint siege, et de ma mere. Après m'avoir donné sa benediction, que j'ai reçu à genoux, et la main à baiser, il me serra contre sa poitrine m'appellant en Latin son cher fils, et ne me parlant jamais dans la suite que dans cette langue. J'ai presque pensé qu'il avoit honte à parler italien, étant calabrois; mais il me desabusa parlant à M. Grimani. Il me dit que ne pouvant me conduire avec lui que me prenant à Rome, le même M. Grimani avoit soin de m'y faire aller, et que dans la ville d'Ancone un moine minime son ami, qui s'appelloit Lazari me donneroit son adresse, et le moyen de faire le voyage. Depuis Rome nous ne nous reparerions plus, et nous irions à Mantoüe par Naples. Il me pria d'aller le voir de très bonne heure le lendemain, où après qu'il auroit dit sa messe nous dejeunerions ensemble. Il me dit qu'il partiroit le surlendemain.

M. Guimani me reconduisit chez lui me tenant un discours de morale que ne pouvoit que me faire vivre. Il m'avertit entr'autres choses que je ne devois pas ~~m'appliquer~~ me donner beaucoup à l'étude car dans l'air gras de la Calabre le trop d'application pouvoit me faire devenir pourronique

Le lendemain je fus chez l'eveque au point du jour. Après la messe et le chocolat il me catthechisa pour trois heures de suite. Je me mis clairement appercu que je ne lui avois pas plu; mais de mon coté je me suis trouvé tres content de lui: il me parut un tres galant homme: et d'ailleurs étant celui qui devoit m'acheminer au grand trotoir de l'eglise il ne pouvoit que me plaire, car dans ce tems là, malgré que tres prevenu en ma faveur je n'avois en moi la moindre confiance

Après le depart de ce bon eveque M. Guimani me donna une lettre qu'il lui avoit laissé, et que je devois remettre au pere Lazzari au convent des Minimes dans la ville d'Ancone. C'étoit ce moine, comme je crois l'avois dit, qui devoit se charger de m'envoyer à Rome. Il me dit qu'il me feroit aller a Ancone avec l'ambassadeur de Venise qui étoit sur son depart: je devois donc me tenir prest à partir. J'ai trouvé fort cela excellent. Il me tardoit de me voir hors de ses mains.

D'abord que j'ai su le moment dans lequel la cour de M. le Ch.r de Lezze ambassadeur de la republique devoit s'embarquer, j'ai pris congé de toutes mes connoissances. J'ai laissé mon frere François à l'école de M. Soli fameux peintre en architecture Théatrale.

La péote dans laquelle je devois m'embarquer pour aller à Chiozza ne devoit se détacher du rivage qui à la pointe

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

161 du jour, je fus aller passer la courte nuit entre les bras de mes deux anges, qui pour le coup ne se flatterent point de me voir encore. De mon coté je ne pouvois rien prevoir, car m'abandonnant au destin je croyois que celle de penser à l'avenir deviendroit une peine inutile. Nous passames cette nuit entre la joye, et la tristesse, entre les ris, et les larmes. Je leur ai laissé la clef. C'est amour, qui fut mon premier, ne m'a presque rien appris à l'egard de l'ecole du monde, car il fut parfaitement heureux, jamais interrompu par aucun trouble, ni terni par le moindre interest. Nous nous reconnumes tous les trois fort souvent en devoir d'elever nos ames à la providence eternelle pour la remercier de la protection immediate avec laquelle elle avoit tenu loin de nous tout accident qui auroit pu troubler la douce paix, dont nous avions joui.

J'ai laissé à madame Manzoni tous mes papiers, et tous les livres defendus que j'avois. Cette dame qui avoit vingt ans plus que moi, et qui croyant au destin s'amusoit à feuilleter son grand livre, me dit en riant qu'elle étoit sûre de me rendre tout ce que je lui laissois tout au plus tard dans l'année suivante. Ses predictions m'étonnoient, et me faisoient plaisir: ayant beaucoup de respect pour elle, il me sembloit de devoir l'aider à les verifier. Ce qui lui feroit voir dans l'avenir n'étoit ni superstition, ni un vain pressentiment toujours denué de raison; mais une connoissance du monde, et du caractere de la personne à laquelle elle s'intéresse: elle voioit de ce qu'elle ne se trompoit jamais.

Je fus allé m'embarquer à la petite place de St. Marc. La veille, M. Zinnani m'avoit donné dix sequins, qui selon lui devoit me faire plus que suffisans à vivre dans tout le temps que je devois rester dans le Lazaret d'Ancone pour faire la quarantaine. Après ma sortie du Lazaret, il n'étoit pas possible de prevoir que je puisse avoir besoin d'argent. Puisqu'ils

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

n'en doutoient pas, mon devoir étoit d'être aussi certain qu'eux; mais je n'y pensois pas. Je me consolai cependant de ce que j'avois dans ma bourse à l'insu de tout le monde quarante beaux ecus qui relevoient beaucoup mon jeune courage. Je suis parti avec la joye dans l'ame sans rien regretter.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

28

Bd I

Chap. VIII

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Chapitre VIII

Mes malheurs à Chiozza. Le père Stefano recolet. Lazaret d'Ancone. L'esclave grecque. Mon pelerinage à la sainte maison de notre Dame de Lorette. Je vais à Rome à pieds. Puis à Naples pour trouver l'evêque, que je ne trouve pas. Je trouve le moyen d'aller à Trabanko, que je quite d'abord pour retourner à Naples.

Cette course de l'ambassadeur qu'on appelloit une grande course ne me semblait pas quelque chose de grand. Elle étoit composée d'un maître d'hotel milanois qui s'appelloit Carnicelli, d'un abbé qui lui servoit de secretaire parcequ'il ne savoit pas écrire, d'une vieille femme qu'on appelloit la charge, d'un cuisinier, et de la femme fort laide, et de huit à dix laquais.

En descendant à Chiozza à midi j'ai poliment demandé à M. Carnicelli où j'irois me loger — Où vous voudrez. Faites seulement que l'homme que voila sache où vous êtes pourqu'il puisse aller vous avertir lorsque la Martane mettra à la voile pour Ancone. Mon devoir est de vous mettre dans le lazaret d'Ancone fin de dépense du moment dans lequel nous partirons. Jusqu'à ce moment là divertissez vous.

Cet homme que voila étoit le maitre de la Martane. Je lui demande où je pourois me loger — Chez moi, si vous vous contentez de coucher dans un grand lit avec monsieur le cuisinier, dont la femme couchera à bord de ma Martane.

J'y consens, et un matelot vient avec moi portant ma malle qui il mettoit le lit, parceque le lit occupoit toute la chambre. Après avoir ri de cela, car il ne me convenoit point du tout de faire le difficile, je vais dîner à l'auberge, puis je vais voir Chiozza. C'est une presqu'île, port de mer de Venise peuplé de dix mille ames matelots, pecheurs, marchands, gens de chicane, et employés aux gabelles, et finances de la republique. Voyant un caffé, j'y suis entré. Un jeune docteur en droit, qui avoit été à Padoue mon condisciple, m'embrasse, et me presente à l'apoticaire, qui avoit sa boutique à coté du caffé; où, me dit il, tous les gens de Lettres s'assembloient. Un quart d'heure après, un grand moine Jacobin, borgne, et Modenois, nommé Cassini, que

159 J'avois connu à Venise, arrive, me voit, et me fait des grandes politesses. Il me dit que j'étois arrivé à tems pour être du pique-nique que les académiciens macaroniques feroient le lendemain après une seance de l'académie, où chaque membre reciteroit une sienne composition à l'honneur, et gloire des macaroni. Il m'excite à faire l'honneur à l'académie de reciter un morceau de ma façon, et d'être du pique-nique, et j'accepte. J'ai fait dix stances, et je fus aggregé à l'académie pour ac= clamation. J'ai figuré encore mieux à table mangeant si bien des ma= caroni qu'on me jugea digne d'en être le chevalier.

Le jeune docteur, académicien aussi me presenta à sa famille. Ses parens fort à leur aise me firent toutes les honnêtetés. Il avoit une sœur fort aimable, et une autre religieuse professe qui me parut un prodige. J'aurois pu dans cette société passer agréablement mon tems jusqu'au moment de mon départ; mais il étoit écrit qu'à Chiozza je ne devois avoir que des chagrins. Le jeune docteur me donna aussi une autre marque d'amitié: il m'avertit que le pere Cosini étoit homme de mauvaise compagnie, qu'on ne pouvoit souffrir nulle part, et que je devois eviter. J'ai remercié le docteur de cet avis; mais je n'en ai pas fait cas parceque j'ai cru que la mauvaise re= putation ne devoit que de son libertinage. Etant tolerant pour ca= ractere, et allez étourdi pour ne pas craindre les pieges, j'ai cru que ce moine pouvoit beaucoup d'agrémens. au contraire me procurer

Ce fut le troisieme jour que ce fatal moine me presenta dans un lieu, où j'aurois pu aller tout seul, et où pour faire le brave, je me mis donné à une miserable laide coquine. En sortant de là il me conduisit à une auberge à souper en compagnie de quatre capons ses amis, où un d'entr'eux après souper fit une banque de Pharaon. Après avoir perdu quatre sequins j'ai voulu quitter; mais mon bon ami Cosini me persuada d'en risquer encore quatre de moitié avec lui. Il fit la banque, et elle sauta. Je ne voulois plus jouer; mais Cosini le mon= tra fort affligé d'être la cause de ma perte me conseilla de faire moi même une banque de vingt, et on me la banqua. Ne pouvant pas souffrir une si grosse perte, je n'ai pas eu besoin qu'on me prie. L'espoir de regagner mon argent me fit perdre tout mon reste. Je fus allé me coucher avec le cuisinier qui dormoit, et qui se reveillant me dit que j'étois un libertin. Je lui ai repondu que c'étoit vrai.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Ma nature accablée par ce grand malheur, ~~avoit~~ eut besoin de s'y rendre insensible je noyait dans le fleuve de la mort. Ce fut le sacré bonneau qui à midi me reveilla pour me dire d'un air triomphant qu'on avoit invité à souper un jeune homme fort riche qui ne pouvoit que perdre, et que par conséquent je me referois — J'ai perdu tout mon argent. Prêtez moi vingt sequins — Quand je prête, je suis sûr de perdre: c'est une supposition; mais j'en ai trop fait l'expérience. Cherchez de la trouver ailleurs, et revenez. Adieu.

Ayant honte de faire savoir mon malheur à mon sage ami, je me suis informé au premier venu où demeurait un honnête prêteur sur gages. Je fus chez un vieux homme que j'ai conduit chez moi, et auquel j'ai vidé ma mâle. Après avoir fait l'inventaire de tous mes effets, il me donna trente sequins, sous condition, que si je ne lui rendois la somme tout au plus tard trois jours après, tout lui appartiendroit. Point d'usure. La brave homme! Je lui ai fait un reçu de vente; et il emporta tout après m'avoir donné trente sequins tous neufs. Ce fut lui qui m'obligea à retenir trois chemises, deux bas, et des mouchoirs: je ne voulois rien. J'avois un sûr pressentiment que je regagnerois la voie tout mon argent. Quelques années après, je me suis vengé écrivant une diatribe contre les pressentiments. Je crois que le seul pressentiment auquel l'homme sage peut faire attention est celui qui lui predit malheur; il est de l'esprit. Celui qui predit bonheur est du coeur, et le coeur est un fou digne de compter sur la fortune qui est folle.

Je n'eus rien de si pressé que d'aller rejoindre l'honnête compagnie, qui ne croyoit rien tant que de ne pas me voir arriver. A souper on ne parla pas de ~~jouer~~ fortune. On fit le plus pompeux éloge de mes eminentes qualités; et on celebra la haute fortune que je devois faire à Rome. Ce fut moi, après table, que voyant qu'on ne parloit pas de jouer, j'ai demandé hautement ma revanche. On me dit que je n'avois qu'à faire la banque, et que tout le monde ponteroit. Je l'ai faite, et après avoir tout perdu, j'ai prié le Turinois Legnis de payer à l'hôte ce que je lui devois, et il me dit qu'il répondroit pour moi.

BnF MSS

Allant me coucher desespéré, j'ai vu, pour surcroît de malheur, ~~illisible~~, les vilaines marques de la maladie, dont, il y avoit par même encore deux mois que j'étois guéri. Je me mis endormi abasourdi. Je me suis reveillé au bout d'onze heures; mais dans l'accablement de mon esprit j'ai persisté à me tenir alongé. J'abhorrois la journée, et la lumière dont il me semblait d'être indigne de jouir. Je craignois un réveil parfait dans lequel je me serois trouvé dans la cruelle nécessité de prendre un parti. Je ne me suis pas arrêté un seul moment sur l'idée de retourner à Venise, ce que cependant j'aurois dû faire; et j'aurois voulu plutôt mourir qu'aller confier au jeune docteur ma situation. Mon existence m'étant devenue à charge, j'espérois de mourir d'inanition sans bouger de là. C'est certain que je ne me serois pas déterminé à me lever, si le bon homme Alban, maître de la Taverne

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

 ne fût venu me secouer, me disant d'aller à bord, puisque le vent étant bon il vouloit partir.

Le mortel qui sort d'une grande perplexité, quelqu'en soit le moyen, se sent soulagé. Il me semblait que maître Alban étoit venu me dire ce, qui dans mon extrême detresse, me restoit à faire. Après m'être vite habillé, j'ai mis mes chemises dans un mouchoir, et je suis allé m'embarquer. Une heure après, la Martane leva l'ancre, et le matin elle la jeta dans un port d'Istrie nommé Orsara. Nous descendîmes tous pour aller nous promener dans cette ville, qui n'en mérite pas le nom. Elle appartient au pape: les vénitiens la lui ont donnée pour faire hommage à la chaire de St Pierre.

Un jeune moine recolet, qui se nommoit P. Steffano de Belun, que maître Alban, devot de S.t François d'Assise avoit embarqué par charité, m'approcha pour me demander si j'étois malade — Mon père, j'ai du chagrin — Vous le dissiperez venant avec moi dejeuner chez une de nos devotes.

Il y avoit trente six heures que la moindre nourriture n'étoit entrée dans mon estomac, et la grosse mer m'avoit fait rendre tout ce qui pouvoit encore s'y trouver. Outre cela ma maladie secrette me geroit à l'excès, sans compter l'avilissement qui m'accablait l'esprit, étant sans le sou. Mon état étoit si triste que je n'avois pas la force de ne pas vouloir quelque chose. J'acceptai le moine dans une parfaite apathie.

Il me presenta à sa devote, lui disant qu'il me conduisoit a Rome, où j'allois prendre le saint habit de S.t François. Dans toute autre situation je n'aurois pas laissé courir ce mensonge; mais dans ce moment là cette imposture me parut comique. La bonne femme nous donna un fort bon repas en poissons, accomodés à l'huile qui là est excellente, et à boire du Refosco que j'ai trouvé exquis. Un prêtre, qui arriva là par hazard, me conseilla de ne pas passer la nuit dans la Martane, mais de accepter un lit chez lui, et même un dîner pour le lendemain, si le vent nous empechoit de partir. J'ai accepté sans balancer. Après avoir remercié la devote je suis allé me promener avec le prêtre, qui me donna un bon souper fait par sa gouvernante, qui s'assit à table avec nous, et qui me plut. Son refosque, encor meilleur que celui de la devote, me fit oublier mes malheurs; j'ai causé avec le prêtre allez gaiement. Il voulut me lire un petit poeme de la composition; mais ne pouvant plus tenir les yeux ouverts, je lui ai dit que je l'entendrois volontiers le lendemain.

Je suis allé me coucher prenant des precautions pour que ma peste ne tombât sur les draps. Dix heures après, la gouvernante, qui épioit

mon reveil, me porta du caffé, me laissant seul a[illegible] pour que je puisse
m'habiller en liberté. Cette gouvernante jeune, et bien faite me parut
meriter attention. Je me sentois mortifié que mon état m'empechat de
la convaincre que je lui rendois justice. Je ne pouvois souffrir de passer dans
son esprit pour froid, ou impoli.

Determiné à bien payer mon hote en contant avec attention son louis,
j'ai envoyé à l'enfer la tristesse. J'ai fait sur ses vers des remarques qui
l'enchanterent, de sorte que me trouvant de l'esprit plus qu'il ne pensoit,
il voulut me lire ses idilles, et j'ai subi le joug. J'ai passé avec lui toute
la journée. Les attentions redoublées de la gouvernante me demontrerent
que je lui avois plu, et par concomitance elle tacha de me plaire. Le jour
parla au prestre comme un eclair en grace de beauté que je relevois dans
ce qu'il me disoit, tout-du plus grand mauvais; mais elle fut longue pour
moi à cause de cette gouvernante qui devoit me conduire au lit. Sel
j'etois, et je ne sai pas si je doive en être honteux, ou m'en feliciter.
Dans le plus deplorable état tant physique que moral, mon ame avoit
se livrer à la joie, oubliant tous les vrais motifs de tristesse qui de-
voient accabler tout autre homme raisonable.

Le moment enfin arriva. Après quelques avances de raison,
je l'ai trouvée bonne jusqu'à un certain point; et determinée avec-
fus, quand j'ai fait semblant de vouloir lui rendre une justice entiere. Content
de ce que j'avois obtenu, et encor plus qu'elle ne m'eut pas pris au mot pour
l'essentiel j'ai tres bien dormi. Le lendemain au caffé, je lui ai trouvé un
air qui me disoit qu'elle étoit enchantée de la connoissance intime que nous
avions faite. J'ai fait des demarches pour la convaincre que ma tendresse
n'avoit pas été un effet du reste, elle ne les seconda pas; mais elle
a embelli son refus ~~par un sourire~~ avec une clause qui me le rendit cher. Elle me dit que
pouvant être surpris, il valoit mieux differer au soir, le vent du Sud etoit
étant plus fort que la veille. C'étoit une promesse formelle. Je me mis
disposé à en jouir servatis servandis.

La journée avec le prestre fut egale à la precedente. A l'heure d'aller au
lit, la gouvernante me dit en me quittant, qu'elle reviendroit. M'examinant
alors, j'ai cru voir, que moyennant certaines attentions, je pourois me tirer
d'affaires sans risquer de devoir me reprocher une iniquité impardonable.
Il me sembloit que m'abstenant, et lui en disant la raison je me serois cou-
vert d'opprobre, et que je l'aurois comblée de honte. Etant sage j'aurois pas dû commencer: il me sembloit de ne pouvoir plus reculer. Elle
vint. Je l'ai accueillie, comme elle s'y attendoit, et après avoir passé un

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

compte d'heures avec plaisir, elle retourna dans sa chambre. Deux heures
après, maître Alban vint me dire de me hâter, parce qu'en côtoyant l'Istrie
il vouloit être à Pola le soir. Je me suis rendu à la tartane.

Le recolet Z. Steffano m'amusa toute la journée par cent propos, où j'ai vu
l'ignorance mêlée à la fourberie sous le voile de la simplicité. Il me fit voir sou-
vent les aumônes qu'il avoit trouvées à Osara, pain, vin, fromage, saucissons, con-
fitures, et chocolat. Outre les grandes poches de son saint habit étoient pleines
de provisions. — Avec tout cela de l'argent! — Dieu m'en préserve. Premiè-
rement notre glorieux institut me défend d'en toucher; et en second lieu, si quand
je vais à la quête, j'acceptois de l'argent, on s'acquitteroit avec un ou deux
sous, tandis que ce qu'on me donne en marchandises vaut dix fois plus. S.t
François, croyez moi, avoit beaucoup d'esprit.

Je réfléchissois que ce moine feroit consister la richesse précisément dans ce
qui feroit alors ma misère. Il me fit son compliment; et il étoit glorieux
de ce que je voulois bien lui faire cet honneur.

Nous descendîmes au port de Pola qu'on appelle Veruda. Après avoir mon-
té un chemin d'un quart d'heure, nous entrâmes dans la ville, où j'ai employé
deux heures à examiner des antiquités romaines; car cette ville avoit été la capi-
tale de l'empire; mais je n'ai vu autre vestige de grandeur qu'une arche rui-
neuse. Nous retournâmes à Veruda, où ayant mis à la voile nous nous trou-
vâmes le lendemain devant Ancone: mais nous louvoyâmes toute la
nuit pour y entrer le lendemain. Ce port, malgré qu'il passe pour un insigne
monument de Trajan, seroit fort mauvais sans une digue faite à grands
frais qui le rend assez bon. Une observation curieuse à faire dans la mer Adria-
tique c'est que la côte au Nort est remplie de ports, tandis que l'oppose n'en
a qu'un ou deux. Il est evident que la mer se retire vers le Levant, et que
dans trois ou quatre siecles Venise sera jointe à la terre ferme.

Nous nous débarquâmes à Ancone au vieux lazaret, où on nous condamna
à une quarantaine de vingt huit jours, parce que Venise avoit admis après
une quarantaine de trois mois l'équipage de deux vaisseaux de Smirne, où
récemment il y avoit eu une peste. J'ai demandé une chambre pour moi, et
Z. Steffano qui m'en fit un grand infini; et j'ai loué des juifs un lit, une table, et
quelques chaises, dont je devois payer le loyer à la fin de la quarantaine: le moine à
voulu que de la paille. S'il avoit pu deviner que sans lui je serois peut être mort de
faim, il ne se seroit pas, peut être tant glorifié de se voir logé avec moi. Un ma-
telot, qui espéroit de me trouver généreux, me demanda où étoit ma mâle;
lui ayant répondu que je n'en avois rien, il le donna beaucoup de peine pour
la trouver avec maître Alban, qui me fit rire quand il vint me demander mille

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

excuser de l'avoir oublié, me promettant d'ailleurs que je l'aurois en moins de trois semaines.

Le moine qui devoit en passer quatre avec moi comptoit de vivre à mes frais, sachant que c'étoit lui que la providence m'avoit envoyé pour m'entretenir. Il avoit des provisions avec lesquelles nous aurions pu vivre huit jours.

Ce fut après souper qu'en style pathétique je lui fait la narration de mon triste état, et du besoin que j'avois de tout jusqu'à Rome, où je servois au service de l'ambassadeur en qualité (je mentois) de secretaire des memoriaux.

Ma surprise ne fut pas petite, quand j'ai ouï S. Stefano se rejouir à la triste narration de mon infortune. Je me charge, me dit il, de vous jusqu'à Rome. Dites moi seulement si vous savez écrire — Vous moquez vous de moi? — Quelle merveille! Moi que vous voyez, je ne sai écrire que mon nom: il est vrai que je sais l'écrire de la main gauche aussi; mais à quoi me serviroit savoir écrire? — Je m'étonne un peu, car je vous croyois prêtre — Je ne suis pas prêtre: je suis moine, je dis la messe, et par consequent je dois savoir lire: S.t François, voyez vous, dont je suis un indigne fils, ne savoit pas écrire, et on prétend même qu'il ne savoit pas lire, et que ce fut par cette raison qu'il n'a jamais dit la messe. Bref. Puisque vous savez écrire, vous écrivez demain en mon nom à toutes les personnes que je vous nommerai; et je vous réponds qu'on nous enverra à manger en abondance jusqu'à la fin de la quarantaine.

Il me fit passer tout le jour suivant à écrire huit lettres, parcequ'il y avoit dans la tradition orale de son ordre que tout frere devoit être sûr qu'après avoir frappé à sept portes, où on lui auroit refusé l'aumone, il la trouveroit abondante à la huitieme. Ayant fait le voyage de Rome une autre fois, il connoissoit toutes les bonnes maisons d'Arone depuis de S.t François; et tous les superieurs des couvens riches. J'ai dû écrire à tous ceux qu'il m'a nommés, et tous les mensonges qu'il a voulu. Il m'a obligé à signer son nom aussi, m'alleguant en raison que s'il signoit on connoissoit à la difference du caractere qu'il n'avoit pas écrit les lettres, ce qui lui feroit du tort, car dans ce siecle corrompu on n'estimoit que les savans. Il m'obligea à remplir les lettres de passages latins, même celles qu'il écrivoit à des femmes, et si mes remontrances furent inutiles. Quand je vesitois, il me menaçoit de ne plus me donner à manger. J'ai pris le parti de faire tout ce qu'il voulut. Dans plusieurs de ces lettres il y avoit des mensonges que les autres contredisoient. Il me fit dire au superieur des jesuites qu'il ne reconnoit pas aux capucins parcequ'ils etoient athées, c'est pourquoi S.t François n'avoit jamais pu les souffrir. Je n'eus beau lui dire qu'au terme de S. François il n'y avoit ni capucins, ni recolets; mais il m'appella ignorant. J'ai vu qu'on le traitoit de fou, et que personne n'en tenoit rien.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

165 Je me suis trompé. La grande quantité de provisions qui arriva la troisieme, et la
quatrieme jour me surprit. On nous envoya du vin pour toute la quarantaine de trois
ou quatre cotés. C'etoit du vin cuit qui m'auroit fait du mal; mais je buvois de l'eau par
regime aussi, car il me tardoit de guerir. Pour ce qui regarde le manger, nous en avions tous
les jours pour cinq ou six personnes. Nous en fesions present à notre gardien qui étoit pau=
vre, et pere de famille nombreuse. De tout cela il ne se sentoit reconnoissant qu'à St
François, point du tout aux bonnes ames qui lui fesoient l'aumone.

Il se chargea de donner lui même mes chemises scandaleusement salées à laver
à notre gardien me disant qu'il ne risquoit rien, car tout le monde savoit que les re=
colets ne portoient pas de chemises. Il ne savoit pas qu'il y avoit au monde une
maladie pareille à la mienne. Comme je me tenois toute la journée au lit, je
me suis dispensé d'aller me faire voir de tous ceux qui ayant reçu sa lettre se cru=
rent en devoir de venir lui rendre visite. Ceux qui ne vinrent pas lui repon=
dirent des lettres pleines de disparates finement écrites que je me suis bien
gardé de lui faire relever. J'ai fait beaucoup à lui faire comprendre que
ces lettres là ne demandoient pas de reponse.

En quinze jours de regime mon indisposition étant devenue benigne, je me pro=
menois ~~dans le~~ au commencement du jour dans la cour; mais un marchand turc ar=
rivé de Salonique avec tout son monde étant entré au Lazaret, et logé rez de chaus=
sée, j'ai dû suspendre ma promenade. Le seul plaisir qui me resta fut de passer
mes heures sur mon balcon ~~d'où je voyois~~ sur la même cour où le turc se pro=
menoit. Ce qui m'interessoit étoit une esclave grecque ~~qui tenoit~~ d'une beau=
té surprenante. Elle passoit presque toute la journée assise à la porte de sa
chambre tricotant, ou lisant à l'ombre. La chaleur étoit extreme. Lorsqu'éle=
vant ses beaux yeux elle me voyoit, elle les detournoit, et souvent contre=
fesant la surprise, elle se levoit, et à pas lents, elle rentroit dans
sa chambre comme si elle avoit voulu dire je ne savois pas d'être observée.
Sa taille étoit grande, et son air étoit celui de la premiere jeunesse. Sa peau
étoit blanche, et ses yeux noirs comme ses sourcils, et ses cheveux. Son habille=
ment étant grec, étoit par consequent tres voluptueux.

Oisif dans un Lazaret, et tel que la nature, et l'habitude m'avoyent fait,
pouvois-je contempler un tel objet quatre ou cinq heures tous les jours sans
en devenir fou? Je l'avois entendue parler en langue franque avec son mai=
tre qui étoit vieux, et bel homme, qui s'ennuyoit comme elle, et qui ne sor=
toit que quelque moment avec sa pipe à la bouche pour rentrer d'abord. J'au=
rois dit quelque parole à cette fille si je n'avois eu peur de la faire partir, et
de ne plus la revoir. Je me suis à la fin determiné à lui écrire, n'étant pas
embarassé à lui faire tenir ma lettre, puisque je n'avois qu'à la jetter à

ser pieds. N'étant pas sûr qu'elle la ramasseroit, voila comme je m'y suis pris pour ne pas risquer de faire un faux pas.

Ayant attendu un moment où elle étoit seule, j'ai laissé tomber un papier plié en forme de lettre, où je n'avois rien écrit, tenant ma veritable Lettre dans ma main. Lorsque je l'ai vue s'incliner pour prendre la fausse Lettre, je lui ai jetté l'autre aussi, et après les avoir ramassées toutes les deux, elle les mit dans sa poche: puis elle disparut. Ma Lettre parloit ainsi.

» Ange de l'orient que j'adore, je passerai toute la nuit sur ce balcon, dans » vant que vous veniez pour un seul quart d'heure entendre ma voix par » le trou qui est sous mes pieds. Nous parlerons à voix basse; et pour me com» prendre vous pourrez monter sur la balle qui est sous le même trou »

J'ai prié mon gardien d'avoir la complaisance de ne pas m'enfermer, comme il faisoit toutes les nuits, et il n'eut aucune difficulté à me contenter; sous condition cependant qu'il me surveilleroit, car si j'm'avisois de sauter en bas il y alloit de la tête. Il me promit cependant de ne pas venir sur le balcon.

N'étant donc placé à l'endroit, je l'ai vue paroitre à minuit, lorsque je commençois à desesperer. Je me mis alors étendu sur mon ventre, mettant ma Tete au trou, qui étoit un carré raboteux de cinq à six pouces. Je l'ai vue monter sur la balle, où se tenant debout, sa tete n'étoit qu'à un pied de distance du plancher du balcon. Elle étoit obligée de s'appuyer d'une main au mur, parceque sa position incomode la faisoit chanceler. Dans cet état nous parlames de nous, d'amour, de desirs, d'obstacles, d'impossibilités, et de mes. Quand je lui ai dit la raison qui m'empechoit de sauter en bas, elle me dit que quand meme, nous nous perdions, attendu l'impossibilité où je me trouverois de remonter. Outre cela, Dieu sait ce que le tems auroit fait d'elle, et de moi, s'il nous eut surpris. Après m'avoir promis qu'elle viendroit me parler toutes les nuits, elle mit sa main dans le trou. Helas! Je ne pouvois me rassasier de la baiser. Il me sembloit de n'avoir jamais touché une main plus douce ni plus delicate. Mais quel plaisir quand elle me demanda la mienne! J'ai vite mis hors du trou tout mon bras de façon qu'elle colla ses levres sur le pli du coude: elle pardonna alors à ma main rapace tous les cols qu'elle a pu faire sur sa gorge grecque, dont j'étois bien plus insatiable que de baisers que je venois d'imprimer sur sa main. Après notre separation, j'ai vu avec plaisir le gardien qui dormoit profondement dans un coin de la sale.

BnF MSS

Contente d'avoir obtenu tout ce que dans cette position gesnante je pouvois obtenir j'attendois avec impatience la nuit suivante mettant ma tête à l'alambic pour trouver le moyen de me la rendre plus delicieuse; mais la grecque ayant la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

même pensée me fit reconnoitre son esprit plus fecond que le mien.

Etant dans la cour l'après dîner avec son maitre, et lui ayant dit quelque chose qu'il approuva, j'ai vu un de mes domestique aidé par deux gardiens tirer dehors un grand panier de marchandise qu'on plaça sous le balcon, tandis qu'elle fit mettre une autre bale au dessus de deux autre, comme pour faire plus de place au panier. Ayant penetré son dessein, j'ai tressailli de joie. J'ai vu que par cette operation elle s'etoit assuré le moyen de s'elever dans la nuit deux pieds plus haut. Mais quoi! me suis je dit, elle se trouvera dans la plus incomode de toutes les positions; devant se tenir courbée, elle ne pourra pas y resister. Le trou n'etoit pas assez grand pour qu'elle puit se mettre à son aise y introduire sant toute la tete.

Furieux de ce que je ne pouvois pas esperer d'elargir ce trou, je m'eleve, je l'examine, et je ne vois autre moyen que celui de decloüer toute la vieille planche des deux poutres qui etoient dessous. Je vais dans la sale; le gardien n'y etoit pas. Je choisis la plus forte d'entre toutes les ferailles que je vois, je me mets à l'ouvrage, et à plusieurs reprises, ayant toujours peur d'etre surpris, j'arrache les quatre gros clous qui tenoient la planche aux deux poutres, et je me vois maitre de la levier. Je la laisse là attendant avec impatience la nuit. Après avoir mangé un petit morceau je vais me mettre sur le balcon.

L'objet de mes desirs arriva à minuit. Voyant avec peine qu'il lui falloit beaucoup d'adresse pour monter sur la nouvelle bale, je leve ma planche, je la mets à coté, et m'etendant je lui presente mon bras dans toute sa longueur, elle s'y attache, monte, et est etonnée se redressant de se voir dans mon balcon jusqu'à la moitié de l'estomac. Elle y introduisit ses bras entierement, et tous nus sans la moindre difficulté. Nous ne perdimes alors que trois ou quatre minutes en complimens sur ce que sans nous concerter nous avions travaillé tous les deux pour le même objet. Si dans la nuit precedente j'avois été plus maitre d'elle qu'elle de moi, elle se trouva maitresse dans celle ci de toute ma personne. Helas! je ne pouvois posseder, allongeant tant que je pouvois mes deux bras, que la moitié de la sienne. J'en étois au desespoir; mais elle, qui m'avoit tout entier entre ses mains etoit de ne pouvoir contenter que sa bouche. Elle donna en grec mille maledictions à celui qui n'avoit parfait la bale au moins plus grosse d'un demi pied. Nous n'avions par encor été contens; mais ma maitresse de la greque savoit par temperer en partie ardeur: Nos plaisirs quoique steriles nous occuperent jusqu'à l'aube. Elle s'en alla sans faire le moindre bruit, et après avoir remis la planche je suis allé me coucher dans le plus grand besoin de regagner des forces.

Elle m'avoit dit que le petit Beiran commençant le même jour, et durant trois, elle ne pouvoit venir que le quatrième; c'étoit la Pâque des Turcs. Le petit Beiran est plus long que le grand. J'ai passé ce trois jours voyant leurs ceremonies, et leurs remuemens continuels.

La premiere nuit après le Beiran, elle me dit me tenant tout entre ses bras amoureux qu'elle ne pouvoit être heureuse que m'appartenant, et qu'étant chrétienne je pourrois l'acheter l'attendant dans trois ans à la fin de sa quarantaine. J'ai dû lui avouer que j'étois pauvre, et à cet aveu elle rougira. Dans la nuit suivante elle me dit que son maître la vendroit pour deux mille piastres, qu'elle pouvoit me les donner, qu'elle étoit vierge, et que je pourrois m'en convaincre si la balle étoit plus grosse. Elle me dit qu'elle me donneroit une boite remplie de diamans, dont un seul valoit deux mille piastres, et que vendant les autres nous pourrions vivre à notre aise sans jamais craindre la pauvreté. Elle me dit que son maître ne s'apperceveroit du vol de la boîte qu'après avoir fini la quarantaine, et qu'il soupçonneroit tout-le monde plutôt qu'elle.

J'étois amoureux de cette créature, sa proposition m'inquieta; mais le lendemain à mon reveil je n'ai plus balancé à me déterminer à ne point accepter. Elle vint avec la boîte dans la nuit suivante, et quand je lui ai dit que je ne pouvois pas me resoudre à devenir complice du vol, elle me dit en pleurant que je ne l'aimois pas comme elle m'aimoit; mais que j'étois un vrai chrétien. C'est fait la derniere nuit. Le lendemain à midi le prieur du Lazaret devoit venir nous mettre en liberté. La charmante grecque entierement en proie de ses sens, et ne pouvant plus resister au feu qui lui brûloit l'ame, me dit de me mettre debout, de me courber, de la saisir sous les aisselles, et de la tirer toute entiere dans le balcon. Quel est l'amant qui auroit pu s'opposer à une pareille invitation? Mouk nu comme un gladiateur, je me leve, je me courbe, je la saisis sous les aisselles, et sans avoir besoin d'avoir la force de Milon de Crotone, je la tirois dedans, lorsque je me sens saisi aux epaules, entendant la voix du gardien qui me dit que faites vous? Je lache prise, elle s'enfuit, et je tombe sur mon ventre. Je ne me souciai plus de me lever de là et je laisse que le gardien me secoue. Il croit que l'effort m'avoit tué; mais j'étois pire que mort. Je ne me levois pas, parceque j'avois envie de l'étrangler. Je suis enfin allé me coucher sans lui rien dire, et même sans remettre la planche.

Le prieur vint le matin nous declarer libres. En sortant de là avec le cœur navré j'ai vu la grecque qui versoit des larmes. J'ai donné rendez vous à la Bourse à M. Stefano qui me laissa avec le juif auquel je devois payer le loyer

des meubles qu'il m'avoit donné. Je l'ai conduit aux Minimes, ou le pere Lazzari me donna dix ecquins, et l'adresse de l'evesque, qui après avoir fait la quarantaine aux confins de la Toscane devoit être à Rome, où je devois aller le rejoindre. Après avoir payé le juif, et mal dîné à une auberge, je me mis acheminé à la bourse pour voir M. Steffano. Cheminfesant j'eus le malheur de rencontrer maitre Alban, qui me dit des injures grossieres à cause de ma mâle que je lui avois laissé croire d'avoir oubliée chez lui. Après l'avoir appaisé lui conta toute la deplorable histoire je lui ai fait un ecrit dans lequel je certifiois que je n'avois rien à pretendre de lui. Je me suis acheté des culottes et une redingote bleue.

A la bourse, j'ai dit à M. Steffano que je voulois aller à la santa casa de N. D. de Lorette, que je l'y attendrois trois jours, et que de là nous pourrions aller à Rome à pieds ensemble. Il me repondit qu'il ne vouloit pas aller à Lorette, et que je me repentirois d'avoir mepris la providence de S.t François. Le lendemain je suis parti pour Loreto me portant tres bien.

Je suis arrivé a cette sainte ville las à n'en pouvoir plus. C'étoit pour la premiere fois de ma vie que j'avois fait quinze milles à pieds; ne buvant que de l'eau, à cause que le vin cuit me bouleverse l'estomac. Malgré ma pauvreté je n'avois pas l'apparence d'un gueux. La chaleur étoit excessive.

En entrant dans la ville je rencontre un abbé à l'air voyagetable, avancé en age. Voyant qu'il m'examinoit attentivement, j'ôte mon chapeau, et je lui demande où il y avoit une honête auberge. Voyant, me dit il, une personne comme vous à pieds, je juge que c'est par devotion que vous venez visiter ce saint lieu. Ella venga meco. Il rebrousse chemin, et il me conduit à une maison de belle apparence. Après avoir parlé au chef à l'écart, il part me disant d'un air noble ella sarà ben servita. J'ai cru qu'on me prenoit pour un autre; mais j'ai laissé faire.

On m'introduit dans un appartement de trois pieces, où la chambre à coucher étoit tapissée de damas, avec lit sous baldaquin, et secretaire ouvert avec tout le necessaire pour écrire. Un domestique me donne une legere robe de chambre, puis il s'en va, et il rentre avec un autre portant par les deux oreilles une grande cuve remplie d'eau. On la place devant moi, on me dechausse, et on me lave les pieds. Une femme tres bien mise, suivie d'une servante qui portoit des draps, entre, et après m'avoir fait une humble reverence fait le lit. Après le bain, une cloche sonne, ils se mettent à genoux, j'en fais de même. C'étoit l'Angelus. On met un couvert sur une petite table, et on me demande quel vin je bois, je réponds Chianti. On me porte la gazette, et deux flambeaux d'argent, et on s'en va. Une heure après, on me sert un souper en maigre tres delicat, et avant que j'aille au lit on me demande si je prendrai mon chocolat avant sortir, ou après la messe. Je reponds avant sortir, devinant la raison de cette demande. Je me couche, on me porte une lampe de nuit de quart en quart, et on s'en va. Je me suis trouvé couché dans un lit auquel je n'ai trouvé l'egal qu'en France. Il étoit fait pour guerir de l'insomnie; mais je n'en avois pas besoin. J'ai fait un somme de dix heures.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Me voyant traité ainsi, je fus sûr de n'être pas à une auberge ; mais aurois-je osé deviner que j'étois à un hopital ? Le matin après le chocolat voila un perruquier mariere, qui pour parler n'attend pas d'être interrogé. Devinant que je ne voulois pas avoir une barbe, il s'offre à arranger mon duvet à la pointe des ciseaux, ce qui, me dit il, me feroit paroître encore plus jeune — Qui vous a dit que je pense à cacher mon age ? — C'est tout simple, car si monsignore ne pensoit pas à ça, il se seroit fait raser depuis long tems. La comtesse Mascolini en rit. Monsignor la connoit il ? Je dois aller la coëffer à midi.

Voyant que je ne m'intéresse pas à la comtesse, le bavard poursuit — Etes la premiere fois que monsignor loge ici ? Dans tous les états de nôtre Seigneur, il n'y a pas un hopital plus magnifique — Je le crois, et j'en ferai compliment à Sa Sainteté — Oh ! il le sait bien. Il y a logé lui même avant son exaltation. Si monsignor Casalta ne vous avoit pas connu, il ne vous auroit pas presenté.

Voila en quoi les perruquiers sont utiles à un étranger dans toute l'Europe ; mais il ne faut pas les interroger, car pour lors ils mêlent le faux au vrai, et au lieu de se laisser sonder ils sondent. Croyant de devoir faire une visite à Monsignor Casalta je m'y fis faire conduire. Il me reçut tres bien, et après m'avoir fait voir sa bibliotheque il me donna pour Cicerone un de ses abbés qui étoit de mon age, et que j'ai trouvé rempli d'esprit. Il m'a fait tout voir. Cet abbé, s'il vit encore, est aujourd'hui chanoine de S. Jean de Latran. Vingt huit ans après cette epoque il me fut utile à Rome.

Le Lendemain, j'ai communié dans l'endroit même, où la sainte vierge accoucha de son créateur. J'ai passé tout le troisieme jour à voir tous les dehors de ce prodigieux sanctuaire. Le Lendemain de bonne heure je me partis, n'ayant depensé que trois paules dans le perruquier.

A la moitié du chemin vers Macerata j'ai trouvé M. Stefano qui marchoit tres lentement. Enchanté de me voir, il me dit qu'il étoit parti d'Ancone deux heures après moi, et qu'il ne falloit que trois milles par jour tres commodément d'employer deux mois dans ce voyage qu'à pieds même on pouvoit faire en huit jours. Je veux, me dit il, arriver à Rome frais, et bien portant : rien ne me presse ; et si vous etes d'humeur de voyager ainsi, venez avec moi. S.t François ne sera pas embarassé à nous entretenir tous les deux.

Aout 1743 BnF MSS

Ce lache étoit un homme de trente ans, de poil roux, d'une complexion tres forte, veritable payisan, qui ne s'étoit fait moine que pour vivre sans fatiguer son corps. Je lui ai repondu qu'étant pressé je ne pouvois pas demeurer long tems en chemin, si je voulois me contenter de sa compagnie. Il me dit qu'il marcheroit le double ce jour là, si je voulois me charger de son marteau, qui lui étoit fort lourd. J'ai voulu essayer, et il mit ma redingotte. Nous devinmes deux personnages comiques qui faisoient rire tout les passans. Son marteau étoit effectivement la charge d'un mulet. Il avoit douze poches toutes pleines, outre la grande poche de derriere qu'il appelloit le batti-culo, qui seule contenoit le double de ce que pouvoient contenir toutes les autres. Pain, vin, viandes cuites fraiches, et salées, poulets, oeufs, fromages,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

jambon, saucisson: il y avoit de quoi nous nourir pour quinze jours. Lui ayant dit comment on m'avoit traité à Loreto, il me repondit que si j'avois demandé à Monsignor Casatta un billet pour tous les hospitaux jusqu'à Rome j'aurois trouvé partout à peu près le même traitement. Les hospitaux, me dit il, ont tous la malediction de S.t François, parcequ'on n'y reçoit pas les moines mendians; mais nous ne nous en soucions pas parceque ils sont à trop de distance les uns des autres. Nous preferons les maisons des devots de l'ordre que nous trouvons à chaque lieue de chemin — Pourquoi n'allez vous pas vous loger dans vos couvens? — Je ne suis pas si bête. Premierement on ne me recevroit pas, car etant fugitif je n'ai point d'obedience pas écrit qu'ils veulent toujours voir; je risquerois même d'etre mis en prison, car c'est une maudite canaille. En second lieu nous ne sommes pas dans nos couvens si bien comme chez nos bienfaiteurs — Comment, et pourquoi êtes vous fugitif?

A cette interrogation il me fit une histoire de son empisonement, et de sa fuite pleine d'absurdités, et de mensonges. C'étoit un sot qui avoit l'esprit d'Arlequin, et qui suppossoit ceux qui l'ecoutoient encore plus sots. Dans la lettre cependant il étoit fin. Sa religion étoit singuliere. Ne voulant pas être bigot, il étoit scandaleux; pour faire rire la compagnie il disoit des cochonneries revoltantes. Il n'avoit le moindre gout ni pour les femmes, ni pour toute autre espece d'impudicité, et il pretendoit qu'on dût prendre cela pour une vertu tandis que ce n'étoit qu'un defaut de temperament. Tout dans ce genre là lui sembloit matiere à faire rire; lorsque il étoit un peu gris, il faisoit aux convives mauvais sermons, fils, et filles des questions si lubriques qu'il les faisoit rougir. Le butor ne faisoit qu'en rire.

Lorsque nous fumes à cent pas de la maison du bienfaiteur, il reprit son manteau. En entrant il donna la benediction à tout le monde, et toute la famille vint lui baiser la main. La maitresse de la maison l'ayant prié de lui dire la messe, fort complaisant il se fit conduire à la sacristie de l'eglise qui n'étoit qu'à vingt pas de là. Avez vous oublié, lui dis-je à l'oreille, que nous avons de jeuné? — Ce ne sont pas vos affaires.

Je n'osai pas repliquer; mais en ecoutant sa messe, je fus fort surpris de voir qu'il n'en savoit pas l'allure. Je trouve cela plaisant; mais le plus comique de l'affaire vint, lorsqu'après la messe il se mit dans le confessional, où après avoir confessé toute la maison il s'avisa de refuser l'absolution à la fille de l'hotesse, jeune coeur de douze à treize ans. Larmant et tres jolie. Ce refus fut public, il la gronda, et lui menaça l'enfer. La pauvre fille toute honteuse sortit de l'eglise fondant en pleurs, tandis que moi tout ému, et interessé à elle, après avoir dit à haute voix à S.t Stefano qu'il étoit fou, je courus après elle pour la consoler; mais elle avoit disparu ayant absolument refusé de venir se mettre à table. Cette extravagance m'irrita si fort qu'il me vint envie de le rosser. L'appellant en presence de toute la famille imposteur, et infame bourreau de l'honneur de cette fille je lui ai demandé pourquoi il lui avoit refusé l'absolution, et il me ferma la bouche

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

me répondant de sang froid qu'il ne pouvoit pas revéler la confession. Je n'ai pas voulu manger, bien déterminé à me separer de cet infernal. J'ai dû recevoir en sortant de la maison un paul pour la maudite messe que ce coquin avoit celebré. Je devois faire la figure de son boursier.

D'abord que nous fumes sur le grand chemin, je lui ai dit que je le quittois pour sortir du risque de me voir condamné aux galeres avec lui. Dans les reproches que je lui ai fait l'ayant appellé ignorant scelerat, et l'entendant me répondre que j'étois un gueux, je n'ai pu me tenir de lui donner un soufflet, auquel il a répondu d'un coup de son baton que dans l'instant je lui ai arraché des mains. Puis le laissant là, j'ai allongé le pas vers Macerata. Un quart d'heure après un voiturier vide qui retournoit à Tolentino m'ayant offert de m'y mettre pour deux pauls, j'ai accepté. De là j'aurois pu aller à Tolentino pour six pauls; mais une maudite envie d'épargner me l'empêcha, et me portant bien j'ai cru de pouvoir aller à Valcimare à pieds; et j'y suis arrivé n'en pouvant plus après cinq heures de marche. Cinq heures de marche suffisent pour mettre aux abois un jeune homme qui quoique fort, et sain n'est pas accoutumé à marcher. Je me mis mis au lit.

Le lendemain voulant payer l'hote de la monnoye en cuivre que j'avois dans la poche de l'habit, je ne trouve pas ma bourse que je devois avoir dans la poche de mes culotes. Je devois y avoir sept cequin, voir avoir dans la poche de mes culotes. Je devois y avoir sept cequin, voir avoir dans la poche de mes culotes. Je devois y avoir sept cequin, Quelle desolation! Je me souviens de l'avoir oubliée sur la table de l'hote à Tolentino, lorsque j'avois changé un cequin pour le payer. Quel chagrin! J'ai rejeté avec dedain l'idée de retourner sur mes pas pour recouvrer cette bourse qui contenoit tout mon bien. Me paroissant impossible, que celui qui s'en seroit emparé me la rendroit, je n'ai pas me resoudre à faire une perte certaine fondé sur un espoir incertain. J'ai payé, et avec l'affliction dans l'ame je me suis mis sur le chemin de Sarraval; mais une heure avant d'y arriver après avoir marché cinq heures, et dejeuné à Muccia j'ai fait un faux pas sautant un fossé, et je me suis donné une si cruelle entorce que je n'ai pu plus marcher. Je reste assis au bord du fossé sans autre ressource que l'ordinaire que la religion fournit aux malheureux qui se trouvent dans la detresse. Je demande à Dieu la grace de faire passer par là quelqu'un qui me secourut.

Une demie heure après un paysan passa qui alla chercher un âne, qui moyennant un paul me conduisit à Sarraval riche d'onze pauls en monnoye de cuivre; pour me faire economie il me logea chez un homme à mechante physionomie qui pour deux pauls payés d'avance me logea. Je demande un chirurgien; mais je ne peux l'avoir que le lendemain. Je me couche après un infame souper, dans un detestable lit, où j'espere cependant de dormir; mais c'étoit precisement là que mon mauvais demon m'attendoit pour me faire

souffrir des peines infernales.

Trois hommes arrivent armés de carabine, jurant des mines épouvantables, parlant entr'eux un jargon que je ne comprenois pas, jurant, pestant sans avoir aucun egard pour moi. Après avoir bu, et chanté jusqu'à minuit, ils se couchent sur des bottes de paille; mais à ma grande surprise mon hote ivre, et tout ne vient pour se coucher près de moi, riant de m'entendre lui dire que je ne le souffrirai jamais. Il dit en blasphemant Dieu que tout l'enfer ne pouvoit l'empecher de se coucher dans son lit. J'ai dû lui faire place en m'ecriant chez qui suis-je! A cette exclamation il me dit que j'étois chez le plus honete hote de tout l'état de l'église. Aurois-je pu deviner que j'étois en compagnie de ces maudits ennemis de tout le genre humain? Mais ce n'est pas tout. Le brutal cochon, à peine couché, plus avec l'action qu'avec la parole me declare son infame dessein d'une façon qui me force à le repousser par un coup que je lui donne à la poitrine, et qui le fait tomber à bas du lit. Il jure, il se releve, et il retourne à l'assaut sans entendre raison. Je me decide à me trainer dehors, et à me mettre sur un siege, remerciant Dieu qu'il ne s'y oppose pas, et qu'il se soit d'abord endormi. J'ai passé là quatre heures des plus tristes. A la pointe du jour ce bourreau excité par ses camarades se leva. Ils burent, et après avoir repris leur carabines ils partirent.

Dans cet état pitoyable j'ai encore passé une heure à appeller quelqu'un. Un garçon enfin monta qui pour un baiocque alla me chercher un chirurgien. Cet homme après m'avoir visité, et assuré que trois ou quatre jours de repos me guerroient me conseilla de me faire porter à l'auberge. J'ai suivi son conseil, et je me mis d'abord mis au lit où il est sorti de moi. J'ai donné à boire mes chemises, et je fus bien traité. Je me voyois reduit à devoir de ne pas guerir, tant je craignois le moment dans lequel pour payer l'hote j'aurois dû vendre ma redingotte. J'en étois honteux. Je voyois que si je ne m'étois pas interessé pour la fille à la quelle S. Stefano avoit repris l'habit je ne me serois pas trouvé dans la misere. Il me paroissoit de devoir convenir que mon zele avoit eté vicieux. Si j'avois pu souffrir le vacarme, si, si, si, et tous les maudits si qui dechirent l'ame du malheureux qui pense, et qui après avoir bien pensé se trouve encore plus malheureux. Il est cependant vrai qu'il apprend à vivre. L'homme qui se defend de perir n'apprend jamais rien.

Le matin du quatrieme jour, me trouvant en état de marcher comme le chirurgien me l'avoit predit, je me determine à le charger de la vente de ma redingotte, de dure necessité, car la pluye commençoient. Je devois quinze pauls à l'hote, et quatre au chirurgien. Dans le moment que j'allois le charger de cette douloureuse vente, voila S. Stefano qui entre

riant comme un fou, et me demandant si j'avois oublié le coup de bâton qu'il m'avoit donné. Je prie alors le chirurgien de me laisser avec ce moine. Je demande au lecteur s'il est possible de voir des choses pareilles, et de conserver l'esprit exempt de superstition. Ce qui étonne est la minute, car le moine est arrivé à la dernière, et ce qui m'étonnoit encore d'avantage étoit la force de la Providence, de la fortune, de la très nécessaire combinaison qui conduit, ordonnoit, me forçoit à ne devoir espérer que dans ce fatal moine, qui avoit commencé à être mon Génie conservateur à la crise de mes malheurs à Chiozza. Mais quel Génie! Je devois reconnoître cette force plus pour une punition que pour une grace. J'ai dû me confier voyant paroître ce fripon, cela est ignorant; car je n'ai pas douté un seul moment qu'il ne m'avoit tiré d'embarras. Tout a le ciel qui me l'envoyoit ou l'en[illegible] je voyois que je devois me soumettre à lui. C'étoit lui qui devoit me conduire à Rome. C'étoit un decret de la destinée.

La premiere chose que M. Steffani me dit fut le proverbe chi va piano va sano. Il avoit employé cinq jours à faire le voyage que j'avois fait dans un; mais il se portoit bien, et il n'avoit pas eu de malheurs. Il me dit qu'il partoit son chemin lorsqu'on lui dit que l'abbé secretaire des memoriaux de l'ambassadeur de Venise étoit malade à l'auberge après qu'on l'avoit volé à Valcimara. Je vins vous voir, me dit il, et je vous trouve en bonne santé. Oublions tout, et vite allons à Rome. Je marcherai pour vous faire plaisir six milles par jour — Je ne peux pas; j'ai perdu ma bourse, et je dois cinq pauls — Je vais les chercher de part S.t François.

Il rentre une heure après avec le maudit sbire ivrogne, sodomite qui me dit que si je lui avois confié ma qualité il m'auroit gardé toujours chez lui. Je te donne, me dit il, quarante pauls si tu t'engages à me faire avoir la protection de ton ambassadeur; mais à Rome tu me les rendras, si tu ne veux pas. Il me fait donc faire un billet — Je le veux bien. Tout fut fait dans un quart d'heure; j'ai reçu quarante pauls, j'ai payé mes dettes, et je suis parti avec le moine.

Une heure après midi, il me dit que Collefiorito étant encore loin nous pouvions nous arrêter la nuit dans une maison qu'il me montra à deux cents pas du grand chemin. C'étoit une chaumiere, je lui ai dit que nous y serions mal; mais mes remontrances furent inutiles, j'ai dû me soumettre à sa volonté. Nous y allons, et nous ne voyons qu'un vieillard decrepit, couché, et souffrant; deux vilaines femmes de trente ou quarante ans, et trois enfans tous nus, une vache dans un coin, et un mauvais chien qui japoit. La misere étoit visible; mais le moine dit chien qui japoit. La misere étoit visible; mais le moine

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

froqué au lieu de leur faire l'aumone, et s'en aller leur demande à
souper par S.t François. Il faut, dit le vieux moribond à ses femmes, cuire la
poule, et tirer dehors la bouteille que je conserve depuis vingt ans. La tour alors
le prit si fort que j'ai cru le voir mourir. Le moine lui promet que S.t François
le fera rajeunir. Je voulois aller à Collefiorito tout seul et l'attendre; mais
les femmes i'y opposerent, et le chien me prit par l'habit avec des dents qui me
firent peur. J'ai dû rester là. Au bout de quatre heures la poule étoit
encor dure; j'ai debouché la bouteille, et j'ai trouvé du vinaigre. Perdant
patience j'ai tiré de quoi bien manger hors du baticulo du moine, et j'ai
vu ces femmes toutes contentes de voir tant de bonnes choses.

Après que nous eumes tous bien mangé on nous fit deux grands lits
d'aller bonne paille, et nous nous couchames restant à l'obscur parcequ'il
n'y avoit ni chandele ni huile. Cinq minutes après, dans le moment
même que le moine me dit qu'une femme s'étoit couchée près de lui,
j'en sens une autre près de moi. L'effrontée m'entreprend, et ma foi
malgré ~~que je la repousse, et que je lui adresse sermens~~ consentir à la rage
~~de ne la laisser dormir~~. Le tapage que le moine faisoit voulant le défen-
dre de la sienne rendoit la scene si comique que je ne pouvois pas me
mettre tout à fait en colere. Le fou appelloit à grands cris S. François
à son secours ne pouvant par ~~epouvanter~~ compter sur le mien. J'étois
plus encore embarassé
que lui; puisque lorque j'ai voulu me lever le chien m'effraya venant
à mon cou. Le même chien allant de moi au moine, et du moine retour-
nant à moi paroissoit d'accord avec les putains pour nous empecher de
nous defendre d'elles. Nous nous disions arrainés ferant les hauts cris;
mais en vain car la maison étoit isolée. Les enfans dormoient, le vieil-
lard fouilloit. Ne pouvant me sauver de là, et la b..... m'assurant qu'
elle s'en iroit, si je voulois être un peu complaisant, j'ai pris le parti de la sai-
sir faire. J'ai trouvé que celui qui dit ~~nil~~ nihil lucerna nullum discrimen
inter mulieres dit vrai; mais sans avoir cette grande affaire là n'est une vilenie.
M. Steffano fit autrement. Defendu par sa grosse robe, il echappa au chien,
il se leva, et il trouva son baton. Pour lors il parcourut l'endroit donnant
des coups à droite, et à gauche en aveugle. J'ai entendu la voix d'une femme
s'écrier: Ah! Mon Dieu! Et le moine dire je l'ai assommée. J'ai cru qu'il
avoit assommé le chien aussi, car je ne l'ai plus entendu, et j'ai cru assommé
le vieillard aussi ne l'entendant plus tourner. Il vint se coucher près de
moi, tenant son gros baton, et nous dormimes jusqu'au jour.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Je me suis vite habillé etonné de ne plus voir les deux femmes, et effrayé de voir le vieillard qui ne donnoit le moindre signe de vie. J'ai fait voir à L. Steffano une meurtrissure sur la tempse du deffunt; il me dit qu'en tout cas il ne l'avoit pas tué exprès. Mais je l'ai vu furieux lorsqu'il trouva vide son batticulo. J'en fus enchanté. Ne voyant plus les deux carogne, j'ai cru qu'elles étoient allée chercher main forte, et que nous allions avoir des malheurs très serieux; mais quand j'ai vu le batticulo rempli j'ai connu qu'elles étoient parties pour n'etre pas obligées à nous rendre compte du vol. Je l'ai cependant si bien sollecité lui representant le danger dun le quel nous étions que nous partimes. Ayant trouvé un voiturier qui alloit à Foligno je l'ai persuadé a saisir cette occasion pour nous eloigner de là, et ayant mangé là un morceau à la hâte nous montames dans une autre qui nous mit à Pisignano, où un bienfaiteur nous logea très bien, et où j'ai bien dormi delivré de la crainte d'etre arreté.

Le lendemain nous arrivames de bonne heure à Spoleti, où ayant deux bienfaiteurs il voulut les honorer tous les deux. Après avoir dîné chez le premier qui nous traita en prince, il voulut aller souper, et coucher chez l'autre. C'etoit un riche marchand de vin, dont la nombreuse famille étoit fort gentille. Mon ravoit allé bien, si le fatal moine qui avoit déjà trop bu chez le premier bienfaiteur, n'eut fini de s'enivrer chez le second. Le scelerat croyant de plaire à cet honete homme, et à sa femme disant du mal de celui où nous avions dîné, il fit des mauvaises que je n'aipas eu la force de souffrir. Lorsqu'il osa dire qu'il avoit dit que tous ses vins etoient frelatés, et qu'il etoit voleur, je lui ordonné tendrement d'former l'appellant scelerat. L'hote, et l'hoteline me calmerent me disant qu'ils connoissoient les personnes; et m'ayant jetté la serviette au nez quand je l'ai appellé de=
=bauche, l'hote le prit avec douceur, et le mena dans une chambre où il l'enferma. Il me conduisit dans une autre.

Le lendemain de bonne heure j'etois dejà prêt à partir tout seul, lorsque le moine, qui avoit dejeuné son vin, vint me dire que nous devions pour l'avenir vivre ensemble en bons amis. Pliant à ma destinée, je me mis à table avec lui à Sonna où la maîtresse de l'auberge, qui étoit une rare beauté, nous donna à dîner. Elle nous donna du vin de Chypre que les courriers de Venise lui portoient pour les excellentes truffes qu'elle leur donnoit, et qui à leur retour ils portoient à Venise. En partant j'ai laissé à cette excellente femme une portion de mon coeur; mais que devins-je, lorsque

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

à un ou deux milles de Terni le monstre me fit voir un petit sac de taffetas qu'il lui avoit volé. C'étoit un vol de deux carolins tout au moins. Fort fâché, j'ai pris le sac, lui disant que je voulois absolument le renvoyer à la belle, honête femme, et pour lors nous cinmes à des propos de fait. Nous nous battîmes, et m'étant emparé de son bâton je l'ai jeté dans un fossé, et je l'ai laissé là. A peine arrivé à Terni j'ai renvoyé à l'hôtesse son sac avec une lettre dans laquelle je lui demandois excuse.

Je suis allé à Otricoli à pied pour voir à mon aise l'ancien beau pont, et de là un voiturier me mena pour quatre grands à Chateau-neuf, d'où je suis parti à minuit à pied pour arriver à Rome à trois heures avant midi le premier de Septembre. Mais voici une circonstance qui peut-être plaira à quelque lecteur.

Une heure après être sorti de Chateau neuf allant vers Rome, l'air étant tranquille, et le ciel serain, j'ai observé à dix pas de moi à ma main droite une flamme pyramidale de la hauteur d'une coudée, qui quatre ou cinq pieds élevée du terrain m'accompagnoit. Elle s'arretoit quand je m'arrettois, et lorsqu'au bord du chemin il y avoit des arbres je ne la voyois plus, mais je la revoyois quand je les avois dépassés. Je m'y suis approché plusieurs fois; mais tant-je m'y approchoit tant elle s'éloignoit. J'ai essayé à retourner sur mes pas, et pour lors je ne la voyois plus, mais d'abord que j'avois repris mon chemin je la revoyois à la même place. Elle ne m'est disparue qu'à la lumière du jour.

Quelle merveille pour la superstieuse ignorance, il ayant eu de petits moins de ce fait, il me fut arrivé de faire à Rome une grande fortune! L'histoire est remplie de bagatelles de cette espece; et le monde est plein de fatet, qui en font encore grand cas malgré les prétendues lumieres que les sciences procurent à l'esprit humain. Je dois cependant dire la vérité, qu'en dépit de mes connoissances en physique la vue de ce petit meteore n'a pas laissé de me donner des idées singulieres. J'eus la prudence de n'en rien dire à personne. Je suis arrivé à Rome avec sept paules dans ma poche.

Rien ne m'arrete; ni la belle entrée à la place de la porte du Peuple, ni ce que l'ignorance appelle del popolo, ni le portail des eglises, ni tout ce qui a d'imposant à son premier aspect cette superbe ville. Je vais à Monte Magnanapoli où selon l'adresse je devois trouver monsieur Ogue. On me dit qu'il y avoit dix jours qu'il étoit parti, laissant ordre qu'on m'envoyat dépêché de tout à Naples à une adresse qu'on me donne. Une voiture partoit le lendemain. Je ne me souciai pas de voir Rome je me

mets au lit ; et j'y reste jusqu'au moment de mon depart. Je suis arrivé le 7 à Naples le 11 de septembre. J'ai mangé, bu, et couché avec trois maraux mes compagnons sans jamais leur dire le mot.

A peine descendu de voiture, je me fais conduire à l'endroit marqué sur l'adresse, mais l'eveque ne se trouve pas. Je vais aux Minimes, et on me dit qu'il etoit parti pour Martorano, et toutes les diligences que je fais sont inutiles. Il n'a laissé aucun ordre qui puisse me regarder. Me voila donc dans le grand Naples avec huit carlins dans la poche ne sachant où donner de la tete. Malgré cela ma destinée m'appelle à Martorano, et je veux y aller. La distance n'est que de deux cent milles. Je trouve des voituriers qui partoient pour Cosenza, mais quand ils savent que je trouve des voituriers qui partoient pour Cosenza, mais quand ils savent que je n'avois pas une mâle ils ne me veulent pas à moins que je ne paye d'avance. Je trouve qu'ils avoient raison ; mais je devois aller à Martorano. Je me determine d'y aller à pieds allant avec effronterie demander à manger par tout comme M. Steffano m'avoit apris. Je vais depenser deux carlins pour manger, il m'en reste encore six. Informé que je devois prendre la route de Salerne, je vais à Portici dans une heure, et demie. Les jambes me portant à une auberge où je prens une chambre, et j'ordonne à soyper. Mes bien sent, je mange, et je me couche, et je dors tres bien. Le lendemain je me leve, et je sors pour aller voir le palais royal. Je dis à l'hote que je dinerai.

Entrant dans le palais royal, je me vois approché par un homme à physionomie reverante habillé à l'orientale, qui me dit que si je veux voir le palais, il me fera voir tout voir, et qu'ainsi j'epargnerai mon argent. J'accepte, le remerciant beaucoup, et il se met à mon coté. Lui ayant dit que j'etois venitien, il me dit qu'en qualité de Xantiote il etoit mon sujet. Je prens le compliment pour ce qu'il vaut lui faisant une petite reverence. J'ai, me dit il des excellens mus cats du Levant que je pourois vous vendre à bon marché — Je pourois en acheter ; mais je m'y connois — Tant mieux. Quel est celui que vous preferez ? — Cerigo — Vous avez raison. J'en ai de l'excellent, et nous en gouterons à dinez, il vous voulez que nous dinions ensemble — Bien avec plaisir — J'ai du Samos, et du Cephalenie. J'ai une quantité de mineraux, vitriol, cinabre, antimoine, et cent quinteaux de Mercure — Le tout ici ? — Non. A Naples. Je n'ai ici que du muscat, et du Mercure — J'acheterai aussi du Mercure.

C'est par nature, et sans qu'il pense à tromper qu'un jeune homme novice dans la misere, honteux d'y être, parlant à un riche qui ne le connoit pas, parle d'acheter. Je me souvien alors d'une amalgamation du Mercure faite avec du plomb, et du bismuth. Le Mercure croissoit d'un quart. Je ne dis rien ; mais je pense, que si ce grec ne connoissoit pas ce magistere, je pourois en tirer de l'argent. Je sentois que j'avois besoin d'adresse. Je voyois que lui proposant la vente de mon secret de bout en blanc, il la mepriseroit : je devois auparavant le surprendre par le miracle de l'augmentation, en vive, et le

voir venir. La fourberie est vice; mais la mise honête n'est autre chose que la prudence de l'esprit. C'est une vertu. Elle ressemble, il est vrai, à la fripponnerie, mais il faut passer par là. Celui qui ne sait pas l'exercer est un sot. Cette prudence s'appelle en grec cerdaleophron. Cerda veut dire Renard. [redacted]

Après avoir vu le palais, nous allons à l'auberge. Le grec me mene dans sa chambre, où il ordonne à l'hôte de preparer la table pour deux. Dans la chambre voisine il avoit des grands flacons remplis de muscat, et quatre remplis de Mercure, dont chacun en contenoit dix livres. Ayant fait mon projet ebauché, je lui demande un flacon de Mercure pour ce qu'il valoit, et je le porte dans ma chambre. Il sort pour ses affaires, me disant que nous nous reverrions à l'heure de dîner. Je vois aussi, et je vais acheter deux livres et demi de plomb, et autant de Bismuth. La droguiste n'en avoit pas d'avantage. Je retourne dans ma chambre, je demande à l'hôte des grands flacons vides, et je fais mon amalgamation.

Nous dînons gayement, et le grec est enchanté de voir que je trouve son muscat de Cerigo exquis. Il me demande en riant pourquoi j'avois acheté un flacon de son Mercure, et je lui reponds qu'il pourroit le voir dans ma chambre. Il y vient, il voit le Mercure divisé en deux bouteilles, je demande un chamois, je le fais passer, je lui remplis son flacon, et je le vois rempli d'un quart de flacon de beau Mercure qui me restoit, outre une egale quantité de mon amalgame qu'il ne connoissoit pas, et qui étoit le Bismuth. J'accompagne tout en poudre qu'il ne connoissoit pas, et qui étoit le Bismuth. J'accompagne son etonnement d'un éclat de rire. J'appelle le garçon de l'auberge, et je l'envoye avec le Mercure qui me restoit chez le droguiste pour qu'il le lui vende. Il revient, et il me donne quinze carlins.

Le grec tout ebahi me prie de lui rendre son même flacon qui étoit là tout plein, qui contoit soixante carlins, et d'un air riant je le lui rens en le remerciant de m'avoir fait gagner quinze carlins. Je lui dis en même tems que le lendemain de bonne heure je devois partir pour Salerne.

Nous souperons donc, me dit-il, encore ensemble ce soir.

Nous passions tout le reste de la journée au Versuve, et nous ne parlions jamais du Mercure; mais je le voyois pensif. Pendant notre souper, il me dit en riant que je pourrois m'arrêter encore le lendemain pour gagner quarante cinq carlins sur les autres trois flacons de Mercure qu'il avoit là. Je lui reponds d'un air noble, et sérieux que je n'en avois pas besoin, et que je n'en avois augmenté une que pour le divertir avec une agréable surprise — Mais, me dit-il, vous devez être riche — Non, car je suis accablé à l'augmentation de l'or, et cela nous coute beaucoup — Vous êtes donc plusieurs? — Mon oncle, et moi — Qu'avez vous besoin d'augmenter l'or? L'augmentation du Mercure doit vous suffire. Dites moi je vous

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

pria, si celui que vous avez augmenté est susceptible d'une egale aug= mentation. — Non. S'il en étoit susceptible ce seroit une immense pepiniere de richesse — Cette sincerité de votre part m'enchante.

A la fin du souper, j'ai payé l'hote, le priant de me faire trouver le matin de bonne heure une voiture à deux chevaux pour Salerne. Remerciant le grec pour l'excellent muscat, je lui ai demandé son adresse à Naples, lui disant qu'il me verroit dans quinze jours, car je voulois absolument acheter un basil de son Cerigo. Après l'avoir cordialement embrassé, je suis allé me coucher assez content d'avoir gagné ma journée; et point surpris que le grec ne m'eut pas fait la proposition de lui vendre mon secret. J'étois sûr qu'il y penseroit toute la nuit, et que je le reverrois à la pointe du jour. En tout cas j'avois assez d'argent pour aller jusqu'à la Tour du Grec; et là la Providence auroit eu soin de moi. Il me paroissoit impossible de pouvoir aller à Martorano en demandant l'aumone, puisque tel que j'étois je n'excitois pas à pitié. Je ne pouvois intéresser que les pauvres que je ne me trouvois pas dans le besoin. Cela ne vaut rien pour un soigneux.

Le grec, comme je l'avois espéré, vint dans ma chambre à l'aube. Nous prendrons, lui dis-je, du caffé ensemble — Dites moi, monsieur l'abbé, si vous me vendrez votre secret? — Pourquoi pas? Quand nous nous reverons à Naples — Pourquoi pas aujourd'hui? — On m'attend à Sa= lerne, et encore le secret coute beaucoup d'argent, et je ne vous connois pas — Ce n'est pas une raison, puisque je suis assez connu ici pour payer comptant. Combien en voudriez vous? — Deux mille $\frac{1}{2}$ onces — Je vous les donne: sous condition que je ferai moi même l'augmentation de trente livres que j'ai ici avec la matiere que vous me nommerez, et que j'irai acheter moi même — Cela ne se peut pas, car ici cette matiere ne se trouve pas; mais on en a à Naples tant qu'on veut — Si c'est un metal, on en trouvera à la Tour du grec. Nous pouvons y aller ensemble. Pouvez vous me dire ce que l'augmentation coute? — Un et demi pour cent; mais ne vous connu aussi à la Tour du Grec? Car je serois fâché de perdre mon tems — Votre incertitude me fait de la peine.

Il prend alors la plume, il écrit ce billet, et il me le donne. » A vue. Payez au » porteur cinquante onces en or, et mettez les sur mon compte. Barnagiotti » Rodostemo. » Al signor Gennaro di Carlo

Il me dit qu'il demeuroit à deux cent pas de l'auberge, et il m'excite à y aller en personne. J'y vais sans façon, je reçois cinquante onces, et retournant dans ma chambre, où il m'attendoit, je les lui mets sur la table. Je lui dis alors de ve= nir avec moi à la Tour du Grec, où nous finirions tout après nous être engagés tous les deux par des écritures reciproques. Ayant ses chevaux, et sa voiture, il fait atteler, me disant noblement de ramasser les cinquante onces.

1 Monnoie qui vaut 14 pauls.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

A la Tour du grec, il me fit un écrit dans le quel il s'engagea de me payer deux mille onces d'abord que je lui aurois appris avec quelle matière, et comment il pourroit augmenter le mercure d'un quart sans deterioration de la perfection egal à celui que j'avois vendu à Portici à sa presence.

Il me fit à cet effet une lettre de change à huit jours de vue sur Mr Gervaso de Carlo. Pour lors je lui ai nommé le plomb qui s'amalgamoit par nature avec le Mercure, et le Vismuth qui ne servoit qu'a rendre par: faite la fluidité qui lui étoit necessaire pour passer par le chamois. Le grec est allé faire cette operation je n'ai pas vu cherqui. J'ai dîné tout seul, et je l'ai vu le soir ayant l'air fort triste. Je m'y attendois.

L'operation est faite, me dit il, mais le Mercure n'est pas parfait — Il est egal à celui que j'ai vendu à Portici. Votre écriture parle clair — Mais elle dit aussi sans deterioration de la perfection. Convenez que la perfection est deterioree. C'est aussi vrai qu'il n'est plus susceptible d'augmentation — Je me tiens à l'explication de l'egalité. Nous plaiderons, et vous aurez tort. Je suis fache que ce secret devienda public. Je vous conseille fort de n'attraper ainsi — Je suis incapable, monsieur Paragiotti de m'attraper ainsi — Je vous croyois pas capable, avoir arraché mon secret pour rien. Je ne vous gagnerez, vous trouverez de m'sieur l'abbé d'attraper quelqu'un — Savez vous le secret, ou non? Vous l'auriez-je dit sans le marché que nous avons fait? Cela fera rire tout Naples, et les avocats gagneront de l'argent — Cette affaire me chagrine deja beaucoup. En attendant voila vos cinquante onces.

Mardi que je les tirois de ma poche ayant grande peur qu'il les prît, il partit me disant qu'il ne les vouloit pas. Nous avons soupé seuls dans notre chambre l'un separé de l'autre en guerre ouverte; mais je savois que nous ferions la paix. Il vint le matin me parler, quand je me disposois à partir, et qu'une voiture étoit deja prête. Quand je lui ai dit de prendre ses cinquante onces, il me répondit que je devois me contenter d'autre cinquante, et lui rendre sa lettre de charge de deux mille - Nous commençames alors à parler raison, et au bout de deux heures je me suis rendu. Il me donna encore cinquante onces, nous dinames ensemble, nous nous embrassames après, et il me fit encore present d'un billet pour avoir à son magazin de Naples un baril de son muscat, ad d'un superbe etui contenant douze rasoirs de la fameuse fabrique de la tour du Grec à marche d'argent ~~à marche d'argent~~ Nous nous separames parfaitement bons amis. Je me suis arrêté deux jours à Salerne

pour m'acheter des chemises, des bas, des mouchoirs, et tout ce qui m'est
fait necessaire. Maitre d'une centaine de cequins, me portant tres bien, et
glorieux de mon exploit dans lequel il me semblait de n'avoir rien à me re-
procher. La conduite adroite d'esprit que j'avois eu pour vendre mon secret
ne pouvoit être reprouvée que par une morale cinique qui n'a pas lieu
dans le commerce de la vie. Me voyant libre, riche, et sûr de paroitre de-
vant mon eveque comme un joli garçon, et non pas comme un gueux,
je repris toute ma gayeté, me felicitant d'avoir appris à mes dépens à
me defendre des pieges Cosini, des joueurs capons, et des femmes mecre-
antes, et surtout de ceux qui louent en presence. Je mis partt avec deux
postres qui alloient vite à Cosenza. Nous fimes les cent quarante-
sept milles en vingt deux heures. Le lendemain de mon arrivée dans cette
capitale de la Calabre, j'ai pris une petite voiture et je suis allé à Martorano.
Dans ce voyage fixant mes yeux sur le fameux Mare Ausonium,
je jouissois de me voir au centre de la Magna Graecia que le sejour de
Pythagore avoit rendue illustre depuis vingt quatre siecles. Je voya-
dois avec etonnement un pays renommé par sa fertilité, dans lequel,
malgré la prodigalité de la nature, je ne voyois que la misere, et
la famine de tout ce charmant superflu qui seul peut faire cherir
la vie, et un genre humain qui me rendoit honteux songeant que
c'étoit le mien. Telle est la terre de labour où on abhorre le labeur,
où tout est à il prix, où les habitans se soulagent d'un fardeau,
lorsqu'ils trouvent des gens qui ont la complaisance d'accepter les
presens qu'ils leur font en toutes sortes de fruits. J'ai vu que les
Romains n'avoient pas eu tort de les appeller Grecs au lieu de Bru-
tiens. Les pretres mes compagnons rioient, lorsque je leur fe-
sois connoitre la crainte que j'avois de la Tarantule, et du Cher-
sydre. La maladie qu'ils donnent me paroissoit plus supportable
que la mercurienne. Ces pretres m'assuroient que c'étoient des fables,
se moquoient des Georgiques de Virgile, et du mal que je leur citois pour
justifier ma crainte.

J'ai trouvé l'eveque Bernard de Bernardis malade à une pauvre
table où il écrivoit. Il se leva pour me relever, et au lieu de me benir,
il me serra etroitement contre son sein. Je l'ai vu sincerement affligé,
lorsque je lui ai dit qu'à Naples je n'avois trouvé aucun renseignement
pour aller me jetter à ses pieds, et je l'ai vu serein quand je lui ai dit
que je ne devois rien à personne, et que je me portois bien.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

1813 Il souppira me parlant ses sentimens et misere, et ordonnant à un do=
mestique de mettre sur sa table un troisieme couvert. Outre ce do=
mestique il avoit la plus canonique de toutes les servantes, et un pre=
tre qui dans le peu de paroles qu'il me dit à table me parut un grand
ignorant. Sa maison étoit assez grande mais mal batie, et vilaine.
Elle etoit si demeublée que pour me faire donner un mechant lit dans
une chambre près de la sienne, il dut me ceder un de ses deux matelas.
Son dîner pitoyable m'effraya. L'attachement qu'il avoit à son institut
lui faisoit faire maigre, et l'huile étoit mauvaise. Il etoit d'ailleurs
homme d'esprit, et qui plus est honnete homme. Il me dit, et j'en fus
fort surpris, que son eveché, qui cependant n'étoit pas des plus pauvres
ne lui rendoit que cinq cent ducats d'regno par an, et pour surcroit de
malheur il etoit endetté de six cent. Il me dit en soupirant que le seul
bonheur, dont il jouissoit étoit celui d'être sorti des griffes des moines;
dont la persecution avoit été pour quinze années de suite son cruel
purgatoire. Ces notices me mortifierent, parce qu'elles me firent entre=
voir l'embarras dans lequel ma personne devoit le mettre. Je le vo=
yois interdit de ce qu'il reconnoissoit la triste present qu'il m'avoit fait.
Il me paroissoit cependant devoir que le plaindre.
Il sourit quand je lui demandai s'il avoit des bons livres, une société de
gens de lettre, une noble coterie pour passer agreablement une ou deux
heures. Il me confia que dans tout son diocese il n'y avoit positivement personne,
qui pût se vanter de savoir bien écrire, et encore moins qui eut du gout, et une
idée de bonne litterature, pas un vrai libraire, et pas un amateur qui
fut curieux de la gazette. Il me promit cependant que nous cultiverions les
lettres ensemble quand il recevroit les livres qu'il avoit ordonné à Naples.
Cela auroit pu être mais sans une bonne bibliotheque, un arsenal, une
emulation, une correspondance litteraire etoit ce là le pays où je de=
vois me voir etabli à l'âge de ~~dix-huit~~ 18 ans? En me voyant perir, et com=
me abattu par le triste aspect de la vie que je devois me disposer à me=
ner chez lui, il crut m'encourager m'assurant qu'il feroit tout ce qui
dependroit de lui pour faire mon bonheur.
Etant obligé de rendre un jugement pontificalement, j'ai vu tout son
clergé, et les femmes, et les hommes dont sa cathedrale étoit pleine,
Ce fut dans ce moment là que je me suis decidé à prendre un parti: bien
heureux d'être en état de le prendre. Je n'ai vu que des animaux qui me
paroissent positivement scandalisés de toute ma superficie. Quelle laideur
dans les femmes! J'ai clairement dit à Monsigner que je ne me sentois pas la
vocation de mourir dans peu de mois martir dans cette ville. Donnez moi

lui dites, votre bénédiction épiscopale, et mon congé, ou partez vous aussi avec moi, et je vous assure que nous ferons fortune. Resignez votre archevêché à ceux qui vous ont fait un si mauvais présent.

Cette proposition le fit rire à regretter pour tout le reste de la journée; mais s'il l'eut acceptée il ne seroit pas mort deux ans après à la fleur de son âge. Ce digne homme se vit forcé par le sentiment à me demander pardon de la faute qu'il avoit faite en me faisant aller là. Se reconnoissant en devoir de me renvoyer à Venise, n'ayant point d'argent, et ne sachant par que j'en avois, il me dit qu'il me renverroit à Naples, où un bourgeois auquel il me recommanderoit, me donneroit soixante ducats di Regno avec lesquels je pourrois retourner à ma patrie. J'ai accepté son offre avec reconnoissance attendu que par ici m'avoit donné de ma main le bel étui de ravoirs que Panagi ti m'avoit donné. J'ai entendu les paroles du monde à le lui faire accepter, car il valoit les soixante ducats qu'il me donnoit. Il ne la prit que lorsque je l'aimez forcé de rester là s'il l'obstinoit à le refuser. Il me donna une lettre pour l'archevêque de Cosenza dans laquelle il feroit mon éloge, et il le pria de m'envoyer à Naples à ses frais. Ce fut ainsi que j'ai quitté Martorano soixante heures après y être arrivé; plaignant l'évêque que j'y laissois, qui versant des larmes me donna de tout son coeur cent bénédictions.

L'evêque de Cosenza homme d'esprit, et riche voulut me loger chez lui. A table, j'ai fait avec épanchement de coeur l'éloge de l'evêque de Martorano; mais j'ai impitoyablement fondé son diocese, puis toute la Calabre d'un style si tranchant que monseigneur dut en rire avec toute la compagnie, dont deux dames les parentes faisoient les honneurs. Ce fut la plus jeune qui s'avisa de trouver mauvais la satire que j'avois faite de son pays. Elle m'intima la guerre; mais je l'ai calmée lui disant que la Calabre seroit un pays adorable, si un seul quart lui ressembloit. Ce fut, peut-être, pour me prouver le contraire de ce que j'avois dit que le lendemain il donna un grand souper. Cosenza est une ville où un homme comme il faut peut s'amuser, car il y a de la noblesse riche, des jolies femmes, et des intrigues. Je suis parti le troisieme jour avec une lettre de l'archevêque au célebre Genovesi.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

185

J'ai eu cinq compagnons de voyage que j'ai toujours cru corsaires, ou voleurs de profession : aussi eu-je toujours eu soin de ne leur jamais faire voir que j'avois une bourse bien garnie. J'ai toujours dormi avec mes culotes, non seulement pour la garde de mon argent, mais par une precaution que je croyois necessaire dans un pays où le gout antiphysique est commun.

Je suis arrivé à Naples le 16 de Septembre, et je suis d'abord allé porter à son adresse la Lettre de l'evêque de Martorano. C'étoit à Monsieur Gennaro Palo à Ste Anne. Cet homme dont la tache ne devoit etre que de me donner soixante ducats, me dit après avoir lu la Lettre qu'il vouloit me loger, parceque il desiroit que je connusse son fils qui étoit poëte aussi. L'evêque lui disoit que j'étois sublime. Après les façons d'usage j'ai accepté, tout en portant chez lui ma petite malle. Il me fit d'abord entrer de nouveau dans sa chambre.

1743

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Ch I

Chap IX

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Chapitre IX

Mon contheureux séjour à Naples. D. Antonio Casanova D. Lelio Caraffa. De là à Rome et Cette compagnie. D'autre au service du cardinal Acquaviva. Barbaruccia. Testaccio. Frascati.

Je me vis par trouvé embarassé à répondre à toutes les interrogations qu'il me fit, mais je trouvois fort extraordinaires, et singuliers les continuels eclats de rire qui sortoient de sa poitrine à chaque réponse que je lui donnois. La description de la pitoyable Calabre, et de l'état de l'evêque de Martorano faite pour faire pleurer promut son rire au point que j'ai cru qu'il lui declanderoit fatal. Cet homme etoit gros, gras, et rubicond. Croyant qu'il me bafouoit, je pensoit à me facher, lorsqu'en fin devenu tranquille il me dit avec sentiment que je devois pardonner à son rire, qui venoit d'une malodie de famille, dont un de ses oncles étoit même mort — Mort de rire! — Oui. Cette maladie qu'Hypocrate n'a pas connue, s'appelle Ci flati — Comment? Les affections hypocondriaques, qui rendent si tristes tous ceux qui les ressentent, vous rendent gai? — Mais mes flati au lieu d'influer sur l'hypocondre m'affectent la rate, qui mon medecin reconnoit pour l'organe du rire. C'est une decouverte — Point du tout. Cette notion a tout même ete ancienne — Voyez vous! Nous parlerons de cela à table, car j'espere que vous passerez ici quelques semaines — Je ne peux pas. Apres demain, au plus tard je dois partir — Vous avez donc de l'argent? — Je compte sur les soixante ducats que vous aurez la bonté de me donner.

Son rire alors recommença; et il le justifia après par me dire qu'il avoit trouvé plaisante l'idée de me faire rester chez lui tant qu'il voudroit. Il me pria alors d'aller voir son fils qui a l'age de quatorze ans etoit deja grand poëte

Une servante m'ayant conduit à sa chambre, je fus enchanté de trouver dans ce jeune garçon une belle presence, et des manieres faites pour interesser au premier abord. Après m'avoir très poliment accueilli il me demanda pardon s'il ne pouvoit pas s'occuper entierement de moi étant après à une chanson qui devoit aller à la messe le lendemain; c'étoit à l'occasion de la prise d'habit d'une parente de la

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Duchesse del Bovino à S.te Claire. Mouvant son excuse très legitime, je me suis offert à l'aider. Il me lut alors sa chanson, et l'ayant trouvée remplie d'enthousiasme, et versifiée à la Guidi, je l'ai conseillé de l'appeller ode. Après l'avoir louée où elle le meritoit, j'ai osé la corriger où je croyois qu'elle devoit l'être en substituant même des vers à ceux que je trouvois foibles. Il me remercia me demandant si j'étois Apollon, et il se mit à la copier pour l'envoyer au collecteur. Pendant qu'il la copioit j'ai ecrit un sonet sur le même sujet. Palo enchanté m'obligea à y mettre mon nom, et à l'envoyer au collecteur avec son ode.

Pendant que je la recopiois pour la purger de quelques fautes d'Ortographe il est allé chez son pere pour lui demander qui j'étois, ce qui le fit rire jusqu'au moment que nous sommes allé à table. On me dressa un lit dans la chambre même de ce garçon; ce qui me fit beaucoup de plaisir.

La famille de D. Gennaro ne consistoit que dans ce fils, une fille qui n'étoit pas jolie, sa femme, et deux vieilles domestiques très devotes. A souper il eut des gens de Lettres. J'ai connu chez lui le marquis Galiani qui commentoit Vitruve frere de l'abbé que j'ai connu à Paris vingt ans après, secretaire d'ambassade du comte de Cantillana. Le lendemain à souper j'ai connu le celebre Genovesi qui avoit déjà reçu la lettre que l'archevêque de Cosenza lui avoit écrit. Il me parla beaucoup d'Apostolo Zeno, et de l'abbé Conti. Pendant le souper il dit que le moindre peché mortel qu'un prêtre pouvoit commettre etoit celui de dire deux messes dans un même jour pour gagner deux carlins de plus, tandis qu'un sacristain qui commettoit le même peché meriteroit la Potence!

Le lendemain la religieuse prit l'habit, et dans la raccolta les comparties qui brillerent furent les deux de Palo, et de moi. Un negotiant qui s'appelloit Casanova d'abord qu'il sut que j'étois étranger devint curieux de me connoître. Ayant su que je logeois chez D. Gennaro, il vint le complimenter à l'occasion de la fête de son nom qu'on celebroit le lendemain de la prise d'habit de la religieuse de S.te Claire!

D. Antonio Casanova, après m'avoir dit son nom, me demanda il ma famille etoit originairement venitienne — Je crois, monsieur, lui repondis-je d'un air modeste, un arriere petit fils du malheureux Marc-Antoine Casanova, qui fut secretaire du cardinal Pompée Colonna, et qui mourut de la peste à Rome l'an 1528 sous le pontificat de Clement VII. A cet annonce il vint m'embrasser m'appellant son cousin. Ce fut dans ce moment que toute l'assemblée crut que D. Gennaro alloit mourir de rire; car il ne sembloit pas possible de vivre ainsi, et de rester

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

vivant après. Sa femme, d'un air faché, dit à D. Antonio, que la maladie de son mari lui étant connue, il auroit pu lui épargner cette farce: il lui répondit qu'il ne pouvoit pas deviner que la chose fut risible: je ne dis soit rien, car dans le fond je trouvois cette reconnoissance très comique. Quand D. Gennaro de cint calme, D. Antonio, sans descendre de son sérieux, m'invita à dîner avec le jeune Palo qui étoit devenu mon ami inséparable.

La première chose que mon digne cornac fit, à mon arrivée chez lui, fut de me montrer son arbre généalogique, qui commençoit par un D. Romain dont je venois en droite ligne étoit né posthume. Il se pouvoit qu'il eut eu un frere de Marc-Antoine; mais quand il sut que le mien commençoit par D. Francisco aragonais qui exiïtoit à la fin du quatorzieme siecle, et que par conséquent toute la généalogie de la maison illustre des Caravas de Saragosse devenoit la sienne, il en fut si ravi qu'il me savoit plus que faire pour me convaincre que le sang qui circuloit dans ses veines étoit le mien.

Le voyant curieux de savoir par quelle aventure j'étois à Naples, je lui ai dit qu'ayant embrassé l'état d'ecclésiastique après la mort de mon pere, j'allois chercher fortune à Rome. Quand il me présenta à sa famille il me parut de n'être pas bien reçu de sa femme; mais la fille jolie, et la niece encore plus jolie m'auroient facilement fait croire à la fabuleuse force du sang. Il me dit après dîner que la duchesse del Bovino s'étoit montrée curieuse de savoir qui étoit cet abbé Caravas, il se feroit un honneur de me présenter, en qualité de comparent.

Comme nous étions tête à tête, je l'ai prié de me dispenser, n'étant équipé que pour mon voyage. Je lui ai dit que je devois ménager ma bourse pour ne pas arriver à Rome sans argent. Charmé d'entendre cette raison, et convaincu de sa validité, il me dit qu'il étoit riche, et que je devois sans nul scrupule lui permettre de me conduire chez un tailleur. Il m'assura que personne n'en sauroit rien, et qu'il me traiteroit très mortifié, si je me refusois au plaisir qu'il désiroit. Je lui ai alors serré la main, lui disant que j'étois prêt à faire tout ce qu'il vouloit. Il me conduisit donc chez un tailleur qui me prit toutes les mesures qu'il ordonna; et qui me porta le lendemain chez D. Gennaro tout ce qui étoit nécessaire pour comparoître au plus noble des abbés. D'Antonio arriva après, resta à dîner chez D. Gennaro, puis il me conduisit chez la duchesse avec le jeune Palo. Pour me gracieuser à la napolitaine, elle me tutoya au premier abord. Elle étoit avec sa fille qui avoit dix à douze ans, très jolie, et qui quelques années après devint Duchesse de Matalona. Elle me fit présent d'une tabatiere d'écaille

blonde toute ~~remplie~~ couverte d'arabesques encrustés en or. Elle nous prià à dîner pour le lendemain nous disant qu'après nous irions à Ste Claire faire une visite à la nouvelle religieuse.

Sortant de la maison Bovino je suis allé tout seul au magazin de Sanagiotti pour recevoir le bail de Muscat. Le chef du magazin me fit le plaisir de diviser le bail en deux petits que j'ai fait porter un à D. Gennaro, l'autre à D. Antonio. Sortant du magazin j'ai rencontré le Grec grec, qui me vendit avec plaisir. Devois-je rougir à la présence de cet homme que je savois d'avoir trompé? Point du tout, car il trouvoit au contraire que j'en avois agi avec lui en très galant homme.

D. Gennaro à voyer, me remercia avec vive de mon précieux présent. Le lendemain D. Antonio en échange du bon muscat que je lui avois envoyé me fit present d'une canne qui valoit au moins vingt onces, et son tailleur me portoit un habit de voyage, et une redingote bleue à boutonnieres d'or, le tout du plus fin drap. Je ne pouvois pas être mieux etoffé. J'ai connu chez la Duchesse del Bovino le plus sage de tous les napolitains, l'illustre D. Lelio Caraffa des ducs de Matalone, que le roi D. Carlos aimoit particulierement, et honnoroit d'amitié.

Au parloir de Ste Claire j'ai passé deux heures très plaisantes, tenant tête, et satisfaisant par mes réponses à la curiosité de toutes les religieuses qui étoient aux grilles. Si ma destinée m'avoit laissé rester à Naples j'y aurois fait fortune; mais il me sembloit de devoir aller à Rome malgré que je n'eusse aucun projet. Je me suis constamment refusé aux instances de D. Antonio, qui m'offroit l'emploi le plus honorable dans plusieurs maisons principales qu'il me nommera pour être le directeur des études du premier rejeton de la famille.

Le dîner de D. Antonio fut magnifique; mais j'y fus rêveur, et de mauvaise humeur, parceque la femme me regardoit de travers. Je l'ai plusieurs fois observée qu'après avoir regardé mon habit elle portoit à l'oreille de son voisin. Elle avoit tout vu. Il y a dans la vie de situations auxquelles je n'ai jamais pu m'adapter. Dans la plus brillante compagnie, une seule personne qui y figure, et qui me déroute, l'humeur me vient, et je suis bête. C'est un défaut.

D. Lelio Caraffa me fit offrir des gros appointements, si je voulois rester auprès de son neveu duc de Matalone qui avoit alors dix ans pour diriger ses études. Je fus le remercier, le suppliant de devenir mon vrai bienfaiteur me donnant une bonne lettre de recommendation pour Rome. Ce seigneur m'en a envoyé le lendemain deux, dont une étoit

adressée au cardinal Acquaviva ; l'autre au père Georgi puissant Padrasse.

Je me suis vite déterminé à partir quand j'ai vu qu'on vouloit absolument me procurer l'honneur de baiser la main à la reine. Il étoit evident que répondant aux interrogations qu'elle m'auroit faites, j'aurois dû lui dire que je venois de quitter Mastorano, et lui parler du misérable avec lequel son intercession avoit procuré à ce bon minime. Outre cela, cette princesse connoissoit ma mère, et nulle raison auroit pu l'empêcher de dire ce qu'elle étoit à Breide, D. Antonio en auroit été scandalisé, et ma généalogie seroit devenue ridicule. Je connoissois la suite immanquable, et ennuyeuse des préjugés courans, je savois tomber tout à plat ; j'ai pris le beau moment de partir. D. Antonio me fit présent d'une montre à cadran d'écaille enrichie en or, et me donna une lettre pour D. Gaetano Tarsia par Vivaldi qu'il appellait le meilleur de ses amis. D. Gennaro me donna soixante ducats, et son fils me pria de lui écrire, me jurant une amitié éternelle. Ils m'accompagnèrent tous à une voiture, où j'avois pris la dernière place, pleurant comme moi.

La fortune depuis mon débarquement à Chiaja jusqu'à Naples m'avoit indignement traité. Ce fut à Naples où j'ai commencé à respirer, et Naples me fut toujours propice, comme on verra dans la suite de ces mémoires. Je me suis vu à Portici dans l'affreux moment où mon esprit alloit s'avilir, et contre l'avilissement de l'esprit il n'y a pas de remède. On ne peut parler relever. C'est un découragement qui n'admet plus de ressource. J'évêque de Mastorano avec la lettre à D. Gennaro m'a dédommagé de tout le mal qu'il m'avoit fait. Je ne lui ai écrit que de Rome.

Occupé par la belle rue de Tolède, et à essuyer mes larmes, je n'ai songé à regarder les physionomies de mes trois compagnons de voyage qu'à la porte de la grande ville. L'homme de quarante à cinquante ans que j'avois à mon côté avoit la physionomie agréable, et à l'Arte : les deux femmes assises sur la dernière étoient jeunes, et jolies : leur vêtement étoit fort propre, leur air libre, et en même temps honnête. Nous arrivâmes à Aversa dans le plus grand silence, où la voiturier nous ayant avertis qu'il ne s'arrêteroit que pour faire boire les mules nous ne descendîmes pas. Vers le soir nous nous arrêtâmes à Capoue. Chose incroyable ! Je n'ai jamais ouvert la bouche pendant toute la journée, écoutant avec plaisir le jargon de l'homme qui étoit napolitain, et le beau langage des deux sœurs qui étoient romaines. Ce fut pour la première fois de ma vie que j'eus la constance de passer cinq heures sans parler, me trouvant vis à vis de deux filles ou femmes charmantes. On nous donna à Capoue une chambre à deux lits ; cela alla sans dire. Mon voisin fut alors celui qui dit en me regardant J'aurai donc l'honneur de me coucher

avec M. l'abbé — Je vous laisse le maître monsieur, lui repondi-je d'un air froid, de disposer même autrement. Cette réponse fit faire un sourire a celle que je trouvois deja plus jolie. J'ai bien augurè.

A souper nous fumes cinq, parceque l'usage est que quand le voiturier en fournit de son accord doit nourrir ses passagers, il mange avec eux dans les propos indifferens de table, j'ai trouvè la decence, et l'esprit du monde. Cela me rendit curieux. Je vis descendu après souper pour savoir du voiturier la qualitè des trois personnes. L'homme, me dit il, est avocat, et une [sœurs] des deux ~~filles~~ est son epouse; mais j'ignore laquelle.

Je leur ai fait la politesse de me coucher le premier, comme de me lever, et sortir pour laisser ~~toa~~ les dames ~~s'habiller~~ en pleine liberté. Je ne suis ressorti que qu'appelle pour prendre du caffè. Je l'ai loué, et la plus [aimable] ~~folie~~ me promit ce [joli] cadeau tous les jours.

Un barbier vint, qui après avoir rasè l'avocat, m'offrit, d'un air qui ne me plut pas, le même service. Lui ayant repondu que je n'avois pas besoin de lui, il me répondit aussi que la barbe étoit une malpropretè, et il s'en alla.

D'abord que nous fumes dans la voiture, l'avocat dit que presque tous les barbiers etoient insolens. C'est à savoir, dit la belle, si la barbe soit, ou non, une malpropretè. Oui, lui repond l'avocat, car c'est un excrement. Cela se peut, lui dis-je, mais on ne le regarde pas comme tel; appelle-t-on excrement les cheveux, qu'au contraire on nourrit et dont on admire la beautè, et la longueur? Par conséquent, reprit la dame, le barbier est un sot. Mais encore, lui dis-je, est ce que j'ai une barbe? — Je le croyois — Je commencerai donc à me faire raser à Rome. C'est la premiere fois que je m'entens faire ce reproche. Ma chere femme, dit l'avocat, tu devois le faire, car il le peut que M. l'abbé aille à Rome pour se faire capucin.

Cette saillie me fit rire; mais je n'ai pas voulu rester court. Je lui ai dit qu'il avoit deviné; mais que l'envie de me faire capucin m'étoit passée dès-à-bord que j'avois vu madame. Riant aussi il me repondit que sa femme aimoit à la folie les capucins; et qu'ainsi je ne devois pas quitter ma vocation. Ce propos badin nous ayant entrainè dans plusieurs autres nous passames notre journée agréablement jusqu'à Caprillan où les jolis propos nous dedommagerent du mauvais souper. Mon inclination naissante se nourrissoit trouvant la même complaisante.

Le lendemain d'abord que nous fumes dans la voiture la belle dame me demanda, si avant d'aller à Venise je comptois de faire quelque sejour à Rome. Je lui ai repondu que ne connoissant personne à Rome j'aurois peur de m'y ennuyer. Elle me dit qu'on y aimoit les etrangers, et qu'elle étoit sûre que je

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

m'y plairois — Je pouvois donc esperer que vous permettriez que je vous fisse ma cour? — Vous nous feriez honneur, dit l'avocat.

La belle rougit, j'ai fait semblant de ne pas la voir, et dans des charmans propos nous passames la journée si agreablement que la precedente. Nous nous arretames à Terracina, où on nous donna une chambre à trois lits; deux etroits, et un large entre les deux. Ce fut tout simple que les deux soeurs se coucherent ensemble dans le grand lit, tandis que je causois à table avec l'avocat ayant tous les deux le dos tourné vers elles. L'avocat alla se coucher dans le lit où il vit son bonnet, et moi dans l'autre qui n'etoit distant du grand que d'un pied, sa femme se trouvant de mon coté. Sans faticité, je n'ai pas pu me determiner à croire que cet arrangement n'ait dependu que du hazard. Je boudois déjà pour elle.

Je me deshabille, j'eteins la chandele, et je me couche ruminant un projet tres inquietant, car je n'osois ni l'embrasser, ni le rejeter. Je ne pouvois pas m'endormir. Une tres faible lueur qui me laissoit voir le lit où cette charmante femme etoit couchée me forçoit à tenir les yeux ouverts. Dieu sait à quoi je me serois decidé à la fin, car il y avoit deja une heure que je combattois, lorsque je ~~l'ai vue~~ sur son seant, puis sortir du lit, faire le tour tres doucement, et aller dans le lit de son mari. Après cela, je n'~~attendis~~ ai plus entendu le moindre bruit

Cet evenement me deplut au supreme degré, me depita, et me degouta tellement, que me tournant de l'autre coté, je me mis endormi pour ne me reveiller qu'à la pointe du jour; j'~~eus~~ ai vu la dame dans son lit.

Je m'habille de tres mauvaise humeur, et je vais me promener, et je ne retourne à l'auberge que dans le moment que la voiture etoit prête à partir, les dames, et l'avocat m'attendoient. La belle d'un air doux, et obligeant se plaint de ce que je n'avois pas voulu de son caffé. Je m'excuse sur le besoin que j'avois eu d'aller me promener. J'ai passé toute la matinée, non seulement sans parler; mais sans la regarder. Je me plaignois d'un grand mal aux dens. Elle me dit à Fijerno, où nous avons dîné que ma maladie étoit de commande. Ce reproche me fit plaisir car il me mettoit en droit de venir à une explication.

L'après dîné j'ai joué le meme role jusqu'à Sermoneta, où nous devions coucher, et où nous arrivames de tres bonne heure. La journée etant belle, la dame dit qu'elle avoit volontiers faire quatre pas, me demanda d'un air Lorette, si je voulois lui donner le bras. J'y ai d'abord consenti. La politesse ne me permettoit pas de faire autrement. J'avois le coeur navré. Il me tardoit de retourner à être le même; mais après une explication qu'il falloit avoir; et je ne savois pas comment.

D'abord que je me fus un peu eloigné de son mari qui donnoit le bras à sa soeur, je lui ai demandé à quoi elle pouvoit avoir connu que mon mal aux dents étoit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

de comande — Je suis franche. A la difference trop marquée de votre pro=
ceder: au soin que vous avez eu de vous abstenir de me regarder dans toute
la journée. Le mal aux dents ne pouvant pas vous empecher d'être poli, je l'ai
jugé de comande. D'ailleurs, je sais qu'aucun de nous n'a pu donner motif à vô=
tre changement d'humeur — Il doit cependant avoir eu quelque motif. Vous n'é=
tes, madame, qu'à moitié, sincere — Vous vous trompez monsieur. Je le suis en=
tierement; car si je vous ai donné un motif, je l'ignore, ou je dois l'ignorer. Ayez
la bonté de me dire en quoi je vous ai manqué — Rien; car je n'ai droit à au=
cune pretention — Oui: vous avez des droits. Les mêmes que j'ai; et que la bonne
société accorde à tous les membres qui la composent. Parlez. Soyez aussi franc que
moi — Vous devez ignorer le motif: c'est à dire faire semblant de l'ignorer: c'est
vrai. Convenez aussi que mon devoir est celui de ne pas vous le dire — A la bonne
heure. Actuellement tout est dit; mais si votre devoir est celui de ne pas me
dire la raison de votre changement d'humeur, le meme devoir vous oblige à
ne pas faire connoitre ce changement. La delicatesse ordonne quelque fois à
l'homme poli de cacher certains sentimens, qui peuvent compromettre. C'est
une gêne de l'esprit; je le sais; mais elle vaut la peine quand elle ne sert qu'à
rendre plus aimable celui qui l'exerce.

Un raisonnement filé avec cette force me fit rougir de honte. J'ai collé mes levres
sur sa main lui disant que je reconnoissois mon tort, et qu'elle me verroit à ses pieds
pour lui demander pardon, si nous n'étions pas dans la rue. N'en parlons donc plus,
me dit elle, et penetrée de mon prompt retour, elle me regarda d'un air qui
peignoit le pardon si bien que je n'ai pas cru devenir plus coupable decollant
de la main mes levres pour les laisser aller sur sa belle bouche riante.

Hors de mon bonheur, je fus saisi de la tristesse à la joye si rapidement que
l'avocat dit, durant le souper, cent plaisanteries sur ma douleur de dents, et sur
la promenade qui m'en avoit guéri. Le lendemain nous dinames à Velletri et
de là nous allames nous coucher à Marino, où malgré la quantité de trou=
pes nous eumes deux petites chambres, et un assez bon souper.

Je ne pouvois pas desirer d'être mieux avec cette charmante romaine. Je
n'avois reçu d'elle qu'un gage; mais c'étoit celui de l'amour le plus solide,
qui m'assuroit qu'elle seroit toute à moi à Rome. Dans la voiture nous nous
parlions des genoux plus que des yeux, et par là nous nous assurions que no=
tre langage ne pouvoit être entendu de personne.

L'avocat m'avoit dit qu'il alloit à Rome pour terminer une cause ec=
clésiastique, et qu'il logeroit à la Minerve chez sa belle mere. Il tardoit à sa
femme de la revoir depuis deux ans qu'elle l'avoit quittée, et sa sœur esperoit
de rester à Rome devenant épouse d'un employé à la banque du S.t Esprit.
Invité à leur société, je leur ai promis d'en profiter tant que mes affaires me
le permettroient.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Nous étions au dessert, lorsque ma belle admirant la beauté de ma tabatière, dit à son mari qu'elle avoit grande envie d'en posseder une dans ce gout là. Il la lui promit. Achetez, lui dis-je alors, celle-ci; je vous la donne pour vingt onces. Vous les payerez au porteur du billet que vous me ferez. Ce sera un argent dont devant cette somme, je saisis volontiers l'occasion de la lui faire payer. La tabatiere, me répondit l'avocat vaut les vingt onces, et je serois charmé de la voir entre les mains de ma femme, qui pour là se souviendroit avec plaisir de votre personne; mais je n'en ferai rien que vous ne la payant argent comptant. Voyant que je n'y consentois pas, la femme lui dit qu'il lui seroit egal de me faire le billet au porteur dont j'avois besoin. Il lui dit alors, en riant, de regarder de moi, car c'étoit de ma parture fine fripponerie. Tu ne verra pas, lui dit il, que son argent ait imaginaire. Il ne paroitra jamais, et la tabatiere nous restera pour rien. Cet abbé, ma chere femme, est un grand fripon. Je ne croyois pas, lui répondit elle en me regardant, qu'il y eut au monde des fripons de cette espece. Je lui ai dit tristement que je voudrois bien être assez riche pour exercer des fripponeries pareilles.

Mais voici un évenement qui me combla de joie. Dans la chambre où nous soupions il y avoit un lit, et un autre dans un cabinet contigu qui n'avoit pas de porte, et où on ne pouvoit entrer que passant par la chambre. Les deux soeurs naturellement choisirent le cabinet. Après qu'elles se furent couchées, l'avocat se coucha aussi, et moi le dernier, avant d'eteindre la chandele, j'ai mis la tête dans le cabinet pour leur souhaiter un bon sommeil. Ce fut pour voir de quel côté la manière se trouvoit. J'avois un projet tout fait.

Mais quelles malédictions n'ai-je données à mon lit quand j'ai entendu l'épouvantable bruit qu'il fit quand je m'y suis mis! Me sentant sûr de la connoissance de la dame, malgré qu'elle ne m'eut rien promis, j'attens que l'avocat ronfle, et je veux me lever pour aller lui faire une visite; mais d'abord que je veux me lever, voila le lit qui crie, et l'avocat qui se reveillant allonge un bras. Il sent que je suis là, et il se rendort. Une demie heure après, j'entends la même chose, le lit me fait le même tapage, et l'avocat me fait l'autre. Sûr que j'étois là, il se rendort de nouveau; mais la maudite indiscretion de ce lit me fait prendre le parti d'abandonner mon projet. Mais voila un coup unique.

Un grand bruit de gens qui montent, et descendent, qui vont, qui viennent se fait entendre par toute la maison. Nous entendons les coups de fusil, le tocsin, l'alarme, on appelle, on crie, on frappe à notre porte, l'avocat me demande ce que c'étoit, je lui reponds que je n'en savois rien, le priant de me laisser dormir. Les soeurs épouvantées nous demandent au nom de Dieu de la lumiere. L'avocat se leve en chemise pour aller en chercher, et je me leve aussi. Je veux refermer la porte; et je la ferme; mais le ressort saute de façon que je vois qu'on ne peut plus l'ouvrir qu'avec la clef, que je n'avois pas. Je vais au lit des deux soeurs pour leur faire courage dans la confusion qu'on entend, et dont j'ignorois la cause. Leur dis-je que l'avocat alloit revenir d'abord

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

avec de la lumiere, je me prouve des fureurs d'importance. La foible resis-
tance m'enhardit. Ayant peur de perdre un tems precieux, je m'incline, et
pour serrer le cher objet entre mes bras, je me laisse tomber sur lui. Les planches
qui soutenoient le matelat se derangeant, le lit precipite. L'avocat frappe,
la soeur se leve, ma déesse me prie de la laisser, je dois ceder à la priere, je vais
à tâton à la porte, disant à l'avocat que le ressort étant tombé je ne pouvois pas
l'ouvrir. Il redescend pour aller chercher la clef. Les deux soeurs en chemise etoient
derriere moi. Esperant d'avoir le tems de finir, j'allonge mes bras; mais me sentant
rudement repoussé je m'apperçois que ce devoit être la soeur. Je me saisis de l'au-
tre. L'avocat étant à la porte avec un clavier, elle me prie au nom de Dieu d'al-
ler me coucher, car son mari, me voyant dans l'état apparentable où je devois
etre, devineroit tout. Sentant mes maitresses armes, j'entens fort bien ce qu'
elle vouloit me dire, et je vais vite dans mon lit. Les soeurs se retirent aussi
dans le leur; et l'avocat entre.

Il va d'abord dans le cabinet pour les rassurer; mais il eclate de rire quand
il les voit enfoncées dans le lit tombé. Il m'excite à aller les voir, et com-
me de raison je m'en dispense. Il nous conte que cet alarme venoit de ce qu'un
detachement allemand avoit surpris les trouppes espagnoles qui étoient-là,
et qui à cause de cela decampoient. Dans un quart d'heure il n'y eut plus
personne, et le silence succeda à tant de confusion. Après m'avoir fait com-
plimens sur ce que je n'avois pas bougé de mon lit, il vint se coucher.
J'ai attendu sans dormir la pointe du jour pour descendre, me laver, et changer de
chemise. Quand j'ai vu l'etat dans lequel j'etois j'ai admiré la presence d'
esprit de mon amour. L'avocat avoit deviné tout. Non seulement ma che-
mise, et mes mains étoient souillées, mais (je ne sais pas comment, mon vi-
sage aussi. Helas! il m'auroit jugé coupable, et je ne l'etois pas tout à fait,
Cette camisade est sur l'histoire; mais elle ne fait pas mention de mon tems
toutes les fois que je la lis sur l'elegant de Thou, qui ecrivit mieux que Salluste.
La soeur de ma divine bondoit au caffé; mais sur la figure de l'ange que j'aimois,
je voyois l'amour, l'amitié, et la satisfaction. C'est un grand plaisir que celui de
se sentir heureux! Peut on l'être sans le sentir? Les théologiens disent que oui.
Il faut les envoyer paitre. Je me voyois possesseur de D.a Lucrezia, c'est ainsi qu'
elle s'appelloit, sans avoir mis obstacle. Ses yeux, ni le moindre de ses gestes ne
decouvroit quelque chose. Nos soeurs avoient pour pretexte l'alarme des espagnols;
mais ce n'étoit que l'incident inconnu à elle même.

Nous arrivames à Rome de tres bonne heure. A la Tour, où nous avons
mangé une omelette, j'ai fait à l'avocat les plus tendres caresses; je l'ai ap-
pellé papa, je lui ai donné cent baisers; et je lui ai predit la naissance d'un
garçon, obligeant sa femme à lui jurer qu'elle le lui donneroit. Après
cela j'ai dit tant de jolies choses à la soeur de ma adorée qu'elle dit me

pardonner le préjugé du lit. En les quittant je leur ai promis une visite le lendemain. On m'a descendu à une auberge près de la place d'Espagne, d'où le voiturier les a conduits à leur maison à la Minerve.

Me voila donc à Rome bien en equipage, assez pourvu d'argent, bien en bijoux, assez pourvu d'experience, avec des bonnes lettres de recommandation, parfaitement libre, et dans un age où l'homme peut compter sur la fortune, s'il a un peu de courage, et une figure qui prévient à sa faveur ceux qu'il approche. Car il est parlé de la beauté; mais quelque chose qui vaut mieux, que j'avois, et que je ne vais pas ce que c'est. Je me sentois fait pour tout. Je savois que Rome étoit la ville unique, où l'homme, partant de rien, étoit souvent monté très haut; et il n'est pas étonnant que je crusse en avoir toutes les qualités requises: mon garant étoit un amour propre effréné, dont l'inexperience m'empechoit de me méfier.

L'homme fait pour faire fortune dans cette ancienne capitale de l'Italie doit être un Caméléon susceptible de toutes les couleurs que la lumiere réflechit sur son atmosphere. Il doit être souple, insinuant, grand dissimulateur, impénétrable, complaisant, souvent bas, faux sincere, faisant toujours semblant de savoir moins de ce qu'il sait, n'ayant qu'un seul ton de voix, patient, maitre de sa physionomie, froid comme glace lorsqu'un autre à sa place brulleroit; et s'il a le malheur de ne pas avoir la religion dans le coeur, il doit l'avoir dans l'esprit, souffrant en paix, s'il est honnête homme, la mortification de devoir se reconnoitre pour hypocrite. S'il abhorre cette fiction, il doit quitter Rome, et aller chercher fortune en Angleterre. De toutes ces qualités necessaires, je ne sais pas si je me vante, aussi je me confesse, je ne possedois que la seule connaissance, qui, étant isolée, est un defaut. J'étois un étourdi interessant, un assez beau cheval d'une bonne race, non dressé, ou mal, ce qui est encore pire.

J'ai d'abord porté au pere Georgi la lettre de D. Celio. Ce savant moine possedoit l'estime de toute la ville. Le pape avoit pour lui une grande consideration, parceque n'étant pas ami des jesuites, il ne se croyoit pas. Les jesuites d'ailleurs se croyoient assez forts pour le mépriser.

Après avoir attentivement lu la lettre, il me dit qu'il étoit prêt à être mon conseil, et que par conséquent il ne tiendroit qu'à moi de le rendre raisonnable que rien ne m'arriveroit de sinistre, car avec une bonne conduite l'homme n'a point de malheurs à craindre. M'ayant interrogé de ce que je voulois faire à Rome, je lui ai répondu que ce seroit lui qui me le diroit — Cela peut être. Venez donc chez moi souvent, et ne me cachez rien, rien, rien

de tout ce qui vous regarde, et de tout ce qui vous arrive — D. Celio m'a aussi donné une Lettre pour le cardinal Acquaviva — Je vous en fais compliment, car c'est l'homme qui à Rome peut plus que le pape — Irai-je la lui porter dès-à-bord — Non; je le prierai ce soir; venez ici demain matin: je vous dirai où, et à quelle heure vous irez la lui remettre. Avez vous de l'argent? — Assez pour pouvoir me suffire au moins un an — Voilà qui est excellent. Avez vous des connoissances? — Aucune. — N'en faites pas sans me consulter, et sur tout n'allez pas aux caffés; et aux tables d'Hote, si vous pensez d'y aller, ecoutez, et ne parlez pas. Fuyez les interrogateurs, et si la politesse vous oblige à répondre, eludez la demande, si elle peut tirer à conséquence. Parlez vous françois? — Par le mot — Tant pis: vous devez l'apprendre. Avez vous fait vos etudes? — Mal. Mais je suis infarinato au point que je me croirois en cerca — C'est bon; mais soyez circonspect, car Rome est la ville des infarinati qui se devorent entr'eux, et se font toujours la guerre. J'espere que vous porterez la Lettre au cardinal, vetu en mode de abbé, et non pas dans ce galant habit, qui n'est pas fait pour conjurer la fortune. Adieu donc jusqu'à demain.

Mes contents de ce moine, je fus allé au Carpo di fiore pour porter la Lettre de mon cousin D. Antonio à D. Gaspar Vivaldi. Ce brave homme m'a reçu dans sa bibliotheque, où il étoit avec deux abbés respectables. Après m'avoir fait le plus gracieux accueil, D. Gaspar me demanda mon adresse, me pria à dîner pour le lendemain. Il me fit le plus grand eloge du pere Georgi, et m'accompagnant jusqu'à l'escalier, il me dit qu'il me remettroit le lendemain la somme que D. Antonio lui ordonnoit de me compter.

Voilà encore de l'argent que mon general me confie me donnoit, et que je ne pouvois pas refuser. Il n'est pas difficile de donner; mais de savoir donner. En retournant chez moi j'ai rencontré le pere Steffano, qui toujours le même me fit cent caresses. Je devois avoir une sorte de respect pour cet original respirable, dont la providence s'étoit servie pour me garantir du precipice. M. Steffano, après m'avoir dit qu'il avoit obtenu du pape tout ce qu'il desiroit, m'avertit que je devois eviter la rencontre du sbire qui m'avoit donné les deux cequins, car se trouvant trompé il vouloit se venger de la coquin avoit raison. J'ai dit à M. Steffano de faire que le sbire depose mon billet chez un marchand, où quand je saurai qui c'étoit, j'irai le retirer. La chose fut faite ainsi, j'ai payé les deux cequins, et cette vilaine affaire fut finie.

J'ai soupé à table d'hote avec des romains, et des étrangers suivant fidelement le conseil du pere Georgi. On a dit beaucoup du mal du pape, et du Cardinal ministre qui étoit la cause que l'état ecclesiastique étoit inondé de gens étrangers qui se battoient entre allemands, et espagnols. Ce qui me surprit fut

qu'on mangeoit gras, malgrè que ce fut un samedi ; mais à Rome plusieurs surprises ne me durerent que huit jours. Il n'y a point de ville chretienne catholique au monde, où l'homme soit moins gené en matiere de religion qu'à Rome. Les romains sont comme les employés à la ferme du tabac, auxquels il est permis d'en prendre gratis tant qu'ils veulent. On y vit avec la plus grande liberté, à la reserve que les ordini santissimi sont autant à craindre que l'étoient les lettres de cachet à Paris avant l'heureuse revolution [redacted]

1743 Ce fut le lendemain premier d'octobre de l'année 1743 que j'ai enfin pris la resolution de me faire raser. Mon duvet étoit devenu barbe. Il me parut de devoir commencer à renoncer à certains privileges de l'adolescence. Je me mis habille à la romaine en tout point, comme le tailleur de D. Antonio avoit voulu. Le pere Georgine parut fort content, quand il me vit habillé ainsi. Après m'avoir fait prendre avec lui une tasse de chocolat, il me dit que le cardinal avoit été prevenu par une lettre du même D. Lelio, et que S. E. me recevroit vers midi à villa Negroni où il se promeneroit. Je lui ai dit que je devois dîner chez M. Vivaldi, et il me conseilla d'aller le voir souvent.

A villa Negroni, d'abord que le cardinal me vit, il s'arreta pour recevoir la lettre, se reparant de deux personnes qui l'accompagnoient. Il la mit dans sa poche sans la lire. Après avoir passé en silence deux minutes qu'il employa à me regarder, il me demanda si je me sentois du gout pour les affaires politiques. Je lui ai répondu que jusqu'à ce moment là je ne m'avois découvert que des gouts frivoles, et que partout je n'oserois lui répondre que du plus grand empressement que j'aurois à executer tout ce que S. E. m'ordonneroit, s'il me trouvoit digne d'entrer à son service. Il me dit alors d'aller le lendemain à son hotel parler à l'abbé Garna, auquel il communiqueroit ses intentions. Il ajouta, dit il, que vous vous appliquiez bien vite à apprendre le françois. C'est indispensable. Après m'avoir demandé comment D. Lelio se portoit, il me tira, me donnant sa main à baiser.

De là je suis allé à Campo di fiore, où D. Gaspar me fit dîner en compagnie choisie. Il étoit garçon, et il n'avoit d'autre passion que celle de la litterature. Il aimoit la poesie latine plus encore que l'italienne, et son favorit étoit Horace que je savois par coeur. Après dîner, il me donna cent ecus romains pour le compte de D. Antonio Casanova. Après m'avoir fait signer la quitance, il me dit que je lui ferois un vrai plaisir toutes les fois que j'irois le matin à la bibliotheque prendre du chocolat avec lui

En partant de la maison, je suis allé à la Minerve. Il me tardoit de voir la surprise de D. Lucrezia, et d'Angelica sa soeur. Pour trouver la maison j'ai demandé où demeuroit D. Cicilia Monti. C'étoit la mere. BnF MSS

J'ai vu une jeune veuve qui paroissoit soeur de ses filles. Elle n'a pas eu besoin que je m'annonçasse, car elle m'attendoit. Ses filles vinrent, et leur abord m'a mava un moment, car je ne leur paroissois pas le même. D. Lucrezia me presenta sa soeur cadette qui n'avoit qu'onze ans, et son frere abbé qui en avoit quinze au plus joli possible.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

J'ai gardé un maintien fait pour plaire à la mere: modestie, respect, et demonstrations du plus vif interest que tout ce que je voyois devant moi devoit m'inspirer. L'avocat arrivé, et surpris de me trouver tout nouveau, fut flatté que je me souvinsse de lui donner le nom de pere. Il entama des propos pour rire; et je les ai suivis, mais tres eloigné de leur donner le vernis de gayeté, qui nous feroit tout trivialiser dans la voiture. Il me dit qu'en me faisant la barbe je l'avois donnée à mon esprit. D. Lucrezia ne savoit que juger de mon changement d'humeur. J'ai vu assez sur la bourse des femmes ni belles ni laides, et cinq ou six abbés tout faits pour être étudiés. Tous ces messieurs ecouterent avec la plus grande attention tout ce que j'ai dit, et je les ai laissés maitres de leur conjectures. D. Cicilia dit à l'avocat qu'il etoit bon peintre; mais que ses portraits n'étoient pas ressemblans: il lui repondit qu'elle ne me voyoit qu'en masque, et j'ai fait semblant de trouver sa raison mortifiante. D. Lucrezia dit qu'elle me trouvoit absolument le même, et D. Angelica soutint que l'air de Rome donnoit aux etrangers absolument une autre apparence. Tout le monde applaudit à la sentence, et elle rougit de plaisir. Au bout de ~~deux~~ quatre heures je me suis evadé; mais l'avocat me courut après pour me dire que D. Cicilia desiroit que je devinsse l'ami de la maison, maitre d'y aller sans étiquète à toutes les heures. Je me retournai à mon auberge, desirant d'avoir plus autant que cette compagnie m'avoit enchanté.

Le lendemain, je me suis presenté à l'abbé Gama. C'etoit un portugais, qui montroit quarante ans, jolie figure qui affichoit la candeur, la gayeté, et l'esprit. Son affabilité vouloit inspirer la confiance. Sa langue, et ses manieres étoient telles qu'il auroit pu se dire romain. Il me dit avec des phrases ouvragées, que S. E. elle même avoit donné des ordres à son maitre d'Hotel pour ce qui regardoit mon logement dans le palais. Il me dit que je dinerois, et souperois avec lui à la table de la secretairerie, et qu'en attendant que j'eusse appris la langue françoise, je m'exercerois sans me gener à faire des extraits de lettres qu'il me donneroit. Il me donna alors l'adresse du maitre de langue auquel il avoit déjà parlé. C'etoit un avocat romain nommé Balaqua, qui demeuroit positivement vis à vis du palais d'Espagne.

Après cette courte instruction, il m'avoit dit que je pouvois compter sur son amitié, il me fit conduire chez le maitre d'hotel, qui après m'avoir fait signer mon nom au bas d'une feuille d'un grand livre remplie d'autres noms, il me donna d'avance comme appointemens de trois mois soixante ecus romains en billets de banque. Il monta ensuite avec moi au troisieme etage suivi d'un estaffier pour me conduire à mon appartement. C'etoit une antichambre suivie d'une chambre avec alcove cotoyée de cabinets, le tout meublé tres proprement. Après cela nous sortimes, et le domestique me donnant la clef me dit qu'il viendroit me servir tous les matins. Il me conduisit à la porte pour me faire connoitre au portier. Sans perdre alors le moins du tems, je suis allé à mon auberge pour faire porter au palais d'Espagne tout mon petit equipage. C'est toute l'histoire de ma subite installation dans une maison où j'aurois faite une grande fortune avec une conduite que tel que j'etois je ne pouvois pas avoir. Volentem ducit, nolentem trahit

Je suis d'abord allé chez mon Mentor le pere Grangi pour lui rendre compte de tout. Il me dit que je pouvois regarder mon chemin comme commencé, et qu'étant si parfaitement bien installé, ma fortune ne pouvoit plus dépendre que de ma conduite. Songez, me dit cet homme sage, que pour le rendre irreprochable vous devez vous gener; et que tout ce qui pourra vous arriver de malheureux ne sera regardé par personne ni comme malheur, ni comme fatalité; ces noms sont vides de sens: tout sera par votre faute — Je suis fâché, mon tres reverend pere, que ma jeunesse, et mon ignorance m'obligera à vous importuner souvent. Je vous devrai d'experience m'obligera à vous importuner souvent. Je vous devrai andrai à charge; mais vous me trouverez docile, et obéissant — Vous me trouverez rarement trop severe; mais je prevois que vous ne me direz pas tout — Dont tout absolument — Permettez moi de rire. Vous ne me direz pas où vous avez ~~dîné~~ passé hyer quatre heures — Cela n'est une consequence. J'ai fait cette connoissance en voyage. Je crois que c'est une maison honete que je pourrai frequenter, à moins que vous ne me dites le contraire — Dieu m'en garde. C'est une tres honete maison frequentée par des personnes de probité. On s'y felicite d'avoir fait votre connoissance. Vous avez plu à toute la compagnie, et on espere de vous attacher. J'ai tout lu ce matin. Mais vous ne devez pas frequenter cette maison — Je dois la quiter de bout en blanc? — Non. Ce seroit mal honéte de votre part. Aller y une ou deux fois par semaine. Point d'assiduité Vous soupirez mes enfants — Non en verité. Je vous obeirai. — Je desire que ce ne soit pas à titre d'obéissance; et que votre coeur n'en souffre pas; mais en tout cas il faut le vaincre. Souvenez vous que la raison n'a point de plus grand ennemique le coeur — On peut cependant les mettre d'accord — On s'en flatte. Defiez vous de l'animus de votre cher Horace. Vous savez qu'il n'a pas dernier lieu nil parvet imperat — Je le sais. Compelle caetera mihi dit il, et il a raison; mais dans la maison de D. Cicilia mon coeur n'est pas en danger — Dont mieux pour vous. Vous ne ressentirez donc de peine à ne pas la frequenter. Souvenez vous que mon obligation est celle de vous croire — Et la mienne celle de mieux connoitre. Je n'irai chez D. Cicilia que quelque fois.

Dans le desespoir de mon ame je lui ai mis la main pour la lui

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

baiser: il la fletrira me serrant contre son sein, et se detournant pour ne pas me laisser voir ses larmes.

J'ai dinè à l'hotel d'Espagne à coté de l'abbè Fama à une table de dix à douze abbés; car à Rome tout le monde est, ou veut être abbé. N'etoit defendu à personne d'en porter l'habit, tous ceux qui veulent être respectés le portent, la noblesse exceptée, qui n'est pas dans la carriere des dignitès ecclesiastiques. A cette table, où je n'ai jamais parlè à cause du chagrin que j'avois, on a attribuè mon silence à ma sagacitè. L'abbè Fama m'invita à passer la journèe avec lui; mais je m'excusai disant avoir des lettres. J'ai passè les deux heures à ècrire à D. Celio, à D. Antonio, à mon jeune ami Palo, et à monseigneur de Martorano, qui me repondit de bonne foi qu'il auroit bien voulu être à ma place.

Amoureux de D. Lugrezia, et heureux, l'action de la quitter me sembloit la plus noire de toutes les perfidies. Pour faire la pretendue bonheur de ma vie à venir, je commençois par être le bourreau de l'actuelle, et l'ennemi de mon coeur: je ne pouvois reconnoitre cette verité que devenant un vil objet de mepris au tribunal meme de ma raison. Je trouvois que le P. Georgi me defendant cette maison n'auroit pas dû me dire qu'elle étoit honete: ma douleur auroit été moindre.

Le matin du lendemain l'abbè Fama me porta un grand livre rempli de lettres ministerielles, que, pour m'amuser, je devois compiler, et en sortant je suis allè prendre ma premiere leçon de françois; puis ayant intention d'aller me promener, en traversant strada condotta, je me suis entendu appeller dans un caffè. C'etoit l'abbè Fama. Je lui ai dit à l'oreille que Minerve m'avoit defendu les caffès de Rome. Minerve, me repondit il, vous ordonne d'engager une idèe. Allons vous prés de moi.

J'entens un jeune abbè qui conte à haute voix un fait vrai, ou controuvè, qui attaquoit directement la justice du saint pere; mais sans aigreur. Tout le monde rit, et lui fait eco. Un autre interrogè pourquoi il avoit quitè le service du cardinal B., rèpond parce qu'il pretendoit de n'être pas obligèe de lui payer à part certains services extraordinaires qu'elle exigeoit en bonnet de nuit. La visite fut generale. Un autre vint dire à l'abbè Fama que s'il vouloit passer l'après dinèe à villa Medicis, il le trouveroit accompagnè di due romanelle qui se contentoient du quartino. C'est une monnoie d'or qui est le quart d'un cequin. Un autre lut un sonet incendiaire contre le gouvernement, dont plusieurs prirent copie. Un autre lut une sienne satire, qui dechiroit l'honneur d'une famille.

Je vois entrer un abbé à figure effroyable. Ses cheveux, et ses cuisses me font croire que c'est une fille déguisée: je le dis à l'abbé Farina, qui me répond que c'étoit Bepino della Mamana fameux castrato. L'abbé l'appelle, et lui dit en riant que je l'avois pris pour une fille. L'impudent me regarde, et me dit, que si je voulois aller passer la nuit avec lui, il me serviroit également soit en fille, soit en garçon.

A dîner, toutes convives me parlerent, et il me parut de m'être bien reposé dans mes réponses. L'abbé Farina, me donnant du caffé dans sa chambre, après m'avoir dit que tous ceux avec les quels j'avois dîné étoient honnêtes gens, me demanda si je croyois d'avoir généralement plu — J'ose m'en flatter — Ne vous en flattez pas. Vous avez étudié des questions si évidemment, que toute la table connut votre réserve. On ne vous questionnera plus à l'avenir — Je en serai fâché. Auroit il fallu publier mes affaires? — Non; mais il y a partout un chemin du milieu — C'est celui d'Horace. Il est souvent très difficile — Il faut se faire aimer, et estimer en même tems — Je ne vise qu'à cela — Au nom de Dieu. Vous avez aujourd'hui visé à l'estime plus qu'à l'amour. C'est beau; mais disposez vous à combattre l'envie, et sa fille la calomnie: si ces deux monstres ne parviennent pas à vous abîmer, vous vaincrez. A table, vous avez pulvérisé Salicetti, physicien, et qui plus est Corse. Il doit vous en vouloir — Devois-je lui accorder que les voyelles ne puissent jamais avoir la moindre influence sur la peau du fesse? J'ai l'expérience du contraire. Et vous de mon avis? — Je ne suis ni de votre, ni de leur, car j'ai bien vu des affaires avec des marques qui ont appellé envies; mais je ne peux pas jurer que ces taches viennent d'envies de leurs meres. — Mais je peux le jurer — Tant mieux pour vous, si vous savez la chose avec tant d'évidence, et tant pis pour Salicetti, s'il en nie la possibilité. Laisser le dans son erreur. Cela vaut mieux que le convaincre, et en faire un ennemi.

Je fus le soir chez D. Lucrezia. On savoit tout, et on me fit compliment. Elle me dit que je lui paroissois triste, et je lui ai répondu que je faisois les obsèques de mon tems, dont je n'étois plus le maître. Son mari lui dit que j'étois amoureux d'elle, et sa belle mere le connoissoit l'intrépide. Après y avoir passé une seule heure je lui retournè à l'Hôtel enflammant l'air avec mes soupirs amoureux. J'ai passé la nuit à composer une ode que le lendemain j'ai envoyé à l'avocat, étant sûr qu'il la donneroit à sa femme qui aimoit la poésie, et qui ne savoit pas que c'étoit ma passion. J'ai passé trois jours sans aller la voir. J'apprenois le françois, et je compilois des lettres de ministre.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Il y avoit chez S.E. une assemblée tous les soirs, où la première noblesse de Rome en hommes, et en femmes se trouvoit: je n'y allois pas: Gama me dit que je devois y aller sans prétention comme lui. J'y fus. Personne ne me parla; mais ma personne étant inconnue tout le monde demanda qui j'étois. Gama m'ayant demandé quelle étoit la dame qui me sembloit plus aimable, je la lui ai montrée; mais je m'en suis d'abord repenti, quand j'ai vu le courtisan qui est allé la lui dire. Je l'ai vue me lorgner, puis sourire. Cette dame étoit la marquise G., dont le serviteur étoit le cardinal S.C.

Le matin d'un jour dans lequel j'avois decidé d'aller passer la soirée chez D. Lucrezia, j'ai vu son mari dans ma chambre, qui après m'avoir dit que je me trompois, si je croyois de lui démontrer que je n'étois pas amoureux de sa femme, m'allant pas la voir plus souvent, m'invita à aller le premier Jeudi gouter à Testaccio avec toute la famille. Il me dit que je verrois à Testaccio la seule pyramide qui étoit à Rome. Il me dit que sa femme savoit mon ode par coeur, et qu'elle avoit donné une grande envie de me connoitre au futur de D. Angelica sa belle soeur, qui étoit poete, et qui devoit avoir de la partie de Testaccio. Je lui ai promis de me rendre chez lui dans une voiture à deux places à l'heure indiquée.

Les jeudis du mois d'octobre étoient dans ce tems là à Rome des jours de gayeté. Nous ne parlames le soir dans la maison de D. Cicilia que de cette partie, et j'ai cru voir que D. Lucrezia y comptoit autant que moi. Nous ne savions pas comment; mais devorés à l'avenir nous nous recommandions à la protection. Nous nous aimions, et nous languissions ne pouvant pas nous en entredonner des convictions.

Je n'ai pas voulu laisser que mon bon pere Georgi apprenne d'autres que de moi l'histoire de cette partie de plaisir. J'ai voulu positivement aller lui en demander la permission. Affectant l'indifference, il n'a pas eu des raisons contre: il me dit que je devois absolument y être, car c'étoit une belle partie faite en famille; et rien d'ailleurs ne devoit m'empecher de connoitre Rome, et de me divertir honétement. Je fus chez D. Cicilia à l'heure marquée dans un carosse coupé que j'avois loué chez un Avignonois nommé Roland. La connoissance de cet homme eut des suites importantes qui me feront parler de lui dans dix huit ans d'ici. Cette charmante veuve me presenta D. Francesco son futur beau fils, comme grand ami des gens de lettres, et orné lui même d'une rare littérature. Quoiqu'il m'annonca comme argent comptant, je l'ai traité en conséquence; mais en attendant je lui ai trouvé l'air engourdi, et tout autre maintien que celui d'un galant qui alloit epouser une fort jolie fille, car elle étoit Angelique. Il étoit cependant honête et riche

ce qui vaut beaucoup mieux que l'air galant et l'érudition.

Lorsque nous fumes pour monter dans nos voitures, l'avocat me dit qu'il me tiendroit compagnie dans la mienne, et que les trois femmes iroient avec D. Francesco. Je lui ai répondu qu'il iroit lui même avec D. Francesco, car D. Cicilia devoit être mon lot sous peine de me déshonorer si cela se feroit autrement; et disant cela j'ai donné mon bras à la belle veuve qui trouva mon arrangement dans les règles de la noble, et honnête société. J'ai vu l'approbation dans les yeux de D. Lucrezia; mais j'étois étonné de l'avocat, car il ne pouvoit pas ignorer qu'il me devoit sa femme. Seroit il devenu jaloux? me disois-je. Cela m'auroit donné de l'humeur. J'avois cependant de lui faire envisager son devoir à l'extrémité.

La promenade, et le gouter aux dejeuné de l'avocat nous traînerent facilement jusqu'à la fin du jour; mais la gayeté fut aux miens. Le badinage de mes amours avec D. Lucrezia ne fut jamais mis sur le tapis: mes attentions particulières ne furent jamais que pour D. Cicilia. Je n'ai dit à D. Lucrezia que quelques mots en passant à part. Il me sembloit que c'étoit le seul moyen pour un seul à l'avocat. Il me sembloit que c'étoit le seul moyen pour lui faire comprendre qu'il m'avoit manqué

Lorsque nous fumes pour remonter dans nos equipages l'avocat mit en: Lera D. Cicilia allant se mettre avec elle dans la voiture à quatre où se trouvoit D. Angelica avec D. Francesco, ainsi avec un plaisir qui me fit presque perdre l'esprit, j'ai donné le bras à D. Lucrezia qui fesoit un compliment qui n'avoit pas le sens commun, tandis que l'avocat riant de tout son coeur paroissoit s'applaudir de m'avoir attrapé.

Combien de choses nous nous serions dit, avant de nous livrer à notre Rendezvous, si le tems n'avoit pas été précieux! Mais ne sachant que trop que nous n'avions qu'une demie heure, nous devinmes dans une minute un seul individu. Aux faites du bonheur, et dans l'ivresse du contentement je ne trouve rien qui m'empêche d'entendre sortir de la bouche de D. Lucrezia ces paroles ah! Mon Dieu! Que nous sommes malheureux! Elle me regarde, elle se rajuste, le cocher s'arrête, et le laquais ouvre la portiere — Qu'est il donc arrivé, lui dis-je, me remettant en état de decence — Nous sommes chez nous.

Toutes les fois que je me rappelle cet evenement il me semble fa: buleux, ou surnaturel. Il n'est pas possible de reduire le tems à rien, car ce fut moins qu'un instant, et les chevaux cependant étoient des rossiers. Nous eumes deux bonheurs. Lorsque la nuit étoit sombre; l'au: tre que mon ange étoit à la place où elle devoit descendre la premiere.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

1204 L'avocat se trouva à la portière dans le même moment que le laquais l'ouvrit. Rien ne se raccommode si vîte qu'une femme; mais un homme! Si j'avois été de l'autre côté, je me serois tiré mal d'affaire. Elle descendit lentement, et tout alla à merveille. Je suis resté chez D. Cicilia jusqu'à minuit.

Je me suis mis au lit; mais comment dormir? J'avois dans l'âme tout le feu que la trop petite distance de Pistoccio à Rome m'avoit empêché de renvoyer à ce Soleil dont il émanoit. Il me devoit les entrailles. Malheureux ceux qui croyent que le plaisir de l'amour soit quelque chose à moins qu'il ne vienne de deux coeurs qui s'entraînent, et qui se trouvent dans le plus parfait accord.

Je me suis levé à l'heure d'aller prendre ma leçon. Mon maître de langue avoit une jolie fille qui s'appelloit Barbara, qui dans les premiers jours que j'allois prendre leçon étoit toujours présente, et qui même quelque fois me donnoit la leçon elle même, plus exacte encore que son père. Un joli garçon, qui venoit aussi prendre leçon, étoit son amoureux, et je n'ai pas eu de difficulté à m'en apparcevoir. Le même garçon venoit souvent chez moi, et m'étoit cher en grace aussi de la discrétion. Dix fois je lui avois parlé de Barbaruccia, et convenant qu'il l'aimoit, il avoit toujours detourné le propos. Je ne lui en parlois plus; mais depuis quelques jours la voyant je voyois plus ce garçon ni chez moi, ni chez le maître de langue, et même je ne voyois plus Barbaruccia, j'étois curieux de savoir ce qui étoit arrivé, malgré que cela ne m'intéressât que très médiocrement.

En sortant enfin de la salle de S. Charles au cours, je vois le jeune homme. Je l'aborde, lui faisant des reproches de ce qu'il ne se laissoit plus voir. Il me répond qu'un chagrin qui lui rongeoit l'âme, lui avoit fait perdre la tête; qu'il étoit au bord du précipice; qu'il étoit désespéré.

Je vois ses yeux gros de larmes, il veut me quitter, je le retiens; je lui dis qu'il ne devoit plus me compter entre ses amis à moins qu'il ne me confiât ses peines. Il s'arrête alors, il me mene dans un cabaret, et il me parle ainsi:

Il y a six mois que j'aime Barbaruccia, et il y en a trois qu'elle m'a rendu fier d'être aimé. Il y a cinq jours que son père nous surprit à cinq heures du matin dans une situation qui nous déclaroit amans coupables. C'est homme sortit se promenant, et dans le moment que j'allois me jeter à ses pieds il me conduisit à la porte de la maison me défendant de me présenter à l'avenir. Le monstre qui nous a perdus fut la servante. Je ne peux pas la demander en mariage, car j'ai un frere marié, et mon père n'est pas riche. Je n'ai point d'état, et Barbaruccia n'a rien. Hélas! puisque je vous ai confié tout, dites moi en quel état elle est. Son désespoir doit être égal au mien, puisqu'il ne peut pas être plus grand. Il est impossible que je lui fasse part=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

vendre une Lettre, car elle ne sort pas même pour aller à la messe. Malheureux! Que ferai-je?.

Je ne pouvois que le plaindre, car en honneur je ne pouvois pas me mêler de cette affaire. Je lui ai dit que depuis cinq jours je ne la voyois plus, et ne sachant que lui dire je lui ai donné le conseil qu'en pareil cas donnent tous les sots. Je l'ai conseillé à l'oublier. Nous étions sur le quai de Ripetta, et les yeux égarés avec lesquels il fixoit les eaux du Tibre me faisant appréhender quelque funeste effet de son désespoir, je lui ai dit que je m'informerai de Barbaruccia à son père, et que je lui en donnerai des nouvelles. Il me pria de ne pas l'oublier.

Il y avoit quatre jours que je ne voyois D. Lucrezia, malgré le peu que la partie de Tartaccio avoit mis à mon aise. Je craignois la douceur du père Georgi, et encore plus la gaieté qu'il auroit pris de ne plus me donner des conseils.

Je suis allé la voir après avoir pris ma Leçon, et je l'ai trouvée seule dans sa chambre. Elle me dit d'une voix triste, et tendre qu'il n'étoit pas possible que je n'eusse le tems d'aller la voir — Ah! Mademoiselle amie! Ce n'est pas le tems qui me manque. Je suis jaloux de mon amour au point que je veux mourir plutôt que de le mettre à découvert. J'ai pensé de vous inviter tous à dîner à Frascati. Je vous enverai un Phaeton. J'espere que là nous pourrons nous trouver tête-à-tête — Taisez-vous, taisez cela: je suis sûre qu'on ne vous refusera pas.

Un quart d'heure après, tout le monde vint, et j'ai proposé la partie toute à mes frais pour le dimanche prochain jour de S.te Ursule qui étoit le nom de la 10eme cadette de mon ange. J'ai prié D. Cecilia de la conduire, et son fils aussi. On accepta. Je leur ai dit que le Phaeton iroit à leur porte à sept Heures précises, et moi aussi dans une voiture à deux places. Le lendemain après avoir pris ma Leçon de M. Balzequa, descendant l'escalier pour m'en aller, je vois Barbaruccia qui parlant d'une chaise à l'autre laisse tomber une Lettre me regardant. Je me vois obligé de la ramasser parceque la servante qui montoit l'auroit vue. Cette Lettre, qui en contenoit une autre, me disoit Si vous croyez de commettre une faute donnant cette Lettre à votre ami, brulez la. Plaignez une malheureuse, et voyez dicret. Voici le contenu de l'inclose qui n'étoit pas cachetée. Si votre amour est égal au mien, vous n'espérerez pas de pouvoir vivre heureux sans moi. Nous ne pouvons ni nous parler ni nous écrire par autre moyen que par celui que j'ose employer. Je suis prête à faire sans exception tout ce qui peut unir nos destinées

 jusqu'à la mort. Lever, et decidez.

Je me sortois extrêmement ému par la cruelle situation de cette fille; mais j'avois pas hesité à me determiner à lui rendre sa lettre le lendemain dans une mienne dans laquelle je lui aurois demandé pardon si je ne pouvois pas lui rendre ce petit service. Je l'ai ecrite le soir, et je l'ai mise dans ma poche.

Le lendemain j'allois la lui remettre; mais ayant changé de culotes, je ne l'ai pas trouvée: l'ayant donc laissée chez moi j'ai dû differer au lendemain. D'ailleurs je n'ai pas vu la fille.

Mais dans le même jour voila le pauvre amant desolé qui entre dans ma chambre au moment que j'avois de dîner. Il se jette sur un canapé me peignant son desespoir avec des couleurs si vives qu'à la fin craignant tout je ne peux m'empecher de calmer sa douleur lui donnant la Lettre de Barbaruccia. Il pretoit de se tuer parcequ'il avoit une notion interne qui l'assuroit que Barbaruccia avoit pris le parti de ne plus penser à lui. Je n'avois autre moyen de le convaincre que sa notion etoit fausse que lui donnant la Lettre. Voila ma premiere faute dans cette fatale affaire comme par foiblesse de coeur.

Il la lut, il la relut, il la baisa, il pleura, il me sauta au cou me remerciant de la vie que je lui avois donnée, finissant par me dire qu'il me porteroit avant que j'attende me coucher sa reponse, car son amante devoit avoir besoin d'une consolation pareille à la sienne. Il partit m'assurant que la Lettre ne me compromettroit en rien, et que d'ailleurs je pourois la lire.

Effectivement la Lettre quoique fort longue ne contenoit autre chose que les assurances d'une constance eternelle, et des espoirs chimeriques; mais malgré tout cela je ne devois par me contenter. Heureux de cette affaire. Sans me pas m'en mêler je n'avois eu besoin que de penser que certainement le pere George n'auroit jamais donné son approbation à ma complaisance.

Ayant trouvé le Lendemain le pere de Barbaruccia malade, je fus charmé de voir sa fille assise au chevet de son lit. J'ai jugé qu'il pouvoit lui avoir pardonné. Ce fut elle qui sut s'eloigner du lit de son pere me donna ma leçon. Je lui ai donné la Lettre de son amant qu'elle mit dans sa poche devenant toute de feu. Je les ai avertis qu'ils ne me verroient pas le Lendemain. C'étoit le jour de Ste Ursule, et Undecimille martires, vierges, et princesses royales.

Le soir à l'assemblée de Son Eminence, où j'allois regulierement malgré qu'il ne m'arrivât que très rarement que quelque personne de distinction m'adressât la parole, le cardinal me fit signe de l'approcher. Il parloit à cette belle marquise G. à laquelle Fanna avoit dit que je l'avois trouvée supérieure à toutes les autres.

Madame, me dit le cardinal, elle curieuse de savoir, si vous faites bien de progrès dans la langue françoise qu'elle parle merveilleusement bien.

— Je lui reponds en italien que j'avois appris beaucoup; mais que je n'osois pas encore parler — Il faut oser, me dit la marquise; mais sans prétention. On se met ainsi à l'abri de toute critique.

N'ayant pas manqué de donner au mot oser une signification, à laquelle vraisemblablement la marquise n'avoit pas pensé, j'ai rougi. S'en étant apperçue, elle entama avec le cardinal un autre propos, et je me suis évadé.

Le lendemain à sept heures je fus chez D. Cicilia. Mon Phaeton étoit à la porte. Nous partimes d'abord dans l'ordre prémedité. Nous arrivames à Frascati en deux heures.

Ma voiture attetoit ci étoit un elegant vis à vis, doux, et bien suspendu que D. Cicilia en fit l'eloge. J'aurai mon tour, dit D. Lucrezia retournant à Rome. Je lui fit une reverence comme pour la prendre au mot. C'est ainsi que pour dissiper le rougeur elle le desiroit. Sûr d'une pleine jouissance à la fin du jour je me suis livré à toute ma gayeté naturelle. Après avoir ordonné un dîner sans épargne, je me suis laissé conduire par eux à villa Ludovisi. Comme il pouvoit arriver que nous nous égarassions nous nous donnames rendez vous à une heure à l'auberge. La discrete D. Cicilia prit le bras de son beau fils, D. Angelica de son futur, et D. Lucrezia resta avec moi. Ulisse alla courir avec son frere. En moins d'un quart d'heure nous nous vimes sans témoins.

Ai tu entendu, commença-t-elle à me dire, avec quelle innocence je me suis arrurée de passer deux heures vis à vis de toi? Aussi est-ce un vis à vis. Que l'amour ait l'avant! — Oui mon ange, l'amour a fait que nos esprits deviennent un seul. Je t'adore, et je ne passerai des jours sans venir chez toi que pour m'assurer la possession tranquille d'un. — Je n'ai pas cru une pareille chose possible. C'est toi qui a tout fait. Tu en sais trop à ton age — Il y a un mois, mon coeur, que j'étois un ignorant. Tu

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

ai la première femme qui m'ait fait part des mystères de l'amour. Tu es celle dont le départ me rendra malheureux, car en Italie il ne peut être qu'une seule Lucrèce — Comment ! Je suis ton premier amour ? Ah ! Malheureux ! Tu n'enguerriras jamais. Que ne suis-je à toi ! Tu es aussi le premier amour de mon âme ; et tu seras certainement le dernier. Heureuse celle que tu aimeras après moi. Je n'en suis pas jalouse, fâchée seulement qu'elle n'aura pas un cœur égal au mien.

D. Lucrezia voyant alors mes larmes, laissa dégorger les siennes. Nous étant jetés sur un gazon, nous entrecolames nos lèvres, et nos larmes mêlées y ruisselant dessus nous firent savourer leur goût. Les anciens physiciens ont raison : elles sont douces, je peux le jurer ; les modernes ne font que des bavards. Nous fumes ivres de les avoir avalées mêlées au nectar que nos baisers exprimoient de nos âmes amoureuses. Nous n'étions qu'un, lorsque je lui ai dit que nous pouvions être surpris.

— Ne crains pas cela. Nos Génies nous ont sous leur garde.

Nous nous tenions là tranquilles après le premier court combat, en nous regardant sans prononcer le mot, et sans penser à changer de position, lorsque la divine Lucrezia regardant à sa droite : tiens, me dit-elle, ne t'ai-je pas dit que nos Génies nous ont sous leur garde ? Ah ! Comme il nous observe ! Il veut nous arrêter. Regarde le capetit démon. C'est tout ce que la nature a de plus occulte. Admire le. C'est certainement ton Génie, ou le mien.

J'ai cru qu'elle délirait — Que dis tu, mon ange ? Je ne te comprends pas. Que dois-je admirer ? — Tu ne vois pas ce beau serpent, qui à de la pareille flamboyante, et la tête levée, semble nous adorer ?

Je regarde alors là où elle fixoit l'œil, et je vois un serpent à couleurs changeantes, long d'une aune, qui réellement nous regardoit. Cette vue ne m'amusoit pas ; mais, prenant sur moi, je n'ai pas voulu me montrer moins intrépide qu'elle. Est il possible, lui dis-je, mon adorable amie, que son aspect ne t'effraye ? — Son aspect me ravit, te dis-je. Je suis sûre que cette idole n'a de serpent que l'apparence — Et s'il venoit sillonnant, et sifflant jusqu'à toi ? — Je le serrerois encore plus étroitement contre mon sein, et je le défierois à me faire du mal. Lucrezia entre les bras n'est susceptible d'aucune crainte. Viens. Il s'en va. Vite, vite. Il veut nous dire en s'en allant que des profanes vont arriver ; et que nous devons aller chercher un autre gazon pour renouveller là nos plaisirs. Levons nous donc. Arrange toi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

A peine levés, nous marchons à pas lents, et nous voyons sortir de l'albergo
l'abbé voisine D. Cicilia avec l'avocat. Sans les éviter, et sans nous presser,
comme s'il étoit très naturel de se rencontrer, je demande à D. Cicilia,
si sa fille avoit peur des serpens — Malgré tout son esprit, elle craint
le tonnere jusqu'à s'évanouir, et elle se sauve jetant des cris percans,
quand elle voit un serpent. Il y en a ici; mais elle a tort, car ils ne sont
pas venimeux.

Mes cheveux se dresserent, car ces paroles m'allurerent d'avoir vu un
miracle de nature amoureuse. Les enfans survinrent, et sans façon
nous nous separames de nouveau.

Mais dis moi, lui dis-je, être étonnant. Qu'avois tu fait, toi mari
avec ta mere nous ayant surpris dans le bain? — Rien. Ne sais tu
pas que dans ces divins momens on n'ait qu'amoureux? Peux tu croire
que tu ne me possedois pas toute entiere?

Cette jeune femme ne composoit pas une ode quand elle me parloit
ainsi. Crois tu, lui dis-je, que personne ne nous espionne? — Mon
mari ou ne nous croit pas amoureux, ou me fait par cas de certains ba=
dinages que les jeunes gens ordinairement se permettent. Ma mere a de
l'esprit, et s'imagine peut être tout; mais elle sait que ce ne sont pas ses
affaires. Angelique, ma chere sœur, sait tout; car elle ne pourra ja=
mais oublier le lit écroulé; mais elle est prudente, et outre cela elle
s'avise de me plaindre. Elle n'a pas d'idée de la nature de mon fen
Sans toi, mon cher ami, je serois morte, peut être, sans connoitre l'amour,
car pour mon mari je n'ai jamais eu que toute la complaisance qu'on doit
avoir. — Ah! Mon mari jouit d'un privilege divin, dont je ne peux m'em=
pecher d'être jaloux. Il serre entre ses bras toutes les charmes quand il veut
Nul voile empeche ses sens, ses yeux, son ame d'en jouir — Oüe tu,
mon cher serpent? Accours à ma garde, et je vais dans l'instant contenter mon amant.

Nous parlames ainsi toute la matinée nous disant que nous nous aimions,
et nous le prouvant par tout où nous nous croyons à l'abri de toute surprise.

Ne par mai sempre pendergli dal collo

Il suo delizia di lui sabello.

A mon dîner délicat, et fin, mes principales attentions furent pour Do Ci=
cilia. Comme mon tabac d'Espagne étoit excellent, ma jolie tabatiere fit
souvent le tour de la table. Quand elle fut entre les mains de D. Lucrezia,
qui étoit assise à ma gauche, son mari lui dit qu'elle pouvoit me donner
la bague, et la garder. Nope, lui dis-je croyant que la bague valoit moins;
mais elle valoit d'avantage. D. Lucrezia ne voulut pas entendre raison.

elle mit la tabatière dans sa poche, et elle me donna la bague, que j'ai mis aussi dans la mienne parcequ'elle m'étoit trop étroite.

Mais nous voila, tout à coup, tous obligés de nous taire. Le prétendu d'Angelique tire de sa poche un sonet, fruit de son genie, qu'il fit à mon honneur, et gloire, et veut le lire. Tout le monde applaudit, je dois le remercier, prendre le sonet, et lui promettre une reponse à tems, et bien. Il croyoit que j'aurois d'abord demandé à écrire pour lui répondre, et que nous aurions passé là avec son maudit Apollon les trois heures qui etoient destinées à l'amour. Après le caffé, et avoir tout fini avec l'Isle, nous allames nous debarquer à la ville, si je ne me trompe, Adobrandini.

Dis moi, ai-je dit à ma Lucrece, avec la metaphysique de ton amour, d'où vient cette envie qu'il me semble dans ce moment d'aller me plonger avec toi dans les delices de l'amour pour la premiere fois. Allons vite chercher l'endroit où nous verrons un autel de Venus, et sacrifions jusqu'à la mort, quand même nous ne verrions pas des serpens; et si le pape arrive avec tout le sacré college, ne bougeons pas. Sa saintetté nous donnera sa benediction.

Nous entrames, après quelques detours dans une allée couverte, assez longue, qui avoit à la moitié une chambre remplie de sieges de gazon tous de formes differentes. Nous en vimes un frappant. Il avoit la forme d'un lit, qui, outre le chevet ordinaire, en avoit un autre à une coudée de distance; mais trois quarts moins haut, qui traversoit le lit etant parallele au gros. Nous le regardames en riant. C'étoit un lit parlant. Nous nous disposames d'abord à faire l'experience de son aptitude (~~à la verité~~). Vis à vis de ce lit, nous jouissions du spectacle d'une plaine immense, et de faire, où un lapin même n'auroit pu venir jusqu'à nous sans être apperçu. Derriere le lit l'allée étoit inabordable, et nous apercevions les deux bouts à droite et à gauche à egale distance. Personne, après être entrée dans l'allée, n'auroit pu parvenir jusqu'à nous, sans courir, que dans un quart d'heure. Ici, dans le jardin de Dux, j'ai vu un lieu dans ce gout; mais le jardinier allemand n'a pas pensé au lit. Dans cet heureux endroit nous n'eumes pas besoin de nous communiquer notre pensée.

L'un devant l'autre, debout, serieux, ne nous entregardant qu'aux yeux, nous delacions, nous deboutonnions, nos coeurs palpitoient, et nos mains rapides s'empressoient à calmer leur impatience. L'un n'ayant pas été plus leste que l'autre ~~à se mettre en état de nature~~, nos bras s'ouvrirent pour serrer etroitement l'objet dont ils alloient s'emparer. Notre premiere ^ culbute fit rire la belle Lucrece qui avoua que le genie ayant le droit de briller par tout ne se trouvoit deplacé nulle part. Nous applaudimes tous les deux à l'heureux effet du petit chevet. Nos chances ~~longes~~ varierent après, et elles

furent toutes heureuses, et toutes, malgré cela rejetées pour faire place à d'autres. Au bout de deux heures, enchantés l'un de l'autre, nous dînes ensemble, nous entretenant de l'air le plus tendre ces premiers parleurs. Amour je te remercie.

Di Lucrezia, après avoir glissé ses yeux reconnoissans sur la marque infaillible de ma défaite, me donna toute vivante un baiser de langueur; mais lorsqu'elle vit qu'elle me rendoit la vie, en voilà assez, en voilà assez, s'écria-t-elle; treve de triomphes. Habillons nous. Nous nous hatâmes alors; mais au lieu de tenir les yeux sur nous, nous les avions sur ce que des voiles impénétrables déroboient à notre insatiable cupidité. Quand nous nous vîmes complettement habillés, nous tombâmes d'accord de faire une libation à l'amour pour le remercier d'avoir écarté de nous tous les perturbateurs de ses orgies. Un vieux long, et étroit lit dorier à echine de mulet monté à cafetière fut choisi de concert. La lutte commença, et elle alloit à vigoureux train; mais en prévoyant l'issue trop longue, et la libation douteuse, nous l'avons différée au vis à vis sous l'ombre de la nuit au retour de quatre heures.

Nous acheminant à pas lents vers nos voitures, nos discours furent des confidences d'amour consommé. Elle me dit que son futur beau frere étoit riche, et qu'il avoit une maison à Tivoli, où il nous engageroit à aller passer la nuit.. Elle pensoit de conjurer l'amour pour savoir comment nous pourions la passer ensemble. Elle finit par me dire tristement que la cause ecclésiastique qui occupoit son mari alloit si heureusement qu'elle craignoit qu'il n'obtint les restera trop tôt.

Nous employames les deux heures que nous passames dans le vis à vis à jouer une farce que nous ne pumes pas achever. Arrivés au logis nous dumes baisser la toile. Je l'aurois finie, si je n'eusse pas eu le caprice de la diviser en deux actes. Je me mis retiré un peu fatigué; mais un excellent sommeil me remit entierement. Le lendemain je mis allé prendre ma Leçon à l'heure comme de coutume

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

WI

Chap. X.

(Fin du tome premier) biffé!

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Benoit XIV. Sortie de Tivoli. Depart de D. Lucrezia
La marquise G. Barbaruccia. Mon malheur. Mon
depart de Rome.

Ce fut Barbaruccia qui me la fit, car son pere étoit fort malade. A mon depart elle me mit dans la poche une Lettre; et elle se sauva d'abord pour ne pas me laisser le tems de la refuser. Elle avoit raison, car elle n'étoit pas faite pour l'être. Elle étoit adressée à moi même dictée par les sentimens de la plus vive reconnoissance. Elle me prioit de faire savoir à son amant que son pere lui parloit, et qu'elle esperoit qu'à sa guerison il prendroit une autre servante. Elle finissoit par m'assurer, et me jurer qu'elle ne me compromettroit jamais.

La maladie ayant obligé son pere à garder le lit douze jours de suite, ce fut elle qui me donna leçon. Elle m'interessa pour un chemin pour moi tout nouveau à l'egard d'une jolie fille. C'étoit un pur sentiment de pitié, et je me sentois flatté voyant clairement qu'elle y comptoit dessus. Jamais ses yeux ne s'arrêtoient sur les miens, jamais sa main ne rencontroit la mienne, je ne voyois jamais dans sa parure la moindre marque d'une étude faite pour me la rendre agréable. Elle étoit jolie, et je savois qu'elle étoit tendre; mais ces ne diminuoient en rien ce qu'il me semblois de devoir ~~[illegible]~~ à l'honneur, et à la bonne foi, et j'étois bien aise qu'elle ne me crut ~~[illegible]~~ pas capable de profiter de la connoissance que j'avois de sa foiblesse; ~~[illegible]~~

D'abord que son pere regagna la santé, il chassa la servante, et il en prit une autre. Elle me pria d'en donner la nouvelle à son amant, et lui dire qu'elle esperoit de la mettre dans ses interets pour avoir du moins le plaisir de s'écrire. Quand je lui ai promis de lui en donner la nouvelle, elle me prit la main pour me la baiser. L'ayant retirée montrant de vouloir lui donner un baiser, elle se detourna en souriant. Cela m'a plu. J'en ai donné la nouvelle à son amant, il trouva le moyen de lui parler, il la mit dans ses interets, et j'ai fini de me mêler de cette intrigue, dont je voyois très bien les mauvaises conséquences qui pouvoient en resulter; mais le mal étoit déjà fait

J'allois rarement chez D. Gaspar, car l'étude de la Langue Françoise me l'empechoit; mais j'allois tous les soirs chez le pere Georgi, où quoique je ne figurasse qu'en qualité de cher au même moine, cela cependant me feroit une reputation. Je n'y parlois jamais; mais

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

je ne m'y ennuyois pas. On critiquoit sans medire, on parloit politique, et Litterature; je m'instruisois. En sortant du couvent de ce sage moine, j'allois à la grande assemblée du cardinal mon maitre par la raison que je devois y aller.

Presqu'à chaqui assemblée, la marquise G., quand elle me voyoit à la table où elle jouoit me disoit une parole ou deux en françois auxquelles je repondois en italien, parcequ'il me paroissoit de ne devoir pas la faire rire en public. Singulier sentiment que j'abandonne à la perspicacité de mon Lecteur. Je la trouvois charmante, et je la fuyois, non par par crainte de devenir amoureux d'elle, car aimant D. Lucrezia, cela me paroissoit impossible; mais par peur qu'elle put devenir amoureuse, ou curieuse de moi. C'etoit ce fastuité, ou modestie? Vice, ou vertu? Soleil Apollo. Elle me fit encore appeller par l'abbé Grana, étant debout, et ayant près d'elle mon maitre, et le cardinal S. C. de me presente, et elle me surprend par une interrogation en italien à laquelle je ne me serois jamais attendu. Vi ha piacciuto molto, me dit elle, Frascati? — Beaucoup madame. Je n'ai jamais de ma vie rien vu de si beau — Ma la compagnia con la quale era vestita, era ancora più bella, ed avrai galante era il vostro vis à vis.

Je ne repons que par une reverence. Une minute après le cardinal Acquaviva me dit avec bonté; eh! vous étonné qu'on le sache? — Non monseigneur; mais je suis surpris qu'on en parle. Je ne croyois pas Rome si petite. — Et plus vous y resterez, me dit S. C. plus vous la trouverez petite. N'etes vous pas encore allé baiser le pied du saint pere? — Pas encore, Monseigneur — Vous devez y aller, me dit le cardinal Acquaviva. Je lui ai repondu par une reverence.

L'abbé Grana me dit en sortant de l'assemblée que je devois y aller sans faute le lendemain. Vous vous montrez, me dit il, je n'en doute pas, chez la marquise G. — Douter en; car je n'y ai jamais été — Vous m'étonnez. Elle vous fait appeller; elle vous parle! — J'y irai avec vous — Je n'y vais jamais — Mais elle vous parle aussi — Oui; mais..... Vous ne connoissez pas Rome. Aller y tout seul. Vous devez y aller — Elle me recevra donc? — Vous le croirez je crois. Il ne s'agit pas de vous faire annoncer. Vous irez la voir, quand les deux battans de la chambre où elle sera seront ouverts. Vous verrez là tous ceux qui lui font hommage — Me verra-t-elle? — Vous verrez là tous ceux qui lui font hommage

N'en doutez pas.

Je vais le lendemain à Monte Cavallo, et je vais tout droit dans la chambre où etoit le pape d'abord qu'on me dit que je pouvois y entrer, et qu'il étoit seul.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Je lui baise la sainte croix sur la très sainte mule, il me demande qui je suis, je le lui dis, il me repond qu'il me connoissoit; et il me fait compliment sur le bonheur que j'avois d'appartenir à un cardinal d'une si grande importance. Il me demande comment j'avois fait pour entrer à son service, et je lui conte tout avec la plus grande verité commençant par mon arrivée à Mantouano. Après avoir bien ri de ce que je lui ai dit de l'evêque il me dit que sans me gêner à lui parler Toscan, je devois lui parler Venitien, comme il me paroit Bolognois. Je lui ai dit tout de chaud qu'il me dit que je lui ferois plaisir toutes les fois que j'irois le voir. Je lui ai demandé la permission de lire tous les livres defendus, et il me la donna par une benediction, me disant qu'il me la feroit expedier par écrit gratis; mais il l'a oublié.

Benoit XIV étoit savant, homme à bon mots, et fort aimable. La seconde fois que je lui ai parlé ce fut à ville Medicis. Il m'appella à lui, et tout en marchant, il me parla de bagatelles. Il étoit accompagné du cardinal Annibal Albani, et de l'ambassadeur de Venise. Un homme à l'air modeste s'approche, le pontife lui demande ce qu'il veut, l'homme lui parle bas, et le pape après l'avoir ecouté lui dit vous avez raison, recommandez vous à Dieu. Il lui donne la benediction, l'homme part tristement, et le pape poursuit sa promenade. Cet homme, dis-je aussitôt — Eh quoi? — Votre Sainteté — Pauvre pere, n'a pas été content de la reponse de votre Saintoté — Et pourquoi? — Parce qu'il y a apparence qu'il s'étoit déjà recommandé à Dieu avant de vous parler, et vous entendant l'y renvoyer de nouveau, il se trouve envoyé, comme dit le proverbe, d'Herode à Pilate. Le pape pouffa, et les deux qui l'accompagnoient aussi, et je suis resté dans mon serieux — Je le peux, dit le pape, faire rien qui vaille sans l'aide de Dieu — C'est vrai; mais cet homme sait aussi que V. S. est son premier ministre; ainsi on peut s'imaginer l'embarras dans lequel il se trouve actuellement qu'il se voit renvoyé au maitre. Il ne lui reste autre ressource que celle d'aller donner de l'argent aux gueux de Rome. Pour ma baioque qu'il leur donnera ils prieront tous Dieu pour lui. Ils vantent leur credit. Je ne crois qu'à celui de V. S., aussi je vous supplie de me delivrer de cette chaleur qui m'enflamme les yeux, me dispensant de manger maigre — Manger gras — Tres saint pere: Votre benediction.

Il me la donna me disant qu'il ne me dispensoit pas du jeun ~~de bien dit qu'il me dispensoit de jeuner, je ne~~

le meme soir j'ai trouvé à l'assemblée du cardinal la nouvelle de tout le dialogue entre le pape, et moi. Tout le monde alors commença à vouloir me parler. Ce qui me flattoit étoit le plaisir que le cardinal Acquaviva avoit, et qu'il dissimuloit en vain.

Je n'ai pas negligé l'avis de l'abbé Gama. Je suis allé chez Madame G. à l'heure que tout le monde pouvoit y aller. Je l'ai vue; j'ai vu son Cardinal, et

beaucoup d'autres abbés; mais j'ai cru d'être invisible, car madame ne m'ayant pas honoré d'un regard, personne ne m'a dit le mot. Une demie heure après je suis parti. Ce ne fut que cinq à six jours après qu'elle me dit d'un air noble et gracieux qu'elle m'avoit vu dans la sale de compagnie — Je ne croyois pas d'avoir eu l'honneur d'être observé de madame — Oh! Je vois tout le monde. On m'a dit que vous avez de l'esprit — Si ceux qui vous l'ont dit (madame) y connoissent, vous me donnez là une bonne nouvelle — Oui: ils y connoissent — S'ils ne m'avoient jamais parlé, ils ne l'auroient jamais su — C'est certain. J'aurai vous voir chez moi.

Nous avions cessé. Le cardinal S. C. me dit que quand madame me parloit françois, bien ou mal je devois répondre dans (le) même langue: le politique Luana me dit à part que mon style étoit trop tranchant, et qu'à la longue je déplairois. Ayant assez appris de françois, je ne prenois plus leçon. Le seul exercice devoit me donner l'usage de la langue. J'allois chez D. Lucrezia que quelque fois le matin; et j'allois chez le pere Georgi le soir. Il avoit vu ma partie de Frascati, et il n'y avoit pas trouvé à redire.

Deux jours après l'espace d'ordre que la marquise m'avoit donné de lui faire ma cour, je suis entré dans sa sale. M'ayant d'abord vu, elle fit un sourire que j'ai cru devoir relever avec une profonde reverence; mais voilà tout. Un quart d'heure après elle se mit à jouer, et je fus allé dîner. Elle étoit jolie, et puissante à Rome; mais je ne pouvois pas me déterminer à ramper. Ces façons romaines m'excédoient.

Vers la fin de novembre le prétendu de D. Angelica vint chez moi avec l'avocat pour me prier d'aller passer un jour, et une nuit chez lui à Tivoli avec la même compagnie que j'avois traitée à Frascati: j'ai accepté avec plaisir, car depuis le jour de Ste Cecile je ne m'étois jamais trouvé un seul moment seul avec D. Lucrezia. Je lui ai promis d'être chez D. Cicilia dans ma voiture à la pointe du jour indiqué. Il falloit partir de très bonne heure parceque Tivoli est à seize mille de Rome, et parceque la quantité de belles choses qu'il y avoit à voir demandoient beaucoup de tems. Devant rester dehors une nuit j'en ai demandé la permission au cardinal même, qui ayant entendu avec qui j'y allois, me répondit que je ferois fort bien à saisir l'occasion de voir les merveilles de ce fameux endroit en belle compagnie.

A l'heure convenue, je me suis trouvé à la porte de D. Cicilia dans la même vis à vis à quatre chevaux, et elle fut comme toujours mon partage. Cette aimable femme, malgré la pauvreté de ses moyens étoit fort aise que j'aimasse sa fille. Toute la famille étoit dans un Phaeton à six places que D. Francisco avoit loué. A sept heures et demie nous fîmes halte à une petite maison, où D. Francesco nous fit trouver un elegant dejeuner, qui devant nous tenir lieu de dîner fut très suffisant. A Tivoli nous ne pouvions guère le tems que de souper. Après avoir donc bien déjeuné, nous remontâmes dans nos voitures, et nous fumes chez lui à dix heures. J'avois à mon doigt la bague que D. Lucrezia m'avoit donnée, l'ayant fait retourner pour l'adapter à mon doigt. J'y avois fait faire une autre face derrière, où on ne voyoit qu'un champ d'émail avec un caducée entouré d'un seul serpent.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

On le voyoit entre les deux Lettres grecques Alpha, et Omega. Cette bague fut le sujet du discours dans tout le tems du dejeuner; d'abord qu'on s'apperçut que dans le revers il y avoit les mêmes pierres qui composoient la bague de D. Lucrezia ~~n'avoit dans~~ ~~néa~~ l'avocat, et D. Francesco l'avertirent pour expliquer l'hieroglyphe ce qui divertit beaucoup D. Lucrezia qui savoit tout.

Après avoir passé une demie heure à voir la maison de D. Francesco qui étoit un vrai bijoux, nous allames tous ensemble passer six heures pour voir les antiquités de Tivoli. Pendant que D. Lucrezia disoit quelque chose à D. Francesco, j'ai tout bas dit à D. Angelica que quand elle seroit maitresse de cette maison j'irai dans les belles saisons passer quelques jours avec elle. — D'abord, monsieur, que je serai maitresse ici, la premiere personne à la quelle je ferai fermer ma porte ce sera vous.

— Je vous remercie, mademoiselle de m'avoir averti.

La plaisante fut que je n'ai pris cette incartade que pour une tres belle, et tres nette declaration d'amour. Je suis resté comme petrifié. D. Lucrezia me demanda ce que la soeur m'avoit dit. Quand elle le sut, elle me dit tout de bon qu'après son départ, je devois l'entreprendre pour la reduire à devoir confesser son tort.

Elle me plaint, me dit elle, c'est à toi à me venger.

D. Francesco, m'entendant louer une petite chambre qui donnoit sur l'orangerie, me dit que j'y dormirois. D. Lucrezia fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Devant aller voir les beautés de Tivoli tous ensemble, nous ne pouvions pas esperer de nous trouver tête à tête dans le jour. Nous passames six heures à voir, et à admirer, mais je n'ai vu que tres peu. Si le lecteur est curieux de savoir quelque chose de Tivoli sans y aller, il n'a qu'à lire Campegnani. Je n'ai bien connu Tivoli que vingt huit ans après.

Vers le soir nous retournames à la maison rendus, et mourans de faim. Une heure de repos avant de nous mettre à table, deux heures de table, les mets exquis, et l'excellent vin de Tivoli nous ramirent si bien que nous n'avions besoin que du lit, soit pour y dormir, soit pour y fêter l'amour.

Personne ne voulant coucher seul, Lucrece dit qu'elle coucheroit avec Angelique dans la chambre qui donnoit sur l'orangerie, que son mari coucheroit avec l'abbé, et sa jeune soeur avec sa mere. La disposition fut trouvée excellente. D. Francesco alors, prit une bougie, me conduisit dans le cabinet que j'avois loué, et me montra comme je pourois m'enfermer, puis il me souhaita la bonne nuit. Le cabinet étoit contigu à la chambre où devoient coucher les deux soeurs. Angelique ignoroit tout à fait que je fusse son voisin.

Cinq minutes après je les ai vues par le trou de la serrure entrer accompagnées de D. Francesco, qui après leur avoir allumé une lampe de nuit les laissa. Après s'être enfermées, elles s'arrivent sur le canapé, où je les voyois se deshabiller. Lucrece, sachant que je l'entendois, dit à la soeur d'aller se coucher du côté de la fenetre. Voila la vierge, qui ne sachant pas d'etre vue ote jusqu'à sa chemise; et passe dans cette imposante figure de l'autre côté de la chambre. Lucrece a etouffé la lampe de nuit, atteint les flambeaux, et va se coucher aussi.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

117 Mornen Leureux que je n'oppose plus ; mais dont la seule mort peut m'en faire perdre Le cher souvenir. Je crois que je ne me suis jamais dechabillé plus rapidement. J'ai ouvert la porte, et je suis tombé entre les bras ouverts de Lucrece, qui dit à sa soeur c'est mon ange : toi toi, et dors.

Elle ne pouvoit pas dire d'avantage, car nos bouches collées n'étoient plus ni l'organe de la parole, ni le canal de la respiration ; devenus un seul être dans le meme instant, nous n'eumes pas la force de retenir plus qu'une minute notre premier desir ; il passoit à la peau de sans aucun fruit de baisers, et sans le moindre mouvement de notre part. Le feu violent qui nous animoit nous embrasoit : il nous auroit brulé si nous nous fussions avisés de le contraindre.

Après un court repit, taciturnes, serieux, et tranquilles, ingenieux ministres de notre amour, et jaloux du feu qu'il devoit allumer dans nos veines, nous desechions nos champs de l'inondation trop copieuse survenue à la premiere eruption. Nous nous acquitames de ce sacré service avec des fins linges reciproquement, devotement, et observant un religieux silence. Après cette expiation, nous fimes hommage avec nos baisers à toutes les parties que nous venions de monder.

Ce fut alors à moi à inviter ma belle guerriere à commencer un conflit dont la tactique ne pouvoit être connue qui à l'amour, combat qui charmant tous nos sens ne pouvoit avoir autre defaut que celui de finir trop tot ; mais j'excellois dans l'art de l'allonger. A la fin, Morphée s'emparant de nos sens nous tint dans une douce mort jusqu'au moment que la lumiere de l'aube nous fit apperecevoir dans nos yeux à peine ouverts une source intarissable de desirs tous nouveaux. Nous nous y livrames ; mais pour les detruire. Charmante destruction que nous ne pouvions operer qu'en les ranimant. Prends garde à ta soeur, lui dis-je, elle pourroit se tourner, et nous voir — Non ; ma soeur est charmante ; elle m'aime ; et elle me plaint. N'est ce pas, chere Angelique ? Tourne toi, tourne toi, embrasse ta soeur que Venus possede. Tourne toi, et contemple ce qui t'attend quand l'amour te fera son esclave.

Angelique, fille de dix sept ans, qui devoit avoir passé une nuit infernale, me demanda par mieux que de saisir une raison de se tourner pour donner à la soeur une marque qu'elle lui avoit pardonné. En lui donnant cent baisers, elle lui avoua qu'elle n'avoit jamais dormi. Pardonne, lui dit Lucrece, à l'objet qui m'aime, et que j'adore ; tiens : regarde la, et regarde moi. Nous sommes comme nous étions il y a sept heures. Pouvoir de l'amour ! — Hay par Angelique, lui dis-je, je n'ose pas..... — Non ; me dit Angelique. Je ne vous hais pas.

Lucrece, me priant alors de l'embrasser, me sauta, et jouit de voir la soeur entre mes bras languissante, et n'ayant le moindre air de penser à veiller. Mais le sentiment plus encore que l'amour me defend de frustrer Lucrece de la marque de reconnoissance que je lui devois. Je m'empare d'elle avec fureur, jouissant de l'espace d'extase dans laquelle je voyois Angelique qui

pour la premiere fois se trouvoit presente à une si belle fuite, Lucrece mourante me pria de finir; mais me trouvant inexorable, me jette sur sa sœur, qui bien loin de me repousser, me serre contre son sein de façon qu'elle se rend heureuse sans presqu'avoir au besoin que j'y consente. Ce fut ainsi qu'au retour du sejour des Dieux sur la Terre la voluptueuse Anaidia amoureuse ~~[illegible]~~ du souffle doux, et gracieux duvent d'Occident lui ouvrit un jour ses bras, et devint feconde. C'étoit la divin Zephire. Le sein de la nature rendit Angelique sourde à toute douleur: elle ne sentit que la joye de satisfaire à son ardent desir.

Lucrece étonnée, et ravie d'aise, nous distribuant des baisers fut enchantée de la voir mourir, autant que charmée de voir que je poursuivois. Elle essuyoit les sueurs que je distillois de mon front. Angelique à la fin expira pour la troisieme fois si heureusement qu'elle m'arracha l'ame.

Les rayons du Soleil entrant par les fentes de nos fenêtres, je les ai quittées. Après m'être enfermé, je me suis mis au lit; mais peu de minutes après j'ai entendu la voix de l'avocat, qui reprochoit à sa femme, et à sa belle-sœur leur paresse. Ayant, après, frappé à ma porte, et m'ayant vu en chemise il me menaça de faire entrer mes voisins. Il me laissa pour aller m'envoyer un friseur. Je m'enferme de nouveau, je me lave beaucoup le visage avec l'eau froide, et je me remets par là la figure comme à l'ordinaire. Une heure après j'entre dans la sale de compagnie; et il n'y paroit rien. Je me rejouis voyant la feinte de mes belles conquetes frais, et fleuri; D. Lucrezia toute libre, et Angelique gaie plus que de coutume, et radieuse; mais tournant à droite, et à gauche, inquiete, et remuante, je ne peux jamais la voir que de profil. L'arrogante vue de ce que je cherchois en vain ses yeux qu'elle étoit sûre de ne me laisser jamais trouver, je dis à D. Cicilia que la fille avoit tort de mettre du blanc. Pour son dupe de ma calomnie, elle m'oblige à lui passer sur le visage un mouchoir, et elle me regarde. Je me retracte lui demandant excuse, et D. Francisco et enchanté que la futurue ait donné lieu à la blancheur de cette question. Après avoir pris du chocolat nous allons voir son beau jardin, et me trouvant avec D. Lucrezia, je lui reproche sa celebrité. Me regardant en face elle me reproche mon ingratitude. J'ai porté la lumiere, me dit elle, dans l'esprit de ma sœur. Au lieu de me plaindre, elle doit actuellement m'approuver, elle doit l'aimer, et étant sur mon depart, je le la laisse — Mais comment l'aimerai je? — N'est elle pas charmante? — C'est vrai; mais charmé par toi, je suis à l'abri de

119 tout autre charme, et d'ailleurs le seul D. Francesco doit actuellement
l'occuper toute entiere, et je dois me garder de troubler la paix des menages.
Je peux encore te dire que ta sœur à un esprit different du tien. Dans cette
nuit ta sœur egalement que moi nous fumes les victimes de nos vers. C'est
si vrai qu'il ne me semble pas de t'avoir manqué. Mais Angelique vois
tu, Angelique doit être deja fachée de l'être laissée seduire par la temperas=
ment — Tout cela peut être vrai; mais ce qui me decide est que nous par=
tirons le dernier de ce mois. Mon mari est sûr d'obtenir la sentence dans
cette semaine. Voila nos jouissances finies.

Cette nouvelle m'a rendu triste. A Gabla je ne me suis plus occupé que de mes
yeux D. Francesco, auquel j'ai promis un epitalame pour le jour de ses
noces qu'on devoit faire en Janvier.

Nous retournames à Rome, et D. Lucrezia en trois heures que nous passames
l'un vis à vis de l'autre, ne put jamais me convaincre que je fusse moins amoureux
d'elle que j'avois avant qu'elle m'eut mis en possession de toutes ses riches=
ses. Nous nous arretames à la petite maison où nous avions dejeuné la
veille pour prendre des glaces que D. Francesco nous avoit fait faire. Nous
arrivames à Rome à huit heures. Ayant grand besoin de me reposer, je fus
d'abord allé à l'Hotel d'Espagne.

Trois, ou quatre jours après, l'avocat vint prendre congé de moi avec des
paroles tres obligeantes. Il retournoit à Naples après avoir gagné son procès.
Comme il partoit le surlendemain, j'ai passé chez D. Cicilia les deux dernieres
soirées de son sejour à Rome. Ayant su l'heure à laquelle il devoit partir, je
suis allé deux heures auparavant pour m'arreter là où je croyois qu'il devoit
coucher pour avoir le plaisir de souper avec lui pour la derniere fois; mais un
contretems l'ayant forcé à differer son depart de quatre heures, j'ai eu
autre plaisir que celui de dîner.

Après le depart de cette rare femme, je me suis trouvé avec l'ennui que
cause au jeune homme le cœur vide. Je passoit toute la journée dans ma
chambre feuilletant des romans de Lettres françoises du cardinal même, qui
eut la bonté de me dire qu'il trouvoit mes extraits tres judicieux; mais que
je devois absolument travailler moins. Madame G. étoit presente à ce com=
pliment tres flatteur. Après la seconde fois que j'avois été lui faire ma
cour, elle ne m'avoit plus vu. Elle me boudoit. Entendant le reproche de
travailler trop que le cardinal me fit, elle lui dit que je devois travailler
pour dissiper mon ennui après le depart de D. Lucrezia — C'étoit vrai, ma=
dame, j'y ai été tres sensible. Elle étoit bonne; et elle me pardonnoit, si
je ne pouvois pas aller souvent chez elle. Mon amitié d'ailleurs étoit inno=
cente — Je n'en doute pas; malgré qu'on trouve dans votre ode Le

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

poëte amoureux — Il n'est pas possible, dit mon adorable cardinal, qu'un poete
ecrive sans faire semblant d'être amoureux — Mais, s'il l'est, repliqua la marq.
quise, il n'a pas besoin d'en faire semblant.

En disant ces paroles, elle tire de sa poche mon ode, et elle la donne à S. E. lui
disant qu'elle me faisoit honneur, que c'étoit un petit chef d'oeuvre avoüé de
tous les beaux esprit de Rome, que D. Lucrezia savoit par coeur. Le cardinal la
lui rendit, souriant, et lui disant qu'il ne goutoit pas la poesie italienne, et
que la trouvant jolie, elle pouvoit se donner le plaisir de la traduire en
François. Elle lui repond qu'elle n'écrivoit françois qu'en prose, et que
toute traduction en prose d'une piece de vers devoit être mauvaise. Je
ne me mêle, ajouta-t-elle, me regardant, que de faire quelques fois
des vers italiens sans pretention — Je me croirois heureux, madame, si
je pouvois me procurer le bonheur d'en admirer quelques uns — Voici,
me dit son cardinal, un sonet de madame.

Je le prens respectueusement, me mettant en position de le lire, lorsque
madame me dit de le mettre dans ma poche, et de le rendre le lendemain
à S. E. quoique son sonet fut très peu de chose. Si vous sortez le matin,
me dit le cardinal, vous pouvez me le rendre venant dîner chez moi —
Dans ce cas, repartit d'abord le cardinal Acquaviva, il sortira exprès.

Après une profonde reverence qui dissoit tout, je m'éloigne peu à peu, et
je monte à ma chambre impatient de lire le sonet. Mais avant de le lire,
je jette un coup d'oeil sur moi, sur ma situation actuelle, et sur le grand vo-
yage qu'il me semblait d'avoir fait à l'assemblée de ce soir là. La marquise G.,
qui me fait la plus claire de toutes les declarations qu'elle s'interessoit à moi.
Qui se donnant un air de grandeur, ne craint pas de se compromettre me
faisant des avances en public. Qui auroit osé y trouver à redire? Un jeune
abbé comme moi, très sans consequence, ne pouvoit aspirer qu'à sa pro-
tection, et elle étoit faite pour l'accorder primitivement à ceux qui ne
montroient pas, s'en croyant très dignes, de la pretendre. Ma modestie,
sur cet article là, sautoit aux yeux de tout le monde. La marquise
m'auroit insulté, si elle m'eut cru capable de m'imaginer qu'elle se ser-
voit un gout pour moi. Non sûrement. Une pareille fatuité n'est pas
en nature. C'étoit si vrai que son cardinal même m'invite à dîner. Au-
roit il fait cela, s'il eut pu croire que je plusse à sa marquise? Au contraire.
Il ne m'a dit d'aller dîner avec lui qu'après avoir relevé des paroles de la
marquise même que j'étois la personne qu'il leur falloit pour passer quelqu
heures à causer sans rien risquer, mais rien du grand vrai. A d'autres.

Pourquoi faut il que je me mente à mon cher Lecteur. Qu'il me croye fat,
et je lui pardonne. Je me sens sûr d'avoir plu à la marquise: je me suis

felicité sur ce qu'elle avoit fait ce terrible premier pas, sans lequel je n'aurois jamais osé non seulement l'attaquer par les moyens convenables; mais jetter un dévolu sur elle. Je vis l'ai connue enfin faite pour me rendre amoureux, et très digne de succeder à D. Lucrezia que ce soir là. Elle étoit belle, ~~jeune~~ ~~agaçante~~ ~~coquette~~ ~~piquante~~, remplie d'esprit, très cultivée, lettrée, et puissante dans Rome. J'ai decidé de faire semblant d'ignorer son inclination, et de commencer le lendemain, à lui donner motif de croire que je l'aimois sans oser espérer. Je fus sûr de parvenir à tout. C'étoit une entreprise que le pere Georgi même devoit faire semblant d'applaudir. J'avois vu avec le plus grand plaisir que le cardinal Acquaviva avoit été bien aise que le Cardinal S. C. m'eut invité, tandis que lui même il ne m'avoit jamais fait un pareil honneur.

Je lis son sonet, je le trouve bon, coulant, facile, écrit en langue parfaite. La marquise ne fesoit l'eloge du roi de Cuma qui s'étoit alors emparé de la Sicile par une espece de coup de main. Il me vint envie en le copiant de faire que la Sicile même répondit au sonet se plaignant que l'amour auteur du même sonet osât applaudir celui qui l'avoit conquise, tandis que c'étoit un roi ennemi déclaré de l'amour.

Il est impossible qu'un homme habitué à faire des vers s'abstienne d'abord qu'une belle pensée le présente à son esprit. Ma pensée me parut superbe: c'est l'essentiel. J'ai répondu par les mêmes rimes au sonet de la marquise, et je suis allé me coucher. Le matin je l'ai polie, mise en net, et mis dans ma poche.

L'abbé Gama vint dejeuner avec moi me fesant compliment sur l'honneur que S. C. m'accordoit; mais m'avertissant de me tenir sur mes gardes parceque Son Em. étoit très jaloux. Je l'assurai, le remerciant, que je n'avois rien à craindre de ce côté là, car je ne me sentois aucun goût pour la marquise.

Le Cardinal S. C. me reçut avec un air de bonté, mêlé d'une dignité faite pour me faire sentir la grace qu'il m'accordoit. Avez vous trouvé, me dit il d'abord, le sonet de la marquise bien fait? — Charmant, Monseigneur, le voila — Elle a beaucoup de talent. Je veux vous faire voir dix stances de sa façon; mais sous le plus grand secret — Votre Eminence peut en être sûre.

Il ouvre un secretaire, et il me fait lire dix stances, dont il étoit le sujet. Je n'y trouve pas de feu; mais des images bien couchées dans un style passionné. C'étoit de l'amour tout net. Le cardinal par cette demarche devoit être indiscret. Je lui demande s'il avoit répondu; il me dit que non; et il me demande en vîan, si je voulois lui prêter ma plume; mais toujours sous le plus grand secret. Pour le secret, Monseigneur, j'en réponds sur ma tête; mais madame connoîtra la difference du style — Elle n'a rien de moi; et d'ailleurs je ne pense pas qu'elle me croye bon poete. Par cette raison vos stances doivent être faites de façon qu'elle ne puisse pas les trouver au dessus de ma capacité — Je les ecrirai, Monseigneur, et V. E. en sera le juge. Si vous trouverez de ne pas pouvoir

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

en faire autant V. Em: me le lui remettra pas — C'est bien dit. Voulez vous les faire d'abord? — D'abord? Ce n'est pas de la prose, monseigneur — Tachez de me les donner demain
Nous dinames à deux heures tete à tete, et mon appetit lui plut. Il me felicita de ce que je mangeois autant que lui. Je lui ai repondu qu'il me flattoit trop, et que je lui
devois: Je vis en moi même de ce caractere original, voyant le bon parti que je pouvois en tirer; mais voila la marquise, qui, comme de raison, entre sans qu'on l'ait annoncée. Ce fut le premier moment dans le quel elle me parut beaucoup achevée
La voyant paroitre, le cardinal vit qu'allant vite s'asseoir pres de lui, elle ne lui donne pas le tems de le faire. Pour moi, on me laisse debout: c'etoit en regle.
Elle parle avec esprit de differentes choses; on porte du caffé, et elle me dit en fin de m'asseoir; mais comme si elle m'avoit fait l'aumone — A propos! l'abbé
Avez vous lu mon sonet? — Je l'ai même remis à monseigneur. Je l'ai admiré madame. Je l'ai trouvé si heureux, que je suis sûr qu'il vous a coûté du tems — Du tems? dit le cardinal. Vous ne la connoissez pas — Sans peine, monseigneur, on ne fait rien qui vaille. Par cette raison je n'ai pas osé donner
à V. Em: une reponse que j'y ai fait dans une demie heure — Voyons là, voyons la, dit la marquise. Je veux la lire
Reponse de la Sibille à l'Amour. Ce titre la fait rougir. Elle devient toute serieuse. Le cardinal dit qu'il n'y a pas question d'Amour — Attendez, dit madame. Il faut respecter les pensées des poëtes.
Elle le lit tres bien; elle le relit. Elle trouve justes les reproches que la Sibille lui fait; et elle explique au cardinal la raison que la Sibille doit trouver mauvais que ce soit le roi de Prusse qui ait fait sa conquete. Ah! oui oui, dit le cardinal. C'est que la Sibille est une femme... C'est que le roi de Prusse... Oh! Pour le coup, la pensée est divine.
Il a fallu alors attendre un demi quart d'heure jusqu'à ce que le vis de S. Em: cessât. Je veux copier le sonet, dit il, absolument — L'abbé, dit la marquise souriant, vous en epargnera la peine — Je vais le lui dicter. Que vois-je! C'est admirable. Il l'a fait par vos memes rimes. Vous en êtes vous apperçue? Marquise.
Un coup d'oeil qu'elle m'a donné alors a fini de me rendre amoureux. J'ai vu qu'elle vouloit que je connusse le cardinal comme elle le connoissoit, et que je fusse de moitié avec elle. Je me tenois tout prêt. Après avoir copié le sonet, je le lui laissai. Le cardinal me dit qu'il m'attendoit à dîner le lendemain.

Je suis allé m'enfermer dans ma chambre, car les dix stances que je devois faire etoient de l'espece la plus singuliere. J'avois besoin de me tenir à cheval du fossé avec une adresse extreme, car dans le même moment que la marquise auroit dû faire semblant de croire que l'auteur des stances étoit le cardinal, elle devoit etre sûre qu'elles etoient de moi, et elle devoit savoir que je savois qu'elle le savoit. Je devois menager sa gloire, et en même tems faire que dans mes vers elle apperçut un feu, qui ne pouvoit être mesuré que de mon propre amour, et non par d'une imagination poëtique

ABB Je devois aussi penser à faire de mon mieux par rapport au cardinal, qui plus il trouveroit les stances jolies plus il les auroit cues faites pour se les approprier. Il ne s'agissoit que de clarté; et c'est precisement ce qu'il y a de plus difficile dans la poesie. L'obscur, qui est le plus facile, auroit passé du sublime à cet homme, dont je devois tacher de gagner les bonnes graces. Si la marquise dans ses dix stances faisoit la description de ~~ses~~ belles qualités du cardinal physiques, et morales, je devois lui rendre la pareille. Je les ai donc faites avec tous ces caracteres. J'ai peint ses beautés visibles, et je me suis dispensé de peindre les secrettes, finissant la derniere stance avec les deux beaux vers de l'Arioste

Le angeliche bellezze nate in cielo
Non si ponno celar sotto alcun velo.

Aiez contents de mon petit ouvrage, je suis allé chez le cardinal, et je le lui ai donné, lui disant que je doutois qu'il voulut se dire auteur d'une production qui sentoit trop l'ecolier. Après les avoir lues, et relues fort mal, il me dit qu'effectivement elles étoient peu de chose; mais que c'étoit ce qui lui falloit; et il me remercia d'y avoir mis les deux vers de l'Arioste qui feroient voir à la marquise qu'il en avoit eu besoin. Il me dit pour me consoler que, les copiant, il auroit soin de marquer de vers, ce qui feroit voir qu'elle ne douteroit pas qu'il n'en fut auteur. Nous dinames de meilleur coeur ensemble, et je suis parti pour lui laisser le tems de copier les stances avant l'arrivée de la dame.

Ce fut le lendemain la nuit, que l'ayant rencontrée à la porte de l'hotel dans le moment qu'elle descendoit de sa voiture, je lui ai donné le bras. Elle me dit de bout en blanc qu'elle deviendroit mon ennemie, si on parvenoit à Rome à connoitre ses stances, et les miennes. — Je ne sais pas, madame, de quoi vous me parlez — Je m'y attendois; mais que cela vous suffise.

D'abord qu'elle fut dans la sale, je me suis retiré dans ma chambre au desespoir, parceque je l'ai crue reellement fachée. Mes stances, me disois-je, ont un coloris trop vif; elles compromettent sa gloire, et elle donne mauvais que je sois trop à part de son intrigue. Elle craint, me dit elle, mon indiscretion; mais je suis sûr qu'elle n'en fait que semblant: c'est un pretexte pour me disgracier: Qu'auroit elle fait, si dans mes vers je l'avois mise toute nue? J'étois faché de ne l'avoir pas fait. Je me desha-billai; je me couche, et une demie heure après, l'abbé Gama frappe à ma porte: je tire le cordon. Il entre me disant que monseigneur desiroit que je descendisse. La marquise G., le cardinal S. C., demandent de vous — J'en suis faché. Allez leur dire la verité. Dites aussi, si vous voulez, que je suis malade.

N'etant pas retourné, j'ai vu qu'il devoit avoir bien fait sa commission. Le lendemain matin j'ai reçu un billet du cardinal S. C., ou il me disoit qu'il m'attendoit à dîner, qu'il s'étoit fait saigner, qu'il avoit besoin

de me parler, et d'y aller de bonne heure quand même je ne
serois malade. C'étoit pressant. Je ne pouvois deviner rien
~~que ce fut~~; mais je ne m'attendois à rien de desagreable.

A peine habillé, je descens, et je vais entendre la messe, où j'étois sûr que monseigneur me verroit. Après la messe, il me demande à l'ecart si j'étois vraiment malade — Non monseigneur. Je n'avois qu'envie de dormir — Vous avez tort, car on vous aime. Le cardinal S-C se fait saigner — Je le sais. Il me le marque dans ce billet, dans lequel il m'ordonne d'aller lui faire ma cour si V. E. le trouve bon — Mais c'est plaisant. Je ne croyois pas qu'il eut besoin d'un tiers — Y a-t-il un tiers? — Je n'en sais rien; et je n'en suis pas curieux — On croit que le cardinal m'avoit parlé d'affaires d'état. Je suis allé chez S. E. qui étoit au lit — L'état obligé, me dit-il, de faire diete, je dinerai tout seul; mais vous n'y perdrez rien, car le cuisinier n'est pas averti. Ce que j'ai à vous dire est que j'ai peur que vos stances soient trop jolies, car la marquise en est folle. Si vous ne les aviez lues comme elle les a lues, je ne les aurois pas adoptées — Elle les avoit cependant de V. E.? — Elle n'en doute pas; mais que ferai-je si elle m'ôte de me faire des nouveaux vers? — Disposez de moi, monseigneur, jour et nuit, et voyez si vous que je mourrai plus tôt que de trahir votre secret — Je vous prie d'accepter ce petit present. C'est du Negrillo de la Havane que le cardinal Aquaviva m'a donné

Le tabac étoit bon; mais l'accessoire étoit meilleur. La tabatiere étoit d'or emaillée. Je l'ai reçue avec respect, et rendre reconnoissance. Si son eminence ne savoit pas faire des vers, il savoit au moins donner; et cette science dans un seigneur est beaucoup plus belle que la premiere.

Je fus surpris à midi de voir la marquise dans le déshabillé le plus galant. Si j'avois su, lui dit-elle, que vous avez bonne compagnie, je ne serois pas venue — Je suis sûr, lui répondit-il, que vous ne trouverez pas de trop notre abbé — Non, car je le crois honnête. BnF MSS

Je me tenois là sans rien dire; mais je me tenois aussi prêt à partir avec ma belle tabatiere au premier carreau qu'elle se seroit avisée de me lacher. Il lui demanda si elle dinoit, lui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

disant en même tems qu'il avoit ordre de faire diete — Je dinerai ; mais mal, car je n'aime pas à manger seule. — L'abbé, si vous voulez lui accorder cet honneur, vous tiendra compagnie.

Elle me repondit qu'en me regardant d'un air gracieux. C'étoit la premiere femme du grand ton à laquelle j'avois à faire. Je ne pouvois pas m'accoutumer à un maudit air de protection, qui ne peut avoir rien de commun avec l'amour ; mais je voyois qu'en presence de son cardinal elle devoit en agir ainsi. Je savois qu'elle devoit savoir que l'air soutenu demonte.

On mit la table près du lit de Son. La marquise me mangeant presque rien m'encourageoit fourt applaudissant à mon heureux appetit — Je vous ai dit, lui dit le cardinal que l'abbé ne me cede pas — Je croi, lui regarda elle qu'il ne s'en faut pas de beaucoup ; mais vous etes plus friand

Je la prie alors de me dire quel fondement elle avoit de me croire gourmand. Je n'aime, madame que le morceau fin, et exquis en tout — Explication de l'en tout, dit le cardinal. Me permettant alors de vire, j'ai commencé à dire en vers faits sur le champ tout ce qui en tout genre etoit digne d'être appellé morceau choisi. La marquise m'applaudissant me dit qu'elle admiroit mon courage, madame, et votre ouvrage, car je suis timide comme un lapin quand on ne m'en donne pas. C'est vous qui etes l'auteur de mon impromptu — Je vous admire. Pour moi, quand meme celui qui m'encourageroit seroit Apollon, je ne saurois pas prononcer quatre vers sans les écrire — Oser, madame, vous abandonner à votre Genie, et vous dire des choses divines — Je le croi aussi dit le cardinal. Permettez de grace, que je montre à l'abbé vos dix stances — Elles sont negligées ; mais je le veux bien pourvu que cela reste entre nous.

A cum dico que facent dictat auditor

Le cardinal alors me donna les dix stances de la marquise, que j'ai lues, leur donnant tout l'esprit que la lecture peut donner à une bonne piece de poesie.

Comme vous avez lu cela ! dit la marquise. Il ne me semble

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

plus d'en être l'auteur. Je vous remercie. Mais ayez aussi la complaisance de lire dans le même ton les dix de son Eminence en ré= ponse des miennes. Elles les surpassent de beaucoup. — Ne croyez pas cela, me dit-il; les voici cependant. Mais tâchez aussi de ne leur faire rien perdre à la lecture.

Le cardinal n'avoit pas besoin de me faire cette prière, car c'étoit du mien, je n'étois pas le maître de lire mal, d'autant plus que Bacco augmentoit le feu que la marquise devant mes yeux allumoit dans mon sang.

Je les ai lues d'une façon que le cardinal en fut ravi; ~~il~~ Il qui fit rougir la marquise là où je lisois la description de certaines beautés qu'on permet à la poésie de louer; mais que je ne pouvois pas avoir vues. Elle m'arracha les stances d'un air dépiteux me disant que j'y avois changé des vers. C'étoit vrai; mais j'ai fait semblant de ne pas en convenir. J'étois tout en flammes, et elle n'étoit pas moins ardente. Le cardinal s'étoit endormi; elle se leva pour aller s'asseoir sur le Bel-vedere; et je l'ai suivie.

A peine arrivé sur la hauteur d'appui, je me mets debout. Un de ses genoux donnoit contre le gousset où j'avois ma montre. Prenant avec une respectueuse douceur une de ses mains, je lui dis qu'elle m'avoit embrasé. Je vous adore, madame, et si vous ne me permettez pas d'espérer du retour, je suis décidé à vous éviter pour toujours. Prononcer ma sentence. — Je vous crois libertin, et inconstant — Je ne sais ni l'un, ni l'autre. Lui disant cela, je l'ai serrée contre mon sein, mettant sur ses lèvres un baiser d'amour qu'elle reçut sans avoir la barbarie de ~~faire la~~ souffrir que je lui fisse la moindre violence. Mes mains attei= nèrent alors de l'ouvrir le chemin à tout; mais elle changea vite de posture, me priant de la respecter avec tant de douceur que je me suis cru en devoir, non seulement de modérer tout transport, mais de lui demander pardon. Elle me parla alors de D. Lucrezia, et elle dut être enchantée de me trouver un monstre de discrétion. Elle me parla aussi du cardinal, dont

elle voulut que je crusse qu'elle n'étoit que bonne amie. Ensuite nous nous recitames des beaux morceaux de poesie, elle se tenant assise me laissant voir la moitié d'une jambe faite au tour, et moi toujours debout, et faisant semblant de ne pas la voir, decidé de ne pas me prevaloir dans ce jour là une faveur plus grande que celle que j'avois obtenue.

Le Cardinal vint en bonnet de nuit nous surprendre, nous demandant de bonne foi il nous nous étions impatientés à l'attendre. Je ne le crus que sur la bonne, fort content de mon sort, et determiné à le voir mon amour naissant en fut jusqu'au moment qu'une heureuse occasion se presenteroit dans laquelle je me trouverois sûr de le voir couronné par la victoire. Depuis ce jour là la charmante marquise ne cessa jamais de me donner des marques d'une estime toute particuliere sans affecter le moindre mystere. Il me semblait de pouvoir compter sur le carnaval prochain, étant sûr que plus je me montrois la delicatesse, plus elle penseroit à me procurer elle même une occasion dans laquelle elle recompenseroit entierement ma tendresse, ma fidelité, et ma constance. Mais ma fortune devoit prendre une différente tournure precisement lorsque j'en y attendois le moins, et lorsque le cardinal Acquaviva, et le pape même pensoient à la rendre solide. Cet illustre pontife m'avoit fait des compliments flateurs sur la belle tabatiere que le cardinal S. C. m'avoit donnée, sans jamais me parler de la marquise G.; et le cardinal Acquaviva ne me dissimula pas le plaisir qu'il ressentit lorsqu'il vit la belle tabatiere dans laquelle son generaux confrere m'avoit donné à goûter son Negritto. L'abbé Gama, qui me voyoit sur un si beau chemin, me felicitoit; et n'osoit plus me donner des conseils; et le pere Georgi, qui devinoit tout, me disoit que je devois me contenter de la grace de la marquise G., et prendre bien garde à ne pas quitter la connoissance pour en faire une autre. Telle étoit ma situation.

Ce fut dans le jour de Noël que j'ai vu l'amant de Barbaruccia entrer dans ma chambre, fermer la porte, puis se jetter sur un canapé me disant que je le voyois pour la derniere fois. Je me vis vous demander qu'un bon conseil — Quel conseil puis-je vous donner? — Mener. Vivre. Vous sauver tout.

C'étoit une Lettre de Barbaruccia qui parloit ainsi: » Je suis
» grosse, mon cher ami, et je ne puis plus en douter. Je vous avertis que
» je suis déterminée à partir de Rome toute seule, et à aller mourir où
» Dieu voudra, s'il vous n'avez pas soin de moi. Je souffrirai tout plutôt
» que de descendre à mon père l'état malheureux dans lequel ~~vous~~ nous
» ~~m'avez mise~~ nous sommes mis.

Ce caractere d'honnête homme, lui dis-je, vous ne pouvez pas l'a-
bandonner. Epousez la, malgré votre père, et malgré le sien, et
après vivez avec elle. La providence éternelle aura soin de vous. Il
père, il me semble plus calme, et il s'en va.

Au commencement de Janvier je le vois paroître devant moi
ayant l'air très content. J'ai loué, me dit il, le haut étage de la
maison contigue à celle de Barbaruccia. Elle le sait; et cette nuit
j'en sortirai par la lucarne du grenier, et j'entrerai par la lucarne
du sien dans sa maison. Je fixerai avec elle l'heure à laquelle
je l'enlevérai. Mon parti est pris. J'ai decidé de la conduire à
Naples, et comme sa servante, qui couche au grenier, ne pourroit pas
ignorer son evasion, je la conduirai avec nous aussi — Dieu vous bénisse.
Huit jours après, je le vois dans ma chambre une heure avant mi-
nuit accompagné d'un abbé — Que voulez vous de moi à cette heure?
— Je vous présente ce bel abbé.

Je reconnois Barbaruccia, et je m'alarme. Vous a-t-on enlevé,
— Non. Et quand même? C'est un abbé. Nous pouvons ensemble
toutes les nuits — Je vous félicite — La servante a déja consenti;
elle viendra avec nous. Nous partirons dans peu; et nous serons à
Naples en vingt quatre heures. Nous aurons une voiture qui nous met-
tra à la première poste, où je suis sur qu'on nous donnera des chevaux.
— Adieu donc: Je vous souhaite du bonheur. Je vous prie de vous
en aller — Adieu.

Peu de jours après, me promenant à villa Medici avec l'abbé Fama,
je l'entens dire que dans la nuit il y auroit une execution dans
la place d'Espagne — En quoi consiste cette execution? — Le Bar-
gello, ou son lieutenant viendra executer quelqu'ordre sanctissimo, ou
visitant quelque maison suspecte, ou enlevant quelqu'un qui n'est pas
tenu pour — Comment sait on cela? — S. E. doit le savoir, car le pape

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

n'oseroit empieter sur sa jurisdiction sans lui en demander la permission — Il la lui a donc demandée? — Oui. Un auditor santissimo est venu la lui demander ce matin — Mais notre cardinal auroit pu la lui refuser — C'est vrai; mais il ne la refuse jamais — ~~Son~~ Et si la personne inquise est sous sa protection? — Son Eminence pour lors la fait avertir.

Un quart d'heure après, ayant quitté l'abbé, je me suis trouvé inquiet. J'ai pensé que cet ordre pouvoit regarder Barbaruccia ou son amant. La maison de Balsegna étoit sous la jurisdiction d'Espagne. J'ai cherché en vain le jeune homme par tout: allant chez lui, ou chez Barbaruccia, j'aurois eu peur de me compromettre. Il est cependant certain qu'étant sûr j'y serois allé; mais mon soupçon n'avoit pas d'assez forts fondements.

Vers minuit, voulant aller me coucher, j'ouvre ma porte pour en aller ôter la clef, lorsque je me trouve surpris par un abbé qui entre vite, et qui hors d'haleine se jette sur un fauteuil. Reconnoissant Barbaruccia, je ferme ma porte; je devine tout, et prevoyant la consequence, je me vois perdu. Troublé, confus, je ne l'interroge sur rien, je lui dis son fait, je la condamne de s'être sauvée chez moi, et je la prie de s'en aller.

Malheureux! Il ne falloit pas la prier; mais la forcer, et même appeller du monde si elle n'eut pas voulu partir. Je n'en ai pas eu la force.

Au mot de s'en aller, elle se jette à mes pieds pleurant, gemissant, et me demandant pitié. Je cede; mais l'avertissant que nous étions perdus tous les deux — Personne ne m'a vue ni entrer dans l'hotel, ni monter ici, j'en suis sûre; et je me crois heureuse d'être venue chez vous ici, il y a dix jours, car sans cela je n'aurois jamais pu deviner où étoit votre chambre — Helas! Il auroit mieux valu que vous l'eussiez ignorée. Qu'est devenu le docteur votre amant? — Les bêtes l'ont enlevé avec la servante. Mais voici tout le fait.

Mon amant m'ayant dit la nuit passée que dans cette même nuit à onze heures une bisoche se trouveroit aux pieds de l'escalier de la Trinité de Monti, et qu'il y seroit dedans pour m'y attendre, je suis sortie il y a une heure, de la lucarne de notre maison precedée par la servante. Je suis entrée dans la sienne, je me suis habillée comme vous voyez, je suis descendue, et je m'acheminois tout droit à la bisoche. Ma servante me precedoit avec ma pacotille. En tournant le coin, sentant qu'une bouele de mon soulier s'étoit lachée, je m'arrete, et m'incline pour la remettre. Ma servante qui croyoit que je la suivois, allant toujours son chemin, arriva à la bisoche, et y monta: je n'étois qu'à trente pas d'elle. Mais voici ce qui me rendit immobile. La servante à peine montée, je vois à la lueur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

d'une lanterne la voiture entourée de sbires, et au même tems le vil
voiturier descendre de cheval pour laisser qu'un autre y monte qu'à
bride abattue enleva la bioche avec ma servante, et mon amant qui
certainement y étoit pour m'attendre. Que pouvois-je faire dans ce terrible
moment? Ne pouvant plus retourner chez moi, j'ai suivi un mouvement de
mon ame, que je peux appeller involontaire, et qui m'a conduite ici. Il y
voila. Vous me diter que par cette demarche je vous ai perdu, et je me
sers mourir. Chercher un expedient: je suis prête à tout: même à me perdre,
s'il le faut, pour vous sauver.

Mais en prononçant ces dernieres paroles, elle commença à verser des
larmes que je ne saurois comparer à rien. Comprenant tout ce que sa si=
tuation avoit d'affreux, je la trouvois bien plus malheureuse que la mienne;
mais cela n'empechoit pas que je ne me visse à la veille de mon preci=
pice tout innocent que j'étois. Laissez, lui dis-je, que je vous conduise aux
pieds de votre pere: je me sens assez fort pour le convaincre qu'il doit vous sauver
de l'opprobre.

Mais à la proposition de cet expedient qui étoit l'unique, je vois la
pauvre malheureuse devolée. Elle me repond pleurant à verse qu'elle
aimoit mieux que je la misse dans la rue, et que je l'y abandonnasse.
Je devois en agir ainsi; et j'y ai pensé; mais je n'ai pas eu la force de m'y
determiner. Ce qui m'a empeché de l'avoir fut les larmes. Savez
vous, mon cher Lecteur, ce que c'est que la force des larmes, qui sortent des
beaux yeux d'une jeune, et jolie figure d'une fille honete, et malheureuse?
C'est une force irresistible. Credete a chi ne ha fatto esperimento. Je me
suis trouvé dans l'impuissance physique de la mettre à la porte. Quelles
larmes! Jamais mouchoirs dans une lenteheure en furent imbibés. Je n'ai
jamais vu des pleurs pareils jamais discontinués: s'ils furent neces=
saires à la soulager de sa douleur, il n'y a jamais eu au monde une
douleur egale à la sienne.

Après tous ces pleurs, je lui ai demandé ce qu'elle pensoit de faire à
l'apparition du nouveau jour. Minuit étoit déjà sonné — Je sortirai de l'
hotel, me repondit elle en sanglotant. Sous cet habit personne ne pren=
dra garde à moi; je sortirai de Rome; je marcherai jusqu'à ce que l'ha=
leine me manquera.

A ces mots elle tomba sur le parquet: j'ai cru qu'elle alloit mourir.
Elle mettoit elle même, un doigt à son collet pour se faciliter la respi=
ration, pendant qu'elle etouffoit. Je la voyois devenir bleue. Je me
trouvois dans le plus cruel de tous les embarras.

Après avoir delacé son collet, et deboutonné ce qui la serroit tout par tout,
je l'ai rappellée à la vie à force d'eau dont je saupoudrois son visage.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

La nuit étant des plus froides, et n'ayant pas de feu, je lui ai dit de se mettre au lit, et d'être sûre que je la respecterois. Elle me repondit qu'elle ne se croyoit en état que de faire pitié, et que d'ailleurs elle étoit entre mes mains, et que j'étois son maître. Ayant besoin de gagner du courage, et de procurer à son sang un libre cours, je l'ai persuadée à se déshabiller pour se mettre sous les couvertures. S'étant destituée de force j'ai dû la déshabiller moi même, et la porter au lit. A cette occasion j'ai fait une nouvelle experience sur moi meme. Ce fut une decouverte. Sans nulle difficulté j'ai resisté à la vue de tous les charmes. Elle s'endormit, et moi aussi à côté d'elle; mais tout vetu. Un quart d'heure avant jour, je l'ai reveillée, et se trouvant en force, elle n'eut pas besoin que je l'ai = dasse à s'habiller.

A la premiere heure du jour je suis sorti, lui disant d'être tranquille jusqu'à mon retour. Je sortois avec intention d'aller chez son pere; mais j'ai changé d'avis d'abord que j'ai vu des mouches. Je suis allé au caffé de la rue Condotta me voyant suivi de loin. Après avoir pris une tasse de chocolat, j'ai mis des biscuits dans ma poche, et je suis retourné à l'Hotel, me remarquant toujours suivi par le meme espion. J'ai alors connu que le Borgello qui avoit marqué ma capture devoit battir sur des soupçons. Le portier me dit sans que je l'interrogeasse, que dans la nuit on avoit voulu faire une execution, mais qu'il croyoit qu'on l'avoit manquée. Dans le meme moment un auditeur du cardinal Vicaire demanda au portier à quelle heure il auroit pu parler à l'abbé Farna. J'ai alors vu qu'il n'y avoit plus de rien à faire, et je suis remonté à ma chambre pour prendre un parti.

Après avoir obligé Barbaruccia à manger deux biscuits trempés dans du vin de Canaries, je l'ai conduite au plus haut du palais dans un endroit indecent; mais où n'alloit personne. Je lui ai dit d'attendre là mes ordres, puisque mon laquais alloit sûrement arriver. Il arriva quelques minutes après. Je suis alors descendu chez l'abbé Farna, ~~à qui~~ lui ordonnant de me porter la clef de ma chambre d'abord qu'il en auroit fait tout le service.

J'ai trouvé l'abbé qui partoit à l'auditeur du cardinal vicaire. Après lui avoir parlé, il vint à moi, et il ordonna d'abord du chocolat. Pour me dire ensuite quelque chose de nouveau, il me rendit compte du message du cardinal vicaire. Il s'agissoit de prier son Eminence de faire sortir de l'Hotel une personne qui devoit s'y être refugiée vers minuit. Il faut attendre, ajouta l'abbé, que le cardinal

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

soit visible; et il est certain que s'il y avoit quelqu'un retiré dans le palais à son issu, il le feroit sortir. Nous portames alors du froid qu'il fesoit jusqu'au moment que le domestique me porta ma clef. Voyant que j'avois au moins une heure devant moi, j'ai pensé à un expedient qui pouvoit uniquement sauver Barbaruccia de l'opprobre.

Sûr de n'etre observé de personne, je suis allé au lieu où Barbaruccia se tenoit cachée, et je lui ai fait ecrire avec du crayon un billet conçu en ces termes en bon françois » Je suis, monseigneur une honete fille » habillée en abbé. Je supplie Votre Eminence de me permettre de lui » dire mon nom en personne. J'espere dans la grandeur de vôtre » ame que vous sauverez mon honneur.

Vous sortirez d'ici, lui dis-je, à neuf heures precises. Vous descendrez trois escaliers, et vous entrerez dans l'appartement à main droite, et irez jusqu'à la derniere antichambre, ou vous verez un gros gentilhomme assis devant une braziere. Vous lui donnerez ce petit billet, le priant de le remettre d'abord entre les mains du cardinal. Ne craignez pas qu'il le lise, car il n'en aura pas le tems. D'abord qu'il le lui aura remis, voyez sûrement que dans l'instant même il vous fera entrer, et qu'il vous ecoutera sans temoins. Mettez vous à genoux, et contez lui toute votre histoire, toute dans la plus pure verité, la circonstance exceptée que vous avez passé la nuit dans ma chambre, et que vous m'avez parlé. Dites que voyant venir un grand orage, vous entrates dans le palais, monté tout au plus haut, où après avoir passé une nuit douloureuse, vous vous sentites inspirée d'ecrire le billet que vous lui avez fait passer. Je suis certain, ma pauvre Babiche, que S. E. d'une façon ou de l'autre vous sauvera de l'opprobre. C'est pour ce seul moyen que vous pouvez esperer que votre amant devienda votre epoux.

Après qu'elle m'eut assuré qu'elle executeroit à la lettre toute mon instruction, je me suis retiré, je me suis fait coeffer, je me suis habillé, et après avoir entendu la messe en presence du cardinal, je suis sorti pour ne plus rentrer qu'à l'heure de diner.

A table, on ne parla que de cette aventure. Chacun la contoit selon son idée. Le seul abbé Farina ne disoit rien, et j'en faisois de même. Ce que je connoissois étoit que le cardinal avoit pris sous sa protection la personne qu'on vouloit avoir. C'étoit tout ce que je desirois, et ne paroissant devoir plus avoir aucun sujet de crainte, je jouissois en silence de l'effet de mon manege, qui me semblait un petit chef d'oeuvre. Après diner, j'ai demandé à l'abbé Farina ce que c'étoit que cette intrigue, et voila ce qu'il m'a repondu.

Un pere de famille, dont je ne sai pas encore le nom, fit instance au cardinal vicaire pour qu'il empache son fils d'enlever une fille, avec

ABB avec laquelle il alloit sortir de l'état. L'enlevement devoit se faire à minuit dans notre place. Le vicaire après avoir obtenu le consentement de S. E., comme je vous ai conté hyer, donna au bargello d'apporter ses gens, et de capturer les coupables le prenant sur le fait. L'ordre fut executé; mais les sbires se reconnurent pour attrapés quand en arrivant chez le bargello, et faisant descendre de voiture les detenus, il trouverent au lieu de la fille une figure de femme qui ne pouvoit faire venir à personne la tentation de l'enlever. Quelques minutes après, un espion arriva chez le bargello, et lui dit que dans le moment même que le birode quittoit de la place, un abbé s'étoit recouvré en courant dans le palais d'Espagne. Le bargello alla d'abord rendre compte au cardinal vicaire de l'incident qui lui avoit fait manquer la fille, et lui communiqua apparemment les soupçons qu'il avoit qu'elle put être le meme abbé qui s'étoit sauvé dans l'Hotel. Le vicaire alors fit savoir à notre maitre qu'il se pouvoit qu'une fille habillée en abbé se trouvat cachée dans son palais. Il le pria de faire mettre dehors la personne, soit fille, soit abbé, à moins qu'elle ne soit connue de S. E. pour exempte de soupçon. Le cardinal Acquaviva sut cela ce matin avant neuf heures de l'auditeur du Vicaire que vous avez vu ce matin me parler. Il le renvoya l'assurant qu'il feroit faire toutes les perquisitions, et qu'il feroit mettre dehors toute personne inconnue qui pourroit se trouver chez lui.

Effectivement le cardinal donna d'abord cet ordre au maitre d'hotel, qui commença sur le champ à l'executer; mais un quart d'heure après le maitre d'hotel reçut ordre de suspendre toute recherche. La raison de cette suspension ne peut être que celle ci.

M. le maitre de chambre m'a dit, qu'à neuf heures precises, un abbé fort joli, que reellement lui parut une fille deguisée, s'est presenté à lui le priant de remettre à S. E. un billet qu'il lui donna. Il le lui remit sur le champ, et S. E. après l'avoir lu, ne tarda pas un instant à lui ordonner de faire passer l'abbé, qui depuis ce moment là n'est plus sorti de l'appartement. Comme l'ordre de suspendre la perquisition fut donné immediatement après l'introduction de l'abbé, on a lieu de croire que cet abbé soit la fille que les sbires ont manqué, et qui s'est sauvée dans l'Hotel, où elle doit s'être tenue cachée toute la nuit jusqu'au moment, où elle fut inspirée de se presenter au cardinal — Son Exc: la remettra peut être encore aujourd'hui entre les mains non pas des sbires, mais du vicaire — Par même entre celles du pape. Vous ne saurez pas avoir une juste idée de la force de la protection de notre cardinal; et cette protection est deja declarée, puisque la personne est encore non seulement dans le palais, mais dans l'appartement même du maitre, sous sa garde.

L'Histoire étant interessante, l'attention avec laquelle je l'ai ecoutée ne put donner aucun ombrage au speculatif Gama, qui certainement ne m'auroit

rien dit, s'il eut su combien j'y avois de part, et combien l'intérêt que je devois y prendre étoit grand. Je fus au théâtre Alibert. 156

Le lendemain matin, Sama entra dans ma chambre d'un air riant, me disant que le cardinal vicaire savoit que le musicien étoit mon ami, et que je devois l'être aussi de la fille, puisque son père étoit mon même maître de langue. On est sûr, me dit il, que vous saurez toute l'histoire; et il est naturel qu'on croye que la pauvre petite a passé la nuit dans votre chambre. J'admire votre prudence dans votre maintien de hyer vis à vis de moi. Vous vous tintes si bien sur vos gardes, que j'avois gagé que vous n'en sauriez rien — Je n'en savois rien non plus, lui répondis-je d'un air sérieux, et tranquille, je ne le sais que dans ce moment de vous même. Je connois la fille que cependant je n'ai plus vue depuis six semaines que j'ai fini de prendre leçon; et je connois beaucoup plus le jeune docteur qui cependant ne m'a jamais communiqué son projet. Tout le monde cependant est le maître de croire ce qu'il veut. Il est naturel, dites vous, que la fille ait passé la nuit dans ma chambre. Permettez moi de rire de ceux qui prenent des conjectures pour des certitudes — C'est le vice des romains, mon cher ami; heureux ceux qui peuvent en rire; mais cette calomnie, car je la crois calomnie, peut vous faire du tort même dans l'esprit de notre maître.

Le soir, n'y ayant point d'opera, je fus à l'assemblée. Je n'ai trouvé le moindre changement ni dans le ton du cardinal, ni dans celui de per sonne. J'ai trouvé la marquise gracieuse envers moi même plus qu'à l'ordinaire. Ce fut le lendemain après table que Sama me dit que le cardinal avoit fait passer la fille dans un couvent où elle étoit très bien traitée aux frais de S. E. Je suis sûr, me dit il, qu'elle n'en sortira que pour devenir femme du garçon qui a voulu l'enlever — Je vous assure, lui répondis-je que j'en serai très content, car elle est aussi bien que lui très honnête, et digne de l'estime de tout le monde.

Un jour ou deux après le père Georgi me dit que la nouvelle du jour à Rome étoit l'enlevement manqué de la fille de l'avocat Dalacqua; et qu'on me feroit directeur de toute cette intrigue; ce qui lui déplaisoit très fort. Je lui ai parlé comme j'avois parlé à Sama, et il montra de me croire; mais il me dit que Rome n'aimoit pas de savoir les choses comme elles étoient, mais comme il lui paroissoit qu'elles devoient être. On sait, me dit il, que vous allez tous les matins chez Dalacqua; on sait que le jeune homme alloit souvent chez vous, et cela suffit. On ne veut pas savoir ce qui détruiroit la calomnie, car on l'aime dans cette sainte cité. Votre innocence n'empechera pas que cette histoire ne soit mise sur

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

185 votre compte dans quarante ans d'ici entre les cardinaux dans un conclave à l'occasion qu'on vous proposeroit pour etre elu pape.

Dans les jours suivans, cette maudite Histoire commença à m'ennuyer tout de bon, car on n'en parloit par tout, et je voyois avec evidence qu'on ecoutoit ce que je disois, et qu'on ne faisoit semblant de me croire parcequ'on ne pouvoit pas faire autrement.

La marquise Si me dit d'un air fin que la damoiselle Dalacqua n'avoit des obligations essentielles; mais ce qui me faisoit la plus grande peine etoit que le cardinal Acquaviva même dans les derniers jours de carnaval n'avoit plus vis à vis de moi le ton libre qu'il avoit toujours eu. Personne ne l'en appercevoit; mais je voyois cela à ne pas pouvoir en douter.

1744 Ce fut au commencement du careme, precisement lorsque personne ne parloit plus de l'Histoire de l'enlevement, que le cardinal me dit d'entrer avec lui dans son cabinet. Ce fut là qu'il me fit ce petit discours.

L'affaire de la Dalacqua est finie: on n'en parle meme plus; mais on a decidé, sans pretendre que ce soit de la medisance que ceux qui ont profité de la maladresse du jeune homme qui vouloit l'enlever sont vous, et moi. De la vient qu'on dise, car, si un cas pareil m'arrivoit encore, je ne me reglerois pas autrement; et je ne me soucie pas de savoir ce que personne ne peut vous obliger à dire, et meme ce que vous ne devez pas dire en caractere d'honneur. Si vous n'en savez rien d'avance, vous aurez commis en chassant la fille de chez vous, en ignorant qu'elle y a été, une action barbare, et meme lache, qui l'auroit rendue malheureuse pour toute la vie de ses jours, et qui vous auroit laissé tout de meme suspect de complicité, et qui plus est de trahison.

Mais malgré tout cela vous pouvez vous figurer, quelque je meprise tous les propos de cette espece, je ne peux cependant ~~m'empecher~~ dans le fond leur etre indifferent. Cela etant je me vois forcé à devoir vous prier, non seulement de me quitter; me de quitter Rome; mais je vous fournirai un pretexte pour le quel vous sauverez votre honneur, et qui plus est la consideration que peuvent vous avoir procurée les marques d'estime que je vous ai données. Je vous permets de confier à l'oreille de qui vous voudrez, et même de dire à tout le monde que vous allez faire un voyage pour une commission que je vous ai donnée.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Penser dans quel païs vous voulez aller : j'ai des amis par tout ; je vous recommanderai de façon, que je suis sur que vous aurez de l'emploi. Je vous recommanderai de ma propre main : il ne tiendra qu'à vous de faire que personne ne sache où vous allez. Venez demain à Villa Negroni pour me savoir dire où vous voulez que je vous recommande. Vous vous disposerez à partir dans huit jours. Croyez que je suis fâché de vous perdre. C'est un sacrifice que je fais au plus grand de tous les préjugés. Je vous prie de ne pas me laisser voir votre affliction.

Il me dit ces dernier mots voyant mes larmes ; s'il ne me donna pas le tems de lui répondre pour ne pas en voir d'avantage. Malgré cela j'ai eu la force de me remettre, et de paroître gai à tous ceux qui me virent sortir du cabinet. On me trouva à table de la meilleure humeur du monde. L'abbé Gama, après m'avoir donné du caffé dans la chambre me fit compliment sur mon air de satisfaction. Je suis sûr, me dit-il, que cela vient de la conversation que vous eutes ce matin avec S. E. — C'est vrai ; mais vous ignorez l'affliction que j'ai dans le cœur, et que je dissimule — Affliction ? — Oui. J'ai peur d'échouer dans une commission difficile que le cardinal m'a donné ce matin. Je dois cacher le peu de confiance que j'ai en moi même pour ne pas diminuer celle que S. E. a dans mon peu de talent — Si mon conseil peut vous être bon à quelque chose, je vous l'offre. Vous feriez cependant fort bien à votre retour serait et tranquille. Est ce une commission dans Rome ? — Non. Il s'agit d'un voyage que je dois entreprendre dans huit à dix jours — Duquel côté ? — Au couchant — Je n'en suis pas curieux.

Je suis allé tout seul me promener à villa Borghese, où j'ai parcouru deux heures dans le désespoir ; car j'aimois Rome, et étois sur le grand chemin de la fortune, je me voyois précipité ne sachant où aller, et déchu de toutes mes belles espérances. En examinant ma conduite, je ne me trouvois pas coupable ; mais je voyois clairement que le prêtre Georgi avoit raison. J'aurois dû non seulement ne me mêler en rien dans l'affaire de Barbazucca ; mais changer de maître de langue, d'abord que j'avois découvert son intrigue. Mais à l'âge que j'avois, et ne connoissant pas encore assez les malheurs, il m'étoit impossible d'avoir une prudence qui ne pouvoit être que le fruit de la longue expérience. Je savois où je devois aller, j'y ai pensé toute la nuit, et toute la matinée sans avoir jamais pu me déterminer à un endroit plus qu'à un autre. Je suis allé me retirer dans ma chambre sans me soucier

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

de souper. L'abbé Grassa vint me dire que S-E. me feroit avertir de ne m'engager à diner nulle part pour le lendemain, car il avoit à faire à moi.

Je l'ai trouvé à villa Negroni à tornar el Sol. Il se promenoit avec son secrétaire qu'il quitta quand il me vit. Il resta seul avec lui, je lui ai fait toute la narration fidele de l'intrigue de Barbaruccia sans lui cacher la moindre circonstance. Après cette fidele narration, je lui ai peint la douleur que je ressentois à le quitter avec les plus vives couleurs. Je me voyois, lui disois-je, frustré de toute la fortune que je pouvois espérer dans ma vie, puisque je me sentois sûr de ne pouvoir la faire qu'à son service. J'ai passé une heure à lui parler ainsi presque toujours pleurant; mais tout ce que j'ai pu lui dire fut inutile. Il m'encouragea avec bonté; et me pressant de lui dire dans quel lieu de l'Europe je voulois aller, le mot que le désespoir, et le dépit firent sortir de ma bouche fut Constantinople — Constantinople? me dit-il, reculant de deux pas. — Oui Monseigneur; Constantinople, lui répétai-je en essuyant mes larmes.

Ce prélat, qui étoit rempli d'esprit; mais espagnol dans l'âme, garda pour deux ou trois minutes un profond silence; puis me regardant avec un sourire. Je vous remercie, me dit-il, de ne m'avoir pas nommé Hispaan, car vous m'auriez embarassé. Quand voulez vous partir? — Aujourd'hui en huit, comme V. E. me l'a ordonné — Et où vous vous embarquez à Naples, ou à Venise? — A Venise — Je vous donnerai un ample passeport, car vous trouverez dans la Romagne deux armées en quartiers d'hiver. Il me semble que vous pouvez dire à tout le monde que je vous envoye à Constantinople, car personne ne vous croira.

Cette vive politique me fit presque rire. Il me donna la main que j'ai baisé, et il alla rejoindre son secrétaire qui l'attendoit dans une autre allée, me disant que je dinerois avec lui.

En retournant à l'Hotel d'Espagne, et réfléchissant au choix que j'avois fait de Constantinople, j'ai eu un moment de trouble, et étonné, ou d'être devenu fou, ou de n'avoir prononcé ce mot que par la force occulte de mon Génie qui m'appelloit là pour agir à seconde de ma destinée. Ce qui me surprenoit étoit que le cardinal y avoit d'abord consenti. Il me sembloit que son orgueil lui avoit empêché de me conseiller d'aller ailleurs. Il eut peur que je puisse penser qu'il l'étoit vanté en vain d'avoir des amis par tout. A qui me recommanderoit-il? Que ferai-je à Constantinople? Je n'en savois rien; mais je devois y aller.

S. E. dina tete à tete avec moi affectant d'avoir pour moi la plus grande bonté, et moi la plus grande satisfaction, car mon amour propre plus fort que mon chagrin ne me permettoit pas de donner aux observateurs le moindre motif de me croire disgracié - La principale cause de ma douleur etoit celle de devoir quiter la marquise G., dont j'etois amoureux, et de la quelle je n'avois obtenu rien d'essentiel

Le lendemain S. E. me donna un passeport pour Venise, et une lettre cachetée adressée à Osman Bonneval Bacha de Caramanie à Constantinople. Je pouvois n'en rien dire à personne; mais le cardinal ne me l'ayant pas defendu, j'ai montré l'adresse de la lettre à toutes mes connoissances. L'abbe Gama me dit en riant qu'il avoit que je n'allois pas à Constantinople, le chevalier de Lezze ambassadeur de Venise me donna une lettre adressée à un Turc riche, et aimable qui avoit été son ami intime dans tout Constantinople D. Gaspar me pria de lui ecrire, et le pere Georgi aussi. Quand j'ai pris congé de D. Cecilia, elle me lut une partie d'une lettre de sa fille qui lui donnoit l'heureuse nouvelle qu'elle etoit grosse. J'ai fait aussi une visite à D. Angelica que D. Faustine avoit epousée sans m'inviter à la noce

Lorsque je fus prendre la benediction du S. Pere je ne fus pas surpris de l'entendre me parler des connoissances qu'il avoit à Constantinople. Il avoit connu particulierement M. de Bonneval. Il m'ordonna de lui faire ses compliments, et de lui dire qu'il etoit faché de ne pas pouvoir lui envoyer sa benediction. En m'en donnant une fort vigoureuse, il me fit present d'un chapelet d'Agathe lié en or legerement qui pouvoit valoir douze sequins.

Lorsque j'ai pris congé du cardinal Acquaviva, il me donna une bourse dans laquelle j'ai trouvé cent medailles que les castillans appellent doblones de ocho. C'etoit la valeur de sept cent sequins, et j'en avois trois cent. J'en ai gardé deux cent, et j'ai pris une lettre de change de seize cent ecus romains sur un negotiant qui avoit maison à Ancone et s'appelloit Giovanni Buchetti. J'ai pris place dans une berline avec une dame qui conduisoit sa fille à Lorette en consequence d'un voeux qu'elle avoit fait dans le fort d'une maladie, qui sans ce voeux l'auroit peut etre conduite au tombeau. Cette fille etoit laide. Je me suis ennuyé pendant tout le voyage.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

en

Berlin Vol II Case-
serva in Original und
Druck gewesen.

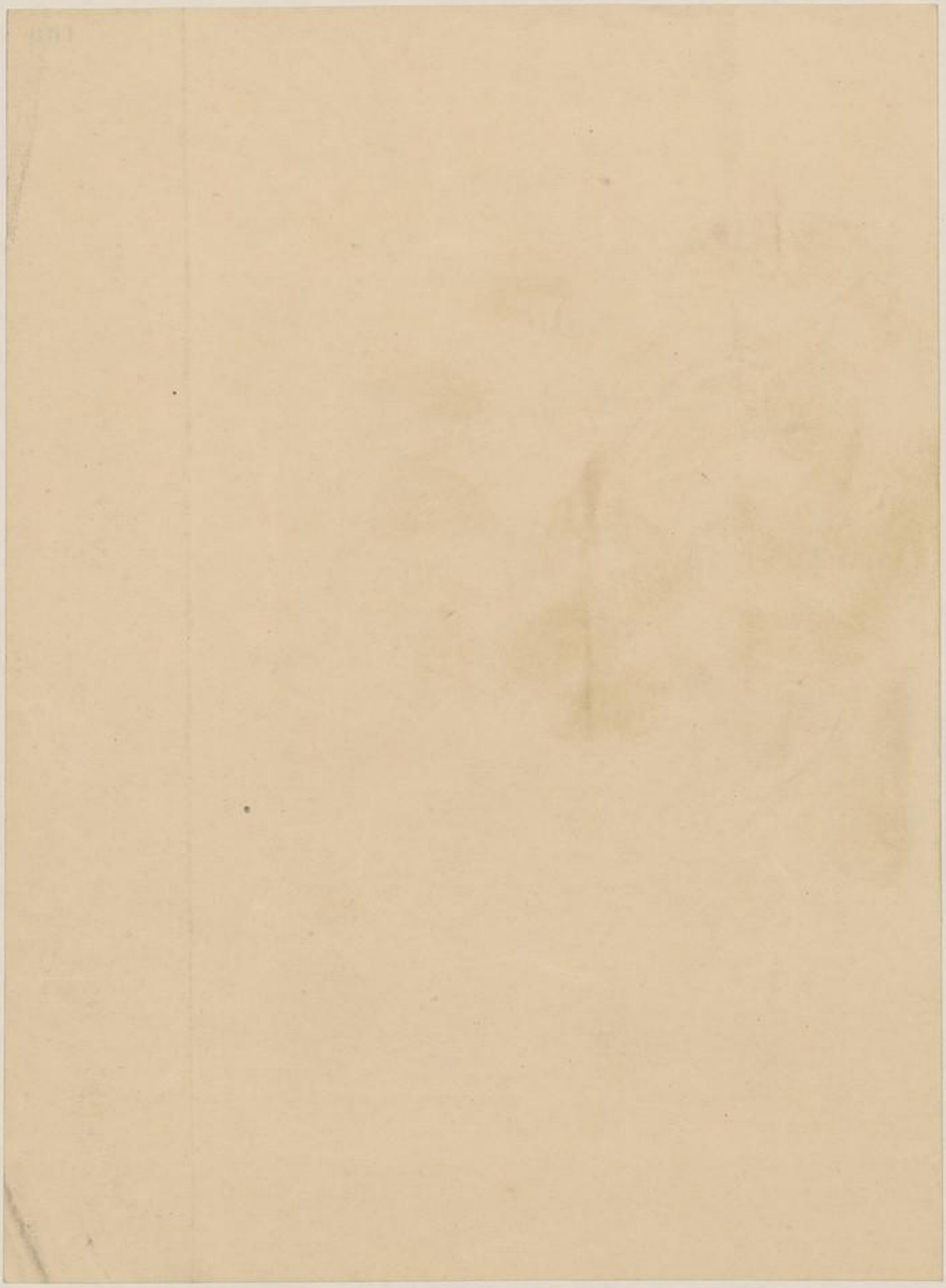
90 JAN. 1912

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)



Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

1744

Bd II

Chap. I

(Tome second) biffé !

Chap. XI Original

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

~~Rome sacrée~~

12.

Chapitre XI

Mon court, et trop vif sejour à Ancone. Cecile. Marine. Bellino, l'esclave grecque du lazaret. Bellino se decouvre.

Je suis arrivé à Ancone le 25 de Janvier de l'an 1744 au commencement de la nuit à la meilleure auberge de la ville. Comme tout de ma chambre, je dis à l'hôte que je voulois manger gras. Il me répond qu'en quarême les chretiens mangent maigre. Je lui dis que le pape m'a donnée la permission de manger gras; il me dit de la lui montrer; je lui reponds qu'il me l'a donnée de bouche, il ne veut pas me croire; je l'appelle sot; il m'intime d'aller me loger ailleurs; et cette derniere raison de l'hôte, à la quelle je ne m'attendois pas, m'étonne. Je jure, je peste; et voila un grave personnage qui sort d'une chambre me disant que j'avois tort de vouloir manger gras, tandis que dans Ancone le maigre étoit meilleur: que j'avois tort de vouloir obliger l'hôte à croire sur ma parole que j'en avois la permission: que j'avois tort, si je l'avois, de l'avoir demandée à manger: que j'avois tort de ne l'avoir pas mise par écrit: que j'avois tort d'avoir donné à l'hôte le surnom de sot, puisqu'il étoit le maitre de ne pas vouloir me loger; et qu'enfin j'avois tort de faire tant de bruit.

Cet homme qui, non appellé, vint se mêler de mes affaires, et qui n'étoit sorti de sa chambre que pour me donner tous les torts imaginables, m'avoit fait quatre rires de sa sigue, monsieur, lui dis-je, à tous les torts que vous me donnez; mais il pleut, j'ai grand appetit, et je n'ai pas envie de sortir à cette heure pour aller me chercher une autre gite. Or je vous demande si au defaut de l'hôte vous voulez bien me donner à souper. — Non, car étant catholique je jeune, mais je vais calmer l'hote, qui, quoiqu'en maigre, vous donnera un bon souper.

En disant cela il descend, et comparant à sa froide sagesse, ma petulante vivacité, je le reconnois pour digne de me donner des leçons. Il remonte, il entre chez moi, et il me dit que tout étoit accomodé, que j'allois avoir un bon souper, et qu'il y assisteroit. Je lui reponds qu'il me fera honneur, et pour l'obliger à me dire son nom, je lui dis le mien en me qualifiant de secretaire du cardinal Aquaviva.

Je m'appelle, me dit il, Sancio Pico, je suis Castillan, et proveditur de l'armée de S. M. C., dont le comte de Gages a le commandement sous les ordres du Generalissime Duc de Modene.

Ayant admiré l'appetit avec le quel j'ai mangé tout ce qu'on m'a servi, il me demanda si j'avois dîné; et il me parut content quand je lui ai repondu que non — Votre confesseur, me dit il, vous fera-t-il du mal? — J'ai bien d'esperer qu'au contraire il me fera du bien — Vous avez donc trompé le pape. Vous serez avec moi dans la chambre ici près. Vous aurez le plaisir d'entendre une bonne musique. La premiere actrice y loge.

Le mot d'actrice m'interesse; et je le suis. Je vois assise à une table une femme en age qui soupoit avec deux jeunes filles, et deux jolis garçons. Je cherche en vain l'actrice. D. Sancio me la presente dans un de ces gar-çons, joli à ravir, qui ne pouvoit avoir que seize à dix sept ans. Je prens d'abord que c'étoit le castrato, qui avoit joué le role de premiere actrice sur le theatre d'Ancone sujet aux mêmes loix qu'à Rome. La mere me pre-sente son autre fils joli aussi, mais non pas castrato, qui s'appelloit Petrone, et qui avoit representé la premiere danseuse, et ses deux filles, dont l'aînée, qui s'appelloit Cecile apprenoit la musique, et avoit douze ans, l'autre qui etoit Danseuse en avoit onze, et elle s'appelloit Marine; toutes les deux jolies. Cette famille étoit de Bologne, et se soutenoit par ses talens. La com-plaisance, et la gayeté suppleoient à la pauvreté. première actrice,

En se levant de table, Bellino, c'étoit le nom du castrato, à l'instance de D. Sancio, se mettant au clavessin, s'accompagna un air avec une voix d'ange, et des graces enchanteresses. L'espagnol, qui ecoutoit debout les yeux fermés, me semblait en extase. Moi, bien loin de tenir les yeux fermés, j'admirois ceux de Bellino, qui noirs comme des escarboucles jettoient un feu qui me brûloit l'ame. Cet être avoit plusieurs traits de D. Lucrezia, et des manieres de la marquise G. Son visage me paroissoit fe-minin. Son habit d'homme n'empechoit pas qu'on ne vit le relief de sa gorge, ce qui fit que, malgré l'annonce, je me suis mis dans la tête que ce devoit être une fille. Dans cette certitude, je n'ai point du tout resisté aux desirs qu'il m'inspira.

Après avoir passé deux heures agréablement, D. Sancio, m'accompa-gnant à ma chambre, me dit qu'il partoit de grand matin pour Sini-gaille avec l'abbé de Vilmarati, et qu'il retourneroit le jour suivant à souper. Lui souhaitant un bon voyage, je lui ai dit que je le rencon-trerois en chemin, puisque dans le même jour je voulois aller souper à Sinigaille. Je ne m'arretois à Ancone qu'un jour pour presenter au ban-quier ma Lettre de change et en prendre une pour Bologne.

Je me suis couché tout plein de l'impression que Bellino m'avoit faite, fâché de partir sans lui avoir donné des marques de la justice que je lui rendois, n'etant pas la dupe de son deguisement. Mais le matin, à peine ai-je ouvert ma porte, je le vois devant moi m'offrant son frere pour

me servir à la place de laquais de louage. J'y consens, il vient d'abord, et je l'envoye chercher du caffé pour toute la famille. Je fais asseoir Bellino sur le lit avec l'idée de le traiter en fille; mais voila ses deux soeurs qui courent à moi, et interrompent ainsi mon projet. Je ne pouvois qu'être fort content de l'ayant tableau que j'avois devant mes yeux: gayeté, beauté sans fard de trois differentes espece, douce familiarité, esprit de theatre, jolis badinages, petites grimaces de Bologne que je ne connoissois pas, et qui me plaisoient à l'excès. Ces deux petites filles étoient des vrais boutons de rose vivans, et bien dignes d'être preferées à Bellino, si je ne m'étois mis dans la tête que Bellino étoit une fille comme elles. Malgré leur grande jeunesse on voit la marque de leur puberté precoce sur leurs blanches poitrines.

Le caffé vint, porté par Petrone, qui le servit, et emporta à sa mere qui ne sortoit jamais de sa chambre. Ce Petrone étoit un vrai Giton, il l'étoit de profession. Cela n'est pas rare dans la bizarre Italie, où l'intolerance dans cette matiere n'est ni deraisonnée comme en Angleterre, ni farouche comme en Espagne. Je lui ai donné un cequin pour qu'il paye le caffé, et je lui ai fait present de dix-huit paules de reste, qu'il reçut me donnant une marque de sa reconnoissance faite pour me faire connoitre son gout. Ce fut un baiser à bouche entr'ouverte qu'il m'appliqua sur les levres me croyant amateur de la belle chose. Je l'ai facilement desabusé, mais je ne l'ai pas vu humilié. Quand je lui ai dit d'ordonner à diner pour six, il me repondit qu'il n'ordonneroit que pour quatre, car il devoit tenir compagnie à sa chere mere, qui manqeoit veritant au lit.

Deux minutes après, l'hote monta pour me dire que les personnes

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

que j'allois faire dîner avec moi mangeoient pour le moins comme deux, et qu'ainsi il ne me serviroit qu'à six paules par tête. J'y ai consenti. Me croyant en devoir de donner le bon jour à la complaisante mere, j'entre dans sa chambre, et je lui fais compliment sur sa charmante famille. Elle me remercie des dix-huit paules que j'avois donnés à son bien aimé fils, et elle me confie son état de détresse. L'entrepreneur Rocco Argenti, me dit elle, est un barbare qui ne m'a donné que 50 ecus romains pour tout le carnaval. Nous les avons mangés, et nous ne pouvons retourner à Bologne qu'à pieds, et demandant l'aumône. Je lui ai donné un doblon da ocho, qui la fit pleurer de joye. Je lui en promets un autre pour prix d'une confidence; comment, lui dis-je, que Bellino est une fille — Soyez sûr que non; mais il en a l'air. C'est ici vrai qu'il a dû se laisser visiter — Par qui? — Par le très reverend confesseur de Monseigneur l'evêque. Vous pouvez aller lui demander, si c'est vrai — Je n'en croirai rien qu'après l'avoir vû: le moi même — Faites cela; mais en conscience je ne peux pas m'en mêler, car, Dieu me pardonne, j'ignore vos intentions.

Je vais dans ma chambre, j'envoye Petrone m'acheter une bouteille de vin de Chipre, il me donne sept sequins du reste d'un doblon que je lui avois donné, et je le partage entre Bellino, Cecile, et Marine, puis je prie ces deux dernieres de me laisser seul avec leur frere.

Mon cher Bellino, lui dis-je, je suis sûr que vous n'êtes pas de mon sexe — Je suis de votre sexe, mais castrat; et on m'a visité — Laissez que je vous visite aussi, et voila un doblon — Non, car il est evident que vous m'aimez, et la religion me le defend — Vous n'avez pas eu ce scrupule avec le confesseur de l'evêque — Il étoit vieux, et ce ne fut qu'un coup d'oeil qu'il jeta à la hâte sur ma malheureuse conformation.

J'allonge la main, et il me la repousse, et il se leve. Cette obstination me donne de l'humeur, car j'avois déja depensé quinze à seize sequins pour satisfaire à ma curiosité. Je me mets à table en boudant, mais

l'appetit de trois jolies créatures me rend toute ma bonne humeur, et je me determine à me refaire sur les cadettes de l'argent que j'avois dépensé.

Assis tous les trois devant le feu mangeant des marons, je commence à distribuer des baisers; et Bellino à son tour ne manque pas de complaisance. Je touche, et je baise les naissantes gorges de Cecile, et de Marine, et Bellino, faisant un sourire, ne s'oppose pas à ma main qui entre dans son jabot, et empoigne un sein qui ne me laisse plus douter de rien. A ce sein, lui dis-je, vous êtes une fille, et vous ne pouvez pas le nier — C'est le défaut de tous nous autres — Je le sais; mais je m'y connois assez pour en distinguer l'espece. Ce sein d'albatre, mon cher Bellino est le charmant d'une fille de dix-sept ans.

Etant tout en feu, et voyant qu'il ne portoit aucun obstacle à ma main qui jouissoit de la possession, je veux y approcher mes levres brûlantes, et decolorées par l'excès de mon ardeur; mais l'imposteur, comme s'il ne se fut apperçu que dans ce moment là du plaisir illicite que j'y prenois, se leve, et me plante là. Je me trouve ardent de colere, et dans l'impuissance de le mepriser, car j'aurois dû commencer par moi. Dans la necessité de me calmer, j'ai prié Cecile, qui étoit ma écoliere, de me chanter quelques airs napolitains; puis je suis sorti pour aller chez le ragueur Bucchetti, qui me donna une lettre à une sur Bologne en echange de celle que je lui ai presenté. De retour à l'auberge, je suis allé me coucher après avoir mangé en compagnie de ces filles un plat de macaroni. J'ai dit à Petrone de me faire trouver à la pointe du jour une chaise de poste, parceque je voulois partir.

Dans le moment que j'allois fermer ma porte, je vois Cecile, qui pressée qu'en chemise venoit me dire de la part de Bellino que je lui ferois plaisir de le conduire avec moi jusqu'à Rimini, où il étoit engagé à chanter dans l'opera qu'on devoit donner après Pâques — Va lui dire, mon petit ange, que je suis prêt à lui faire ce plaisir s'il veut d'abord venir me faire l'autre à la preuve, de me faire voir s'il est fille, ou garçon. Elle va, et elle revient pour me dire qu'il étoit déjà au lit; mais que si je

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

voulois differer mon depart d'un seul jour, il promettoit de satisfaire à
ma curiosité — Dis moi la verité; est je te donne six cequins — Je ne
peux pas t'engager, car ne l'ayant jamais vu tout nu je ne peux jurer
de rien; mais sûrement il est garçon, car sans cela il n'auroit pas pu chan-
ger dans cette ville — Fort bien. Je ne partirai qu'après demain, si tu veux
passer la nuit avec moi — Vous m'aimez donc? — Beaucoup; mais
dispose toi à être bonne — Très bonne, car je vous aime aussi. Je vais avertir
ma mere — Tu as certainement eu un amant — Jamais.

Elle revint toute gaye, me disant que la mere me croyoit bonne bonne.
Elle ferma sa porte, et elle tomba entre mes bras toute amoureuse. J'ai
trouvé qu'elle pouvoit être neuve; mais n'en étant pas amoureux je
ne l'ai pas chicanée. L'Amour est la divine sauce qui rend cette pitance
là delicieuse. Cecile étoit charmante; mais je n'avois pas eu la force
de la deviner; ainsi je n'ai pas pu lui dire tu as fait mon bonheur: ce fut
elle qui me le dit; mais je n'en fus pas beaucoup flatté. J'ai cependant vou-
lu le croire, elle fut douce, je fus doux, je me mis endormi entre ses bras,
et à mon reveil, après lui avoir donné le bonjour de l'amour, je lui ai fait
present de trois doblons qu'elle dut aimer mieux que les sermens d'une
constance eternelle. Sermens absurdes que l'homme n'est pas en état
de faire à la plus belle de toutes les femmes. Cecile est allée porter son
tresor à sa mere qui pleurant de joye confirma sa foi à la divine providence.

J'ai fait monter l'hote pour lui ordonner un souper sans épargne
pour cinq personnes. J'étois sûr que le noble D. Soccio, qui devoit arriver
vers le soir ne me refuseroit pas l'honneur de souper avec moi. Je n'ai
pas voulu dîner; mais la famille bolognaise n'eut pas besoin de ce re-
gime pour s'assurer de son appetit à souper. Ayant fait appeller Bel-
lino pour le tourner de la parole, il me dit en riant que la journée n'é-
toit pas finie, et qu'il étoit sûr de m'accompagner à Rimini. Je lui ai
demandé s'il vouloit venir se promener avec moi, et il est allé s'habiller.

Mais voila Marina, qui d'un air mortifié vient me dire qu'elle ne savoit
pas d'avoir merité la marque de mepris que j'allois lui donner. Cecile a
passé la nuit avec vous, vous parler demain avec Bellino, je suis la seule

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

malheureuse — Veux tu de l'argent ? — Non. Je vous aime. Tu es trop enfant — L'age n'y fait rien. Je suis plus formée que ma soeur — Et il se peut aussi que tu ayes eu un amant — Pourquoi non — Fort bien. Nous verrons cette nuit — [illegible]. Je vais donc dire à Madame de preparer de draps pour demain, car la servante de l'auberge devineroit la verité.

Ces propos m'amusoient au supreme degré. Etant au port avec Bellino, j'ai acheté un petit basil d'huitres de l'arsenal de Venise pour bien traiter D. Sancio, et après l'avoir envoyé à l'hotellerie, j'ai conduit Bellino avec moi en rade, et je suis allé au bord d'un vaisseau de ligne vénitien qui venoit de finir sa quarantaine. N'y ayant trouvé personne de ma connoissance, je suis allé au bord d'un vaisseau turc qui étoit à la voile pour Alexandrie. A peine entré, la premiere personne qui se presente à mes yeux est la belle grecque, que j'avois laissée il y avoit sept mois au Lazaret d'Ancone. Elle étoit à côté du vieux capitaine. Je fais semblant de ne pas la voir, et je lui demande s'il avoit des belles marchandises à vendre. Il nous mene dans sa chambre, où il ouvre ses armoires. Je voyois dans les yeux de la grecque la joye qu'elle ressentoit me revoyant. Tout ce que le turc me fit voir ne me convenant pas, je lui ai dit que j'achetterois volontiers quelque chose de joli, et qui pourroit plaire à sa belle moitié. Il rit, elle lui parle turc, et il s'en va. Elle court à mon cou, et me serrant contre son sein elle me dit voila le moment de la fortune. N'ayant pas moins de courage qu'elle, je m'arrieds, je me l'adapte, et en moins d'une minute je lui fais ce que son maitre en cinq ans ne lui avoit jamais fait. J'ai cueilli le fruit, et je le mangeois ; mais pour l'avaler j'avois encore besoin d'une minute : la malheureuse grecque, entendant son maitre qui revenoit, sortit de mes bras, me tournant le dos, me donnant ainsi le tems de me rajuster sans qu'il peut voir mon desordre qui auroit pu me couter la vie, ou tout l'argent

que j'avois pour accomoder tout à l'amiable. Dans cette situation très sérieuse, ce qui me fit rire fut l'étonnement de Bellino immobile, et tremblant de peur.

Les colifichets que la belle esclave choisit ne me couterent que vingt ou trente sequins. Spolaitis me dit elle dans la langue de son pays; mais elle se sauva, se couvrant le visage quand son maître lui dit qu'elle devoit m'embrasser. Je mis parti plus triste que gai plaisir grand cette charmante créature que, malgré son courage, le ciel s'étoit obstiné à ne fournir qu'à demi. Bellino dans la felouque, revenu de la peur, me dit que je lui avois fait voir un phenomene, dont la realité n'étoit pas vraisemblable, mais qui lui donnoit une étrange idée de mon caractere: pour celui de la grecque il n'y comprenoit rien, à moins que je ne lui dise que telles étoient toutes les femmes de mon pays. Bellino me dit qu'elles devoient être malheureuses. Vous croyez donc, lui dis-je, que les coquettes voyent heureuses? — Je ne veux ni l'un ni l'autre. Je veux qu'une femme cede de bonne foi à l'amour, et qu'elle se rende après avoir combattu avec elle même; et je ne veux pas qu'en grace d'une premiere sensation que lui cause un objet qui lui plait, elle s'y abandonne comme une chienne qui n'écoute que son instinct. Convenez que cette grecque vous a donné une marque certaine que vous lui avez plu; mais en même tems un parfait indice de sa brutalité, et d'une effronterie qui l'exposoit à la honte d'être rejettée, car elle ne pouvoit pas savoir de vous avoir plu autant que vous lui plutes. Elle est fort jolie, et tout est allé bien; mais tout cela m'a fait trembler.

J'avois pu appaiser Bellino, et mettre un frein à son juste ressentiment lui contant toute l'histoire; mais je n'y avois pas trouvé mon compte. Si c'étoit une fille, mon interet vouloit qu'il fut convaincu que l'importance que j'attachois à la grande affaire étoit petite, et qu'elle ne valoit pas la peine d'employer des ruses pour en empecher les suites dans la plus grande tranquillité.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Nous retournames à l'auberge, et sur la route nous vimes entrer dans la cour D. Sancio dans sa voiture. Lui allant au devant je lui ai demandé excuse si j'avois compté sur l'honneur qu'il me feroit de souper avec Bellino, et moi. Relevant avec dignité, et politesse le plaisir que j'avois en l'attention de lui faire, il accepta.

Les mets choisis, et bien apprêtés, les bons vins d'Espagne, les belles Lustres, et plus que tout cela la gayeté, et les voix de Bellino, et de Cecile, qui nous donnerent des duos, et des Signedilles firent jouer à l'Espagnol cinq heures de Paradis. Nous quittant à minuit, il me dit qu'il ne pouvoit se declarer entierement content qu'allant se coucher sûr que je coucherois le lendemain dans sa chambre dans la même compagnie. Il s'agissoit de differer mon depart encore d'un jour. Je l'ai étonné acceptant.

J'ai alors prié Bellino de me tenir sa parole, mais me repondant que Marine avoit à me parler, et que nous aurions le tems de nous trouver ensemble le lendemain, il me laissa. Je suis resté seul avec Marine qui toute joyeuse ferma ma porte.

Cette fille plus formée que Cecile, quoique plus jeune, se sentoit engagée à me convaincre qu'elle meritoit d'être preferée à la sœur. Je l'ai facilement cru n'examinant que le feu de ses yeux. Craignant de se voir negligée par un homme que dans la nuit precedente pouvoit avoir été epuisé, elle me deploya toutes les idées amoureuses de son ame; elle me parla en detail de tout ce qu'elle savoit faire, elle me fit parade de toutes ses doctrines, et elle me circonstantia toutes les occasions qu'elle avoit eues de se rendre grande maitresse dans les mysteres de l'amour, de l'idée qu'elle avoit de ses plaisirs, et des moyens qu'elle avoit employés

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

pour en goûter des echantillons. J'ai vu enfin qu'elle craignoit, que
ne la trouvant pas pucelle, je ne lui en fisse des reproches. Son inquie:
tude me plut, et je me mis divertir l'assurant que le pucelage des
filles ne me sembloit qu'une imagination pueril, puisque la plus grau:
de partie n'en avoit reçu de la nature pas seulement les marques.
J'ai mis en ridicule ceux qui souvent avoient tort de leur en faire une
querelle.

J'ai vu que ma science lui plut, et qu'elle vint entre mes bras remi:
plie de confiance. Elle la montra effectivement superieure en tout à la
soeur, et elle triompha quand je le lui ai dit; mais quand elle
pretendit de me combler en m'assurant qu'elle passeroit avec moi
toute la nuit sans dormir, je l'ai desabusée lui demontrant que nous
y perdrions puisqu'accordant à la nature le doux repit du sommeil, elle
le declare reconnoissante au reveil dans l'augmentation de la force de
son feu.

Après avoir donc assez joui, et bien dormi, nous reveillames la
fête le matin; et Marine partit toute contente quand elle vit
les trois doblons que dans la joye de son ame elle porta à sa mere,
qui étoit inabile de contracter des obligations toujours plus grandes
avec la divine providence.

Je suis sorti pour aller prendre de l'argent de Buchetti, ne pouvant
pas deviner ce qui pouvoit m'arriver en voyage jusqu'à Bologne. J'a:
vois joui; mais j'avois trop deperé. Il me restoit encore Bellino,
qui étant fille ne devoit pas me trouver moins genereux que ses
soeurs. Cela devoit infailliblement être tiré au clair dans la
journée; et il me sembloit de devoir en être certain

Ceux qui disent que la vie n'est qu'un assemblage de malheurs
veulent dire que la vie même est un malheur. Si elle est un
malheur, la mort donc est un bonheur. Ces gens là n'ecrivi:
vent pas ayant une bonne santé, la bourse pleine d'or, et le con:
tentement dans l'ame revenant d'avoir entre leurs bras des Cecilés, et des

Marine, et étant sûrs d'en avoir d'autres dans la suite. C'est une race de parisiens (pardon ma chere langue françoise) qui ne peut avoir existé qu'entre des philosophes gueux, et des theologiens frions, ou atrabilaires. Si le plaisir existe, et si on ne peut en jouir qu'en vie, la vie est donc un bonheur. Il y a d'ailleurs des malheurs: je doit le savoir. Mais l'existence même de ces malheurs prouve que la masse du bien est plus forte. Je me plais infiniment quand je me trouve dans une chambre obscure, et que je vois la lumiere à travers d'une fenetre vis à vis d'un immense horizon.

A l'heure de souper, je fus entré chez D. Sanzio que j'ai trouvé seul et tres proprement logé. Sa table étoit couverte en vaisselle d'argent, et ses domestiques étoient en livrée. Bellino par caprice, ou par artifice entre habillé en fille, suivi de ses deux soeurs fort jolies; mais effacées par lui, qui dans ce moment là m'a rendu si fier de son sexe que j'aurois gagé ma vie contre un paul. Il n'étoit pas possible de se figurer une plus jolie fille. Etes vous persuadé, dis-je à D. Sanzio, que Bellino ne soit pas une fille? — Fille, ou garçon, qu'importe? Je le crois un fort joli castrato; et j'en ai vu d'autres aussi beaux que lui. — Mais en êtes vous sûr? — Valgame Dios! Je ne me soucie pas de m'en rendre sûr.

J'ai alors respecté dans l'espagnol la sagesse qui me marquoit ne repliquant pas le mot; mais à table je n'ai jamais pu detacher mes yeux de cet être que ma nature vicieuse me forçoit à aimer, et à croire du sexe, dont j'avois besoin qu'il fût.

Le souper de D. Sanzio fut exquis, et comme de raison superieur au mien, car sans cela il se seroit cru deshonoré. Nous dînâmes des truffles blanches, des coquillages de plusieurs especes, les meilleurs poissons de l'adriatique, du champagne non

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

250 mouvemens, Peralta, Xeres, et Pedro Ximenes. Après souper, Bel:
Lino chanta à nous faire perdre le peu de raison que les excellens
vins nous avoient laissé. Ses gestes, les mouvemens de ses yeux, sa
marche, son port, son air, sa physionomie, sa voix, et sur tout mon
instinct, qui selon mon calcul ne pouvoit pas me faire sentir la force
pour un castrat, tout, tout me confirmoit dans mon idée. Je devois
cependant m'en rendre certain par le temoignage de mes yeux.

Après avoir bien remercié le noble castillan, nous lui souhaitames
un parfait sommeil, et nous entrames dans ma chambre, où Bel:
Lino devoit me tenir sa parole, ou meriter mon mepris, et se
disposer à me voir partir seul au point du jour.

Je le prens par la main, je le fais asseoir pres de moi devant le
feu, et je prie les deux petites de nous laisser seuls. Elles s'en vont
dans l'instant. L'affaire, lui dis-je, ne sera pas longue si vous etes de
mon sexe, et il vous etes de l'autre il ne tiendra qu'à vous de passer la
nuit avec moi. Je vous donnerai demain matin cent sequins, et
nous partirons ensemble — Vous partirez seul, et vous aurez la
generosité de pardonner à ma faiblesse, si je ne veux pas vous
tenir ma parole. Je suis castrat, et je ne peux ~~—~~ me determiner
ni à vous laisser voir ma honte, ni à m'exposer aux horribles
consequences que cet eclaircissement peut avoir — Il n'en aura pas
puisque d'abord que j'aurai vu, ou touché, je vous prierai moi même
me d'aller vous coucher dans vôtre chambre; et nous partirons
demain fort tranquilles, et il n'y aura plus question de cela entre
nous — Non: c'est decidé: je ne veux pas satisfaire vôtre curiosité.

A ces mots, je me sens poussé à bout, mais je me domine, et je tente
avec douceur d'aller avec ma main là où j'aurois trouvé ma raison,
ou mon tort; mais il se sert de la sienne pour rendre impossible à la
mienne la perquisition desirée — Otez donc cette main, mon cher
Bellino — Non, et absolument non, car vous voila dans un état

qui m'épouvante. Je le savois, et je ne conviendrai jamais à de telles horreurs. Je vais vous envoyer mes vers.

Je le retiens, je fais semblant de devenir calme; mais tout d'un coup croyant le surprendre j'allonge mon bras au bas de son dos, et ma main rapide alloit s'éclaircir par ce chemin là s'il n'eut paré le coup se levant, et opposant à main qui ne vouloit pas lâcher prise la sienne, la même avec laquelle il couvroit ce qu'il appelloit sa honte. Ce fut dans ce moment que je l'ai vu homme, et que j'ai eu de le voir malgré lui. Etonné, faché, mortifié, dégouté je l'ai laissé partir. J'ai vu Bettino vrai homme; mais homme méprisable tant par sa dégradation que par l'honteuse bassesse dans laquelle je l'ai vu dans un moment où je ne devois pas voir avec evidence la marque de son insensibilité.

Un moment après, j'ai vu ses vers que j'ai priées de s'en aller, parceque j'avois besoin de dormir. Je leur ai dit d'avertir Bettino qu'il partiroit avec moi, et qu'il ne me trouveroit plus curieux de rien. J'ai fermé ma porte, et je me suis couché; mais fort mécontent, car malgré que ce que j'avois vu dût m'avoir déjà guéri, je sentois que je ne l'étois pas. Mais que voulois-je davantage? Helas! j'y pensois, et je n'y connoissois rien.

Le matin, après avoir mangé une bonne soupe, je suis parti avec lui, et avec le coeur déchiré par les pleurs de ses soeurs, et de la mere qui marchant des patenôtres, le chapelet à la main, ne faisoit que repeter le refrain Dio provederà.

La foi dans la providence eternelle de la plus grande partie de ceux qui vivent de métiers réprouvés par les lois, ou par la religion n'est ni absurde, ni fictice, ni dérivante d'hypocrisie; elle est vraye, réelle, et, telle qu'elle est, elle est pieuse, car sa source est excellente.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

1552 Quelconque soyent ses voyes, celle qui agit est toujours la Providence, et ceux qui l'adorent independement de tout ne peuvent être que de bons esprits quoique coupables de transgression —— Sulcia Taverna

Da mihi fallere; da justo, sanctoque videri;
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem.

C'est ainsi que parloient latin à leur déesse les voleurs romains du tems d'Horace, qui, me dit un jesuite, n'auroit pas su sa langue, s'il avoit dit justo sanctoque. Il y avoit des ignorans entre les jesuites aussi. Les voleurs se moquent de la grammaire.

Me voila donc en voyage avec Bellino, qui croyant de m'avoir abusé, pouvoit avoir raison d'esperer que je ne serois plus curieux de lui. Mais il n'a pas tardé un quart d'heure à voir qu'il se trompoit. Je ne pouvois fixer mes yeux dans les siens sans brûler d'amour. Je lui ai dit que ses yeux étoient d'une femme, et non pas d'un homme, j'avois besoin de me convaincre par le tact que ce que j'avois vu à son escapade n'étoit pas un clytoris monstrueux. Il pouvoit l'être, lui dis-je, et je sens que je n'aurai aucune peine à vous pardonner ce défaut, qui d'ailleurs n'est que ridicule; mais si ce n'est pas un clytoris, j'ai besoin de m'en convaincre, ce qui est très facile. Je ne me souciai plus de voir; je ne demande qu'à y toucher, et soyez sûr, que d'abord que je me trouverai certain, je deviendrai doux comme un pigeon, car après que je vous aurai reconnu pour homme il me sera impossible de pouvoir à vous aimer. C'est une abomination pour laquelle, Dieu soit loué, je ne me sens aucun goût. Votre magnetisme, et qui plus est votre gorge que vous avez abandonnée à mes yeux, et à mes mains, pretendant de me convaincre par là de mon sort, m'ont donné au contraire une impression invincible qui me force à poursuivre à vous croire fille. Le caractere de votre structure, vos jambes, vos genoux, vos cuisses, vos hanches, vos fesses sont la copie parfaite de l'Anadiomena que j'ai vu cent fois. Si après tout cela il est vrai que vous n'etes qu'un simple castrat, permettez que je croye que vous, sachant de ressembler parfaitement à une fille, avez fait le cruel projet de me faire devenir amoureux pour me faire devenir fou me refusant la conviction, qui seule

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

peut me mettre à la raison. excellent physicien, vous ~~n'êtes~~
avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles que le vrai moyen
de rendre impossible à un jeune homme la question d'une passion amoureuse
à laquelle il s'est livré, est celui de l'irriter; mais, mon cher Bettino, con-
venez que vous ne sauriez exercer cette tyrannie que haïssant la personne sur
laquelle elle doit faire cet effet; et la chose étant ainsi, je ~~dois~~ devrois employer la
raison qui me reste à vous haïr également ou que vous soyez fille, ou que vous
soyez garçon. Vous devez sentir aussi que par votre obstination à me
refuser l'éclaircissement que je vous demande, vous me forcez à vous me-
priser en qualité de castrat. L'importance que vous attachez à la chose
est puerile, et mechante. Avec un ame humaine vous ne pouvez pas vous
obstiner à un refus, qui ~~malgré~~ en conséquence de mon raisonnement me met dans
la dure necessité de douter. Dans cet état de mon esprit, vous devez
à la fin des fins sentir que je dois me déterminer à me servir de la force,
car si vous êtes mon ennemi, je dois vous traiter comme tel sans plus
vain menager.

A la fin de ce discours trop ferocé, qu'il écouta sans jamais m'interrompre,
il ne me répondit que ces vingt mots. Songez que vous n'êtes pas mon
maître, que je suis entre vos mains sous la foi d'une promesse que vous m'
avez envoyée par Cecile, et que vous deviendrez coupable d'un assassinat
me faisant violence. Dites au postillon d'arrêter: je descendrai, et je ne
m'en plaindrai à personne.

Après cette courte reponse, il fondit en larmes qui mirent ma pauvre
ame dans un veritable état de desolation. J'ai presque cru d'avoir tort:
je dis presque, car si j'en avois été sûr je lui aurois demandé pardon. Je n'
ai pas voulu m'ériger en juge de ma propre cause. Je me suis concen-
tré dans la plus morne silence, ayant la constance de ne plus prononcer
un seul mot qu'à la moitié de la troisième poste qui finissoit à Sini-
gaille, où je voulois souper, et coucher. Avant d'y arriver il falloit ve-
nir à une definition. Il me sembloit de pouvoir esperer de le mettre
encore à la raison.

Nous aurions pu, lui dis-je, nous séparer à Rimini bons amis, et cela seroit arrivé, si vous auriez conçu pour moi quelque sentiment d'amitié. Moyennant une complaisance qui enfin n'auroit abouti à rien vous auriez pu me guérir de ma passion —— Vous n'en seriez pas guéri, me répondit Bellino avec un sourire agréable, un ton dont la douceur me surprit, car vous êtes amoureux de moi soit que je soye fille, soit que je soye garçon; et m'ayant trouvé garçon vous auriez pourvu à l'être, et mes refus vous auroient fait devenir encore plus furieux. Me trouvant toujours ferme, et impitoyable, vous auriez donné dans des excès, qui après vous auroient fait verser des larmes inutiles —— C'est ainsi que vous croyez de me démontrer vôtre obstination raisonnable, mais je suis en droit de vous donner un démenti. Rendez moi convaincu, et vous ne me verrez que bon, et honête ami —— Vous deviendriez furieux vous dis-je —— Ce qui m'a rendu furieux fut l'étalage que vous m'avez fait de vos charmes, dont, convenez, vous ne pouviez pas ignorer l'effet. Vous n'avez pas redouté ma fureur ~~alors~~ amoureuse alors, et vous voulez que je croye que vous la craignez actuellement que je ne vous demande que de toucher une chose faite pour me dégouter?! —— Oh! Vous dégouter! Je suis sûr du contraire. Voici la conclusion. Si j'étois une fille il ne seroit pas en mon pouvoir de ne pas vous aimer, et je le sais. Mais étant garçon, mon devoir est de n'avoir pour ce que vous voulez la moindre complaisance, car vôtre passion, qui n'est maintenant que naturelle, deviendroit tout d'un coup monstrueuse. Vôtre nature ardente deviendroit l'ennemie de vôtre raison, et vôtre raison même deviendroit facilement complaisante au point que devenant complice de vôtre égarement elle se

mettroit de moitié avec vôtre nature. C'est éclaircissement
incendiaire que vous souhaitez, que vous ne craignez pas, et que
vous me demander, ne vous laisseroit plus maître de vous même
vôtre vue, et vôtre tact, cherchant ce qu'ils ne pourroient pas
trouver, voudroient se venger sur ce qu'ils trouveroient, et il
arriveroit entre vous et moi tout ce qu'il y a de plus abominable
entre les hommes. Comment pouvez vous avec un esprit
si éclairé vous imaginer, vous flatter que me trouvant
homme, vous cesseriez de m'aimer? Croyez vous qu'
après votre découverte ce que vous appellez mes char-
mes, et dont vous dites d'être devenu amoureux di-
paroîtroient? Sachez qu'ils augmenteroient peut
être de force, et que pour vous vôtre sexe devenu subtil
adopteroit tous les moyens que votre esprit amoureux
inventeroit pour se calmer. Vous parviendriez à vous
persuader de pouvoir me metamorphoser en femme, ou vous
figurant de pouvoir devenir femme vous même, vous
voudriez que je vous traitasse comme telle. Votre rai-
son seduite par vôtre passion feroit des sophismes sans
nombre. Vous diriez que votre amour pour moi homme
est plus raisonnable qu'il ne le seroit si j'étois fille,
car vous vous aviseriez de trouver la source dans la plus
pure amitié; et vous ne manqueriez pas de m'alleguer
des exemples de pareilles extravagances. Seduit vous
même par le faux brillant de vos argumens, vous
deviendriez un torrent que nulle digue pourroit retenir,
et je manquerois de paroles pour abattre vos fausses

Bnf MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

raison, et de forces pour repousser vos violentes fureurs.

Vous parviendriez enfin à me menacer la mort, si je vous défendois de pénétrer dans un temple inviolable, dont la porte ne fut faite par la sage nature que pour être ouverte au sortant. Ce seroit une horrible profanation qui ne pourroit se faire qu'avec mon consentement, et que vous ne trouveriez plus tôt prêt à mourir qu'à vous le donner — Rien de tout cela arriveroit, lui répondis-je un peu accablé par son fort raisonnement, et vous exagérez. Je dois cependant vous dire par manière d'acquit, que quand même tout ce que vous dites arriveroit, il me semble qu'il y auroit moins de mal à passer à la nature un égarement de cette espece, qui peut n'être envisagé par la philosophie que comme un jeu fou, et sans conséquence qu'à procéder de façon à rendre ingueriissable une maladie de l'esprit que la raison ne rendroit que passagere.

C'est ainsi que le pauvre philosophe raisonne, quand il s'avise de raisonner dans des moments où une passion en tumulte égare les facultés divines de son ame. Pour bien raisonner il faut n'être ni amoureux ni en colere, car ces deux passions nous rendent égaux aux brutes; et par malheur nous ne sommes jamais tant portés à raisonner comme lorsque nous sommes agités par l'une, ou par l'autre.

Etant arrivé à Sinigaille assez paisiblement, et la nuit étant obscure nous sommes descendus à l'auberge de la poste. Après avoir fait delier, et porter dans une bonne

~~Cette~~ chambre nos ~~équipages~~ môles j'ai ordonné à souper. Comme il n'y avoit qu'un lit, j'ai demandé d'une voix fort calme à Bettino, s'il vouloit se faire allumer du feu dans une autre chambre. Il me surprit me repondant avec douceur qu'il n'avoit aucune difficulté à se coucher dans mon lit.

Le lecteur se figurera facilement quel fut l'étonnement dont me jeta cette reponse à laquelle je ne pouvois jamais m'attendre, et dont j'avois grand besoin pour eloigner de mon esprit toute la noire fureur qui le troubloit. J'ai vu que j'avois du denouement de la pièce, et je n'osois pas m'en feliciter, car je ne pouvois pas prevoir s'il seroit agreable, ou tragique. Ce dont j'etois certain etoit qu'au lit il ne m'echapperoit pas, quand même il auroit eu l'insolence de ne pas vouloir se deshabiller. Satisfait d'avoir vaincu, j'etois decidé à obtenir une seconde victoire à respecter, il je l'avois trouvé homme, mais je ne le croyois pas. La trouvant fille je ne doutois pas de tout par les complaisances qu'il devoit avoir, quand cela n'auroit eté que pour me faire raison.

Nous nous mimes à table; et dans ses discours, dans son air, dans l'expression de ses yeux, dans ses sourires il me parut devenu un autre.

Soulagé, comme je me sentois, d'un grand fardeau, j'ai resolu de le couper plus court que d'ordinaire, et nous nous levames de table. Bettino après avoir fait porter une lampe de nuit, ferma la porte, se deshabilla, et se coucha. J'en avois fait de même sans prononcer un seul mot. Nous voila couchés ensemble.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Dv II

Chap. II

Chap XII Original

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Chapitre XII 175 n58

Bellino demasqué. Son histoire. On me fait mettre aux arrêts. Ma fuite involontaire. Mon retour à Rimini. Mon arrivée à Bologne

A peine couché, je travaillis à voyant venir à moi. Je le serre contre mon sein, je le vois animé par le même transport. L'extase de notre dialogue fut un déluge de baisers qui nous confondirent. Ses bras formoient des premiers à descendre de mon dos jusqu'aux reins, je pouvois les miens encore plus bas, [illegible] et pour tout éclaircissement je me trouve heureux, je le sens, je le veux, je suis convaincu de l'être, j'adore, on me la fait, je ne peux pas en douter, je ne me lasse pas de savoir comment je crains si je parle de ne plus l'être, ou de l'être comme je n'avois pas vou- lu l'être, et je me livre en corps et en ame à la joye qui inondoit toute mon existence, et que je voyois partagée. L'excès de mon bonheur s'em- pare de tous mes sens au point qu'il arrive à ce degré où la nature noyée dans le plaisir suprême s'épuise. Je reste occupé à l'espace d'une minute dans une action immobile pour contempler en esprit, et ado- rer ma propre apotheose.

La vue, et le toucher que j'avois cru devoir représenter dans cette pièce les principaux personnages ne jouent que des rôles secondaires. Mes yeux ne devinent pas un bonheur plus grand que celui de se tenir fermés sur la figure de l'être qui les enchantoit, et mon tact confiné au bout de mes doigts craint à changer de place, puisqu'il ne peut pas se figurer de trouver d'avantage. J'aurois accusé la nature de [illegible] la plus [illegible] connoissance [illegible], si sans mon consentement elle auroit osé décamper de la place dont je me sentois en possession.

Deux minutes n'étoient à peine écoulées que sans rompre notre éloquent silence nous travaillames d'accord à nous entreprendre les nouvelles assurances de la réalité de notre bonheur mutuel: Bellino a m'en assurer à chaque quart d'heure par les plus douces mixtures; moi ne voulant jamais parvenir de nouveau au bout de ma carrière. Je fus toute ma vie dominé par la peur que mon cousin recalcitre à la recommencer, et cette économie ne me parut jamais pénible, car le plaisir visible que je donnois comptoit toujours les quatre cinquièmes du mien. Par cette raison la nature doit abhorrer

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

17 La vieillesse, qui peut bien se procurer du plaisir, mais jamais en donner.
259 La jeunesse l'atteint: c'est son redoutable ennemi, qui la requette enfin triste, et foible, difforme, hideuse, et toujours trop tôt.

Nous prîmes enfin relache. Une intermission nous étoit necessaire. Nous n'étions pas accablés; mais nos sens avoient besoin de la tranquillité de notre esprit pour aller se remettre à leur place.

Bellino, premier à rompre le silence, me demanda si je l'avois trouvé bien amoureuse — Amoureuse? Ma conduite doit-elle être femme? Dis moi, Zingarella, s'il est vrai que tu m'aimois, comment tu as pu tant différer ton bonheur, et le mien? Mais est-il bien vrai que tu es du sexe enchanteur, donc je crois de t'avoir trouvée? — Que ne maintenant le maître de tout. Rassure toi certain — Oui. J'ai besoin de m'en convaincre. Grand Dieu! Où est donc allé le monstrueux clytoris que j'ai vu hyer?

Après une pleine conviction qui fut suivie d'une reconnoissance de longue haleine, c'est ainsi que cet être charmant me conta son histoire.

Marcuse est mon nom. Pauvre fille d'un employé à l'institut de Bologne j'ai connu Salimbeni celebre musicien castrat, qui logeoit chez nous. J'avois douze ans, et une belle voix. Salimbeni étoit beau; je fus enchantée de lui plaire, de me voir louée par lui, et excitée d'apprendre la musique de lui même, et à toucher le clavecin. Dans une année de tems je me suis trouvée passable-ment instruite, et en état de m'accompagner un air imitant les graces de ce grand maître, dont l'electeur de Saxe roi de Pologne s'étoit emparé: sa récompense fut celle que la tendresse la força à me demander: je ne me suis pas trouvée humiliée à la lui accorder, puisque je l'adorois. Les hommes comme toi meritent, ce n'est pas douteux, la preference sur ceux qui ressemblent à mon premier amant; mais Salimbeni faisoit exception. Sa beauté, son esprit, ses manieres, son talent, et les eminentes qualités de son coeur, est de son ame le rendoient preferable à tous les hommes parfaits que j'avois connus jusqu'à ce moment là. La modestie, et la discretion étoient ses vertus favorites, et il étoit riche, et genereux. N'est pas possible qu'il ait trouvé une femme capable de lui resister; mais je ne l'ai jamais entendu se vanter d'avoir triomphé d'aucune. La mutilation enfin fit de cet homme un monstre, comme elle devoit faire, mais un monstre en qualités adorables. Je sais que quand je me suis donnée à lui il a fait mon bonheur; mais il a tant fait, que je dois croire aussi d'avoir fait le sien.

Salimbeni entretenoit à Rimini chez un maître de musique un garçon de mon age que son pere au lit de la mort avoit fait mutiler pour lui conserver la voix, et pour qu'il pût en tirer parti, à l'avantage de la nombreuse famille qu'il laissoit, montant sur les théâtres. Ce garçon qui s'appelloit Bellino étoit fils de la bonne femme que vous verrez de connoître à Ancone, et que tout le monde croit ma mere.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Un an après avoir connu cet être si bien favorisé du ciel, ce fut 18
de lui même que j'ai reçu la triste nouvelle qu'il devoit me quitter pour
aller à Rome. J'en fus au desespoir, malgré qu'il m'assurât que je le re=
verrois bientôt. Il laissoit à mon père le soin, et le moyen de poursuivre à
cultiver mon talent; mais precisement dans ces mêmes jours une fievre ma=
ligne l'emporta, et je fus restée orfeline. Salimberi pour lors n'eut pas la
force de resister à mes pleurs. Il se determina à me conduire avec lui à Rémini,
et de me mettre en pension chez le même maître de musique, où il devoit le
jeune castrat frere de Cecile et de Marina. Nous partîmes de Bologne à
minuit. Personne ne sut qu'il me conduisoit avec lui, et cela fut facile, car je ne con=
noissois, ni n'interessois personne que mon cher Salimberi.

D'abord que nous arrivames à Rimini, il me laissa à l'auberge pour aller
parler au maître de musique, et faire son accord pour tout ce qui me regar=
doit. Mais une demie heure après, le voila de retour à l'auberge tout
penif. Bellino étoit mort la veille de nôtre arrivée. Reflechissant à la
douleur que sa mere ressentiroit, lorqu'il lui en écrivoit la nouvelle, il pensa
de me reconduire à Bologne sous le nom du même Bellino qui venoit de
mourir, et de me mettre en pension chez sa mere même, qui étant pauvre
trouveroit son interêt à garder le secret. Je lui donnerai, me dit il, tous
les moyens pour le faire parfaitement apprendre la musique, et dans qua=
tre ans d'ici je te ferai rentrer à Dresde, non pas en qualité de fille, mais
de castrat. Nous vivrons là ensemble, et personne ne pourra y trouver
à redire. Tu feras mon bonheur jusqu'à ma mort. Il me dit donc que
de faire que toute Bologne te croye Bellino, ce qui te sera facile,
n'étant connue de personne. La seule mere de Bellino saura tout. Ses
enfans ne douteront pas que tu ne sois leur frere, car ils étoient en
bas age quand je l'ai envoyé à Rimini. Tu dois renoncer si tu m'
aimes, à ton sexe, et en perdre même le souvenir. Tu dois prendre dans
ce moment le nom de Bellino, et partir d'abord avec moi pour Bolo=
gne. Dans deux heures tu te verras habillée en garçon; ton unique
soin sera celui de faire que personne ne te reconnoisse pour fille. Tu
coucheras seule; tu prendras garde à toi quand tu t'habilleras; quand
dans une année ou deux tu gagneras de la gorge, ce ne sera rien; puisqu'
en avoir trop est le defaut ordinaire de tous nos autres. Outre cela je
te donnerai avant de te quitter une petite machine, et je t'apprendrai
le moyen de te l'adapter si bien à l'endroit qui demontre la difference
du sexe qu'on n'y me prendra facilement, si le cas arrivoit qu'on dût te
faire une perquisition. Si mon projet te plait, tu ne verras rien que je
pourrai faire à Dresde avec toi sans que la reine qui est deste puisse y
trouver à redire. Dis moi si tu y consens.

Il ne pouvoit pas douter de mon consentement. Je ne pouvois pas avoir un

plaisir plus grand que celui de faire tout ce qu'il desirait. Il me fit habiller en garçon, il me fit quitter toutes mes nippes de fille, et après avoir ordonné à son domestique de l'attendre à Rimini, il me conduisit à Bologne. Nous y arrivons au commencement de la nuit, il me laisse à l'auberge, et il va d'abord chez la mere de Bellino. Il lui communique son projet, elle l'approuve, et elle se console par là de la mort de son fils. Il veut me rejoindre avec elle à l'auberge, elle m'appelle son fils, je lui donne le nom de mere; Salimbeni s'en va nous disant d'attendre. Il revient une heure après, et il tire de sa poche la machine, qui dans le cas de nécessité devoit me faire croire homme. Tu l'as vue. C'est une espece de petit boyau long, mou, et gros comme le pouce de la main, blanc, et d'une peau très douce. Tu m'as fait rire sous cappe ce matin quand tu l'as appellé clytoris. Cette machine étoit au milieu d'une peau très fine, et transparente, de forme ovale, qui avoit cinq à six pouces en longueur, deux en largeur. En adaptant cette peau avec de la gomme d'adragant à l'endroit où on distingue le sexe, elle fait disparoître le feminin. Il liquifie la gomme, il en fait l'expérience sur moi en présence de ma nouvelle mere, et je me vois devenue ressemblante à mon cher ami. En vérité cela m'auroit fait rire, si le départ subit de l'objet que j'adorois ne m'eut percé le coeur. Je suis resté là comme morte avec un pressentiment que je ne le verrois plus. On se moque des pressentimens, et on a raison, parce que le coeur ne parle pas à tout le monde; mais il ne m'a pas trompée. Salimbeni est mort très jeune l'année passée dans le Tirol en vrai philosophe. Je me suis trouvée réduite à devoir tirer parti de mon talent. Ma mere pensa de bien faire en poursuivant à me faire croire homme, parce qu'elle espéroit de me faire aller chanter à Rome. En attendant elle accepta le théâtre d'Ancone, où elle employa Petrone pour le faire danser en fille.

Après Salimbeni tu es le seul homme entre les bras duquel Thérese a fait des véritables offrandes à l'amour parfait; et il ne tient qu'à toi de me faire quitter aujourd'hui le nom de Bellino, que depuis la mort de Salimbeni je déteste, et qui commence même à me donner des embarras qui m'impatientent. Je n'ai fait que deux théâtres, et j'ai dû dans tous les deux, si j'ai voulu y être admise, subir le honteux examen, car on trouve par tout que je ressemble si bien à une fille qu'on ne veut me croire homme qu'après la conviction. Jusqu'à présent je n'ai eu à faire qu'à des vieux prêtres, qui de bonne foi se contentèrent d'avoir vu, et certifierent l'exegue; mais il faut que je me défende continuellement de deux sortes de gens qui m'obsedent pour obtenir des faveurs illicides, et honteles. Ceux qui connoissent amoureux de moi ne pouvant pas croire que je sois homme exigent que je leur fasse voir la vérité, et je ne peux pas me résoudre, parce que je crains qu'ils s'en convainquent par le tact ou, et pour lors je crains non seulement qu'ils

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

arracher le masque; mais qu'en devenant curieux ils ne veuillent mettre la machine en état de servir à des envies monstrueuses qui peuvent leur venir. Mais les perfides qui me persecutent à outrance sont ceux qui me declarent leur brutal amour en qualité de castrat comme je veux leur paroître. J'ai peur, mon cher ami, d'en poignarder quelqu'un. Helas! Mon ange! Mirrha! de cet opprobre. Viens moi avec toi. Je ne demande pas de devenir ta femme; je ne veux être que ta tendre amie, comme j'étois à Salimbeni; mon coeur est pur: je me sens faite pour être fidele à mon amant. Ne m'abandonne pas. La tendresse que tu m'as inspirée est la veritable: celle qui me venoit de Salimbeni procedoit de l'innocence. Je ne me crois devenue veritablement femme que depuis que j'ai gouté le parfait plaisir de l'amour entre tes bras.

Attendri jusqu'aux larmes, j'ai essuyé les siennes, et de bonne foi je lui ai donné parole de l'associer à ma destinée, interessé infiniment par l'histoire extraordinaire qu'elle m'avoit communiquée, et où j'avois vu tout le caractere de la verité, je ne pouvois pas cependant me persuader de lui avoir inspiré un vrai amour pendant mon sejour à Ancone. Comment aurois tu pu, lui dis-je, souffrir, si tu m'avois aimé, que je souffrisse tant, et que je me donnasse à tes rivales? — Helas! Mon ami. Pense à notre grande pauvreté, et à la difficulté que je devois avoir à me decouvrir. Je t'aimois; mais pouvois-je être sûre que l'inclination que tu me montrois ne fût un caprice? Me voyant passer si facilement de Cecile à Mazzine, j'ai cru que tu me traiterois de même d'abord que tu aurois satisfait à tes desirs. Mais je n'ai pu plus douter de ton caractere voyant le peu d'importance que tu attachois au bonheur de l'amour, lorsque j'ai vu ce que tu as fait sur le vaisseau turc avec cette esclave, et dans que ma presence la gêne. Elle t'auroit gêné, si tu m'avois aimé. J'ai eu peur de me voir meprisée aimée, et Dieu sait combien j'ai souffert. Mais m'as tu insultée, mon cher ami, de cent façon d'differentes, mais je plaidois ta cause. Je te voyois irrité, et devenu de vengeance. Ne m'as tu pas menacée aujourd'hui dans la voiture? J'ai avoue que tu m'as fait peur, mais ne t'avise pas de croire que ce soit la peur qui me determinera à te contenter. Non, mon cher ami, je me suis determinée à m'abandonner à toi d'abord que tu m'aurois enlevée d'Ancone jusque du premier moment que j'ai chargé Cecile d'aller te demander si tu voulois me conduire à Rimini — Quitte l'engagement que tu as à Rimini, et passons outre. Nous ne resterons à Bologne que trois jours, tu vendras à Venise avec moi et sous l'habit de ton vrai sexe, et sous un autre nom; je defie l'entrepreneur de l'opera de Rimini de te trouver — J'accepte. Ma volonté sera toujours la tienne. Salimbeni est mort. Tes ordres sont ma maîtresse

11 et je me donne à toi; tu auras mon coeur, et j'espere que je saurai me conserver le tien. — Laille, je t'en prie, que je le voye renouveau avec le singulier meuble que Salinbeni t'a donné — dans l'instant.

Elle sort du lit, elle met de l'eau dans un gobelet, elle ouvre sa malle, elle tire de hors sa machine, et ses gommes, ses fond, et elle l'adapte à sa figure. Je vois une chose incroyable. Une charmante fille qui paroissoit belle par tout, et qui avec ce meuble extraordinaire me sembloit encore plus interessante, car ce blanc pendeloque ne pouvoit porter aucun obstacle au reservoir de son sexe. Je lui ai dit qu'elle avoit bien fait à me permettre de la toucher, car elle m'auroit plongé dans l'horreur, et fait devenir ce que je n'étois pas, à moins qu'elle ne m'eut d'abord calmé en me declarant, j'ai voulu la convaincre que je ne mentois pas, et notre debat fut comique. Nous nous endormimes après, et nous nous reveillames fort tard.

Frappé par tout ce que j'avois entendu de la bouche de cette fille, par sa beauté par son talent, par la candeur de son ame, par ses tirades et par ses malheurs dont le plus cruel étoit certainement celui du faux personnage qu'elle devoit representer, qui l'exposoit à l'humiliation, et à l'opprobre, je me mis determiné à l'allocier à ma destinée, où à m'allocier à la sienne, car notre condition étoit à peu près la même.

Pourtant encore ma pensée plus loin, j'ai vu que d'abord que je me serois decidé à m'emparer d'elle, à me donner à elle, je devois apposer à cette union le sceau du mariage. Cela ne devoit selon les idées que j'avois dans ce tems là, qu'augmenter notre tendresse, notre estime reciproque, et celle de la société generale qui n'auroit jamais eu d'autre lien legitime qui le reconnoitre pour tel que consacré de loi civile. Son talent m'assuroit que le necessaire à la vie ne sauroit jamais nous manquer, et je ne desesperois pas du mien, quoique j'ignorasse encore et comment j'aurois pu entier parti. Notre amour reciproque se seroit trouvé lésé, et se seroit reduit à rien, si l'idée de vivre à ses depens eut pu m'humilier, ou si elle eut pu s'enorgueillir, prendre un empire sur moi, et changer la nature de ses sentimens par la raison qu'au lieu de devoir me reconnoitre pour son bienfaiteur, elle se seroit au contraire reconnue pour ma bienfaitrice. Si Thérese avoit eu une ame susceptible d'une pareille bassesse, elle devenoit digne de mon plus haut mepris. J'avois besoin de le savoir, je devois la sonder, il étoit necessaire de la mettre à une epreuve qui m'auroit developpé son ame avec la plus grande evidence. Dans cette idée voila le discours que je lui ai tenu.

Ma chere Thérese, tout ce que tu m'as dit me rend sûr que tu m'aimes, et la certitude dans laquelle tu te crois d'être devenue maitresse de mon coeur achève de me rendre amoureux de toi au point que je me sens

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

prêt à tout faire pour te convaincre que tu ne t'es pas trompée. Il RT
faut que je te fasse voir que je suis digne dépositaire d'une confidence, dont je 26 4
ne connois pas la plus noble avec une sincerité égale à la tienne. Nos
coeurs donc doivent se mettre l'un ci à ci de l'autre dans la plus parfaite
faite egalité. Je te connois actuellement; mais tu ne me connois pas. Tu
me dis que cela t'est egal, et ton abandon est la preuve de l'amour le plus
parfait; mais il me met trop au dessous de toi dans ce moment même
que tu pense d'achever de te rendre adorable me mettant au dessus.
Tu ne veux rien savoir, tu ne demande qu'à être à moi, et tu n'aspire qu'
à la possession de mon coeur. C'est beau, belle Therese, mais cela m'hu-
milie. Tu m'a confié tes secrets, je dois te confier les miens. Promets moi qu'après
avoir tout lu tu me dira sincerement tout ce qu'il y aura de changé dans
ton ame — Je te le jure. Je ne te cacherai rien; mais n'ayez pas la cru-
auté de me faire des fausses confidences. Je t'avertis qu'elles ne te servi-
ront de rien, si tu cherches de me decouvrir par elles moins digne de ta
tendresse; mais elles te degraderont un peu dans mon ame. Je ne veu-
drois pas te connoitre capable de ruse. Soye sûr de moi, comme je suis
sure de toi. Dis moi la verité, sans detour — La voici. Tu me supposes
riche; je ne le suis pas. Je n'aurai plus rien quand j'aurai fini de vider ma
bourse. Tu me supposes, peut etre, homme de grande naissance, et je suis d'une
condition ou inferieure, ou egale à la tienne. Je n'ai aucun talent lucra-
tif, aucun emploi, aucun fondement pour être certain que j'aurai de quoi man-
ger dans quelques mois. Je n'ai ni parens, ni ami, ni aucun droit pour pre-
tendre, et je n'ai aucun projet solide. Tout ce que j'ai à la fin n'est que jeunesse,
santé, courage un peu d'esprit, des sentimens d'honneur, et de probité, et quel-
ques commencemens de bonne litterature. Mon grand tresor est que je
suis mon maitre que je ne depens de personne, et que je ne crains pas le malheur.
Mon caractere plié à être dissipateur. Voila ton homme. Belle Therese reponds.
Commence par apprendre que je suis sûr que tout ce que tu m'a dit est la
pure verité, et sache que dans ton recit rien ne m'a étonné que le noble courage
avec le quel tu me l'a dite. Sache aussi que dans certains moments à tra-
vers ta je t'ai jugé tel que tu viens de te decrire; et que bien loin d'en être effrayée,
je desirois de ne pas me tromper, car je me trouvois pour lors plus [illegible]
à esperer de faire ta conquête. Mais dis moi. Puisqu'il est vrai que tu es pauvre,
que tu ne tiens à rien, et que tu es même un peu avare pour l'economie,
promets moi que je te dira que j'en suis bien aise, car naturellement en m'aimant,
tu ne pourras me perdre le present que je vais te faire. Le present consiste dans
la personne que tu aimes. Je me donne à toi; je suis à toi; j'aurai soin de toi. Ne
pense à l'avenir qu'à m'aimer; mais uniquement. Depuis ce moment je ne
suis plus Bellino. Allons à Venise, et mon talent nous gagnera la vie; et si

RB 265

Tu ne veux pas aller à Venise, allons où tu voudras. — Je dois aller à Constantinople — Allons y. Si tu as peur de me perdre à cause d'inconstance, epouse moi, et pour lors ton droit sur moi deviendra legal. Je ne le dis pas qu'etant marié je t'aimerai d'avantage; mais le titre flatteur de ta femme me plaira, et nous en irons. — Fort bien. Après demain, pas plus tard, je t'épouserai à Bologne; car je veux te rendre appartenante à moi par tous les liens imaginables. — Me voilà heureux. Nous n'avons rien à faire à Rimini. Nous partirons d'ici de: main matin. Il est inutile de nous lever. Mangeons au lit, et après déjeunons l'amour — C'est très bien parlé!

Après avoir passé la seconde nuit dans le plaisir, et le contentement, nous pas: sames à la pointe du jour, et après avoir voyagé quatre heures nous pensames à déjeuner. Nous étions à Pesaro. Dans le moment que nous allions remonter en voiture pour suivre notre voyage, voilà un bas officier accompagné de deux fusiliers qui nous demande notre nom, et tout de suite notre passeport. Bellino lui donne le sien; je cherche le mien, et je ne le trouve pas. Je savois avec les lettres du cardinal et du chevalier de Zelada, je trouve les lettres, et je ne trouve pas le passeport: toutes mes diligences sont inutiles. Le caporal s'en va après avoir ordonné au postillon d'attendre. Une demi heure après, il revient, il rend à Bellino son passeport lui disant qu'il étoit le maître de partir, mais quant à moi, il a ordre de me conduire chez le commandant. Le commandant me de: mande pourquoi je n'avois pas de passeport — Parce que je l'ai perdu — On ne perd pas un passeport — On le perd, et c'est si vrai que je l'ai perdu — Vous ne passerez pas outre — Je viens de Rome, et je vais à Constantinople porter une lettre du cardinal Acquaviva. Voici la lettre cachetée à ses armes. — Je vais vous faire conduire chez M. de Lager.

On me conduit devant ce fameux general qui étoit debout entouré de tout son etat major. Après lui avoir dit tout ce que j'avois dit au commandant, je le prie de me laisser poursuivre mon voyage — La grace que je peux vous faire est de vous tenir aux arrets jusqu'à ce qu'il vous arrive de Rome un nouveau passeport sous le même nom que vous avez donné à la consigne. Le malheur de perdre un passeport ne peut arriver qu'à un étourdi, et le cardinal apprendra à ne pas donner des commissions à des étourdis.

Il ordonna alors de me faire mettre aux arrets à la grande garde hors de la ville qu'on appelloit Ste Marie après que j'aurois écrit à Rome pour avoir un nouveau passeport. On m'a donc reconduit à la poste, où j'ai écrit au cardinal mon malheur, le suppliant de m'envoyer sans perte de tems le pas: seport, et j'ai envoyé (lui envoyant) ma lettre par estafette. Je le priois d'envoyer le pas: seport en droiture à la secretairerie de guerre; j'attendois à Bologne. Après cela, j'ai embrassé Bellino — Therese que ce contretems devoit. Je lui ai

dit d'aller m'attendre à Rimini, et je l'ai forcée à accepter cent ecquins.
Elle vouloit rester à Pesaro; mais je n'y ai pas consenti. J'ai fait delier mon
mule, et après l'avoir repartir je me suis laissé conduire à la grande
garde. Ce sont des moments dans les quels tout optimiste doute de
son systeme; mais un stoycisme, qui n'est pas difficile sait resouffrir les
mauvaise influence. Ce qui me fit une tres grande peine fut l'angoisse de
Therese, qui me voyant ainsi arraché de ses bras dans le premier moment de
notre union etouffoit voulant à force retenir ses larmes. Elle ne m'auroit pas
quitté, si je n'avois pu la rendre sûre qu'elle me reverroit dans dix jours à
Rimini. Elle fut d'ailleurs tres persuadée qu'elle ne devoit pas rester à Pesaro.
A Ste Maria, l'officier me mit dans le corps de garde où je me suis assis sur ma mâle.
C'étoit un maudit catalan, qui ne m'honora pas seulement d'une réponse
quand je lui ai dit que j'avois de l'argent, que je voulois un lit, et un domestique
pour faire tout ce qui m'étoit necessaire. J'ai dû passer la nuit couché sur la
paille, sans avoir rien mangé, entre des Etats catalans. C'étoit la seconde nuit
dans ce gout là que je passois à la suite de delicieuses. Mon Dieu s'amusoit à
me traiter ainsi pour me prouver le plaisir de faire des comparaisons. C'est
une rude école; mais son effet est immanquable, principalement dans les
hommes qui tiennent un peu de la nature du Stokfiche.
Pour fermer la bouche à un philosophe qui ose vous dire que dans
la vie de l'homme la masse des peines est superieure à celle
des plaisirs, demander lui s'il voudroit d'une vie où il n'y auroit
ni peines ni plaisirs. Il ne vous repondra pas ou il balancera; car s'il dit
que non, il la cherit, et s'il la cherit il l'avoue agréable, ce qu'elle ne
pourroit pas être, si elle étoit penible; et s'il vous dit que oui, il se con-
fesse pour lot, car il est obligé de concevoir le plaisir dans l'indifference.
Quand nous souffrons, nous nous prouvons le plaisir d'esperer la fin
de la souffrance, et nous ne nous trompons jamais, car notre pri
dans le quel
aller est le sommeil, ~~jouissance~~ des reves heureux nous consolent, et calment;
et quand nous jouissons, la reflexion que notre joye sera suivie de peine
ne vient jamais nous troubler. Le plaisir donc dans son actualité est tou-
jours pur; la peine est toujours tempérée.
Vous avez l'age de vingt ans. Le lecteur de l'univers voulant vous dire je Re
donne trente ~~années~~ ans de vie, dont quinze seront douloureux, et quinze de-
licieux. Les uns, et les autres ~~toujours~~ jamais discontinués. Choisis. Veut
tu commencer par les douloureux, ou par les delicieux?
Avouez Lecteur, quelque sot voyez, que vous répondriez mon Dieu,
je commence par les quinze années malheureuses. Dans l'attente cer-
taine des quinze années delicieuses je suis sûr d'avoir la force de supporter
mes douleurs.
Voyez vous, mon cher Lecteur la consequence de ses raisonnements, l'homme
sage, croyez moi, ne sauroit jamais être entièrement malheureux. Il est

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

même toujours heureux, dit mon maître Horace, nisi quem pituita molesta est.
Mais quel est l'homme qui ait toujours la pituite?

Le fait est que dans cette maudite nuit à S.te Marie de Pesaro j'ai peu perdu, et beaucoup gagné, car à l'egard de Therese étant sûr de la rejoindre en dix jours, ce n'étoit rien. Ce que j'ai gagné regarde l'école de la vie de l'homme. J'ai gagné un système contre l'étourderie. Prevoyance. Il y a cent contre un à parier qu'un jeune homme qui a perdu une fois sa bourse, et une autre fois son passeport, ne perdra plus ni l'un ni l'autre. Aussi ces deux malheurs ne me sont-plus arrivés. Ils me seroient arrivé encore, si je n'avois pas eu toujours peur qu'ils m'arrivent. Un étourdi n'a jamais peur

Le lendemain quand on remonta la garde on me consigna à un officier à physionomie revenante. Il étoit françois. Les françois m'ont toujours plu: les espagnols tout au contraire. J'ai cependant été souvent la dupe des françois, jamais des espagnols. Mettons nous de nos goûts.

Par quel hazard, M. l'abbé, me dit cet officier, ai-je l'honneur de vous avoir sous ma garde?

Voila un style qui d'abord fait respirer. Je l'informe de tout, et après avoir fait écouté, il trouve tout plaisant. A la verité dans ma pauvre aventure je ne trouvois rien de plaisant; mais un homme qui la trouvoit plaisante ne pouvoit pas me déplaire. Il mit d'abord à mon service un valet qui pour mon argent me trouva lit, sieges, table, et tout ce qui m'étoit necessaire. Il fit mettre mon lit dans sa propre chambre.

Après m'avoir fait dîner avec lui, il me proposa une partie de piquet, et j'ai perdu jusqu'au soir trois ou quatre ducats; mais il m'avertit que ma force n'étoit pas egale à la sienne, et encore moins à celle de l'officier qui devoit monter la garde le lendemain. Il me conseilla donc de ne pas jouer, et j'ai suivi son conseil. Il me dit aussi qu'il avoit du monde à souper, et qu'après il y auroit une banque de Pharaon: il me dit que ce seroit un banquier contre lequel je ne devois pas jouer. Il me dit que c'étoit un grec. Les joueurs vinrent, on joua toute la nuit, les ponters perdirent et maltraiterent le banquier, qui les laissant dire mit l'argent dans sa poche après avoir donné sa part à l'officier mon ami qui s'étoit interessé dans la banque. Ce banquier s'appelloit D. Bepe il gadetto: ayant j'ai demandé à l'officier pourquoi connu à son langage qu'il étoit napolitain, il m'expliqua il m'avoit dit qu'il étoit grec. Il me dit alors ce que ce mot vouloit dire; et la leçon qu'il me fit sur cette matiere me fut utile dans la suite.

Pour quatre ou cinq jours de suite il ne m'est rien arrivé. Le sixième jour, j'ai vu reparoitre le même officier françois qui m'avoit bien traité. Me revoyant il me felicita de bonne foi de me trouver encore là: j'ai pris le compliment pour ce qu'il valoit. Vers le soir, les mêmes joueurs vinrent, et le même D. Bepe après avoir gagné reçut le titre de fripon, et un coup de canne que très gravement il dissimula. Neuf ans après, je l'ai vu à Vienne

devenu capitaine au service de l'imperatrice Marie Therese nb
ayant le nom d'Affligio. Dix ans après cette epoque je l'ai vu colonel; en
suite je l'ai vu riche d'un million, et en fin il y a treize à quatorze
ans je l'ai vu aux galeres. Il etoit joli, et c'est plaisant, la physionomie,
toute jolie qu'elle etoit, elle etoit patibulaire. J'en ai vu d'autres dans
ce gout: cagliostro par exemple, et quelqu'un autre qui n'est pas
encore aux galeres; mais qu'il n'y echoppera pas parceque nous
l'entendrons bientôt. Si le lecteur est curieux je lui dirai tout à l'or
reille.

Je neus à dix jours j'etois connu, et aimé de toute l'armée alle-
dant mon passeport qui ne pouvoit pas tarder. J'allois me prome-
ner meme hors de vue de la sentinelle; et on avoit raison de
ne pas craindre ma fuite, car j'aurois eu grand tort d'y penser; mais
voila un des plus singuliers accidens qui me soit arrivé dans ma vie.

Me promenant à six heures du matin à cent pas du corps de garde,
j'observe un officier, qui descend de son cheval, l'ud met la bride sur le
cou, et va quelque part. Reflechissant à la tranquillité de ce
cheval qui se tenoit là comme un fidele domestique auquel
son maitre auroit ordonné de l'attendre, je l'approche, et sans
aucun derrain, je lui prens la bride, je mets le pied dans l'etrier,
et je le monte. C'etoit la premiere fois de ma vie que je mon-
tois à cheval: je ne sais pas si je l'ai touché avec ma canne, ou a-
vec mes talons; le cheval part comme la foudre, et ventre à terre,
lorsqu'il se sent pressé de mes talons, avec lesquels je ne le servois
que pour m'y tenir dessus, ayant meme le pied droit hors de l'
etrier. La derniere poste avancé m'ordonne d'arreter: c'etoit un
ordre que je ne savois pas executer. Le cheval ~~ca~~ son chemin
s'entens des coups de fusil qui me manquent. Au premier poste a-
vancé des autrichiens on arrete mon cheval, et je remercie Dieu de
pouvoir descendre. L'officier des hussards me demande où j'allois si
vite, et je reponds, sans y penser, que je ne pouvois en rendre compte
qu'au prince Lobkowitz, qui commandoit l'armée, et etoit à Rimini.
L'officier alors fait vite monter à cheval deux hussards qui après m'
avoir fait monter sur un autre me conduisent au galop à Rimini,
me presente à l'officier de la grande garde qui me fait d'abord con-
duire devant le prince.

Il etoit tout seul, je lui conte la pure verité, qui le fait rire, et me
dire que tout cela etoit fort peu croyable. Il me dit qu'il devoit me
faire mettre aux arrets; mais qu'il vouloit bien m'épargner cette peine,
Il appelle un adjudant, et il lui ordonne de m'accompagner lors de la

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

porte de Cesene. Puis se tournant à moi, en presence de l'officier, il me dit que de là je pourois aller où bon me semblerait; mais il me dit de prendre bien garde à ne pas retourner dans son armeè sans un passeport, car il me feroit mal passer mon tems. Je lui demande si je pouvois demander mon cheval. Il me repond que le cheval ne m'appartenoit pas.

Je fus faché de ne l'avoir pas pris de me renvoyer à l'armeè espagnole. L'officier qui devoit me conduire hors de la ville, passant par devant un caffé me demanda si je voulois prendre une tasse de chocolat, et sans y entrer. Je vois Petrone, et dans le moment que l'officier pour soit à quelqu'un je lui ordonne de faire semblant de ne pas me connoître, et en même tems je lui demande où il logeoit, et il me le dit. Après avoir pris du chocolat, il paya, nous partons, et chemin faisant il me dit son nom je lui dis le mien, et l'histoire du rare accident qui etoit la cause que je fois à Rimini. Il me demande si je m'etois arreté quelques jours à Rimini, je lui dis que oui, et je le vois sourire. Il me dit que je pouvois prendre un passeport à Bologne, retourner à Rimini, et à Pesaro sans rien craindre, et recouvrer ma mâle en payant le cheval à l'officier auquel je l'avois enlevé. Avec ces discours nous arrivames Lors de la porte où il me souhaita bon voyage.

Je me vois en liberté, avec de l'or, des bijoux; mais sans ma mâle. Where etoit à Rimini, et il m'etoit defendu d'y retourner. Je me determine d'aller cité à Bologne, prendre un passeport, et retourner à l'armeè d'Espagne, où j'etois sur que le passeport de Rome devoit aussi avoir. Je ne pouvois par une resolution à abandonner ma mâle, qui m'a me suivre de Where jusqu'à la fin de son engagement avec l'entrepreneur de l'opera de Rimini.

Il pleuvoit; j'etois en bas de voye, j'avois besoin d'une voiture. Je m'arrete sous la porte d'une chapelle pour attendre que la pluye cesse. Je tourne ma belle redingote pour n'etre pas connu comme abbé. Je demande à un paysan s'il avoit une voiture pour me conduire à Cesena, et il me repond qu'il en avoit une à une demi heure de là; je lui dis d'aller la prendre, l'assurant que je l'attendrois; mais voila ce qui m'est arrivé. Une quarantaine de mulets chargés qui alloient à Rimini passe devant moi. La pluye tomboit toujours. Je m'avoisine à un de ces mulets, et je lui mets la main sur le cou, en venté sans y penser, et allant à pas lent comme le mulet j'entre de nouveau dans la ville de Rimini et ayant l'air d'un muletier personne ne me dit le mot; les muletiers mêmes ne m'ont pas peut être apperçu. À Rimini j'ai donné deux bayoques au premier polisson

que j'ai vu pour me faire conduire à la maison, où logeoit Therese. 28
Avec mes cheveux sous un bonnet de nuit, mon chapeau rabattu, ma
belle carne cachée sous ma redingote tournée, j'avois l'air de rien. D'abord
que je me fus vu dans la maison, j'ai demandé à une servante où lo-
geoit la mere de Bellino, elle me mene à sa chambre, et je vois Bellino,
mais habillé en fille. Elle étoit là avec toute la famille. Patrone
les avoit prevenus. Après leur avoir dit toute la courte histoire, je leur
fais comprendre la necessité du secret, et chacun jure que de la part
personne ne saura que j'étois là; mais Therese est au desespoir de me
voir dans un si grand danger, et malgré l'amour, et la joye qu'elle
ressentoit en me revoyant elle condamne ma démarche. Elle me dit que
je dois absolument trouver le moyen de partir pour Bologne, et me
venir avec un passeport comme M. Vais me l'avoit dit. Elle me dit
qu'elle le connoissoit, que c'étoit un très honete homme, et qu'il venoit
chez elle tous les soirs, et que par consequent je devois me cacher. Nous
avions le tems d'y penser. Il n'étoit que huit heures. Je lui ai promis
de partir; et je l'ai tranquillisé à l'assurant que j'en trouverois le mo-
yen sans etre observé de personne. Patrone en attendant est allé faire
des recherches pour savoir si des muletiers partoient. Il me revint fa-
cile de partir comme j'étois arrivé.

Mheresa m'ayant conduit dans sa chambre me dit que mesme a-
vant d'entrer dans Rimini elle avoit rencontré l'entrepreneur
de l'opera, qui l'avoit d'abord conduite à l'appartement qu'elle de-
voit occuper avec sa famille. Tête à tête, elle lui avoit dit qu'étant real-
lement fille, elle ne se soucioit plus de representer comme castrat, et
que partout il ne la verroit à l'avenir qu'habillée avec les habits de
son sexe. L'entrepreneur lui en avoit fait compliment. Rimini de-
pendant d'une autre legation, il n'y étoit pas defendu comme à Ancone
de faire monter sur le theatre des femmes. Elle conclut par me dire que
n'étant engagée que pour vingt representations qui commenceroient a-
près Paques, elle seroit libre au commencement de May, et qu'ainsi,
si je ne pouvois pas demeurer à Rimini, elle iroit me rejoindre où je
voudrois à la fin de son engagement. Je lui ai dit que d'abord que mo-
yennant un passeport je n'aurai rien à craindre à Rimini rien ne mem-
pecheroit d'y passer les six semaines avec elle. Sachant que le Baron
Vais alloit chez elle, je lui ai demandé si c'étoit elle qui lui avoit dit que je
y étois arreté trois jours à Ancone, et elle me dit qui oui, et qu'elle lui avoit même

dit qu'on m'avoit arrêté faute d'avoir un passeport. J'ai alors compris la raison de son arrivée.

Après cet entretien qui étoit essentiel, j'ai reçu les compliments de la mère, et de mes petites femmes, qui me parurent moins gayes, et moins ouvertes, parce qu'elles se sentoient sûres que Bettino qui n'étoit plus castrat, ni leur frère devoit s'être emparé de moi en qualité de Mr Leveret. Thérèse le trompoient pas, et je n'ai eu garde de leur donner un seul baiser. J'ai accueilli avec beaucoup de patience toutes les plaintes de la mère qui prétendoit que Mr Thérèse la déconsidérant pour fille avoit perdu la fortune, puisque pour le carnaval prochain elle auroit reçu à Rome mille ecquins. Je lui ai dit qu'à Rome on l'auroit découverte, et qu'on l'auroit tenue pour toute la vie dans un mauvais couvent.

Malgré l'état violent, et la dangereuse situation où j'étois, j'ai passé toute la journée tête à tête avec ma chère Mr Thérèse, dont il me semblait d'être toujours plus amoureux. Elle sortit à huit heures du soir de mes bras, ayant entendu arrêter quelqu'un, et Bellino la tira à l'obscur. J'ai vu le baron Vais entrer, et Mr Thérèse lui donner la main à baiser comme une princesse. La première nouvelle qu'il lui donna fut celle qui me regardoit: elle montra de l'enjouement, et elle accueillit avec un air d'indifférence le conseil qu'il lui dit de m'avoir donné de revenir à Rimini avec un passeport. Il passa une heure avec elle, et j'ai trouvé Thérèse adorable dans toutes les manières, conservant un maintien qui ne pouvoit de nulle façon choquer dans mon cœur la moindre étincelle de jalousie. Marine fut celle qui alla l'éclairer vers les dix heures, et Mr Thérèse retourna d'abord entre mes bras. Nous soupames avec plaisir, et nous nous disposions à aller nous coucher lorsque Pétrone nous dit que deux heures avant jour six mulets partoient pour Cesene avec trente mulets, et qu'il étoit sûr qu'allant à l'écurie un seul quart d'heure avant qu'ils partent, et trouvant avec eux, il me seroit facile de partir avec [redacted] sans même leur faire un mystère. J'ai vu qu'il disoit vrai, et je me suis donné le moment de revenir à suivre le conseil de ce gueux qui s'engageoit de me réveiller à deux heures du matin. Il n'eut pas besoin de me réveiller. Je me suis vite habillé, et je suis parti avec Pétrone laissant ma chère Mr Thérèse certaine que je l'adorois, et que je lui serois constant; mais inquiète sur ma sortie de Rimini. Elle vouloit me remettre soixante ecquins qui lui restoient encore. Je lui ai demandé en l'embrassant ce qu'elle penseroit de moi si je les prenois.

Ayant dit à un muletier, avec lequel j'ai bu, que je monterois volontiers sur

un de ses mulets jusqu'à Savignan, il me repondit que j'en étois le maitre; mais que je ferois bien à ne le monter que hors de la ville en passant la poste à pied comme si j'étois un d'entr'eux.

C'étoit ce que je voulois. Personne ne m'a quitté qu'à la poste, où il reçut une bonne marque de ma reconnoissance. Ma sortie de Rimini fut aussi heureuse que mon entrée. J'ai quitté les muletiers à Savignan, où après avoir dormi quatre heures, j'ai pris la poste jusqu'à Bologne où j'ai trouvé une mauvaise auberge.

Dans cette ville je n'ai eu besoin que d'un jour pour voir qu'il me seroit impossible d'avoir un passeport. On me disoit que je n'en avois pas besoin, et on avoit raison; mais je savois que j'en avois besoin. J'ai pris le parti d'écrire à l'officier françois qui m'avoit fait politesse le second jour qu'on m'a mis aux arrets de s'informer à la secretairerie de guerre si mon passeport étoit arrivé, et s'il étoit de me l'envoyer, le priant en attendant de s'informer qui étoit le maitre du cheval que j'avois enlevé, trouvant très juste de le lui payer. Enfin tout cas, je me suis déterminé d'attendre réponse à Bologne, et je lui ai fait part de ma resolution dans le meme jour, le priant de ne me laisser jamais sans ses lettres

Après avoir mis à la poste ces deux lettres, le lecteur verra ce que je me suis déterminé de faire dans le meme jour

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Nv II

Chap. III

Chap XIII Bruyère

(Fin du premier Tome)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

14.

Chapitre XIII

B1
273

Je mets bas l'habit ecclesiastique pour m'habiller en officier militaire. Je laisse aller M. Lievere à Naples. Je vais à Venise, je me mets au service de ma patrie, je m'embarque pour Corfou, je descens pour aller me promener à Ossara

A Bologne, je me suis logé dans une auberge où n'alloit personne pour n'etre pas observé. Après avoir écrit mes lettres, et m'être determiné à y attendre M. Lievere, je me suis acheté des chemises, et le retour de ma malle etant incertain, j'ai pensé à m'habiller. Reflechissant qu'il n'y avoit plus d'apparence que je puisse faire fortune en qualité d'ecclesiastique, j'ai formé le projet de m'habiller en militaire et en état d'ecclesiastique, j'ai formé le projet de m'habiller en militaire dans un uniforme de caprice, etant sûr de ne pouvoir être forcé à rendre compte de mes affaires à personne. Venant de deux armées, où je n'avois vu un autre habit respecté que le militaire, j'avois vu la devenir respectable aussi. Je me faisois d'ailleurs une vraye fête de retourner à ma patrie sous les enseignes de l'honneur où on ne m'avoit pas mal maltraité sous celles de la religion.

Je demande un tailleur; on m'en fait venir un qui s'appelloit Morte. Je lui fais entendre comment, et de quelles couleurs l'uniforme que je vois doit être composé, il me prend la mesure, il me donne des echantillons de drap que je choisis, et pas plus tard que le lendemain il me porte tout ce qui m'étoit necessaire pour representer un disciple de Mars. J'ai acheté une longue epée, et avec ma belle canne à la main, un chapeau bien tourné à corne noire, mes cheveux coupés en face et une longue queue postiche, je suis sorti pour en imposer ainsi à toute la ville. Je suis d'abord allé me loger au Pelerin. Je n'ai jamais eu un plaisir de cette espece pareil à celui que j'ai ressenti me voyant au miroir habillé ainsi. Je me trouvois fait pour être militaire, il me semblait d'être etonnant. Sûr de n'être connu de personne, je jouissois des histoires qu'on forgeroit sur mon compte à mon apparition au caffé le plus frequenté de la ville.

Mon uniforme étoit blanc, veste bleue, avec un nœud d'epaule argent, et or, et nœud d'epée à l'avenant. Très content de mon air, je vais au grand caffé, où je prens du chocolat, lisant la gazette sans y faire attention. J'étois enchanté de me voir entouré faisant semblant de ne pas m'en appercevoir. Tout le monde curieux se parloit à l'oreille. Un audacieux, mendiant un propos, osa m'adresser la parole; mais n'ayant repondu qu'un monosyllabe, j'ai decouragé les plus agueris interrogateurs du caffé. Après m'être beaucoup promené sous les plus belles arcades je suis allé dîner tout seul à mon auberge.

L'hote à la fin de mon dîner monta avec un livre pour y écrire mon nom.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

— Casanova — Vos qualités? — Officier — A quel service? — Aucun — Votre patrie? — Venise — D'où venez vous? — Ce ne sont pas vos affaires.

Je me trouve très content de mes reponses. Je vois que l'Abbé n'est venu me faire toutes ces questions qu'excité par quelque curieux; car je savois qu'on vivoit à Bologne en pleine liberté.

Le lendemain je suis allé chez le banquier Orsi me faire payer ma lettre de change. J'ai pris cent sequins, et une lettre de six cent sur Venise. Puis je suis allé me promener à la montagnola. Le troisieme jour dans le moment que je prenois du caffé après dîner, on m'annonce le banquier Orsi. Surpris de cette visite, je le reçois, et je vois avec lui monseigneur Cornaro que je fais semblant de ne pas connoitre. Après m'avoir dit qu'il venoit m'offrir de l'argent sur mes traites, il me presente le prelat. Je me leve, lui disant que j'etois enchanté de faire sa connoissance. Il me dit que nous nous connoissions deja de Venise, et de Rome; je lui reponds d'un air mortifié que certainement il se trompoit. Le prelat devient alors serieux, et au lieu d'inviter il me demande excuse, d'autant plus qu'il croyoit de savoir la raison de ma reserve. Après avoir pris du caffé, il s'en va m'invitant à aller dejeuner chez lui le lendemain.

Decidé de poursuivre à me desavouer, j'y fus. Je ne voulois pas convenir d'être le même que Monsignor connoissoit à cause de la fausse qualité d'officier que je m'etois donnée. Notre dame l'imposture comme j'etois, j'ignorois qu'à Bologne je ne courois aucun risque.

Le prelat, qui alors n'etoit que protonotaire apostolique, me dit, prenant avec moi du chocolat, que les raisons de ma reserve pouvoient être très bonnes; mais que j'avois tort de manquer de confiance en lui, puisque l'affaire en question me feroit honneur. A ma reponse que je ne savois pas de quelle affaire il me parloit, il me pria de lire un article de la gazette de Pesaro qu'il avoit devant lui. » M. de Casanova, officier au regiment de » la reine, a deserté, après avoir tué en duel son capitaine. On ne sait pas » les circonstances de ce duel; on sait seulement que le susdit officier a pris la » route de Rimini sur le cheval de l'autre qui est resté mort.

Mes surpris de ce melange où fort peu de vrai etoit mêlé au faux, me conservant maitre de ma physionomie, je lui dis que le Casanova dont la gazette parloit devoit être un autre — Cela se peut; mais vous êtes certainement le même que j'ai vu il y a un mois chez le cardinal Acquaviva, et il y a deux ans à Venise chez ma mere madame Corner, Buchetti d'Ancone aussi vous qualifie d'abbé dans sa lettre de change à Orsi — Fort bien, monseigneur, V. Excellence m'oblige à en convenir; je suis le même; mais je vous supplie de borner là toutes les questions ultérieures que vous pourriez me faire. L'honneur m'oblige aujourd'hui au plus rigoureux silence — Cela me suffit, et je suis content. Parlons d'autre chose.

Après plusieurs propos tous polis, je l'ai quitté le remerciant de toutes ses offres. Je ne l'ai revu que seize ans après. Nous en parlerons quand nous nous verrons là.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Riont en moi même de toutes les fausses Histoires, et des BB 275
circonstances qui se combinant pour leur donner le caractere de la ve=
rité, je suis devenu jusque de ce tems là grand pyrrhonien en fait de verités
historiques. Je jouissois d'un vrai plaisir, nourrissant, precieusement par
ma reverie, dans la tete de l'abbé Cornaro la croyance que je fesois
le meme Casanova dont la gazette de Pesaro parloit. J'etois sûr qu'il
en ecriroit à Venise, où ce fait me feroit honneur, au moins jusqu'
au moment où on pourroit avoir la verité, qui pour lors just=
fieroit ma fermeté. Par cette raison je me suis determiné d'y aller
d'abord que j'ai reçu une lettre de Therese. J'ai epargné de la faire
venir à Venise; c'etoit à Venise que je pouvois l'attendre beau=
coup plus commodement qu'à Bologne; et rien n'auroit pu dans ma
patrie m'empecher de l'epouser publiquement. En attendant
cette fable m'amusoit. Je m'attendois tous les jours à la voir tirer du
clair sur la gazette. L'officier Casanova devoit tirer du cheval sur le
quel le gazetier de Pesaro l'avoit fait partir, tout comme j'etois du
capria que j'avois eu de m'habiller en officier à Bologne pour donner
matiere à tout ce conte

Le quatrieme jour de ma demeure dans cette ville j'ai reçu une
grosse lettre de Therese par les mains d'un exprès. Cette lettre enfermoit
deux feuilles volantes. Elle me disoit que le lendemain de mon depart
de Rimini, le baron Vais avoit conduit chez elle le duc de Castrogiovano
qui après l'avoir entendue chanter au clavecin lui avoit offert mille
ecus pour un an, et voyage payé, si elle vouloit chanter sur le theâtre
de S. Charles. Elle devoit y etre dans le mois de May. Elle m'envoyoit
la copie de l'ecriture qu'il lui avoit faite. Elle lui avoit demandé huit
jours pour lui donner une reponse, et il les lui avoit accordés. Elle
n'attendoit que la reponse à la lettre qu'elle m'envoyoit pour signer l'e=
criture du duc, ou pour refuser son offre.

L'autre feuille volante etoit une ecriture qu'elle me feroit directe=
ment par la quelle elle s'engageoit à mon service pour toute sa vie.
Elle me disoit que si je voulois aller à Naples avec elle, elle iroit me rejoin=
dre où je lui marquerois, et que si j'avois de l'aversion ~~à retourner~~
à retourner à Naples, je devois mepriser cette fortune, et etre certain qu'
elle ne connoissoit ni autre fortune ni autre bonheur que celui de
faire tout ce qui pouvoit me rendre content et heureux

Cette lettre m'ayant mis dans la necessité de penser, j'ai dit à l'exprès de
retourner le lendemain. Je me trouvois dans la plus grande irresolu=
tion: ~~Ce fait~~ pour la premiere fois de ma vie que je me suis trouvé dans
l'impuissance de me determiner. Deux motifs egaux en force dans

la balance l'empechoit de se pencher ni d'un coté ni de l'autre, Je ne pouvois ni ordonner à Therese de mepriser une si belle fortune, ni la laisser aller à Naples sans moi, ni me resoudre à aller à Naples avec elle. La seule pensée que mon amour pût mettre un obstacle à la fortune de Therese me faisoit frémir; et ce qui m'empachoit d'aller à Naples avec elle étoit mon amour propre encore plus fort que le feu qui me faisoit bruler pour elle. Comment pouvois-je me determiner à retourner à Naples reste à huit mois après que j'en etois parti, y paroissant sans autre état que celui d'un lache qui vivoit au depens de la femme ou de la maitresse? Qu'auroit dit mon cousin D. Antonio, les Polo pere et fils, D. Lelio Corraro, et toute la noblesse qui me connoissoit? Je frissonnois en pensant aussi à D. Lucrezia, et à son mari. Me voyant la mepris de tout le monde, la tendresse avec laquelle j'aimois Therese auroit elle empeché que je ne me trouvasse malheureux? Associé à son sort ~~ou celui de Therese~~ mari ou amant, je me serois trouvé avili, humilié, et devenu rampant par office, et par metier. La reflexion que dans le plus beau moment de ma jeunesse j'allois renoncer à tout espoir de la grande fortune pour laquelle il me paroissoit d'être né donna à la balance une si forte secousse que ma raison imposa silence à mon coeur. J'ai pris un expedient qui me fit gagner du tems. J'ai ecrit à Therese d'aller à Naples, et d'être sûre que j'irois la rejoindre ou dans le mois de Juillet, ou à mon retour de Constantinople. Je lui ai recommandé de prendre avec elle une femme de chambre à l'air honete pour paroître dans le grand Naples avec decence, et de se conduire de façon que je puisse devenir son mari sans rougir de lui. Je prevoyois que la fortune de Therese devoit dependre de sa beauté plus encore que de son talent, et tel que je me connoissois je savois que je ne pourrois jamais etre ni amant ni mari comode.

Mon amour a cedé à ma raison; mais mon amour n'avoit pas été si complaisant une semaine avant ce moment là. Je lui ai ecrit de me repondre à Bologne par le même exprès, et j'ai reçu trois jours après sa derniere lettre dans laquelle elle me dit qu'elle avoit signé l'écriture, qu'elle avoit pris une femme de chambre qui pouvoit representer comme sa mere, qu'elle partiroit à la moitié du mois de May, et qu'elle m'attendroit jusqu'au moment dans lequel je lui écrivois que je ne pensois plus à elle. Quatre jours après la reception de cette lettre je suis parti pour Venise, mais voici ce qui m'est arrivé avant mon depart. L'officier françois auquel j'avois écrit pour reconnoitre ma mâle, lui offrant de payer le cheval que j'avois emporté, ou qui m'avoit emporté, m'écrivit que mon passeport etoit arrivé, qu'il etoit à la chancellerie de guerre, et

qu'il pouvoit me l'envoyer facilement avec ma malle si je voulois me donner la peine d'aller payer cinquante doblons pour le cheval que j'avois enlevé à D. Marcello Biese commissionaire de l'armeé d'Espagne qui demeuroit dans la maison qu'il me nommoit. Il me dit qu'il avoit écrit tout le fait au mesme Biese, qui recevant la somme s'engageoit lui même par ecrit de me faire parvenir ma malle et mon passeport.

Charmé de voir tout en bon ordre, je fus sur le champ chez le commissionaire qui demeuroit avec un capitaine que j'ai nommé, qui s'appelloit Batagia. Je lui ai compté l'argent, et le lendemain matin même du jour que j'ai quitté Bologne j'ai reçu ma malle et mon passeport. Monsr Bologna a vu que j'avois payé le cheval, ce qui confirma à l'abbé de Cornaro que j'étois le même qui avois tué en duel mon capitaine.

Pour aller à Venise j'étois obligé de faire la quarantaine, mais je m'étois déterminé à ne pas la faire. Elle subsistoit encore parceque les deux gouvernemens respectifs s'étoient piqués. Les capitaines vouloient que le pape fut le premier à ouvrir ses frontieres aux vaisseaux, et le pape prétendoit le contraire. La chose ne s'étoit pas encore accomodée, et le commerce souffroit. Voila comment je m'y suis pris sans rien craindre; malgré que l'affaire fut delicate; car à Venise principalement la rigueur en matiere de santé étoit extreme; mais dans ce tems là un de mes plus grands plaisir étoit celui de faire tout ce qui étoit defendu, ou du moins difficile.

Sachant que le passage étoit libre de l'état de Mantoue à celui de Venise, et de celui de Modene à celui de Mantoue, j'ai vu que si je pouvois entrer dans l'état de Mantoue faisant croire que je venois de Modene tout seroit fait. Je pensois de prendre le Pô quelque part, et j'irois à Venise en droiture. J'ai donc pris un voiturier pour qu'il me conduise à Revere. C'est une ville sur le Pô qui appartient à l'état de Mantoue. Le voiturier me dit qu'il pouvoit prendre des chemins de traverse aller à Revere, et dit qu'il venoit de Modene; mais que nous nous trouvions embarassés quand on nous demanderoit le certificat de santé fait à Modene. Je lui ai ordonné de dire qu'il l'avoit perdu, et de me laisser faire le reste. Mon argent l'a fait consentir.

BnF MSS

A la poste de Revere, je me suis dit officier de l'armeé d'Espagne allant à Venise pour parler au duc de Modene, qui alors y étoit,

d'affaire de grande importance.

Non seulement on negligea de demander au voiturier le certificat de santè de Modene; mais outre les honneurs militaires on me fit beaucoup de politesses. On n'eut la moindre difficultè à me livrer le certificat que je portois de Revere avec lequel après avoir passè le Po à Ostille, je suis allè à Legnago où j'ai laissè mon voiturier tres bien recompensè, et tres con-
tent. A Legnago j'ai pris la poste, et je suis arrivè le soir à Venise allant me
1744 loger dans une auberge à Rialte le 2 d'Avril 1744 jour de ma naissance, qui dans toute ma vie fut dix fois remarcable par quelqu'evenement extra-
ordinaire. Le lendemain à midi je suis allè à la bourse avec intention de louer une place sur un vaisseau pour aller d'abord à Constantinople; mais n'en ayant trouvè que disposè à partir dans deux ou trois mois j'ai pris une chambre sur un vaisseau de ligne Venitien qui devoit partir pour Corfou dans le courant du mois. Ce vaisseau s'appelloit Notre dame du rosaire du Capitaine Zane.

Après avoir ainsi obèi à ma destinèe qui, selon mon agenda superstitieux m'appelloit à Constantinople, où il me sembloit de m'être engagè à aller im-
manquablement, je me suis acheminè à la place S. Marc tres curieux de voir, et de me faire voir de tous ceux qui me connoissoient, et qui de-
voient s'etonner de me revoir plus abbè. Depuis Revere j'avois mis sur mon chapeau cocarde rouge.

Ma premiere visite fut à M. l'abbè Grimani, qui me voyant fut
les hauts cris. Il me voit en habit de guerre dans un moment où il me
croyoit chez le cardinal Aquaviva dans le chemin du ministere politique.
Il se levoit de table, et il etoit en grande compagnie. Je remarque en-
tr'autres un officier avec uniforme d'Espagne; mais je ne perds pas pour
cela courage. Je dis à l'abbè Grimani qu'etant de passage je me croyois
heureux de pouvoir lui faire ma cour — Je ne m'attendois pas à
vous voir dans cet habit — J'ai pris le sage parti de jetter bas celui
de l'eglise, sous lequel je ne pouvois pas esperer une fortune faite
pour me satisfaire — Où allez vous? — A Constantinople, esperant
de trouver un prompt embarquement à Corfou. J'ai une commission du
Cardinal Acquaviva — Je vous crois vous maintenant? — De l'air
mee d'Espagne, où je me trouvois il y a dix jours

A ces mots j'entens la voix d'un jeune seigneur qui disoit ne me regardant
ce n'est pas vrai. Je lui repons que mon etat ne me permettoit pas de
souffrir un dementi; et disant cela, je tire une reverence en cercle, et
je m'en vais, ne faisant attention à personne, qui me disoit de m'arreter.

Ayant sur le corps un uniforme, Une semblait d'être en devoir d'en avoir toute la morgue. N'étant plus prêtre, je ne devois pas dissimuler un démenti. Je vais chez Madame Manzoni qui il me tardoit de voir, et son accueil me comble. Elle me respecte ses prédictions, et elle en est vaine. Elle veut savoir tout, je la satisfais, et elle me dit en souriant que si j'allois à Constantinople, il pourroit fort bien arriver qu'elle ne me revît plus.

Sortant de chez elle je vais chez madame Orio. Ce fut là que j'ai joui de la surprise. Elle, le vieux procureur Rora, et Nanette, et Marton restèrent comme pétrifiés. Elles me prirent embellir dans ces neuf mois, dont elles désiroient en vain que je leur dise l'histoire. L'histoire de ces neuf mois n'étoit pas faite pour plaire à madame Orio, et à ses nièces; elle m'auroit dégradé dans leur amer innocentes; mais je ne leur ai pas moins fait passer trois heures délicieuses. Voyant la vieille dame dans l'embarras, je lui ai dit qu'il ne tenoit qu'à elle de me posséder toutes les quarante heures que je devois rester pour attendre le départ du vaisseau, où je devois m'embarquer, en me logeant, et me donnant à loyer avec elle, mais sous condition que je ne lui serois pas à charge. Elle me répondit qu'elle le croiroit heureuse si elle avoit une chambre, et Rora lui dit qu'elle l'avoit, et que dans deux heures il la chargeroit de la faire meubler. C'étoit la chambre contigue à celle de ses nièces, ~~de Nanette~~. Nanette dit que dans ce cas elle ~~irait~~ descendroit avec la sœur, et elles dormiroient dans la cuisine; et pour lors j'ai dit que ne voulant pas les incommoder je resterois à l'auberge où j'étois. Madame Orio pour lors dit à ses nièces qu'elles n'avoient pas le soin de descendre, puisqu'elles pouvoient s'enfermer — elles n'en auroient pas besoin, madame, lui dis-je d'un air sérieux — Je le crois; mais ce sont des gueuses, qui se croyent quelque chose.

Je l'ai alors forcée à recevoir quatre sequins, l'assurant que j'étois riche, et qu'encore j'y gagnois, car à l'auberge dans un mois il m'en coûteroit d'avantage. Je lui ai dit que je lui enverois ma malle et j'y irois le lendemain souper, et coucher. Je voyois la joye peinte sur la figure de mes petites femmes qui reprirent leurs droits sur mon cœur, malgré l'image de Thérèse que j'avois devant les yeux de mon ame dans tous les moments.

Le lendemain après avoir envoyé ma malle chez Madame Orio, je suis allé au bureau de la guerre; mais pour éviter tout embarras j'y suis allé sans cocarde. Le major Pelodoro me sauta au cou quand il me vit en habit militaire. D'abord que je lui ai dit que je devois aller à Constantinople, et que malgré l'uniforme qu'il voyoit j'étois libre, il me dit que je devois me pousser l'avantage d'aller à Constantinople avec le bailo qui devoit partir dans deux mois tout au plus tard, et tacher même d'entrer au service vénitien.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

B6 285
280

Ce conseil me plut. Le Sage à la guerre, qui étoit le même qui m'avoit conseillé l'année précédente, m'ayant vu là, m'appella. Il me dit qu'il avoit reçu une lettre de Bologne qui lui portoit d'un duel qui me feroit honneur, et qu'il savoit que je n'en connoissois pas. Il me demanda si lorsque du service d'Espagne j'avois reçu mon congé, et je lui ai répondu que je ne pouvois pas avoir un congé, car je n'avois jamais servi. Il me demanda comment je pouvois être à Venise sans avoir fait la quarantaine, et je lui ai répondu que ceux qui viennent par l'état de Mantoue ne sont pas obligés à la faire. Il me conseilla lui aussi de me mettre au service de ma patrie.

En descendant du palais ducal, j'ai trouvé sous les procuraties l'abbé Grimani, qui me dit que ma brusque sortie de chez lui avoit déplu à tous ceux qui s'y trouvoient présens — A l'officier espagnol aussi? — Non. Il dit au contraire, que s'il est vrai que vous étiez à l'armée d'Espagne il y a dix jours, vous avez raison, et qui plus est il dit que vous y étiez, et il montra une gazette qui parle d'un duel, et dit que vous avez tué votre capitaine. C'est assurément une fable — Qui vous a dit que c'est une fable — C'est donc vrai? — Je ne dis pas cela; mais la chose pourroit être vraie, comme il est vrai que j'étois à l'armée d'Espagne il y a dix jours — Cela n'est pas possible à moins que vous n'ayez violé la contenance — Il n'y a pas des violons. J'ai passé publiquement le Po à Revere, et me voila. Je suis fâché de ne plus pouvoir aller chez V-E. à moins que la personne qui m'a donné un démenti ne me donne une satisfaction. Je pouvois souffrir des insultes quand je servois le même jour de prendre la chose sur ce ton là. Celui qui vous a donné le démenti est M. Valmarana provéditeur actuel à la Canée, qui soutient que les passages n'étoient pas ouverts, vous ne pouvez pas être ici. Satisfaction! Avez vous oublié qui vous êtes? — Non. Je sais que l'année passée je pouvois passer pour lâche; mais qu'aujourd'hui je ferai repentir tous ceux qui me marqueront — Venez dîner avec moi — Non; car cet officier le sauroit — Il vous verroit manger, car il dîne chez nous tous les jours — Fort bien. Je le prens pour arbitre de ma querelle.

Dînant avec Pelodoro, et trois ou quatre officiers, qui j'accoderent tous à me dire que je devois entrer au service vénitien, je m'y mis déterminé. Un jeune lieutenant, dont la santé ne lui permettoit pas d'aller sur mer, avoit vendre sa place; il en demandoit cent sequins; mais cela ne suffisoit pas: il falloit obtenir l'agrément du Sage. J'ai dit à Pelodoro que les cent sequins étoient prêts; et il s'engagea de parler pour moi au Sage.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Vers le soir je suis allé chez Madame Orio, où je me suis trouvé fort bien logé. Après avoir assez bien soupé, j'ai eu le plaisir de voir les nièces obligées par leur tante même à venir s'installer dans ma chambre. La première nuit elle couchèrent avec moi toutes les deux, et dans les suivantes elles se donnèrent la charge étant de la cloison une planche par laquelle l'amoureux passoit et repassoit. Nous fîmes cela très sagement et adroit de surprise. Nos portes étant fermées, si la tante eut fait une visite à ses nièces, l'absente aurait eu le temps de repasser, et remettre la planche; mais cette visite ne se vérifia jamais. Madame Orio comptoit sur notre sagesse.

Deux ou trois jours après l'abbé Grimani me fit parler au caffé de la Sultane à M. Valmarana, qui me dit que s'il avoit su qu'on pouvoit éluder la quarantaine il ne m'auroit jamais dit que ce que j'avois dit n'étoit pas possible, et qu'il me remercioit de lui avoir donné cette instruction, ainsi la chose fut accommodée, et jusqu'à mon départ je suis toujours allé dîner chez lui.

Vers la fin du mois, je suis entré au service de la république en qualité d'ancienne dans le régiment Bala qui étoit à Corfou. Celui qui en étoit sorti en force des cent sequins que je lui avois donné étoit lieutenant; mais le Sage à la guerre m'allégua des raisons que si j'ai voulu entrer au service j'ai dû adopter. Il m'a donné pour de qu'au bout de l'année j'avancerai au grade de lieutenant, et que j'aurois d'abord le congé qui m'étoit nécessaire pour aller à Constantinople. J'ai accepté parceque j'avois envie de revoir Constantinople. Celui qui me fit obtenir la grace d'aller à Constantinople avec le Chr Venier qui y alloit en qualité de Bailo fut M. Pierre Vendramin illustre Sénateur. Il me présenta au Chr Venier qui me promit de me prendre avec lui à Corfou, où il arriveroit un mois après moi.

Quelques jours avant mon départ j'ai reçu une lettre de Therese, qui me donnoit la nouvelle que le duc qui l'avoit engagée pour Naples la conduisoit en personne. Elle me disoit qu'il étoit vieux, mais que quand même il seroit jeune je n'aurois rien à craindre. Elle me disoit qu'ayant besoin d'argent je devois tirer des lettres de change sur elle, et elle espéroit qu'elles les payeroit quand même elle devroit vendre tout-ce qu'elle auroit.

Sur le vaisseau, où je devois aller à Corfou devoit s'embarquer un nouveau vénitien qui alloit au Xante avec la charge de consul. Il avoit à la suite une cour très nombreuse, et le capitaine du

40 vaisseau m'ayant averti qu'etant obligé de manger seul je manquerois fort mal, il me conseilla de me faire presenter à ce seigneur, Et d'abord qu'il me prieroit à sa table. Il s'appelloit Antonio Dolfin, et [illegible] par sobriquet on l'appelloit Bucintoro. On lui avoit donné le nom de ce magnifique batiment à cause de son air, et de l'elegance avec laquelle il se mettoit.

D'abord que M. Grimani sut que j'avois loué une chambre au meme vaisseau ou ce seigneur alloit au Xante, il m'atten= dit pour que je lui en parle pour me presenter, et me procurer par là l'honneur, et l'avantage de manger à sa table. Il me dit de l'air le plus affable que je lui ferois plaisir d'aller me faire connoitre de madame son epouse, qui s'embarqueroit avec lui. J'y fus le lendemain, et j'ai vue une charmante femme, quoique sur son retour, mais sourde tout à fait. Je n'avois plus rien à esperer. Elle avoit une charmante fille fort jeune, qu'elle laissa au couvent, et qui avec le tems devint celebre. Je crois qu'elle vit encore veuve du procurateur Tron, dont la famille est aujour= d'hui eteinte.

Je n'ai guere vu d'homme plus beau, et qui representât mieux que M. Dolfin parce de cette dame. Outre cela il se distinguoit par l'es= prit. Tres eloquent, tres poli, beau joueur qui perdoit toujours, aimé de toutes les femmes dont il vouloit l'etre, toujours intrepide, et egal dans les bonheurs, et dans les revers de la fortune. Il avoit voyagé sans permission et etant tombé par consequent en disgrace du gouvernement, il s'etoit mis au service militaire d'une puissance etrangere. Un noble venitien ne peut par commettre un plus grand crime: aussi l'a-t-on demandé, et forcé à retourner à Venise, et à subir la punition de passer quelque tems sous les plombs.

Cet homme charmant genereux, et prodigue, eut besoin de demander au grand conseil un gouvernement lucratif; et on l'a elu conseiller dans l'ile de Xante; mais il y alloit avec un fol train qu'il ne pouvoit pas esperer d'y gagner

Ce noble venitien Dolfin, pour que je vous le decrive ne pouvoit pas faire fortune à Venise. Un gouvernement asiatique ne peut

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

aspirer à la tranquillité qu'ayant pour base, et pour maxime fondamentale l'égalité entre les aristocrates. Or il est impossible de juger de l'egalité soit physique, soit morale autrement que par l'opinion, d'où il resulte que le citoyen qui ne veut pas être persecuté, s'il n'est pas fait comme les autres, ou pire, doit employer toute son étude pour le paroître. S'il a beaucoup de talents, il doit le cacher; s'il est ambitieux, il doit faire semblant de mepriser les honneurs: s'il veut obtenir, il ne doit rien demander: s'il a une jolie figure il doit la negliger: il doit se tenir mal, se mettre encore plus mal, sa parure ne doit avoir rien de recherché, il doit tourner en ridicule tout ce qui est etranger; faire mal la reverence, ne pas se piquer d'une grande politesse, ne faire pas grand cas des beaux arts; cacher son bon gout s'il l'a fin; ne pas tenir un cuisinier étranger; il doit porter une perruque mal peignée, et être un peu mal propre. M. Adelin Buonitons n'ayant aucune de ces qualités ne pouvoit donc pas faire fortune dans Venise la patriote.

La veille de mon depart je ne suis pas sorti de la maison de Madame Orio. Elle vena autant de larmes que ses nieces, et je n'en ai pas versé moins qu'elles. Cependant dans cette derniere nuit elles me dirent expirant d'amour entre mes bras qu'elles ne me reverroient plus, et elles le devinerent. Si elles m'eussent encor vu, elles n'auroient pas deviné. Voila tout l'admirable des predictions"

Je suis allé à bord le cinq du mois de Mai fort bien en equipage, en bijoux, et en argent comptant. J'etois maitre de 800 sequins. Notre vaisseau etoit armé de vingt-quatre canons, et avoit de garnison deux cent soixante. Nous passames de Malamocco en Istrie pendant la nuit, et j'etonnai l'ancre dans le port d'Orsera pour faire Savorna. On appelle ainsi l'ouvrage de mettre au fond de cale une quantité suffisante de pierres, car la trop grande legereté du vaisseau le rend moins propre à la navigation. Je suis descendu avec plusieurs autres pour aller me promener, malgré que je connusse le vilain endroit, où il n'y avoit pas encore neuf mois que j'avois passé trois jours. Je riois reflechissant à la difference de mon etat actuel a celui que j'avois quitté. J'etois sûr que personne dans mon ignorable figure ne reconnoitroit le chetif abbé qui sans le fatal M. Steffano seroit devenu dieu sait quoi.

Fin du premier tome.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (1)